

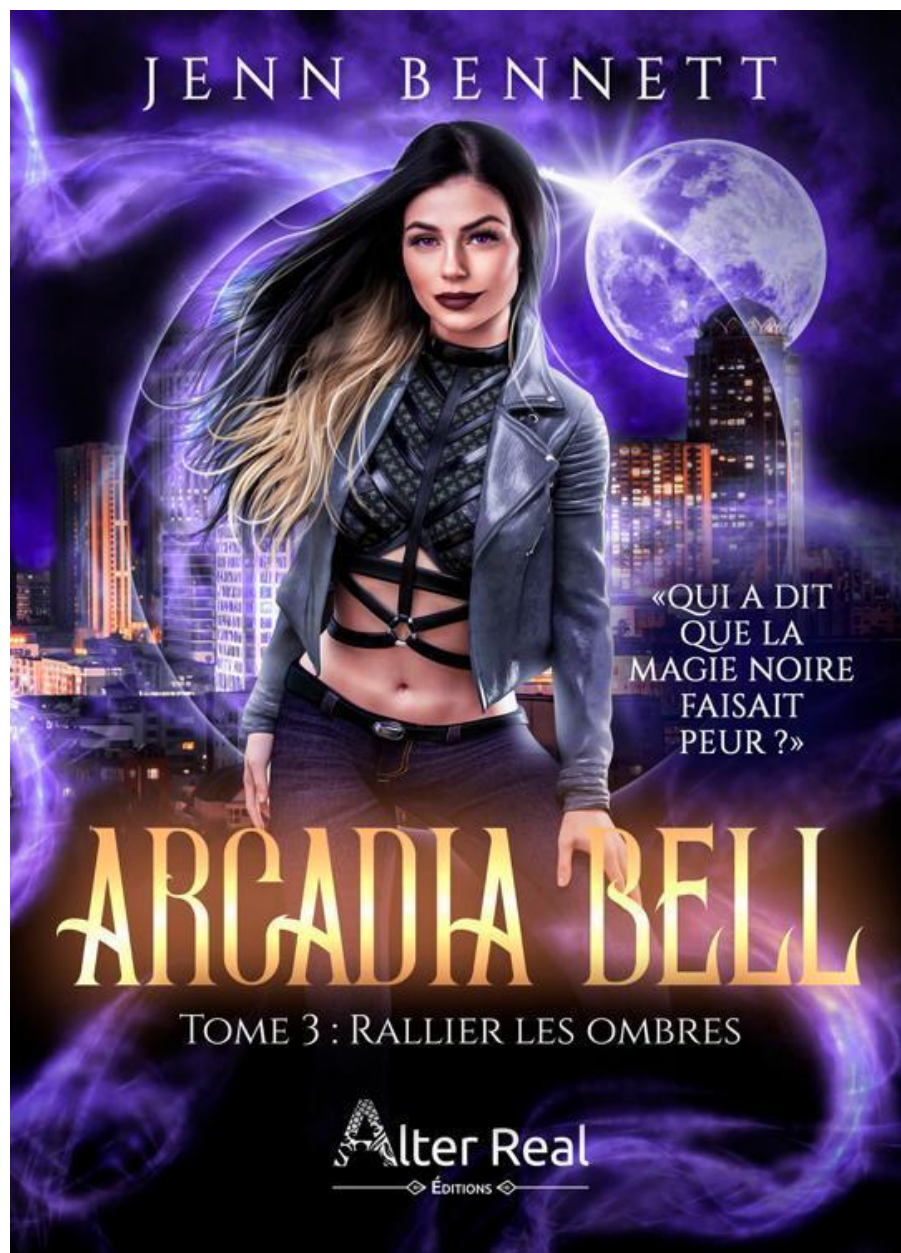
JENN BENNETT

«QUI A DIT  
QUE LA  
MAGIE NOIRE  
FAISAIT  
PEUR ?»

# ARCADIA BELL

TOME 3 : RALLIER LES OMBRES

 Alter Real  
— Éditeurs —



[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

*Rallier les ombres*  
*Arcadia Bell tome 3*

Jenn Bennett

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

*Rallier les ombres*  
*Arcadia Bell tome 3*

Jenn Bennett

Traduction: Annabelle Blangier

Titre original : Binding the shadows

Directrice de collection : Violaine Georgiadis

Les notes de bas de page sont le fait du traducteur et de l'éditeur

Tous droits réservés. Ce livre ne peut être reproduit, d'aucune manière sans la permission de l'éditeur. Il ne peut être ni vendu, ni partagé, ni donné, car il s'agit d'une violation du copyright de cette œuvre.

Ce livre est une fiction. Les noms, personnages, lieux, et événements sont les produits de l'imagination de l'auteur et ont été utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait totalement fortuite.

Copyright©JennBennett  
Translation copyright France © Éditions Alter Real 2023  
[www.editions-alter-real.com](http://www.editions-alter-real.com)  
Illustration : Hannah Sternjakob  
ISBN papier : 978-2-37812-732-9  
ISBN numérique : 978-2-37812-731-2  
Dépôt : février 2023

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

*À la vraie Kar Yee de Hong Kong, toi qui es  
un modèle de gentillesse et de grâce. Tu me manques.*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 1

Je m'empressai de passer par la fenêtre du premier étage, me retrouvant en équilibre sur une section de toit carrée inclinée au-dessus du porche du rez-de-chaussée. Lon me suivit tout en ravalant les obscénités qui lui venaient en tête. Je ne l'avais jamais vu bouger si vite. Le feu motivait toujours les gens à se remuer.

Nous nous pressâmes contre le mur extérieur de la maison, chacun d'un côté de la fenêtre ouverte. Un vent vif secouait mes cheveux autour de mon visage et de mes épaules, dont l'une cogna contre le revêtement.

*Où est passé Merrimoth ?* songai-je.

— Il a quitté la pièce pour chercher le flingue, répondit Lon à voix basse.

Je parcourus rapidement les alentours des yeux. Il y avait un petit balcon sur notre gauche, quelques pièces plus loin. Je risquai un coup d'œil en contrebas et une nausée m'envahit quand je vis les vagues s'écraser et écumer autour de l'affleurement rocheux escarpé.

La maison contemporaine de Merrimoth était construite sur pilotis au-dessus d'une partie solitaire de la côte du Pacifique. La rive qui s'étendait devant nous était parsemée de falaises, de bois flotté, de loutres de mer et peut-être de quelques surfeurs bien équipés en recherche de sensations fortes. Je n'étais ni une loutre de mer, ni une surfeuse, et je devais avoir environ un pour cent de chances de survivre à un plongeon dans les eaux menaçantes en contrebas.

Les longues mèches de cheveux brun doré de Lon flottaient autour de sa nuque tandis qu'il écoutait, appuyé contre la maison. La lumière projetée par les flammes encore hautes émanait de la fenêtre ouverte, créant des ombres dansantes qui approfondissaient les creux de ses joues.

Comme Merrimoth, Lon Butler était un Terrestre : démon à l'intérieur, humain à l'extérieur. Sans oublier l'auréole de lumière vaporeuse qui

flottait au-dessus de leur tête et les identifiait en tant que « autres ». Quand Lon était transmuté, son auréole démoniaque passait de l'habituel nuage vapoureux vert aux éclats dorés à une éruption de flammes qui léchaient sa tête et ses épaules. Il lui poussait aussi une paire de cornes de bélier, qui émettaient actuellement un son déconcertant chaque fois qu'il penchait la tête vers la maison.

— Il pense avoir repéré l'endroit où a atterri l'arme, murmura-t-il.

Le fichu Lupara de Lon. Il n'avait réussi à tirer qu'une fois avant que Merrimoth ne prenne possession de l'arme quelques minutes plus tôt. J'avais projeté un éclair de Heka chargé sur lui (de l'énergie magique naturelle embrasée grâce à de l'électricité) et l'arme lui avait échappé des mains. Il avait riposté en créant un mur de feu en travers de la pièce, raison pour laquelle nous nous tenions désormais de l'autre côté de la fenêtre, au-dessus d'une côte rocailleuse, alors que nous aurions dû être assis à table en train de dîner.

Ambrose Dare, l'homme très riche et très puissant à la tête du Hellfire Club, m'avait envoyée ici afin que je place une laisse métaphysique autour du cou de Merrimoth, après qu'on lui avait signalé que son bras droit Terrestre était devenu fou. En temps normal, ce n'étaient pas mes affaires et ça ne m'intéressait pas, mais Dare était occupé par une collecte de fonds pour les fêtes et m'avait payée pour gérer la situation à sa place.

— On ne peut pas rester là éternellement, remarqua Lon à voix basse.

Non, on ne pouvait pas. Je lançai un regard d'envie au balcon tout proche. Il était à plusieurs mètres de distance et était relié à notre toit par un fin rebord en bois de cèdre.

— Tu penses que ça supportera notre poids ? m'interrogea Lon.

Je testai sa solidité en posant le bout de ma chaussure sur le rebord. Il m'avait l'air costaud, bien qu'affreusement étroit.

— Je ne sais pas...

— Essaie encore une fois de l'entraver.

— Tu crois que je ne le fais pas déjà ? murmuré-je avec irritation.

Le pouvoir de la lune dont j'avais hérité était plus puissant que jamais, maintenant que je l'utilisais de manière régulière, mais ça ne voulait pas dire que j'en comprenais tous les mécanismes. Tout ce que je savais, c'était qu'il ne fonctionnait pas le jour et que, comme les câbles électriques qui

parcouraient la maison de Lon sur la falaise, il avait tendance à déconner pendant les orages.

Lon poussa un soupir frustré. Il m'étudia de son regard rusé tout en se servant de son index et de son pouce pour lisser la fine moustache de pirate qui descendait autour de sa bouche, jusqu'au triangle au milieu de son menton.

— Entrave Merrimoth, finit-il par dire. Et je te ferai ce truc que tu aimes tant, après.

— Mes pouvoirs ne réagissent pas aux promesses de récompense, rétorqué-je, avant d'ajouter : Quel truc ?

Il étira le coin des lèvres.

— Sur la chaise.

— Tu veux dire ce truc que toi, tu aimes tant ?

— On aime ça tous les deux, corrigea-t-il. C'est gagnant-gagnant.

Je laissai échapper un petit rire.

— Je ne crois pas que tu comprennes le concept de marchandage.

Il leva une main pour me faire taire. Au bout d'un moment, il murmura :

— L'arme est tombée derrière son piano. Il la voit depuis le palier.

— Parfait. Quand il redescendra...

— Cady...

— ... on retournera à l'intérieur et...

— Aaah !

Lon s'écarta vivement du flanc de la maison et faillit dégringoler du toit étroit. Une seconde plus tard, je le sentis aussi : du feu dans mon dos, qui s'étendait à travers le revêtement de bois. Je poussai un cri de douleur, avant de m'accroupir quand un grand *boum* ! fit trembler toute la maison. Des flammes jaillirent de la fenêtre ouverte en une colonne orange semblable au souffle d'un dragon. Elles se déployèrent au-dessus de nos têtes, manquant de peu l'une des cornes de Lon, avant de se rétracter. En grande partie. Des flammes continuaient de danser autour de la fenêtre et du mur environnant.

Je sentis une odeur de cheveux brûlés dériver dans l'air. Je tapotai vivement le côté de mes cheveux teints en blanc façon Fiancée de Frankenstein. Ils retombaient sur mes épaules et ressortaient de manière frappante comparés au reste de mes cheveux noirs.

— Comment il fait ça ? sifflé-je.

— Si je le savais. Même transmuté, il ne devrait pas être capable de faire ça.

Mais Merrimoth n'était pas transmuté, ce qui avait encore moins de sens. Beaucoup de Terrestres avaient une capacité démoniaque, ce qu'ils appelaient un penchant. Lon était un empath. Il pouvait capter les émotions des gens. Une fois transmuté, comme en ce moment, il pouvait aussi lire dans les pensées. Merrimoth possédait un penchant que j'aurais autrefois qualifié d'inoffensif : le contrôle de la température. La dernière fois que je l'avais vu, il m'avait réchauffé la main d'un simple contact. Mais créer d'énormes explosions de flammes ? C'était nouveau.

— Ah ! lança la voix joyeuse de Merrimoth dans la maison. Je suis Dieu... non, le Diable en personne. Je ne me suis jamais senti aussi en vie !

Et moi, je ne m'étais jamais sentie aussi en colère. À bien y réfléchir, je n'avais éprouvé que de la haine envers David Merrimoth depuis que je l'avais rencontré dans les grottes du Hellfire plusieurs mois plus tôt. Non seulement parce que le vieux Terrestre avait tenté de donner Lon en pâture à un démon Æthyrique dans un ring de combat, mais aussi parce qu'il avait voulu m'attirer dans une orgie avec des Incubes.

— Restez là, d'accord ? hurla Merrimoth dans la maison.

Son rire dément se perdit parmi le crépitemment des flammes qui léchaient l'encadrement de la fenêtre.

Lon me remit sur mes pieds et se tordit le cou pour voir de l'autre côté de la fenêtre.

— Il descend.

La chaleur du feu déclenché par Merrimoth faisait couler de la sueur dans mon dos. On n'était pas des lions de cirque. Jamais je ne pourrais sauter dans l'anneau en feu qu'était la fenêtre, mais je ne pouvais pas non plus rester là à attendre que Merrimoth revienne nous abattre. Je regardai le balcon et me résignai à jouer les équilibristes.

— Je passe en premier. Attends que j'aie traversé.

— Hors de question. Je ne vais pas rester là à te regarder tomber. On y va tous les deux.

Très bien. Si notre poids combiné détruisait la corniche, j'aurais peut-être l'occasion de lui lancer un « Je te l'avais dit » une fois qu'on se retrouverait dans l'au-delà. J'aplatis le dos contre la maison et posai prudemment le pied sur le rebord en cèdre. Mon cœur cognait dans ma poitrine et l'air salé de

l'océan emplissait mes poumons. Je tendis un bras et me guidai en avant, paume pressée contre le mur pour garder l'équilibre. Un pas... deux pas. La corniche craqua.

— Doucement, Cady, dit Lon quelque part derrière moi.

J'avancais déjà un centimètre et un pied après l'autre. Comment pourrais-je y aller plus doucement ?

Quelque chose me tomba sur le visage. Une vive pointe de froid. Puis une autre. *Plop*.

— Merde.

Adieu le ciel dégagé. Il y eut d'abord quelques gouttelettes, puis les cieux s'ouvrirent sans prévenir et déversèrent un torrent de pluie hivernale sur nous.

— Continue, dit Lon.

Noël était dans une semaine, pour l'amour du ciel. J'aurais dû être en train d'emballer des cadeaux et de me préparer à rencontrer la famille de Lon, plutôt que de fuir un incendie en jouant les funambules sur le flanc de la maison d'un taré et en plein orage.

Au moins, ma colère me motivait à avancer. Plus que trois pas et on serait à mi-chemin de l'autre côté. N'est-ce pas ? C'était difficile à dire... je ne pouvais pas tourner le cou pour regarder derrière moi, au risque de perdre l'équilibre. Un vent violent secouait mes cheveux et projetait un voile de pluie sur mon visage. Le vertige transformait mes genoux en gelée.

— Ignore tout ça ! aboya Lon à côté de moi.

Il avait raison. Il était trop tard pour faire demi-tour. Je devais continuer à avancer. Je devais y arriver. Tout ce que j'avais à faire, c'était glisser un pied en avant, les doigts tendus, puis glisser le deuxième pied, et répéter le processus. Mais au milieu du prochain pas, je sentis la maison trembler contre mon dos.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? murmurai-je.

Il y avait quelque chose derrière nous, sur le petit morceau de toit sûr qu'on venait d'abandonner. Si je regardais derrière moi, je tomberais. Lon avait dû détecter quelque chose avec son penchant, parce qu'il m'agrippa soudain l'épaule. Tous mes muscles se contractèrent et mon souffle se coinça dans ma gorge.

Un coup de feu claqua dans l'air nocturne.

Mon dos se raidit. Mes ongles griffaient la façade trempée de pluie, cherchant à s'y accrocher. Lon poussa un juron incompréhensible.

— On ne toucherait même pas un buffle avec cette vieillerie, lança Merrimoth dans la tempête.

— Continue, me dit Lon. Le Lupara est déchargé, maintenant.

Je pris plusieurs inspirations saccadées par les narines et fis un pas hésitant. Puis un autre. Lon disait à nouveau quelque chose derrière moi, mais je ne l'écoutais pas. Encore trois pas avant le balcon. Je tendis le bras. Je pouvais le faire. Deux pas. J'y étais presque. Je tendis les doigts vers la rambarde en bois...

Les portes vitrées s'ouvrirent.

Une auréole verte dansa devant mes yeux quand Merrimoth fit irruption sur le balcon. Le Terrestre aux cheveux gris avait dans les soixante-dix ans. Il portait un pantalon gris parfaitement repassé et une chemise avec au moins trois boutons ouverts en trop, exposant une touffe de poils de torse bouclés et gris.

— Vous me prenez pour un imbécile ? lança-t-il, à bout de souffle et la chemise trempée de pluie.

Ni cornes ni auréole enflammée. Il n'était pas transmuté, alors comment son penchant pouvait-il être assez puissant pour créer du feu ?

— Merrimoth ! s'exclama Lon. Laisse-nous entrer. On va discuter de tout ça comme des adultes.

— Il n'y a rien à discuter, mon garçon. Dare veut lâcher ses chiens sur moi ? Et même pas des chiens dignes de ce nom, juste le fils privilégié et rebelle de Jonathan Butler et sa Sheba de sorcière, à peine assez vieille pour lacer ses chaussures, encore moins pour m'entraver correctement. Ne crois pas que j'ai oublié ce petit tour que vous nous avez joué aux grottes du Hellfire. Dare a rejeté la faute sur moi pour le cercle d'entrave en vermillon que tu as brisé. Il m'a donné des coups de fouet pour ça.

Le Terrestre fou tendit la main paume vers le haut. Ma vision étant rendue floue par la pluie, il me fallut quelques secondes avant de remarquer que sa main était couverte de cicatrices roses.

— Dare m'a interdit de te toucher sous peine d'être expulsé du Hellfire Club. Mais je n'ai plus besoin d'eux, pas avec un pouvoir comme celui-là !

Il commença à rire, mais le son s'étrangla dans sa gorge et il regarda Lon en plissant les yeux.

— Sors de ma tête, Butler. Je te sens fouiner partout. Tu veux savoir comment j'ai démarré ces incendies ? Je ne te le dirai pas. Mais souviens-toi que mon penchant a toujours fonctionné dans les deux sens... le chaud et le froid. Tu veux une démonstration ?

— Merrimoth...

— Regardez-vous, deux petits oiseaux perchés sur ma maison. Ça m'a l'air très périlleux, de garder l'équilibre sur cette corniche. Et ce serait encore plus précaire si la température baissait de quelques degrés...

La pluie afflua et tourbillonna autour de nous quand le Terrestre fléchit le poignet. Une volée de gouttes froides et acérées bombarda mon corps et la maison, semblables à un millier de billes jetées dans le vent. De la grêle. Il avait gelé la pluie qui nous tombait dessus.

De la glace se forma rapidement sur la corniche sous nos pieds et sur la façade en bois dans notre dos. Mes doigts glissèrent. Merrimoth fit un grand geste du bras et une longue bande de glace se solidifia à nos pieds. Elle s'éleva dans l'air nocturne comme la langue énorme et incurvée d'un géant des glaces de la mythologie nordique.

La jambe de Lon cogna contre la mienne, puis son pied glissa. Je me retournai juste à temps pour le voir dégringoler le long du toboggan de glace ; il fut précipité dans les airs et catapulté vers le ciel nocturne comme s'il avait sauté d'un tremplin. Horrifiée, je vis son corps rester en suspens une fraction de seconde, puis s'effondrer, droit vers la côte rocailleuse en contrebas.

Je n'eus pas le temps de planifier quoi que ce soit. Je n'avais d'autre option que de stopper la chute de Lon. Et après tout le mal que j'avais eu à invoquer mon pouvoir de la lune pour entraver Merrimoth, à cet instant, à la seconde où Lon tomba, la magie erratique se soumit aussitôt à ma volonté, frappant comme un coup de tonnerre. Je n'avais pas de sort particulier en tête, pas même un sceau. Une seule pensée enflait dans ma tête et crépitait entre mes synapses : *Non*.

La magie s'échappa de moi en un souffle. Je clignai des paupières, soudainement somnolente et désorientée. Je savais que j'avais fait quelque chose d'énorme, mais il me fallut un moment pour réaliser quoi, au juste.

Le temps avait ralenti.

Je regardai autour de moi, sous le choc. Une drôle de lueur argentée recouvrait ma vision. Les gouttes de pluie étaient suspendues dans les airs et illuminées par les fenêtres de la maison, semblables à des grappes de perles de verre difformes. Sur le balcon, le corps de Merrimoth était figé, bouche ouverte et la main en suspens au milieu d'un geste, comme une statue de cire. C'était comme si j'avais appuyé sur la touche pause. Je scrutai l'arche de glace à mes pieds, redoutant ce que j'allais voir.

Lon !

Il était suspendu dans les airs un étage au-dessous de moi, immobilisé par ma magie. Il chutait tête la première, son auréole et ses longs cheveux voletant derrière lui.

Je n'avais jamais fait un truc pareil ; et même jamais imaginé en être capable. Mais la quantité d'énergie nécessaire pour alimenter une telle prouesse était déjà en train de m'épuiser.

Je rassemblai tout mon courage et osai faire quelques pas prudents sur la corniche glissante jusqu'à pouvoir refermer la main sur la rambarde. Je pris une grande inspiration et m'inclinai maladroitement sur le côté avant de me hisser sur le balcon. Je dérapai et manquai de me cogner dans Merrimoth. Un brouillard argenté tourbillonnait autour de ses jambes. C'était flippant ; encore plus quand je réalisai qu'il n'était pas totalement immobile. Son bras se soulevait au ralenti, un millimètre à la fois. Il luttait pour tourner son regard furieux dans ma direction.

Une vague de vertige me saisit, me faisant tituber. Mes réserves de Heka s'amenuisaient et j'allais manquer de temps. Je scrutai Merrimoth, repérai le fusil vintage de Lon dans sa main et le lui pris. Puis je me précipitai vers les portes du balcon et entrai dans la maison.

Je me retrouvai dans une chambre caverneuse, décorée de chaînes et de couleurs neutres, comme le reste de la maison de Merrimoth. Les arroseurs automatiques au plafond aspergeaient toute la pièce en jets d'eau circulaires. Je traversai le plancher de bois poli en trébuchant, cherchant frénétiquement une issue, et vis plus de choses que je ne l'aurais voulu : trois caméras sur des tripodes, un lit aux draps en caoutchouc noir, un objet que je pris d'abord pour un godemichet incurvé (en l'examinant avec plus d'attention, je me rendis compte qu'il s'agissait plutôt d'un plug anal dont l'un des côtés était en forme de queue de cochon), et un spéculum en métal scintillant qui me donna des frissons. Je m'empressai de contourner la

balançoire en cuir noir accrochée à une poutre apparente et fonçai dans le couloir.

Un brouillard argenté tournoyait autour de mes pieds tandis que je dévalais l'escalier et me précipitais dans le salon. La disposition de la pièce me désorienta un instant. Lon et moi n'étions restés dans cette pièce que quelques instants avant que Merrimoth ne pète les plombs et ne nous chasse à l'étage. Je finis par repérer une baie vitrée. Les doigts tremblants, je tournai le verrou et l'ouvris en grand. Une petite volée de marches menait à la plage. Je cheminaï péniblement sur le sable mouillé, glissai le Lupara encombrant sous ma veste et scrutai la rive. L'auréole dorée de Lon scintillait dans les ténèbres. Il était encore suspendu dans le ciel, au-dessus de l'eau écumante, même s'il était un peu descendu. S'il tombait de quelques mètres supplémentaires, je pourrais l'atteindre... enfin, j'aurais pu, s'il n'avait pas flotté au-dessus de l'océan.

Quelques minutes plus tôt, le fracas des vagues m'aurait réduite en bouillie contre les rochers, mais à cet instant, l'eau était étrangement immobile, et une brume argentée s'accrochait à la surface calme. Je pataugeai dans l'eau fraîche. Mes pas laissaient des trous noirs dans le ressac écumeux. C'était proprement surréaliste. Je m'émerveillai de la manière dont les éclaboussures autour de mes empreintes de pas restaient suspendues en l'air, de plus en plus profondes à mesure que j'avancais, jusqu'à avoir de l'eau jusqu'aux genoux. Plus loin, au-delà de la maison de Merrimoth, j'entendais le martèlement du ressac ; ma magie de la lune avait donc ses limites.

Lon se trouvait désormais juste au-dessus de moi, son caban noir tourbillonnant autour de lui comme les ailes d'un ange déchu. Je me concentrai sur le fait de grimper les rochers pour l'atteindre, une tâche plus difficile que je m'y attendais. Ils étaient rendus glissants par les algues et rugueux à cause des coquilles de moule ouvertes qui les recouvraient. Pour ne rien arranger, mon corps était secoué de tremblements. Quand je pus me tenir debout sans tomber, je tendis le bras et attrapai la cheville de Lon, avant de tirer. Il bougea de quelques centimètres. Bon sang, c'était comme décrocher une caisse de briques du ciel. Je tirai plus fort et, avec une série de grognements, le traînai dans les airs tout en repartant vers la rive.

Mes poumons étaient prêts à exploser et j'avais vraiment le tournis après la quantité de Heka que j'avais dépensée. Mais je savais que dès que je

relâcherai ma magie de la lune, Merrimoth déploierait sur l'ensemble de la plage un espèce d'hiver magique à la Narnia. Il nous transformerait peut-être même en statues de glace. Ou bien il nous mettrait le feu. Je rapprochai Lon du sol, appuyée sur son dos, et quand cela ne suffit pas, je finis par m'asseoir sur lui.

Je maudis David Merrimoth et Dare, pour m'avoir appelée au milieu de la nuit pour me demander de l'entraver. J'étais en train d'estimer si j'aurais la force de tirer Lon jusqu'à l'allée et la voiture pour qu'on puisse se barrer d'ici quand une silhouette apparut dans l'ombre sous la maison sur pilotis.

C'était une femme d'environ cinquante ans, grande et fine. Elle portait de vieux vêtements ; une robe grise semblable à une toge. Un brouillard argenté s'accrochait à ses chevilles nues. Ses cheveux sombres aux racines grisonnantes étaient dressés sur sa tête. Elle avait des yeux intelligents, des pommettes assez affûtées pour couper du diamant et une bouche pleine et sensuelle. Une Française, ça ne faisait aucun doute. Elle croisa ses bras élégants d'un air supérieur et me sourit comme si elle venait de gagner à la loterie.

Quand je compris qui elle était, je hurlai aussi fort que je pouvais.

## Chapitre 2

Dans ma stupeur, je perdis la connexion avec la magie de la lune et la femme disparut en un éclair. Soudain ranimé, Lon tomba dans le sable tête la première juste au moment où l'océan reprenait vie en rugissant. Comme en écho, Merrimoth poussa un cri furieux quelque part au-dessus de nous.

Mon cœur cognait dans ma poitrine comme un renard fuyant un chasseur. Une terrible sensation de désespoir m'envahit.

Enola Duval. Je n'aurais jamais cru la revoir un jour. Une chercheuse en occultisme de génie, auteure de multiples livres sur la magie. Elle était aussi un ancien membre de la société ésotérique très estimée Ekklesia Eleusia, ou E.Ė.E.Ė., comme on l'appelait dans les cercles occultes. L'une des tueuses du Refuge Noir. Le numéro 37 d'une collection de cartes à échanger à l'effigie des tueurs en série américains. Sur la liste des personnes les plus recherchées du FBI.

Ma mère.

Elle avait disparu depuis des mois, emportée par un démon albinos primordial appelé Nivella la Blanche, et emmenée dans l'Æthyr avec mon père en guise de rétribution pour les crimes qu'ils avaient commis. Des crimes odieux. Impardonnables. Bien avant de devenir tueuse en série, ma mère m'avait conçue durant une cérémonie arcanique qui avait invoqué un pouvoir puissant, secret et inconnu depuis l'Æthyr et qui l'avait intégré à mes cellules. Tout ça pour qu'elle et mon père puissent voler son essence par le biais d'un bon vieux sacrifice rituel.

Ma mère était diabolique. Folle. Elle ne pouvait pas être encore vivante. Nivella voulait la mort de mes parents. Elle avait toutes les raisons de les tuer dès qu'ils auraient rejoint l'Æthyr.

Ce que je venais de voir n'était que... une hallucination, ou quelque chose comme ça. Quoi que ça ait pu être, ce ne pouvait pas être ma mère. Point final.

Les jurons étouffés de Lon me tirèrent de mes pensées paniquées. Il se remit sur ses pieds et je me penchai pour l'aider, avant d'épousseter le sable sur sa veste.

— C'est toi qui as fait ça ? articula-t-il d'une voix râpeuse. Tu as stoppé ma chute ?

— J'en suis aussi surprise que toi.

Il étrécit les yeux avec inquiétude.

— Qu'est-ce que...

— Ne lis pas dans mes pensées tout de suite, d'accord ? Plus tard.

Il hocha la tête et grâce à son talent particulier pour compartimenter les situations émotionnelles, il repoussa sa curiosité et reporta son attention vers le dessous de la maison, tendant l'oreille pour repérer Merrimoth.

— Tu peux l'entraver d'ici ?

— Il arrive ? Tu détectes ses pensées ? Où est-il ?

Comme en réponse, le fracas des vagues se tut soudain. Le ressac était devenu blanc. Pas d'un blanc écumeux ; plutôt neigeux. Ce n'était pas l'effet de ma magie, cette fois. Lon et moi jetâmes un regard prudent entre les pilotis.

Merrimoth avait créé un bout d'iceberg boueux à la surface de l'océan. S'il nous visait et nous avait ratés, je n'avais pas envie de risquer qu'il retente sa chance.

Il était temps d'en finir.

Je me concentrai sur sa voix et puisai à nouveau dans le pouvoir de la lune. Comment avais-je pu avoir autant de mal à m'y connecter plus tôt ? Ça me paraissait si naturel, désormais. Le pouvoir bourdonnait en moi, prêt à être utilisé, et je scrutai les environs avec méfiance pour vérifier que ma mère n'était pas dans le coin. Non.

Tant mieux. Je ne savais pas ce qui avait causé l'apparition de tout à l'heure, mais c'était forcément le produit de mon imagination... un genre de bug de sorcière. C'était ce que je me répétais, en tout cas. Le point de lumière bleu marquant le point de départ de ma magie apparut dans mon champ de vision. Je le déployai tout en modelant la lumière pour lui donner la forme d'un triangle d'entrave standard, avec tous les sceaux et symboles

requis. Puis je fermai les yeux, me concentrai et le projetai vers le haut à travers la maison, à la recherche de Merrimoth.

Je l'attrapai comme au lasso, mais quelque chose ne tournait pas rond. Il aurait dû être piégé, incapable de faire quoi que ce soit à part piétiner et gémir dans mon entrave, mais il bougeait. Lon hurla une phrase incompréhensible. Je rouvris vivement les yeux. Je vis la lumière bleue de mon entrave plonger en piqué dans le ciel nocturne et tourner en cercles autour de Merrimoth. Je tentai de l'attirer vers moi comme une laisse. De lui intimer de s'arrêter, de ralentir le temps à nouveau. Mais c'était trop tard.

Je pris soudain conscience de deux choses terribles. Merrimoth avait déjà sauté du balcon quand mon entrave le piègea ; il s'était construit l'iceberg enneigé pour amortir sa chute. Quoi qu'il ait pu faire pour amplifier son penchant jusqu'ici faible, il se croyait désormais infaillible. Divin.

Et en tirant sur mon entrave, même si je tentais de le sauver, je l'avais dévié de sa course. Son cri grotesque fut brusquement interrompu quand un craquement écœurant transperça l'air.

Comme un effet secondaire, l'iceberg fondit aussitôt dans la mer et le ressac se mit à marteler le buste de Merrimoth, empalé sur un rocher pointu.

Je venais de tuer un homme. Encore.

Nous restâmes choqués, silencieux pendant plusieurs secondes, debout sous la pluie. Pour finir, Lon s'éloigna de la rive et nous nous abritâmes sous la maison surélevée.

Je sentis quelque chose me chatouiller le nez, puis une chaleur humide familière. Je saignais du nez. Je levai la main pour attraper la première goutte, puis soulevai le bas de mon T-shirt pour me pincer le nez avec. L'air froid de la nuit effleura mon ventre nu.

— Oh, Cady. Pas encore.

— Je n'ai pas fait exprès, assurai-je, la voix étouffée par mon T-shirt.

Des larmes brûlantes me montèrent aux yeux. Lon sortit une serviette en papier mouillée de sa poche de manteau et me la tendit.

— Je parlais du saignement de nez. Bien sûr que tu n'as pas fait exprès de...

*De tuer la deuxième personne la plus puissante du Hellfire Club ?* terminai-je pour lui en pensée.

— Ce n'est pas parce qu'il était Numéro Deux qu'il était responsable en second, dit Lon. Tu le sais. Il a juste obtenu cette deuxième place à la mort de mon père. Un coup de bol.

Coup de bol ou pas, Merrimoth était un membre fixe du club depuis vingt ans. Dare n'allait pas être content. *Si je ne l'avais pas entravé...*

— Il se serait peut-être brisé la nuque plutôt que le dos. Il avait soixante-douze ans, Cady, pas dix-sept.

*Il était en forme.*

— Je ne suis même pas sûr qu'un chat à neuf vies aurait survécu à une chute de cette hauteur. J'étais certain d'être foutu, jusqu'à ce que tu me sauves. C'était quoi, ce sort, d'ailleurs ?

*Ce n'était pas tout à fait un sort. Je voulais juste t'empêcher de tomber, et c'est arrivé.*

Les yeux de Lon s'étrécirent en deux fentes.

— Pas de sort ?

Je secouai la tête.

— C'est...

*Super flippant ?*

— Incroyable.

Un léger vent au goût de sel souffla la pluie sous la maison sur pilotis. Lon referma son manteau et entreprit de fermer la rangée de gros boutons. Il prononça sa prochaine question d'un ton bas :

— Pourquoi tu pensais à ta mère ?

Argh. Il m'était impossible de garder le contrôle de mes pensées tant qu'il était transmuté. Il me fallut quelques secondes avant de répondre. *J'ai vu une image d'elle, ou quelque chose comme ça. Par là, expliquai-je mentalement avec un signe de tête vers la gauche.*

Lon regarda le sable. Une touffe de primevères poussait autour du pilotis où je l'avais vue. Il fronça les sourcils tout en fouillant mes pensées.

— Elle avait l'air solide, mais elle a disparu quand tu as relâché la magie de la lune.

*Ce n'était sûrement rien. Juste un souvenir.* Je tentai de balayer son image de ma tête, sans succès. *Mon cerveau est peut-être endommagé. Je ne sais pas pourquoi je penserais à elle. Elle ne peut pas être en vie. Ce démon albinos l'a emmenée... Elle ne peut pas, Lon. Elle ne peut pas,* répétais-je comme si ça pouvait rendre cette affirmation plus vraie.

— Tu as raison, elle ne peut pas, acquiesça Lon.

Mais la façon dont il détourna les yeux me fit me demander s’il mentait pour me rassurer. Et bien qu’il m’entendit sûrement penser ça, il laissa tomber le sujet et reprit sa forme humaine. Ses cornes vrillèrent, puis disparurent. Son auréole enflammée reprit sa couleur habituelle, verte aux éclats dorés, et notre connexion télépathique fut rompue.

Quand mon saignement de nez ralentit, nous nous dirigeâmes vers l’avant de la maison de Merrimoth et attendîmes Dare sous un large porche bordé par un bosquet de cyprès de Monterey. La pluie avait cessé quand deux SUV arrivèrent enfin. Quelques Terrestres costauds sortirent du premier véhicule. Des membres de l’équipe de sécurité de Dare. Puis ce dernier s’extirpa de la seconde voiture.

Vêtu d’un smoking, le chef grisonnant du Hellfire Club fourra les poings dans les poches de son manteau et remonta l’allée. Son auréole verte oscilla quand il les salua d’un signe de tête. Dare était de loin le Terrestre le plus puissant du coin, en plus d’être le plus riche. Il était propriétaire d’une entreprise d’énergie florissante, avait investi dans la moitié des commerces de La Sirena, et c’était lui qui avait permis au maire actuel d’accéder à ce poste. Environ quarante ans plus tôt, il avait créé le Hellfire Club avec le père de Lon. Après la mort de Butler Senior, Dare était devenu une figure paternelle pour Lon.

Quand on avait commencé à sortir ensemble, Dare avait fouiné dans mon passé et découvert ma véritable identité. Il connaissait mon plus dangereux secret : qu’Arcadia Bell n’était qu’un nom d’emprunt. Personne d’autre à part Lon et quelques membres de mon ancien ordre magique ne savait que j’étais en réalité Sélène Duval, la fille des tueurs du Refuge Noir. S’il le décidait, Dare pourrait utiliser cette information pour réduire à néant la vie indépendante que je m’étais battue pour construire en tant qu’Arcadia. C’était comme ça que je m’étais retrouvée avec deux boulots : barmaid au Tambuku Tiki Lounge et employée de garde pour tous les travaux magiques que requérait le Hellfire Club.

Dare s’arrêta devant nous, le visage grave.

— Montrez-moi.

— Par ici, répondit Lon.

Dare fit signe à ses hommes de le suivre et nous contournâmes la maison en direction de la plage. Lon pointa du doigt le rocher où gisait le corps

brisé de Merrimoth. Il n'était désormais plus qu'une silhouette sombre battue par le ressac. Dare demanda une lampe de poche à l'un de ses hommes et la pointa vers l'affleurement. Il émit un son dépité quand le rayon trouva sa cible. Nous nous rapprochâmes jusqu'à ce que la marée effleure nos chaussures. Dare maintint la lumière de la torche sur le corps.

— Il n'était pas transmuté ? demanda-t-il. Vous en êtes certains ?

— Il ne l'était pas, assura Lon.

— Ni cornes, ni auréole enflammée, renchéris-je. On ne l'a pas vu déclencher les incendies, mais je l'ai vu créer de la glace sous mes yeux. Il n'était pas transmuté.

Dare regarda la mer pendant un instant.

— Vous avez déjà vu un truc pareil ?

— Jamais.

— Je crains que ce ne soit pas un cas isolé.

Lon tourna vivement la tête.

— Pourquoi ?

— Tu n'es pas au courant des événements récents, à Morella ? Les vols ? l'interrogea Dare en passant une main sur son crâne chauve. Il y en a eu un nombre anormal, ces deux dernières semaines. Effractions. Cambriolages. Braquages.

— Ce n'est pas si inhabituel, à l'approche des fêtes, remarquai-je. Les gens deviennent désespérés.

— C'est différent. Les journalistes ne s'en sont pas rendu compte, mais ils vont finir par le faire. Les vols sont tous commis par des Terrestres.

— Tu es sûr ? s'étonna Lon.

Dare hocha la tête.

— Des Terrestres employant de drôles de penchants.

— Comme Merrimoth.

Dare acquiesça à nouveau.

— Tu n'as rien capté dans ses pensées qui puisse expliquer ce qui a causé ça ? interrogea-t-il Lon.

Il pointa le rayon de la lampe de poche vers l'encadrement brûlé de la fenêtre du deuxième étage, là où Merrimoth avait projeté des flammes vers nous.

— N'importe quoi ? Un sort ? Une personne ? Un nom ?

Lon observa les vagues en plissant les yeux.

— J'ai failli percevoir l'image de quelqu'un, pendant qu'il se vantait. Je crois que c'était un homme, mais je ne suis pas sûr. Il m'a repoussé de ses pensées juste avant que j'aie pu le voir clairement.

Dare éteignit la lampe et la tendit à l'un de ses hommes de main.

— Récupérez le corps avant qu'il soit emporté par le courant et que je sois obligé de payer un bateau et une équipe pour draguer l'eau à sa recherche plus tard. Dis à Caine de passer la maison au peigne fin et de balancer tout ce qui pourrait être un tant soit peu incriminant dans des sacs-poubelle. Il pourra tout charger dans l'un des SUV et l'emmener à Swan Drive le temps que je puisse faire le tri demain. Puis appelle la police.

L'homme hocha la tête et entreprit de suivre les ordres pendant que Lon et moi revenions à l'avant de la maison avec Dare.

— Vous allez juste attendre de voir comment ça va tourner ? demandai-je.

— Pour l'instant, la majeure partie des crimes ont lieu à Morella, mais si ça s'étend à La Sirena, tout le monde va se tourner vers moi pour obtenir des réponses. Alors à votre avis, Mademoiselle Bell ?

— Je pense que vous allez me demander de commencer à enquêter à Morella.

Il m'adressa un sourire pincé.

— Pourquoi voudrais-je vous demander de faire ça alors que vous n'avez même pas été capable d'accomplir la tâche simple que je vous ai confiée ce soir ? Tout ce que vous aviez à faire, c'était entraver Merrimoth.

Il regarda Lon et reprit :

— Et toi, tu n'avais qu'à lire dans les pensées de cet homme. Au lieu de ça, non seulement vous n'avez pas réussi à obtenir l'information que je voulais, mais vous vous êtes aussi débrouillés pour tuer la cible. Mon petit-fils s'en serait mieux tiré que ça. Vous êtes des bons à rien, tous les deux.

— Pardon ? rétorqua Lon.

Il était en colère... très en colère. Moi aussi.

Dare ignora le regard noir de Lon et se tourna vers moi.

— Je trouverai quelqu'un d'autre pour accomplir le boulot que vous n'avez pas pu remplir. Considérez-vous comme temporairement relevée de vos fonctions auprès du Hellfire. Quand j'aurai besoin de vous pour autre chose de moins important, je vous appellerai, lâcha Dare en pointant un doigt vers Lon et moi. Malgré ça, comme les apparences sont importantes, vous allez tous les deux venir aux funérailles de David. Il n'aurait pas voulu

de vous là-bas, bien sûr. Mais il aurait dû y penser avant de décider de sauter dans l'océan. Bonne nuit.

Avec un signe de la main peu enthousiaste, il repartit vers l'une des voitures.

Lon était à deux doigts de faire quelque chose qu'il regretterait plus tard ; je sentais presque sa colère irradier de lui. Mais c'était mon combat, pas le sien.

Et qu'est-ce que je pouvais bien y faire ?

Je n'aurais su dire si je me sentais plus forte après la magie que j'avais utilisée, stressée par la vision de ma mère ou perturbée d'avoir tué un homme par accident. Mais ce que je savais, à cet instant, c'était que je ne resterais pas plantée là à supporter les reproches du connard en train de s'éloigner.

J'étais enfin prête à faire ce que j'aurais dû faire la première fois que Dare m'avait menacée.

— Non.

Il s'arrêta et se retourna.

— Quoi ?

Je secouai la tête, irritée.

— Oubliez ça. C'est terminé.

— Très bien, lâcha Dare. Je me moque que vous veniez à l'enterrement ou pas.

— Je ne parle pas de ça.

Je m'avançai vers lui à grands pas. Soudain, tout était clair à mes yeux. Il y avait beaucoup de choses que je ne pouvais contrôler, mais ça, je pouvais.

— Je ne serai plus votre esclave.

— Les esclaves ne sont pas payés.

— Je n'ai jamais voulu de ce boulot. Vous m'avez intimidée... non, vous m'avez fait du chantage pour m'obliger à travailler pour vous.

— Ce n'est pas ma faute si vous vivez un mensonge.

— Non, mais c'était dégueulasse de votre part d'en profiter. Et j'en ai terminé avec vous. Ne me versez plus d'argent, ne me demandez plus de rien faire pour vous.

Une colère afflua en moi, me réchauffant la poitrine et me déliant la langue.

— Sans moi, sept des enfants de votre club seraient morts et la Californie centrale serait envahie de démons Æthyriques, rappelai-je en enfonçant un doigt dans sa poitrine. Vous devriez me baiser les pieds. Vous n'avez même pas idée de ce que je pourrais vous faire, démon. Aucune. Sinon, vous m'enverriez des roses tous les jours et vous me supplieriez de vous pardonner.

Il n'avait pas l'air prêt à tomber à genoux pour me demander ce pardon de sitôt. Mais il avait l'air surpris. Sûrement parce que personne ne lui tenait jamais tête.

— Je...

— Quoi ? Qu'est-ce que vous allez faire ? Demander à vos larbins de me pointer un flingue sur le visage pour m'obliger à faire un autre boulot pour vous ? Allez-y, si vous l'osez.

Il était en colère aussi, maintenant.

— Si vous voulez négocier des termes plus acceptables, j'y suis tout disposé. Mais vous avez l'air d'oublier que je pourrais faire s'effondrer le château de cartes qu'est votre existence en quelques coups de fil.

Je me rapprochai. Assez pour sentir l'après-rasage coûteux qui recouvrait sa peau tannée. Assez pour voir un muscle tressauter sur sa mâchoire.

— Allez-y, l'encourageai-je. Dites-le au monde entier. Je ne vais pas payer pour les crimes de mes parents toute ma vie. Si je finis en prison pour avoir vécu sous une identité volée ou pour avoir été complice de la disparition de mes parents, alors vous devrez payer ma caution pour me faire sortir, parce que je ne pourrai pas charger vos foutus cercles d'invocation du Hellfire depuis ma cellule. Et si vous vous avisez d'utiliser Lon pour m'atteindre ou de menacer les personnes auxquelles je tiens, vous et moi deviendrons ennemis. Je vous conseille de garder en tête que tous mes ennemis sont morts. Y compris l'homme que vous vous apprêtez à repêcher dans l'eau.

Dare resta figé, à me jauger. À calculer. Puis il leva les yeux par-dessus mon épaule.

— Lon.

Oh, j'en avais assez. S'il refusait d'écouter mes mots, il écouterait le bourdonnement de l'électricité que je projetterais vers sa poitrine. Je plongeai la main dans la poche intérieure de mon manteau et en sortis un caducée miniature. Un bâton au noyau de graphite dont je me servais pour

rediriger le Heka embrasé dans mes sorts. À moitié folle de rage, je me préparai à siphonner le courant électrique et levai le caducée comme une dague, prête à frapper.

Dare bondit en arrière et fourra la main dans sa veste comme pour tirer une arme.

— Assez ! s'écria Lon en sautant entre nous et en repoussant vivement le bras de Dare.

Ils se dévisagèrent un long moment.

— J'en ai assez d'avoir honte de mon passé, lançai-je à Dare par-dessus l'épaule de Lon. Et je refuse de payer pour ça plus longtemps.

Le chef du Hellfire nous regarda tous deux en clignant des paupières, l'air vieux et las, dans la pénombre.

Personne n'ajouta un seul mot, je croisai donc les bras sur ma poitrine et commençai à remonter l'allée. Au bout d'un instant, j'entendis des pas me suivre. J'étais presque sûre qu'il s'agissait de Lon. Sa démarche était leste, comme si rien au monde ne pourrait le convaincre de presser le pas. Je sus avec certitude que c'était lui quand il déverrouilla la voiture et tendit la main devant moi pour m'ouvrir ma portière.

J'étais encore en colère. Un peu tremblante, je me hissai dans le SUV. Sa cigarette de valrivia pendait à ses lèvres quand il démarra le moteur. Il entrouvrit la fenêtre, puis quitta l'allée de chez Merrimoth et rejoignit une route côtière sinueuse. Il accéléra après le virage et nous roulâmes en silence. Ma fureur se transforma en une angoisse inconfortable. Lon n'avait toujours pas prononcé un mot. Était-il en colère contre moi pour m'en être prise à Dare ? Il m'avait souvent encouragée à lui tenir tête, mais ce n'était peut-être pas le meilleur moment pour me rebeller. Dare venait de perdre l'un de ses plus vieux amis. Je supposais que Dare et Merrimoth étaient amis, en tout cas. Associés. Collègues. Confrères du club. Quoi qu'ils aient été l'un pour l'autre, ils se connaissaient depuis des décennies.

J'aurais peut-être dû penser à ça avant de dire à Dare d'aller se faire voir. J'aurais peut-être dû réfléchir à la manière dont cela affecterait Lon. Puis je compris soudain que ce n'était pas la raison de son silence.

Je n'avais jamais dit à Lon que Dare avait découvert mon secret de famille.

Zut.

— Je ne sais pas comment il l’a découvert, commençai-je. Mais il sait qui étaient mes parents. Il est au courant, pour mon ordre magique. Il sait tout.

— C’est ce que j’ai cru comprendre en écoutant ta diatribe, répondit-il à voix basse. Depuis combien de temps ?

— La parade d’Halloween.

Il émit un son bref.

— Je ne sais pas pourquoi je ne te l’ai pas dit. Je suppose que j’avais... honte. C’est stupide, je sais. Mais tu ne peux pas comprendre ce que c’est, de garder un tel secret pendant autant de temps... j’ai bâti ma vie autour de la nécessité de conserver ce secret. J’ai juste...

Je terminai ma phrase par un grognement. J’étais en colère contre moi-même. Et j’en avais assez de tout ça.

— On n’est pas censé avoir de secrets l’un pour l’autre, et j’aurais dû t’en parler. Je suis désolée. Mais je pensais ce que j’ai dit. J’en ai fini avec lui. J’en ai marre de me cacher.

De manière étrange, j’étais contente d’en être venue à cette conclusion par moi-même. Si j’en avais parlé à Lon, il aurait sûrement affronté Dare pour moi. J’en étais même certaine. Mais ça m’avait fait du bien de m’en charger moi-même.

Lon garda le silence pendant quelques secondes.

— Tu es en colère contre moi ? l’interrogeai-je.

— Je ne suis pas content.

Je pouvais comprendre.

— Tu ne vas rien faire de stupide avec Dare, hein ?

— Si j’avais su qu’il se servait de ça pour te menacer...

— Je suis vraiment désolée de ne t’avoir rien dit. Mais c’est un problème entre lui et moi. Je n’ai pas envie que tu passes en mode homme de Néandertal.

Il lui fallut un moment avant de répondre.

— Ça faisait longtemps que tu ne m’avais pas appelée comme ça. Ça m’avait manqué.

Le soulagement m’envahit. Il n’était pas trop en colère. Je lui adressai un petit sourire. Il m’étreignit la nuque et tourna la voiture sur une autre route.

— Tu crois que Dare va prévenir le FBI ou la police de mon identité ? l’interrogeai-je au bout de quelques minutes.

Lon grogna.

— Non. Il n'est pas assez stupide pour ça. Malgré son attitude, il a peur de toi.

— Je ferais quand même mieux de dire la vérité à Kar Yee tout de suite.

— Il est sûrement temps de le faire.

— Mais je n'en parlerai pas à Jupe.

— Quand tu seras prête, je pense qu'il pourra l'encaisser.

— Je ne suis pas encore prête.

Peut-être après les vacances. L'ancienne belle-famille de Lon venait pour Noël. La grand-mère et la tante maternelles de Jupe. J'avais donc bien assez de stress familial à gérer pour l'instant.

Lon ralentit le SUV quand nous approchâmes d'un feu rouge.

— On s'inquiétera de ça plus tard. Pour l'instant, rentrons à la maison. On va boire un verre de vin, réchauffer à dîner et regarder un film.

Ça avait l'air merveilleux. Et grâce à cela, nous réussîmes à sauver le restant de la soirée.

Je bénéficiais d'une dernière soirée de paix et de calme. Une soirée pour savourer le fait d'être libérée de Dare. Pour ignorer l'appréhension qui m'envahissait quand je songeais à l'expansion inexplicquée de mes pouvoirs de la lune. Pour balayer de mon esprit la vision de ma mère debout devant la maison de Merrimoth. Pour oublier la vague de crimes démoniaques qui s'étendait dans toute la ville.

Une dernière soirée plaisante avant que tout tourne au désastre.

## Chapitre 3

**M**on service du lendemain au Tambuku Tiki Lounge fut animé en début de soirée, mais la foule s'estompa avant minuit. Ça n'avait rien d'inhabituel, pour la saison de Yuletide. Les Terrestres qui fréquentaient notre bar accueillant les démons venaient pour l'happy hour avant de rejoindre leurs fêtes de bureau, leurs réunions de famille ou de reprendre leur shopping. Au Réveillon de Noël, seuls les alcooliques les plus endurcis pousseraient nos portes flanquées de statues Moai à couronnes en néon.

Même si j'étais toujours déterminée à tenir tête à Dare, je m'efforçais de ne pas trop penser à mes capacités magiques en expansion tant que je travaillais et j'évitais tout particulièrement de laisser mes pensées dériver vers ma mère. Après une bonne nuit de sommeil, j'avais presque réussi à me convaincre de ne pas l'avoir vraiment vue. Presque. Avant que je vienne bosser, Lon m'avait rappelé que même si elle était en vie (et comment serait-ce possible ?), elle se trouvait dans l'Æthyr. Je ne risquais pas de la croiser dans la rue. Cela m'accorda assez de tranquillité d'esprit pour tenir jusqu'à la fin de mon service.

Je travaillais moins ces derniers temps. Seulement trois jours par semaine, et je ne restais jusqu'à la fermeture, à deux heures du matin, qu'une seule fois par semaine. Quand Kar Yee et moi avions ouvert le Tambuku deux ans plus tôt, j'étais derrière le bar six soirs par semaine et je travaillais en général douze heures par jour. Et puis j'avais rencontré Lon. Ma maison à Morella était à six minutes de route du Tambuku. Le trajet entre le bar et la maison de Lon à La Sirena prenait une demi-heure, ou plus, selon la circulation.

Je n'avais pas dormi chez moi depuis des semaines. Plus depuis que le seigneur démoniaque Chora avait désactivé les sorts protégeant ma maison.

Mais arriver chez les Butler à trois heures du matin ne convenait à aucun d'entre nous : Lon était un vrai zombie après ses séances photo, et il m'arrivait de passer des jours sans voir Jupe, vu que je dormais quand il se préparait pour l'école et que j'étais déjà au boulot à son retour.

Lon ne s'était jamais plaint et ne m'avait jamais demandé de changer mon emploi du temps. Mais Jupe ronchonnait assez pour deux, l'adolescent de quatorze ans affirmant être en train de se transformer en « pauvre gosse livré à lui-même ». Je ne savais pas où il avait entendu cette phrase, mais elle m'avait fait me sentir assez coupable pour me pousser à changer mes horaires de boulot. Après tout, j'étais copropriétaire et le bar tournait bien. On pouvait se permettre d'embaucher un autre barman. Kar Yee ne travaillait pas plus de trois services par semaine, depuis qu'elle avait récemment promu notre serveuse principale, Amanda, au poste de directrice adjointe. Amanda aimait faire la fermeture et, miracle, Kar Yee commençait à lui faire assez confiance pour lui remettre ses précieux dépôts bancaires. Tout le monde était content.

L'une de ces heureuses personnes descendit les marches en ciment du Tambuku menant à l'entrée de notre sous-sol. Avec son auréole bleu turquoise et son regard intimidant propre à faire tressaillir l'inspecteur Harry, Kar Yee était ma meilleure amie et la copropriétaire du Tambuku.

L'expatriée chinoise salua de la tête les deux clients réguliers en train de jouer au flipper vintage Tahiti Tropicana que Jupe avait trouvé sur internet. Il avait un gros béguin pour Kar Yee et cherchait les excuses les plus extravagantes pour avoir une occasion de lui parler. Sa dernière ruse consistait à fouiller sur eBay et d'autres sites du même genre à la recherche de toutes sortes de cochonneries sur le thème tropical. Le Tahiti Tropicana datait des années soixante-dix et arborait deux vahinés à moitié dévêtues. L'une des bascules se coinçait à chaque fois qu'on essayait de frapper les balles en argent ébréchées. La vieille machine était une horreur, mais Kar Yee l'adorait : elle nous faisait gagner en moyenne vingt dollars en pièces de monnaie tous les jours.

Kar Yee s'assit sur un tabouret pivotant et posa les coudes sur le comptoir de bar en bambou.

— C'est déjà mort, ici ?

— Ça l'est depuis une heure.

Et c'était à ce moment-là que j'avais éteint la musique. Il y a une limite au nombre de fois où on peut entendre « Mele Kalikimaka », la soi-disant chanson de Noël hawaïenne, avant d'avoir envie de s'enfoncer des objets tranchants dans les oreilles.

— Mais un groupe d'employés de bureau est passé plus tôt et a dépensé plusieurs centaines de dollars.

Elle entortilla autour de son doigt l'une des deux mèches de cheveux pointues qui s'étendaient au-delà de la ligne sévère de sa coupe au carré.

— Je m'occupe des reçus dans une minute.

Je scrutai les deux hommes qui venaient d'entrer dans le bar. Leur visage était couvert de maquillage de scène : l'un d'eux était déguisé en renne au nez rouge et l'autre était censé être un elfe... ou un robot portant un chapeau d'elfe. En tout cas, ses oreilles dépassaient comiquement au-dessous. Je n'aurais su dire s'ils avaient participé à une fête de Noël ringarde ou s'ils sortaient d'une adaptation de *Casse-Noisette*, mais à leur carrure fine, je voyais bien qu'il y avait cinquante pour cent de chances pour qu'ils n'aient pas l'âge de boire.

Et s'ils croyaient pouvoir s'en tirer avec une fausse pièce d'identité, ils allaient être déçus.

— Où est Docteur Bien-Être ? demanda Kar Yee.

C'était comme ça qu'elle surnommait Bob, un Terrestre d'une trentaine d'années toujours vêtu d'une chemise hawaïenne et qui passait quasiment toutes ses soirées au Tambuku depuis son ouverture. Le père de Bob était un médecin Terrestre populaire de Morella, avant sa mort, et Bob avait hérité d'une version plus faible du penchant de guérison de son paternel.

— Il était là il y a une seconde, répondis-je.

Je fis un geste vers le couloir voûté à l'arrière du bar où était suspendue notre télé, sous un filet de lumières blanches.

— Il est peut-être parti aux toilettes.

— Je me suis froissé un muscle, se plaignit Kar Yee en se frottant l'épaule.

— Oh, je suis sûr qu'il sera plus que ravi de poser ses mains sur toi.

Kar Yee plissa ses yeux cerclés de kohl.

— Bob a besoin d'une petite amie. Bon sang, j'ai besoin de quelqu'un moi aussi. On dirait bien que tu es la seule petite chanceuse parmi nous, pour changer. Au fait, je connais un secret que tu ignores.

Je la dévisageai.

— Quel secret ?

— Juste un petit truc, répondit-elle d'un ton énigmatique, une note taquine dans la voix. Une surprise. C'est mon futur petit-ami qui me l'a dit.

— Oh, ça me rappelle un truc...

Je me penchai sous le bar et fouillai pour retrouver le petit paquet.

— Quelqu'un m'a demandé de te donner ça.

Kar Yee accepta le cadeau avec réticence. Il était enveloppé dans du papier cadeau imprimé à l'effigie de Cthulhu, avec les tentacules verts assortis... et beaucoup trop de scotch. Son visage se détendit quand elle lut le mot écrit à la main en lettres brouillonnes sur l'étiquette.

— Un cadeau de Jupe ?

— Il dit que tu ne dois pas l'ouvrir avant Noël.

Elle le secoua près de son oreille et sourit.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne te le dirai pas, mais c'est plutôt mignon.

— Il faut que je sache. Ne lui dis pas que je l'ai ouvert en avance.

Elle déchira l'emballage et en tira une petite boîte en bois. À l'intérieur, il y avait une petite figurine sculptée dans le bois : une femme belle, mais étrange, à longue robe et avec un masque peint argenté sur le visage.

— C'est un personnage d'opéra traditionnel chinois, dit-elle d'une petite voix. Ma mère adore l'opéra.

— Jupe a dit que l'or et l'argent représentaient les créatures surnaturelles. Les démons.

Elle la retourna dans ses mains et vit le petit disque vert placé au-dessus de la tête de la figurine.

— C'est moi qu'elle représente.

Elle sourit et deux profondes fossettes apparurent sur ses joues.

— Il l'a commandé à un type qui en fabrique à San Francisco.

— Je l'adore ! Quel gentil cadeau.

Son sourire se fana et elle demanda :

— Je dois lui acheter quelque chose, maintenant ?

— Ce serait poli de ta part, oui.

— Mais qu'est-ce que je connais des goûts des ados, moi ?

— Tu en sais assez pour encourager cette amourette stupide, apparemment, me plains-je.

— Il se rend bien compte que je plaisante quand je le qualifie de « petit ami ».

— Tu sais qu’il a mis l’une des photos qu’il a prises de toi sur le bateau, le mois dernier, en fond d’écran de son ordinateur portable ? Dieu seul sait ce qu’il a fait d’autre avec elle. Il a sûrement photoshoppé ta tête sur le corps d’une star du porno.

Elle étira lentement ses lèvres fines.

— C’est pas drôle, insistai-je. Offre-lui une carte cadeau pour le cinéma. Il sera dévasté, si tu ne fais rien.

Elle laissa tomber le cadeau de Jupe dans la poche de son manteau noir et or.

— Techniquement, mon père est juif, tu sais. Je n’ai aucune obligation de participer à ces fêtes.

— Je croyais que c’était ta mère qui t’avait transmis tes origines juives.

— Eh bien, ma mère est taoïste, alors je suis couverte quoi qu’il en soit.

— Tu m’as dit que ta mère faisait toujours un sapin de Noël, à Hong Kong !

Elle poussa un lourd soupir.

— Tu ne pourrais pas te contenter de mettre mon nom sur un cadeau que tu as déjà acheté ? Je te rembourserai.

— Peut-être, si tu m’en dis plus sur cette « surprise ».

— Impossible. Je suis la gardienne du secret officielle. Jupiter me fait confiance.

Je maugréai entre mes dents, avant de me souvenir d’un certain secret que je gardais aussi, et que je devais lui révéler. Je ne savais vraiment pas comment elle allait réagir ; même si Lon pensait qu’elle accepterait ma véritable histoire, je n’étais pas totalement convaincue. Je lui mentais depuis des années. J’avais eu un tas d’occasions de lui avouer la vérité, mais je ne l’avais jamais fait. Je craignais qu’elle me déteste pour avoir maintenu ce mensonge pendant si longtemps, et j’étais terrifiée à l’idée qu’elle soit si dégoûtée par la vérité qu’elle ne veuille plus jamais rien avoir à faire avec moi. Mais je ne pouvais pas prendre le risque que Dare lui parle en premier. Et puis, cette vision que j’avais eue de ma mère sur la plage (s’il s’agissait vraiment du produit de mon cerveau imbibé de Heka) était peut-être l’effet de mon subconscient tentant de m’inciter à arrêter de fuir.

À tourner la page.

— Eh, il faut que je te parle de quelque chose, annonçai-je, un peu nerveuse.

— Ah ?

— Après la fermeture, on pourrait peut-être aller manger un truc au Black Cherry..., commençai-je.

Je m'interrompis cependant en remarquant que les rebuts du Village du père Noël s'étaient arrêtés au bout du bar. L'elfe aux grandes oreilles avait une auréole vert pâle et regardait autour de lui d'un air nerveux tandis que son ami renne, qui avait une coupe militaire sous ses bois duveteux, posait son sac à dos sur un tabouret et l'ouvrait : il semblait contenir une grosse boîte en métal.

— Qu'est-ce que c'est que cette odeur ? dit Kar Yee. Quelque chose est en train de brûler ?

*Merde.* Mes nouveaux sceaux de protection autour de la porte. Les symboles luisaient comme des braises. Ce n'était pas tout à fait un avertissement tonitruant. Ça m'apprendrait à expérimenter avec de la magie inconnue.

Je reportai vivement mon attention sur les gosses costumés. Le renne enfonça une petite barre métallique sur le bord de la boîte. Il était en train de retirer le couvercle.

Une boîte de peinture ? La panique me submergea.

— Eh ! m'écriai-je en m'avançant vers lui. Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Vite ! dit l'elfe en ouvrant son manteau et enfilant une paire de grosses lunettes de protection noires accrochées autour de son cou.

La boîte argentée s'éleva dans les airs au-dessus du sac à dos ouvert. La télékinésie. Je voyais ça tout le temps, au bar, mais la plupart des Terrestres possédant ce penchant n'étaient capables de soulever que les petits parapluies dans leur Mai Tai, et pas de grosses boîtes de peinture.

Le renne fit un geste de la main et la boîte s'inclina. Une épaisse vague de peinture rouge se déversa au sol devant les tabourets. Kar Yee poussa un cri incohérent quand le liquide éclaboussa le bas de son pantalon. Je réagis d'instinct. Je tendis la main vers le caducée à ailettes que je conservais sous le bar. Il était de taille normale et mesurait environ un mètre. Mais le renne fit un geste de la main dans ma direction et le bâton sculpté m'échappa des doigts, s'envolant à travers le bar avant de s'écraser contre une table haute.

Je n'avais jamais vu personne doté d'une portée télékinétique aussi grande. Jamais !

— Maintenant, idiot ! hurla le renne à son compagnon blond et dégingandé tout en enfilant à son tour ses lunettes de protection.

Le Terrestre déguisé en elfe ferma les yeux. Un *pop* déconcertant résonna dans la pièce. La télé devint noire, tout comme les filets de lumières blanches et les lampes de l'île de Pâques au niveau de chaque coin banquette.

Il avait causé un court-circuit. Tout était coupé. Le bar était plongé dans le noir complet, mis à part la légère lueur surnaturelle des auréoles vertes et bleues et le faible rayon de lumière provenant des lampadaires dans la rue, qui s'infiltrait par les vitres teintées près de la porte.

Des cris paniqués s'élevèrent dans la pièce plongée dans les ténèbres.

— Ne bougez pas et personne ne sera blessé, lança une voix.

Le renne. Son auréole le trahissait. Trois points rouges s'allumèrent autour de ses lunettes de protection, et de celles de son ami. Des lunettes de vision nocturne.

— Toi, la barmaid, m'interpella-t-il, et je sentis quelque chose glisser sur le comptoir du bar.

Je pensais que c'était son sac à dos, mais je n'en étais pas sûre.

— Ouvre la caisse et mets tout là-dedans.

Une colère féroce s'enflamma dans ma poitrine.

— Ils ont couvert les pièges d'entrave avec la peinture ! cria Kar Yee.

C'était audacieux de leur part. Et stupide. Je n'avais plus besoin de ces pièges d'entrave. Sans électricité, ils ne me servaient à rien, de toute façon. Je n'avais qu'à appeler mon pouvoir d'Enfant de la Lune. C'est alors que je repensai à l'apparition de ma mère, près de la maison en bord de plage de Merrimoth... et j'hésitai. Juste un instant, mais cela dut durer trop longtemps pour Kar Yee, qui n'était pas au courant de mes talents spéciaux. Pour elle, mon caducée était à l'autre bout de la pièce et les triangles d'entrave étaient compromis par la peinture.

Une peur horrible me heurta de plein fouet, me serrant la gorge et vibrant en moi comme un gong. Je m'entendis gémir. Les clients du bar se mirent à hurler et se cognèrent contre les masques tiki sculptés et la déco tropicale kitsch. Mais ce n'est que lorsque j'eus plongé sous le bar, me

recroquevillant comme une tortue effrayée, que je me souvins de la sensation très relevée du penchant de Kar Yee.

Elle avait la capacité de faire trembler de peur toute personne à moins de quelques mètres d'elle. Son penchant était qualifié simplement de « peur ». Le problème, c'était qu'elle ne le contrôlait pas du tout. C'était tout ou rien. Elle ne pouvait pas le diriger sur une seule personne.

Je le savais. Je savais exactement ce qui m'arrivait.

*Mais je ne pouvais pas bouger quand même.*

Par les dieux, je n'avais jamais eu aussi peur de ma vie. La terreur embrouillait mes pensées et avait pris mon corps en otage. Mon cœur se mit à battre de manière saccadée dans ma poitrine et la chair de poule se déploya sur mes bras. Je parcourus frénétiquement le bar assombri des yeux.

Un cliquetis métallique attira mon attention vers le comptoir qui longeait le mur au fond du bar. La caisse ressemblait à un avion en train de décoller de la piste. Elle s'éleva dans les airs. L'écran qui y était fixé glissa, puis s'écrasa par terre près de mes pieds, emmêlé dans son câble. Je bondis sur le côté quand la caisse enregistreuse métallique noire et carrée traversa l'air.

Ce petit con de renne.

Je ne le voyais pas, mais j'entendis un fracas, puis son grognement de douleur.

— Allez, allez ! dit l'elfe d'une voix grinçante de peur.

Il y eut d'autres grognements. Des baskets à semelle en caoutchouc claquèrent sur le plancher et j'entendis des pièces tinter dans la caisse comme des grelots. Ils étaient en train de nous voler, et je me cachais derrière le bar comme une fillette.

— Stop ! ordonna Kar Yee d'une voix autoritaire de sergent d'armée.

À la suite de ce cri, j'entendis un bruit sec. Le sol trembla tandis que résonnait le bruit sourd de la chair qui tombe au sol, puis un craquement d'os, trop similaire au bruit qu'avait fait Merrimoth quand il s'était empalé. Kar Yee hurla, un son déchirant et douloureux qui me transperça le cœur. Le brouillard de peur se souleva aussitôt.

Je bondis sur mes pieds et contournai le bar. Quand j'arrivai de l'autre côté, mes pieds glissèrent dans la peinture épaisse. Je dérapai sur le côté et me rattrapai au coin du bar juste à temps pour éviter de finir sur les fesses.

Les voleurs se découpèrent devant la porte ouverte, les lumières rouges de leurs lunettes les faisant ressembler à de petits aliens sombres.

— Vous êtes morts, tous les deux ! m'exclamai-je dans leur direction.

Je puisai dans ma magie d'Enfant de la Lune. La porte du Tambuku claqua et la salle déjà assombrie plongea dans les ténèbres totales. Le point de lumière bleue scintilla. Avec mon esprit, je lui donnai la forme d'un triangle d'entrave standard, bordé de symboles, mais au lieu du silence engourdi qui accompagnait d'ordinaire la magie de la lune, j'entendis... des voix ? Des murmures. La lueur bleue commença à se dissiper. Je cessai d'écouter les murmures et me concentrai sur l'entrave...

Jusqu'à ce que quelque chose remonte en rampant le long de ma jambe gauche.

La magie de la lune claqua comme un élastique cassé.

Alarmée et stupéfaite, je tendis la main vers ma jambe de pantalon. Rien. La sensation avait disparu. Les murmures s'étaient tus. Un drôle d'étourdissement m'envahit. Mon pouvoir d'Enfant de la Lune ne me donnait jamais le tournis. Cela n'arrivait que quand j'embrasais du Heka avec de l'électricité. Qu'est-ce qui m'arrivait ?

Je repensai aussitôt à la vision de ma mère. Seigneur, au moins, je ne l'avais pas revue.

Un sanglot horrible déchira l'air. Mon cœur se serra. Je connaissais Kar Yee depuis des années, et pourtant je n'avais jamais entendu ce son.

Je tâtonnai dans sa direction, dérapant sur la peinture visqueuse.

Mon pied cogna quelque chose. Je me laissai tomber à genoux et rampai à quatre pattes sur le sol couvert de peinture. Une odeur de latex nauséabonde m'envahit les narines.

— Kar Yee !

Je tendis ma main collante et la touchai... même si je n'aurais su dire à quel endroit. Il faisait trop noir. Mais je sentis le tissu doré et bouffant de sa veste.

Elle gémit et dit quelque chose en cantonais. Sa voix était faible et fragile.

— Où es-tu blessée ?

— J'ai glissé. Je me suis cassé quelque chose ici.

Cassé. Je remontai ma main le long de son manteau, cherchant. Elle était couchée sur le dos, je pouvais au moins deviner ça, à la sensation de la

fermeture de son manteau et la direction de sa voix. Mes doigts touchèrent une peau chaude. Son cou ? Elle poussa un cri. J'ôtai vivement ma main.

— Où est-ce que tu t'es cassé quelque chose ? Au niveau des épaules ? Des bras ? Des côtes ?

— Mes clavicules, répondit-elle entre deux sanglots. Je ne peux plus bouger !

— N'essaie pas. Reste immobile. Garde ton calme.

Cette dernière instruction était plus destinée à moi-même qu'à elle.

— Cady !

Je levai la tête. Une lumière blanche électronique flotta dans l'air. Bob accourut vers nous, se servant de son téléphone en guise de lampe.

— Elle dit que ses clavicules sont cassées, dis-je à Bob.

Ce dernier vacilla sur ses pieds et se mit à glisser.

— Attention !

Je refermai la main autour de son mollet pour le rattraper, laissant une tache de peinture humide sur son pantalon. Il reprit l'équilibre et s'agenouilla à côté de moi, avant de tourner son téléphone vers Kar Yee. Elle avait les yeux fermés. Des larmes teintées de kohl marbraient ses joues. Elle avait les dents serrées. Ses vêtements, sa peau et ses cheveux noirs aussi droits que des rasoirs étaient imbibés de peinture rouge.

— Je suis là, Kar Yee, dit Bob.

— Aide-moi, plaïda-t-elle.

Il se pencha un peu plus près et ouvrit l'un des pans de son manteau d'un geste prudent. Ses cheveux noirs coiffés en arrière scintillaient à la lueur du téléphone.

— Je ne peux pas guérir les os tant que je ne sais pas où ils sont cassés. On doit d'abord faire une radio.

— Que quelqu'un appelle le 911 tout de suite ! hurlai-je derrière moi. Dites-leur qu'on a été volés et que quelqu'un est blessé.

Quand quelques voix acquiescèrent, je reportai mon attention sur Bob.

— Le Sacré-Cœur est à quelques minutes d'ici.

— Il y a beaucoup de personnel Terrestre, là-bas, approuva-t-il. Il y aura peut-être quelqu'un qui connaissait mon père. Je vais monter dans l'ambulance avec elle.

Elle sanglota à nouveau.

— Tout ira bien, lui assura Bob d'une voix calme. Tu ne saignes pas ?

Elle répondit que non, mais comment en être sûr, avec toute cette fichue peinture rouge partout ? Bande de connards. Ils avaient foutu en l'air mes pièges d'entrave, ils nous avaient volés et ils avaient blessé Kar Yee.

C'est alors que je réalisai quelque chose : c'était lié à la vague de crimes dont avait parlé Dare la veille au soir.

Comme le penchant de contrôle de la température immodéré de Merrimoth, le don de télékinésie et la capacité à court-circuiter l'électricité dont je venais d'être témoin n'étaient pas normaux, mais ces garçons n'étaient pas transmutés. Ni cornes, ni auréole enflammée. Juste deux ados Terrestres aux pouvoirs surnaturels renforcés. Comment était-ce possible ?

Un fracas résonna quelque part derrière la porte.

— Reste ici avec elle, dis-je à Bob. Je dois aller pourchasser ces connards.

Je me redressai en prenant garde de ne pas la bousculer.

— Attrape-les, articula Kar Yee en serrant les dents.

Je dépassai le bar tout en demandant si tout le monde allait bien et reconnus certaines des voix qui me répondirent. On y voyait plus clair, ici, près de la fenêtre. Stupidités protections, elles étaient inefficaces. Elles n'avaient fait que brûler l'encadrement de la porte. Je l'ouvris et montai les marches quatre à quatre, une colère noire pulsant dans mes veines. Quand j'atteignis la dernière marche, mon regard se posa sur le ciment. Des pièces cuivrées et argentées parsemaient le trottoir comme les embruns de l'océan sur des rochers. Quelques billets verts éparpillés voletaient sous le vent, se mettant à danser quand une voiture passait sur Diablo Avenue. La caisse vide était abandonnée contre le mur de brique de notre bâtiment, cassée et cabossée.

Je traversai le trottoir, scrutant chaque côté de la rue, avant de faire demi-tour pour regarder derrière moi. Quelques Terrestres se baladaient après un dîner tardif. Un sans-abri était blotti sous une couverture sale sur un banc. Mais je ne repérai le renne voleur et son acolyte elfique nulle part.

Ils s'étaient enfuis.

## Chapitre 4

Une sensation de vide et de déception dévastatrice me submergea et des larmes furieuses s'accumulèrent dans mes yeux. J'avais été vaincue par deux voyous dégingandés, tout ça parce que j'avais utilisé les mauvaises protections magiques et que j'étais devenue paresseuse. J'aurais dû sauter sur ces gosses à la seconde où ils étaient entrés dans le bar. Je savais pourtant bien que je ne devais jamais baisser ma garde.

Je n'avais pas été à la hauteur du Tambuku. Et de Kar Yee.

Je m'étais déçue moi-même.

Mais pendant que Bob partait aux urgences avec Kar Yee, je repoussai ce sentiment tenace d'incompétence, enfilai ma casquette de chef d'entreprise responsable et restai en arrière pour m'occuper de tout.

J'étais toujours nerveuse quand je me retrouvais face à la police. C'était ce qui arrivait quand on vivait sous une fausse identité. Les deux officiers venus prendre ma déposition après le vol étaient des sauvages (des humains ne croyant pas au surnaturel), je ne pus donc pas leur expliquer que les vauriens qui nous avaient volés étaient des Terrestres au penchant amplifié de manière délirante. Je fis mon possible pour passer sous silence les détails paranormaux. Ils ne comprenaient pas comment la boîte à fusibles avait pu exploser (littéralement, elle fumait de partout et les câbles de connexion avaient fondu) mais une analyste experte y récupéra des empreintes et emporta la caisse enregistreuse cabossée dans un sac plastique.

Pendant ce temps, j'appelai un électricien pour faire remplacer la boîte à fusibles et récupérer la lumière, mais il ne pouvait pas venir avant demain après-midi.

Quel bordel. La peinture rouge répandue sous les tabourets avait déjà séché à certains endroits. Les pieds des tabourets allaient devoir être retirés et les symboles d'entrave redessinés. On allait devoir refaire le plancher à

neuf. Une fois qu'ils eurent pris la déclaration de certains clients, les policiers m'annoncèrent qu'ils me recontacteraient et quittèrent le bar. J'accrochai un panneau à la porte indiquant que le Tambuku resterait fermé pour réparations pendant plusieurs jours. Puis je verrouillai le bar et me dirigeai vers le Metropark.

Bob m'appela. Les urgences étaient bondées. Un pont local s'était effondré de manière inexplicable, causant un carambolage entre plusieurs voitures qui avait bloqué l'autoroute et amené des douzaines de passagers gravement blessés. Il avait parlé à un médecin Terrestre qui lui avait expliqué que la série de délits mineurs commis dans toute la ville devenait un vrai cauchemar pour l'hôpital. Des patients arrivaient souffrant de brûlures graves, de maladies inexplicables semblables à la peste, d'hémorragies internes et d'un nombre d'os brisé supérieur à ce que l'homme avait jamais vu dans toute sa carrière. Je commençais à me dire que Dare avait raison de s'inquiéter à ce sujet. Je ne comptais pas changer d'avis et me remettre à travailler pour lui, mais bon Dieu. Il se passait un truc bizarre, c'était clair.

Une infirmière examina Kar Yee, lui donna des poches de glace et des antidouleurs, puis lui apprit qu'elle devrait attendre deux heures avant de pouvoir faire une radio. Bob allait la ramener chez lui, je montai donc dans ma vieille Jetta et m'empressai de le retrouver là-bas. Bob vivait dans l'ancienne maison de ses parents, dans l'un des quartiers les plus agréables de Morella. À une époque, il s'était sûrement agi d'une maison majestueuse et charmante, mais l'argent de l'héritage de Bob s'amenuisait et entretenir son domicile n'était pas sa priorité. J'étais certaine que tous ses voisins médecins et avocats hyper prospères adoraient voir ses gouttières déborder et sa pelouse envahie par la végétation, mais c'était sûrement tous des cons, de toute façon, alors je lui avais assuré qu'il n'avait pas à se soucier de leur avis.

Depuis le soir où il avait sauvé la vie de Lon, il allait aux réunions des alcooliques anonymes deux fois par semaine. J'essayais de l'accompagner de temps en temps. Je ne pouvais pas être sa marraine, n'ayant jamais eu de problème de dépendance, mais je me disais qu'étant celle qui lui avait servi la plupart de ses verres ces deux dernières années, je lui devais bien un peu d'aide. Il venait toujours au Tambuku tous les soirs (ce qui était totalement à l'encontre des règles de son groupe d'entraide), mais je lui servais des

boissons sans alcool. Et avec sa permission, j'ajoutais une dose spéciale de tonique médicinal, que je concoctais avec du chardon-marie et des racines de kudzu et qui était censée purifier le foie et réduire ses envies d'alcool. Il disait que ça l'aidait : il était sobre depuis cinq semaines, maintenant.

Je frappai à la porte d'entrée et l'ouvris.

— Eh, c'est moi.

— Par ici, appela Bob.

Sa maison était désordonnée et sentait toujours un mélange de panier pique-nique pourri et de personne âgée cloîtrée chez elle. Je soupçonnais la présence d'un animal mort quelque part dans les murs. Un rat, une chauve-souris ou un chat. Je lui avais conseillé d'appeler un exterminateur, mais il disait que c'était juste mon imagination (ça ne l'était pas). Un long couloir menait au salon, puis au bureau de son père défunt. Un bureau se trouvait devant un mur couvert de livres d'anatomie et de périodiques médicaux et une table d'examen était disposée tout au fond de la pièce, ainsi qu'une armoire en verre remplie de bouteilles de médicaments à moitié vides et quelques équipements médicaux aléatoires, y compris une radio portable. Bob se tenait devant un écran d'ordinateur. Kar Yee était couchée sur la table d'examen, qui avait été ajustée de manière à ce qu'elle soit presque assise.

Elle avait de la peinture rouge séchée dans les cheveux sur les mains et sur son jean. Il y avait aussi des éclaboussures sur son manteau doré, qui était drapé sur une chaise toute proche. Elle regardait droit devant elle et ne bougeait pas, les bras le long des flancs. Elle avait une mine épouvantable. Je déglutis et réfrérai mon inquiétude.

— Coucou, dis-je en traversant la pièce pour venir me placer à côté d'elle.

— Je ne retournerai plus jamais aux urgences, annonça Kar Yee d'une voix lasse et cassée. Ce sont des connards. « Mettez de la glace dessus », voilà ce qu'ils m'ont dit. Et le trajet en ambulance était encore pire que dans la voiture de Bob. Un gaspillage de l'argent de l'assurance.

— Ils étaient en sous-effectif, précisa Bob sans détourner son attention de l'écran d'ordinateur. Mais tout va bien. Je lui ai déjà fait une radio. Je suis en train de sortir l'image.

— J'ai sûrement été irradiée, remarqua Kar Yee en clignant paresseusement des yeux.

Je me forçai à sourire.

— Tu parles comme Amanda. Bientôt, tu vas te mettre à boire des smoothies protéinés verts et à venir bosser à vélo.

— Les vélos sont pour les écoliers et les pauvres, répliqua-t-elle d'une voix aigre. Je préfère encore me couper les jambes plutôt que de poser les pieds sur des pédales.

Son snobisme sarcastique m'ôta un poids de la poitrine. Je préférerais mille fois ça à des larmes.

— Alors, tu l'as amenée ? demanda-t-elle.

Je tirai un petit flacon brun de ma poche de jean. Un produit médicinal magique plutôt puissant, mais imprévisible.

— Ils t'ont donné quoi, aux urgences ?

— Un médicament qui devrait cesser de faire effet dans environ une heure, répondit Bob. Attendons pour plus de sûreté. Si elle fait une overdose maintenant, elle devra passer toute la nuit dans la salle d'attente avant qu'ils puissent lui faire un lavage d'estomac.

— Je vais prendre le risque, dit Kar Yee. Dope-moi, Cadybell.

Elle ne m'appelait jamais comme ça. Hors de question que je lui donne le flacon médicinal maintenant. Je m'appuyai contre la table d'examen et fis courir mes doigts dans la longue mèche de cheveux à l'avant de sa coupe au carré désormais teintée de rouge.

— Je pense que tu peux utiliser du WD-40<sup>1</sup> pour retirer la peinture au latex de tes cheveux.

— Vraiment ? s'enquit-elle en levant les yeux vers moi.

La compassion et la culpabilité me nouèrent l'estomac.

— Je suis désolée de ne pas avoir réussi à les attraper, dis-je. Ton penchant m'a pris de court et quand tu es tombée...

— Ils avaient détruit tes triangles d'entrave, me rappela-t-elle.

— Je sais, mais j'expérimente une nouvelle sorte de magie, en ce moment. Un truc qui ne requiert pas...

J'hésitai. J'avais envie d'en dire plus, mais je ne pouvais pas en présence de Bob.

— Peu importe, finis-je par lâcher. J'aurais dû réussir à les arrêter. Je suis désolée de ne pas l'avoir fait. Et que tu aies été blessée.

— Ne t'en veux pas, intervint Bob. Comme je te l'ai dit au téléphone, ces vols se produisent partout, en ce moment. Je n'ai jamais connu de Terrestre

capable de court-circuiter l'électricité comme ça. Je croyais que tu étais la seule à pouvoir faire ça, Cady.

— Moi aussi, admis-je.

— Tu crois que ça pourrait être de la magie ? m'interrogea Kar Yee. Un talisman ?

J'écartai une mèche de cheveux au bout couvert de peinture de sa joue.

— Un truc qui boosterait la puissance du penchant de son porteur ? m'étonnai-je.

— C'est possible ?

Pas que je sache. Enfin, il y avait bien la magie de transmutation du Hellfire Club. Mais même si ça n'avait pas été un secret bien gardé uniquement confié à certains membres triés sur le volet, même si ça n'avait pas fait apparaître des cornes et une auréole enflammée, ce genre de magie, composée d'un sort permanent lancé sur le corps d'un autre, ne pouvait être répliqué dans un symbole temporaire porté autour du cou de quelqu'un.

— J'en doute fort, répondis-je à Kar Yee. Mais il se passe un truc bizarre.

— Et le Tambuku n'est pas le seul commerce à avoir été frappé, dit Bob. Juste avant qu'on quitte les urgences, j'ai entendu quelqu'un dire que l'épicerie de quartier deux rues plus loin avait été braquée un peu plus tôt dans la journée.

— Le Diablo Market ? demandai-je.

— Oooh, ils vendent ce chewing-gum au melon de Hong-Kong que j'adore, remarqua Kar Yee.

Ouais, elle était encore sous l'effet des médicaments et avait raté l'essentiel.

— Tu as entendu plus de détails sur ce braquage ? demandai-je à Bob. C'étaient peut-être les mêmes gamins.

— Elle ne l'a pas dit. Je sais juste qu'ils vont rester fermés pendant quelques jours. Il y a eu beaucoup de verre brisé.

— Pas nous. On rouvrira demain, affirma Kar Yee.

Hors de question.

— Ne nous soucions pas de ça maintenant, lui répondis-je.

On frappa trois fois à la porte de chez Bob. Puis nous l'entendîmes se refermer en claquant et des pas lourds approchèrent. Je passai la tête dans le couloir. La tête couronnée de cheveux brun miel de Lon sortit de l'ombre. *Oh, Dieu merci.* Rien que de le voir m'emplit de soulagement.

— Eh, lançai-je quand il approcha.

— Tu vas bien ? demanda-t-il en tendant la main vers moi.

— Oui.

Il prit mon visage entre ses mains et l'inclina vers le haut pour l'inspecter, avant de m'attirer contre lui. Je l'étreignis brièvement, puis l'attirai dans la pièce.

— Elle est là.

— Bonsoir, Lon.

Lon esquissa un salut poli de la tête.

— Bob.

Puis il vint se placer devant Kar Yee.

— Eh, comment ça va ?

— Ça ? Pff. C'est rien du tout, répondit Kar Yee avec un sourire idiot. Comment va mon capitaine pirate préféré ? Tu es venu pour que j'aie un truc agréable à regarder ? Un petit cul de pirate ?

Elle pouffa de rire à sa propre blague.

Lon la regarda un instant avec horreur, puis demanda :

— Qu'est-ce qu'elle a pris ?

— Du Dilaudid, répondit Bob depuis son ordinateur. Elle connaît juste une sensation de légère euphorie. Ça devrait bientôt se dissiper.

— Où est mon futur petit-ami ? demanda-t-elle à Lon. Tu l'as laissé à la maison ?

— Il a école demain.

— Désolé de vous interrompre, mais la voilà, annonça Bob, les yeux fixés sur la radio de la poitrine de Kar Yee qui venait de s'afficher sur son écran d'ordinateur clignotant.

Sur le mur au-dessus de sa tête, plusieurs certificats avaient été encadrés et accrochés. Des diplômes d'université et d'état... appartenant tous à son père, Hector Hernandez. Bob s'était lancé dans les études de médecine quand il était plus jeune (il avait désormais la trentaine) mais avait laissé tomber. À mon avis, il avait bien plus de connaissances médicales qu'une personne moyenne, mais soigner des blessures superficielles ou des os fêlés était une chose. Avoir affaire à des cœurs, des cerveaux et des maladies compliquées en était une tout autre.

Lon et moi regardâmes l'écran par-dessus son épaule.

— Tu as trouvé quelque chose ?

— Regardez, juste ici. Des fractures bien nettes..., montra-t-il en tapotant deux fois l'écran de son ongle. Une là, et une là. Tu avais raison, Kar Yee. Ce sont tes deux clavicules.

— Tu peux les soigner ? l'interrogeai-je.

La bouche de Bob se tordit et il passa une main dans ses cheveux sombres.

— J'ai soigné le doigt de pied cassé de Tamille Jackson il y a deux semaines.

— Alors c'est un oui ?

— Je n'ai pas l'impression qu'il y ait des fragments d'os déplacés, marmonna-t-il pour lui-même, étudiant l'écran en plissant les yeux. Et je pense qu'en temps normal, il faut deux à trois mois pour que ce genre de fracture guérisse naturellement. Je pourrai peut-être réduire le temps de rétablissement à quelques semaines.

— Des semaines ? répéta l'intéressée d'une voix horrifiée.

Bob fronça les sourcils.

— Je ne sais pas. Tu te sentiras peut-être en pleine forme dans quelques jours, mais ce qui est sûr, c'est que tu n'es pas près de décharger un camion jusqu'au bar.

— C'est Cady qui décharge les camions, répondit-elle d'un ton détaché. Dans combien de temps je pourrai bouger mes bras ?

Bob me regarda et haussa les épaules. Les masques Tiki souriants sur sa chemise hawaïenne se soulevèrent, avant de retomber.

— Sûrement quelques jours, hein, Bob ? répondis-je en faisant un geste encourageant à Bob hors du champ de vision de Kar Yee.

— Tout à fait, acquiesça-t-il tout en secouant la tête, une expression paniquée sur le visage.

Peu importait que ce soit vrai ou pas. C'était ce qu'elle avait envie d'entendre.

— Finissons-en, alors, lança-t-elle. J'ai du boulot qui m'attend, demain.

La seule chose qu'elle ferait demain, c'était dormir. Je me demandais si je devrais payer Bob pour qu'il reste assis à côté d'elle et s'assure qu'elle ne quitte pas son appartement. Je n'allais pas pouvoir jouer les baby-sitters et tout nettoyer au bar. Je devais encore appeler les employés censés travailler demain pour leur annoncer ce qui s'était passé. Trouver quelqu'un pour nettoyer la piscine de peinture rouge sur le sol. Contacter l'artiste qui avait

dessiné les pièges d'entrave. Et tandis que Bob faisait craquer ses articulations et se préparait à utiliser sa magie de guérison sur Kar Yee, j'ajoutai une autre ligne à ma liste interminable de trucs à faire demain : parler aux propriétaires de l'épicerie du bout de la rue.

J'étais assise sur un tabouret d'examen bancal, les mains de Lon sur mes épaules tandis qu'on regardait Bob se pencher sur Kar Yee. Et malgré tout ce qui s'était passé, je ne pouvais penser qu'aux murmures sinistres que j'avais entendus quand j'avais utilisé mon pouvoir d'Enfant de la Lune dans le bar... et à la sensation terrifiante que quelque chose avait sauté de l'Æthyr pour venir ramper le long de ma jambe.

---

<sup>1</sup> Marque de nettoyant multifonction.

## Chapitre 5

**B**ob employa sa magie guérisseuse sur Kar Yee, puis on l'endormit avec de l'oxycodone trouvé dans la réserve de médicaments sous ordonnance de son père. On s'était dit que ce serait plus stable que mon produit médicinal fait maison. Lon proposa d'embaucher une infirmière qui reste auprès de Kar Yee pendant quelques jours, mais Bob se porta volontaire avant que j'aie le temps de lui demander.

Le lendemain, je me réveillai en pensant à ma mère et à la dernière fois où je l'avais vue, quand je l'avais livrée à Nivella, le démon albinos qui les avait emmenés dans l'Æthyr, mon père et elle. Si quelqu'un pouvait me confirmer que ma mère était morte après avoir traversé le voile, c'était le démon qui l'avait tuée. Et puisque j'étais une magicienne talentueuse, je pouvais invoquer Nivella en me servant de sa griffe de verre, qui se trouvait désormais dans un coffre de la bibliothèque de Lon.

Facile comme bonjour.

Mais quand Lon ouvrit la lourde porte du coffre-fort encastré dans le mur, il repéra un problème auquel je ne m'attendais pas : la griffe n'était plus enveloppée d'une lueur rose de Heka Æthyrique.

— Ce n'est pas bon signe, remarquai-je en prenant la griffe en cristal dans ma main. Pourquoi le Heka aurait-il disparu ?

Lon observa l'objet pendant quelques secondes.

— À ma connaissance, il n'y a qu'une seule explication.

Pour moi aussi, mais je tentai quand même le coup, au cas où. Je passai une demi-heure à construire une entrave forte à l'intérieur d'un cercle d'invocation. J'avais le nom, la classe et la griffe de Nivella. Tout ce dont je devrais avoir besoin pour l'invoquer depuis l'Æthyr. Mais le démon albinos n'apparut pas quand je l'appelai.

Nivella était morte.

Anxieuse et stressée, je repartis à Morella avec Lon dans son pick-up noir, cet après-midi-là. Il avait mis dans son coffre le générateur qu'il gardait en stock chez lui. Cela m'aiderait au moins à obtenir un éclairage temporaire dans le bar. Je passai la majeure partie du trajet à penser à ma mère. Ce n'était pas parce que Nivella était morte que ma mère était forcément en vie. Le démon avait peut-être torturé mes parents à mort avant de mourir plus tard sans que ça ait le moindre rapport.

C'était ce que je me répétais, plusieurs fois, jusqu'à ce que Lon allume la radio pour me distraire. Une station de radio locale parlait du vol au Tambuku et de quelques autres dans la même zone. Ça m'énervait, pour être honnête. Pourquoi ne pouvait-on pas passer à la radio pour avoir remporté un prix ou pour avoir organisé un événement marquant ? J'avais l'impression que mon échec à attraper les voleurs était diffusé au monde entier. *Regardez un peu la puissante magicienne, incapable d'empêcher deux crétins de blesser sa partenaire et de s'enfuir avec la caisse !*

Quand nous eûmes installé le générateur dans l'allée, je laissai Amanda et l'un de nos serveurs attendre que l'électricien arrive et répare notre boîte à fusibles. Lon et moi marchèrent jusqu'à l'épicerie au coin de la rue, celle qui avait été volée.

Comme la majeure partie des commerces dans cette zone de la ville, le Diablo Market arborait un petit symbole de Nox sur son enseigne, indiquant qu'il acceptait les démons. Autrefois, il s'agissait d'un endroit banal où acheter du coca, des barres chocolatées et, sous le comptoir, de la valrivia pas chère et le dernier numéro de *Ellemâles Sauvages*. L'année dernière, il avait été rénové et avait commencé à proposer des jus organiques hors de prix et du chocolat brésilien. Je préférais quand c'était une supérette minable.

Nous attendîmes devant un café que le feu passe au vert pour traverser la rue jusqu'à l'épicerie. L'un des baristas me fit signe à travers la vitrine. C'était Davey. Il avait quelques années de moins que moi et il était mignon, dans le genre artiste affamé et sympa.

Lon émit un petit son. Les voitures soulevèrent une brise en passant devant nous, ouvrant sa fine veste en cuir brune et révélant un T-shirt couleur taupe rentré dans son jean. Je baissai les yeux sur sa braguette. Bien qu'assez coûteux pour pendre sur les hanches d'un mannequin, ce jean arborait une marque sombre permanente en forme de tourbillon juste au-

dessous de sa boucle de ceinture, causée par les produits chimiques qu'il utilisait dans sa chambre noire. J'étais certaine qu'il le portait exprès pour me distraire.

— C'est qui, ça ?

— Hein ?

Je détournai les yeux de la tache sombre hypnotique de Lon et le vis faire un signe de tête vers la vitrine du café, son auréole vert et or traînant derrière lui.

— Oh, c'est personne.

— Eh bien, « personne » te regarde avec insistance.

— J'en doute fortement.

Il plissa ses yeux verts.

— Alors pourquoi es-tu embarrassée ?

— Je ne le suis pas, protestai-je, mais c'était faux.

— Et pourquoi est-il jaloux ?

Je regardai Davey à travers la vitre et lui adressai un sourire tendu tout en répondant à Lon.

— Tu ne peux pas capter ses émotions d'aussi loin... si ?

On était à au moins cinq mètres de Davey. Son penchant d'empathie ne pouvait en aucun cas fonctionner à cette distance.

— Il a une expression jalouse sur le visage, expliqua Lon.

— Oh, répondis-je, un peu soulagée.

L'espace d'un instant, je m'étais demandée si le penchant de Lon s'était renforcé. Si ce phénomène d'amplification de penchant affectait tous les Terrestres, j'aurais de gros problèmes.

— Davey et moi sommes sortis ensemble, une fois. Ce n'était pas grand-chose.

— C'est un gamin, grommela Lon. Il n'a sûrement même pas encore besoin de se raser.

Un an plus tôt, j'aurais sûrement ri à l'idée de sortir avec un homme de l'âge de Lon, mais maintenant... eh bien, je ne pouvais lui donner tort : Davey ressemblait à un gamin à mes yeux aussi.

— J'ai dit qu'on était sortis ensemble une seule fois. Et pour une bonne raison.

— Laquelle ?

Je baissai à nouveau les yeux sur le tourbillon sombre, avant de croiser son regard.

— Manque d'atomes crochus.

Lon tenta, en vain, de réprimer son expression suffisante tandis que le feu passait au vert. Je refermai sa veste, avant de sursauter quand il plaqua ses deux mains sur mes fesses de manière autoritaire.

— Eh, protestai-je faiblement.

Il étreignit lentement mes fesses.

— Je voulais juste montrer ce qu'il ratait à ce serveur maigrichon.

— Si j'avais su que tu aimais à ce point les déclarations d'affection en public, je ne serais jamais sortie avec toi.

— Menteuse.

J'émis un petit rire.

— Eh, reprit-il. Arrête de t'en faire pour des trucs que tu ne peux pas contrôler. Si ta mère est en vie, on y fera face.

Je lui adressai un doux sourire.

— Tu es la personne que je préfère au monde, tu sais.

— Toi aussi.

C'était notre code secret. Un couple normal se serait déjà échangé le mot en A, mais Lon était mal à l'aise s'agissant d'exprimer ses émotions. Le fait d'être constamment bombardé par les sentiments des autres l'avait rendu réticent à montrer ce qu'il ressentait. Je me demandais aussi si son mariage raté ne l'avait pas poussé à se mettre sur la réserve. Ç'aurait été compréhensible. Mais il était hors de question que je le dise en premier, malgré ce que je ressentais. Et puis, on s'en sortait très bien comme ça.

— Le feu est vert, remarquai-je.

Je laissai ses doigts glisser le long de mon dos après qu'il m'eut lâchée.

— Viens.

Je lui pris la main et marchai à son rythme, ma queue de cheval oscillant sur mes épaules. Je fourrai ma main libre dans la poche de mon sweat noir. Un dragon était brodé à l'arrière, et le mot « Corée » s'incurvait au-dessus en grosses lettres majuscules. Jupe et moi avions trouvé ce vêtement dans une friperie de Morella quelques semaines plus tôt.

La pancarte écrite à la main sur la porte de l'épicerie était similaire à celle que j'avais accrochée à l'entrée de mon bar : « Fermé temporairement pour réparations. Rouvrira la semaine prochaine. » Pourtant, les lumières étaient

allumées à l'intérieur, contrairement au Tambuku. Je frappai à la porte jusqu'à ce qu'un homme latino âgé et voûté à l'auréole vert foncé apparaisse de derrière une étagère de fruits lyophilisés. Je lui fis signe et souris.

— On est fermés, cria-t-il à travers la vitre.

Il portait un T-shirt de pyjama ample et rose et un pantalon de treillis. Pas de chaussures.

— Je suis la propriétaire du Tambuku Tiki Lounge, au bout de la rue, répondis-je d'une voix forte.

Il me regarda comme pour dire « Et alors ? ».

— On a été cambriolés hier soir, nous aussi.

Cela éveilla son attention. Il tourna un verrou et entrouvrit la porte, lançant un regard méfiant à Lon par-dessus mon épaule.

— Vous dites que vous avez été cambriolée ?

— Ouais. Aux environs de minuit. Je me demandais si je pourrais vous parler pour comparer nos expériences. C'étaient peut-être les mêmes personnes.

Il regarda des deux côtés de la rue, puis nous fit signe d'entrer et verrouilla à nouveau la porte derrière nous. Je grimaçai à l'odeur. Du lait caillé ? Une grosse poubelle à roulettes en plastique était remplie de glace fondue qui fuyait des pots et de boîtes de pizza congelées sans fromage et sans gluten. Deux jeunes garçons étaient en train de vider le congélateur.

— Notre électricité est restée coupée trop longtemps, expliqua l'homme en levant une main grisonnante vers les garçons. On a perdu tout ce qui était périssable.

— Nous aussi. Je n'ai toujours pas récupéré le courant. Quelqu'un est en train de remplacer mon boîtier à fusibles. Je m'appelle Cady, au fait, et voici mon petit ami, Lon.

— Andrew, répondit-il.

Il leva les yeux vers l'auréole étrangement dorée de Lon, puis à la mienne, qui était argentée. De toute évidence, il était curieux, mais pas assez pour poser directement la question. J'étais habituée à ce genre de réaction. Beaucoup de Terrestres supposaient même que j'étais l'un d'entre eux, mais... différente.

— Ils ont causé de sacrés dégâts, comme vous pouvez le voir.

Il indiqua du doigt le comptoir de la caisse. Toute cette zone donnait l'impression d'avoir été déchiquetée par une tornade. Le comptoir en bois lustré était fendu et incliné en forme de V retourné. La caisse avait disparu et un gros coffre-fort noir ressortait au milieu de la destruction.

— Seigneur, marmonna Lon.

Andrew posa les deux mains sur ses hanches et poussa un soupir théâtral.

— Ma femme et moi sommes propriétaires de ce magasin depuis vingt ans. On a été braqués à main armée deux fois. Depuis la rénovation, on croyait que ça n'arriverait plus.

Il se tourna vers moi et demanda :

— C'était comment, pour vous... le vol ? Ils étaient armés ?

— Ils n'avaient pas d'armes à feu, répondis-je.

Il fit un geste vers mon auréole, exprimant enfin ses réflexions à ce sujet.

— C'est vous, la magicienne qui entravez les Terrestres.

— Oui, répondis-je avec un léger sourire.

— Les gens parlent, dit-il en guise d'explication.

Il entreprit de replacer les baumes à lèvres naturels à la cire d'abeille tombés au sol sur leur étagère.

— Parlez-moi de votre braquage, demanda-t-il.

— Deux jeunes Terrestres. Tout jeunes adultes, peut-être. L'un était blond et l'autre avait les cheveux sombres. Ils avaient tous deux du maquillage de théâtre sur le visage. Un renne et un elfe.

— Un cheval et un genre de crapaud, dit-il en acquiesçant, en référence à ses voleurs.

Ça pouvait être les mêmes personnes. Après tout, leur maquillage était très mauvais.

La bouche d'Andrew se tordit brièvement.

— Le blond a-t-il fait disjoncter votre électricité ?

— Oui. Je n'avais encore jamais vu de penchant aussi puissant. L'autre garçon a utilisé la télékinésie pour soulever ma caisse enregistreuse en travers de la pièce.

Le propriétaire du magasin hocha lentement la tête.

— Il a essayé de soulever ce foutu coffre à travers le comptoir.

Dieu merci, le coffre-fort du Tambuku était dans le bureau du fond. Ces voyous étaient peut-être repartis du bar avec mille dollars, mais ils avaient manqué les cinq mille balles du coffre. Imbéciles.

— Il a failli tuer l'une de mes filles, continua Andrew. Elle était coincée derrière la caisse quand il a essayé de soulever ce truc. Dieu merci, elle a eu le bon sens de s'éloigner en rampant.

— Il a renversé de la peinture sur notre plancher et ma partenaire a glissé et s'est cassé les clavicules.

Il haussa ses deux épais sourcils gris.

— La jolie Chinoise ?

Je hochai la tête.

Il émit un son compatissant.

— Elle va s'en sortir, le rassurai-je. Un guérisseur va l'aider à ressouder ses os. Elle est chez elle à se reposer, en ce moment.

— La pauvre. Qu'est-ce qui cloche avec les jeunes d'aujourd'hui ? Ils n'ont plus aucun respect. Aucune prévenance.

Il agita la main dans un grand geste furieux.

— De mon temps, on nous apprenait à cacher notre penchant à tout prix. Quand on commence à en faire étalage, on attire l'attention. Tout le monde s'en moque, aujourd'hui.

— Je ne pense pas qu'il s'agissait de penchants normaux, intervint Lon. Je n'ai jamais vu personne soulever quoi que ce soit d'aussi lourd.

Andrew approuva en grommelant tandis que je m'accroupissais à côté du comptoir fendu pour étudier les dégâts.

— La Corée, hein ? Vous y êtes déjà allée ?

Je regardai par-dessus mon épaule.

— Oh, ça. Non. J'aimais bien le dragon, c'est tout.

Andrew hocha la tête, et une drôle d'expression lui pinça le visage.

— Vous n'êtes pas fan des dragons ? demanda Lon.

Il l'observait en plissant les yeux, avec son visage de détective des émotions, comme il le faisait parfois quand il tentait de déterminer la source de ma mauvaise humeur.

— Non, ce n'est pas ça, répondit Andrew en secouant la tête. Ce n'est sûrement pas important.

— Vous êtes sûr ? insistai-je, soudain intéressée de savoir ce qu'avait décelé Lon.

— C'est stupide.

— Peut-être pas, l'encourageai-je.

— C'est juste..., hésita Andrew en se grattant l'oreille. Le blond déguisé en crapaud... difficile d'être sûr, mais il parlait comme...

Andrew secoua la tête.

— Ah, laissez tomber. Ma femme dit que je deviens sourd, en vieillissant. Je dois monter le son de la télé pour écouter les infos.

— Allez-y, l'incitai-je. Le blond parlait comme quoi ?

— Pas comme quoi, comme qui.

Andrew ferma un œil et étudia mon visage, avant de détourner la tête.

— Je n'avais pas réalisé jusqu'à maintenant, mais il parlait comme un garçon qui venait souvent ici après l'école. Ça fait plusieurs mois que je ne l'ai plus revu. Je pense qu'il a dû partir à la fac. Je ne connais pas son nom. Je sais juste que son père conduit une très belle Plymouth Road Runner.

Je lui lançai un regard vide, mais Lon émit un grognement appréciateur.

— Une vieille voiture de course des années soixante-dix, m'expliqua Andrew. D'une très jolie couleur bleu ciel, avec une bande noire au milieu du capot. Le gamin venait parfois au volant de cette voiture... il la garait dehors, contre le trottoir. Il y avait un autocollant de dragon sur le garde-boue. C'est le dragon de votre veste qui me l'a rappelé.

Il secoua la tête et reprit :

— Je ne sais pas. Je me trompe peut-être.

— Et vous ne connaissez pas son nom ? l'interrogea Lon.

— Non, désolé, répondit Andrew en secouant la tête.

Je regardai Lon.

— Une voiture inhabituelle. Il ne doit pas y en avoir tant que ça en ville.

— Je ne sais pas, répondit Lon. Il y a beaucoup de collectionneurs de voitures, à Morella.

— Surtout ce genre de grosses cylindrées, acquiesça Andrew. Ils organisent des courses tous les mois.

— Où ça ?

— Au rallye Speed Demon. Sur la piste de course de Morella, au niveau de l'autoroute en direction de La Sirena. Ça m'arrive d'y aller. La prochaine a lieu demain soir.

— Vous avez déjà vu ce garçon là-bas ? demanda Lon.

— J'ai vu la voiture il y a quelques semaines, mais pas le gamin.

Ça ne ferait pas de mal d'aller jeter un œil. Tout du moins, l'un des collectionneurs connaîtrait peut-être le nom du père du gamin.

Je remerciai Andrew et lui promis de lui faire savoir si je découvrais quelque chose. Juste avant de sortir, je m'arrêtai à la porte. Une voiture noire était garée de l'autre côté de la rue, là où on avait vu Davey à travers la fenêtre. Le chauffeur observait l'épicerie, mais il se cacha en me voyant à travers sa vitre. Hum.

— Une seconde, lança Andrew derrière moi.

Je détournai mon attention de la voiture et le regardai remonter le rayon des bonbons d'un pas vif. Il revint bientôt avec un pot en plastique blanc qui tenait dans ma paume et qui émit un bruit de crécelle quand il me le tendit.

— Pour la demoiselle chinoise, expliqua-t-il.

Je regardai l'étiquette. C'étaient les chewing-gums au melon de Hong Kong que Kar Yee aimait tant.

— Cadeau de la maison, précisa-t-il. Dites-lui que M. Andrew lui souhaite un prompt rétablissement. Et si vous retrouvez ce garçon et que c'est bien lui qui nous a volés, amenez-le-moi.

Il souleva le bord de son T-shirt rose, révélant une grosse boucle de ceinture en forme de tête de cobra.

— Mes enfants sont trop vieux pour recevoir des corrections, mais pas lui.

Je souris.

— D'accord, je vous laisserai vous charger de lui, mais je veux le gamin télékinétique.

Lon et moi sortîmes de l'épicerie. Pendant qu'on envisageait d'essayer de retrouver la Road Runner à la course, je regardai de l'autre côté de la rue. La voiture noire avait disparu.

## Chapitre 6

— C'est endroit est dément ! s'exclama Jupe par-dessus le grondement et le rugissement des moteurs de grosses cylindrées.

Ses cheveux sombres touffus et coiffés en spirale reflétaient à la fois le vert citron de son auréole et les lampes à halogène méga puissantes qui illuminaient le ciel nocturne sur la piste de course de Morella. Jupe était grand pour son âge : il ne mesurait que quelques centimètres de moins que son père et bien qu'il soit maigre comme un clou, avec ses longs bras, ses grandes jambes et ses doigts fins, une carrure plus masculine commençait à poindre sous son allure efflanquée. Il avait les yeux verts de Lon et la bouche séduisante de sa mère afro-américaine. Enfin, d'après ce que j'avais pu voir sur les photos ; je n'avais jamais rencontré cette femme. Yvonne avait été mannequin, dans sa jeunesse. Et même si elle avait plus ou moins renoncé à son droit de visite (elle n'avait plus pris la peine de venir voir Jupe depuis deux bonnes années), sa mère et sa sœur étaient restées proches de lui. C'étaient elles qui viendraient passer Noël avec Jupe et Lon.

Nous dépassèrent tous les trois les gradins à moitié vides, un énorme bâtiment aux allures d'entrepôt abritant un magasin de vente au détail et une longue allée bordée de vendeurs de nourriture. Puis nous restâmes un instant immobiles à observer la piste. De vieilles voitures rouillées attendaient près de la ligne de départ.

— Alors ils ne roulent pas dans les voitures rénovées ? demanda Jupe.

— Ils dépensent trop d'argent et de temps dans leurs restaurations pour prendre le risque de les endommager, répondit Lon. Les voitures de course sont des boîtes de conserve au moteur amélioré. Ça n'a pas d'importance. On n'est pas ici pour regarder les courses. On est venus trouver l'abruti qui a braqué Cady.

Jupe remonta la fermeture de sa veste militaire verte du surplus de l'armée, qui était couverte de patchs de films d'horreur.

— Je sais, mais qu'est-ce qu'il y a de mal à être polyvalent ? Oh, bon sang, je crois que je sens des nachos.

C'était drôle, parce que moi, je sentais juste l'huile de moteur brûlée et la fumée de valrivia éventée.

— Aide-moi à trouver une Road Runner bleu ciel sur ce parking, là-bas, demandai-je.

J'indiquai du doigt les rangées de voitures rénovées emplissant une bande d'asphalte, capot ouvert pour exhiber leur moteur brillant.

— Si tu y arrives, je t'achèterai des nachos avec supplément de fromage.

— Rajoute des jalapeños et marché conclu, répondit Jupe en agitant les sourcils.

Lon ricana.

— Pour que je t'écoute gémir et te plaindre quand tu auras mal à l'estomac plus tard ? Oublie.

— Les jalapeños piquent à peine quand on les avale, remarqua Jupe. Pourquoi ça fait aussi mal quand ils ressortent dans l'autre sens ?

— Les voies du Seigneur sont impénétrables.

— En route, dis-je en posant les mains sur les épaules de l'adolescent pour le pousser à avancer.

Jupe adorait les voitures. Il adorait les vieux trucs. C'est pourquoi, deux mois plus tôt, Lon lui avait offert une GTO de 1967 cabossée pour son quatorzième anniversaire. Lon pensait que ce serait une bonne expérience pour son fils, d'apprendre à rénover une voiture durant les deux années qu'il lui restait à attendre avant qu'il ait seize ans et puisse obtenir son permis de conduire tant redouté... aussi connu comme étant le premier jour de l'apocalypse, dans la résidence des Butler. Aucun de nous ne s'attendait à ce que Jupe fasse tout le boulot tout seul. À titre personnel, je m'attendais à ce qu'il retire quelques écrous et n'aille pas plus loin. Surprise, surprise : avec un peu d'aide, Jupe était parvenu à retirer la moitié des éléments sous le capot. Ce gosse était intelligent. Et déterminé. Lon avait peut-être commis une énorme erreur en lui offrant ce truc.

Nous parcourûmes la première allée de voitures vintages, nous arrêtant tous les deux mètres pour que Jupe puisse s'extasier sur ce qu'il voyait. La

quatrième voiture sur laquelle nous tombâmes était une GTO rouge décapotable.

— Regarde, papa ! Elle est exactement comme ma voiture !

— J'ai vu.

Jupe se pencha vers le moteur, se tordant le cou pour regarder à l'intérieur tandis que le propriétaire, un Indien à l'auréole bleu clair et aux lunettes à monture assortie, approchait.

— J'ai tout fait moi-même, annonça-t-il fièrement.

— Cool. J'en ai une aussi ! lança Jupe. La mienne est une 67. Et celle-là ? Une 70 ?

— Pas loin. 71.

Jupe recula pour étudier la calandre.

— Treillis métallique. J'aurais dû m'en douter.

— Ah, tu es observateur. Je suis Nihal, au fait, dit-il en tendant la main à Jupe.

— Jupiter.

— Tu restaures la tienne aussi ? l'interrogea l'homme.

— Bien sûr. Pour l'instant, c'est juste un tas de ferraille, mais je vais la remettre en état, comme la tienne. Eh, ça t'a pris combien de temps, Nihal ?

— Huit ans. J'ai...

— Huit ans ? l'interrompit Jupe, ses yeux emplis d'horreurs semblables à deux gros raisins verts. Mec, il y a intérêt à ce que ça ne me prenne pas autant de temps. Ça t'a coûté combien ?

— Jupe, le réprimanda Lon. C'est impoli de demander ça.

Nihal sourit.

— Non, c'est rien. On est tous les deux des amoureux de GTO.

Il s'approcha de Jupe, qui était en train d'examiner le siège du conducteur.

— Je l'ai achetée pour dix-huit mille dollars et j'en ai dépensé environ quinze mille de plus pour la restaurer.

Jupe regarda Lon en articulant cette somme en silence.

— Mais je l'ai aussi fait assurer pour cinquante-cinq mille dollars. Elle en valait le coup.

— Pu...

— Mince, le corrigea Lon en même temps que moi.

Jupe nous regarda en fronçant les sourcils.

— J'allais dire « purée ». Faites-moi un peu confiance, bon sang.

Nihal sourit.

— Il a été élevé par des loups, dit Lon au propriétaire de la voiture.

— Oh, je t'en prie, rétorqua Jupe. Ne te vante pas trop.

Pendant que Lon secouait la tête et prenait une lente inspiration, Jupe fit courir un doigt fin sur l'appui-tête en cuir.

— Eh, Nihal. Tu ne connaîtrais pas une Road Runner qui serait exposée ici ?

Nihal étrécit brièvement les yeux, puis haussa les épaules.

— Bleu ciel ? Avec une rayure noire sur le capot ?

— C'est ça, intervins-je.

— Bien sûr, je l'ai déjà vue ici. Je crois que quelqu'un l'a achetée au rallye du mois dernier.

Mince.

— Vous connaissez le nom du propriétaire ?

— Son prénom était Dan, je crois. Mais je n'ai jamais connu son nom de famille. Demandez à Freddie... le type au bout de la rangée, à côté de la Barracuda blanche. C'est un passionné de Plymouth. Je suis sûr qu'il saura.

— Merci, mec ! lança Jupe.

— Aucun problème. Bonne chance avec ta restauration. Si tu as besoin de conseils, je viens ici tous les mois. Passe me voir.

— Je le ferai, merci.

Nous nous éloignâmes de Nihal pour nous diriger vers l'homme qu'il nous avait indiqué, mais nous arrê tâmes quelques voitures plus loin pour permettre à Jupe d'inspecter une autre Ford.

— Alors, Nihal était honnête ? demandai-je à Lon.

— Complètement, répondit-il pendant que Jupe faisait courir sa main sur les pneus au revêtement blanc.

Je m'en doutais, mais on ne savait jamais. Lon, avec son penchant, remettait souvent en question la confiance que j'accordais aux gens... même si je n'avais pas besoin de beaucoup d'aide dans ce domaine. Mais grâce à son penchant, j'avais cessé de manger au petit restaurant de fish-and-chips sympa près du Tambuku avec ses propriétaires âgés et gentils comme tout. Lon m'avait informé qu'ils mentaient sur leurs scores parfaits de l'inspection d'hygiène. Comme mon certificat de santé, le A accroché à la vitrine avait été falsifié.

Nous rejoignîmes l'expert en Plymouth, Freddie. Il était en pleine conversation avec quelqu'un. Jupe s'éloigna pour discuter avec un autre expert en grosses cylindrées pendant que Lon répondait à un appel du boulot.

Je tournai les yeux vers la piste de course et sentis un grondement faire trembler le sol quand les vieilles boîtes de conserve rouillées vinrent se placer derrière la ligne de départ. Il était presque vingt heures. Les courses allaient bientôt commencer. J'aurais voulu récupérer le nom du propriétaire de la Plymouth avant le début. Nerveuse, je reportai mon attention sur Freddie, qui regardait dans la direction opposée. Il se mit à rire et s'appuya sur la voiture jaune étincelante, me permettant de voir la personne avec qui il parlait. Ce n'était pas un homme, mais un grand adolescent. Un garçon blond à l'auréole vert pâle. Il ajusta sa casquette Speed Demon pour la resserrer sur sa tête... ce qui fit ressortir ses oreilles comme deux coquillages pâles collés de chaque côté de sa tête.

Eh bien, eh bien. Maquillage de théâtre ou pas, c'était bien l'elfe blond qui m'avait volé.

Le jeune homme rit à ce que venait de dire Freddie. Son regard dériva alors vers moi. Il écarquilla les yeux un instant. *Ouais, c'est ça. Tu m'as reconnue, hein ?* Il tourna les talons et s'en alla.

— Espèce de petit salopard, marmonnai-je en m'élançant après lui.

Il était jeune, maigre et rapide. Il se faufila parmi la foule agglutinée près des voitures exposées, se dirigeant vers le fond du parking.

L'adrénaline envahit tout mon corps tandis que j'accélérais pour le rattraper. J'entendis Lon m'appeler, mais ne regardai pas en arrière.

Il atteignit le bout du terrain. Un mur de parpaing se dressait devant lui, sur lequel avait été peint le logo de la course de voitures de Morella. Derrière, il y avait un garage pour les voitures de course. Il n'arriverait jamais à escalader ce mur. Il allait soit partir à gauche derrière les gradins, soit faire demi-tour et tenter de me dépasser pour repartir vers le parking.

Il ne fit ni l'un ni l'autre.

Au lieu de ça, il prit un virage serré à droite et se dirigea vers une clôture grillagée rouillée séparant le terrain d'exposition du parking en terre battue au-delà de la piste de course. Avec une grâce féline, il sauta d'un bon mètre et attrapa le haut de la clôture, avant de se hisser par-dessus.

Bon sang !

Les clôtures en fer grillagé et moi ne nous entendions pas bien. La dernière fois que j'avais tenté d'en traverser une, c'était sur le terrain de golf miniature abandonné aux abords de La Sirena, avec Lon. J'avais failli me retrouver coupée en deux. Mais il était hors de question que je laisse cette petite ordure m'échapper. Serrant mentalement les fesses, j'escaladai la clôture du mieux que je pouvais. La rouille me mordit les doigts tandis que je passai une jambe par-dessus le haut du grillage en grognant. Je n'étais pas à l'aise du tout. Dans un effort pour protéger l'intégrité de mes parties intimes, je sautai trop loin et m'écroulai derrière la clôture. Tout l'air s'échappa de mes poumons quand mon épaule heurta la terre.

J'ignorai la douleur et me remis sur mes pieds.

La casquette rouge du gamin dansait au loin. Je m'élançai entre deux voitures garées et longeai une pancarte expliquant le système de code couleur du parking. Il était à deux rangées de moi. Une voiture recula devant lui, l'obligeant à s'arrêter dans un dérapage. C'était peut-être la pause dont j'avais besoin. Un instant, je réalisai à quel point je devais avoir l'air folle, à pourchasser un gamin maigrichon comme s'il était le diable. Mais qu'est-ce que j'en avais à faire ? Ils feraient tous la même chose, s'ils savaient ce qu'il nous avait fait, à Kar Yee et moi.

Je courus en zigzag entre les voitures garées de manière désordonnée et réduisis la distance entre nous pendant qu'il contournait la voiture en mouvement. Il regarda derrière lui, l'air d'un lapin effrayé. J'eus envie de lui hurler quelque chose de cool et intimidant, du genre « t'es mort ! », mais pour être franche, j'étais trop essoufflée pour prononcer le moindre mot.

J'aurais peut-être dû essayer quand même.

À ma grande surprise, le garçon dévia sur le côté, puis bondit sur le capot d'un fourgon garé à motif léopard. Il courut dessus, puis sauta dans la rangée suivante au milieu d'un nuage de poussière. Frimeur. Mais quelques secondes plus tard, je compris pourquoi il avait fait ça : les voitures étaient garées trop près les unes des autres, ici. Je grommelai mentalement et l'imitai.

Le capot à l'imprimé léopard craqua sous mon poids. Juste au moment où je sautais sur le toit, j'entendis le gamin émettre un grognement. Un son bien trop familier s'ensuivit : le bourdonnement, puis le claquement sec d'une surcharge électrique. De multiples explosions crépitèrent dans tout le parking, puis tout devint noir. Des étincelles blanches se mirent à pleuvoir

autour de moi... devant moi... elles tombaient de tous les lampadaires du parking. Du verre tinta sur le toit des voitures. Quelques cris résonnèrent sur le terrain. Les lumières à l'intérieur des voitures étaient encore allumées. Elles devaient être câblées séparément. Au moins, je savais que le penchant du gosse avait ses limites.

Tandis que je vacillais en haut du fourgon, j'aperçus sa casquette rouge. Il se frayait un chemin derrière un lampadaire cassé. Il n'avait pas de lunettes de vision nocturne. Il était aussi gêné que moi. Du verre crissa sous mes pieds quand je sautai au sol. Je traversai le terrain en terre battue en courant, serpentant entre les voitures garées jusqu'à voir le garçon s'arrêter en dérapant devant une voiture. Il se pencha, l'air de tâtonner avec ses clefs.

Mes poumons me brûlaient, mais j'accélérai encore pour le rattraper. Il ouvrit sa portière. Je n'allais pas y arriver.

Hors de question que je le laisse s'enfuir à nouveau. Je m'arrêtai net au milieu de l'allée et appelai mon pouvoir d'Enfant de la Lune. Les ombres grises et bleues du parking devinrent noires et mon point de lumière bleu apparut... accompagné des mêmes murmures étranges que la dernière fois. Il n'y avait aucune langue ou voix discernable. La peur m'envahit, mais au moins, je ne fus pas aussi déstabilisée que quand j'avais tenté d'utiliser ce pouvoir pendant le braquage. J'ignorai les murmures et me concentrai sur ma tâche.

Pas d'erreurs, cette fois. Je ne pris pas la peine de me concentrer sur les symboles d'entrave et n'essayai pas de donner forme à la lumière bleue. Comme je l'avais fait chez Merrimoth, je me contentai de déverser toute ma volonté dans une seule pensée.

*Piéger.*

Le gamin émit un son étranglé et tout mon environnement immédiat réapparut. Les murmures se turent. Pas d'élément étranger rampant le long de ma jambe. Jusqu'ici, tout allait bien.

Une brume argentée voilait l'atmosphère devant moi, créant un tunnel de lumière tourbillonnante et éthérée menant au garçon blond. Il était piégé à l'intérieur, étalé sur le siège avant de sa voiture, une jambe pendant à l'extérieur et hoquetant.

Qu'est-ce que c'était que ce piège ? C'était comme s'il irradiait de moi un genre de gaz argenté nocif. C'est alors que j'en remarquai le point d'origine : au-dessus de ma tête. Je portai la main à mes cheveux. Puis je

rejetai la tête en arrière et observai mon auréole argentée. Impossible ! Elle était en train de grandir et s'étendre... comme le brouillard argenté du soir où j'avais ralenti le temps chez Merrimoth.

Une nausée intense me donna l'impression que le sol oscillait sous mes pieds. Je trébuchai et me mis à paniquer, tandis que le jeune homme appelait à l'aide et me suppliait d'arrêter. J'entendis Lon hurler au loin, sa voix s'entremêlant aux suppliques du gamin. Mais ce fut la troisième voix, féminine et plus légère que l'air, qui me transperça comme une dague en pleine poitrine.

— *Ma petite lune.*

Je fis un bond en arrière, stupéfaite, perdis l'équilibre et m'écroulai sur les fesses. La brume argentée fut à nouveau attirée vers moi, se précipitant vers mon visage comme si j'avais un vortex au-dessus de la tête, aspirant tout. Tout se passa si vite que j'en eus le tournis. Tous mes muscles se contractèrent en même temps. Je grimaçai et me mordis la langue jusqu'à la faire saigner. Je me sentais malade. Épuisée. Et morte de peur.

Un moteur gronda. Des pneus tournèrent en crissant, soulevant un petit nuage de poussière qui dériva jusqu'à mes narines tandis que le blond s'éloignait. Je toussai et sentis un goût de sang dans ma bouche. Quand la poussière se dissipa, je repérai une silhouette sombre cachée entre deux voitures de l'autre côté de l'allée. Un homme. Quelque chose, dans sa posture, me donnait l'impression qu'il se cachait. Et la manière dont il recula plus loin dans l'ombre quand je tentai de mieux l'étudier laissait à penser qu'il espérait s'esquiver sans être vu.

Quand il disparut de ma vue, je songai à la voiture noire que j'avais repérée devant l'épicerie, même si Dieu seul savait s'il y avait le moindre lien. J'étais si ébranlée, à cet instant, que j'étais sûrement devenue à moitié folle. Je tentai de me relever, mais sans succès : j'étais trop faible.

— Cady ! lança Lon, sa voix grave vibrant dans tout mon corps. Qu'est-ce qui s'est passé ? Parle-moi.

Mais je ne pouvais pas. Des émotions intenses et confuses envahirent mes sens. Et quand il me prit dans ses bras, me pressant contre sa poitrine, je ne pus que me recroqueviller contre lui.

— Je te tiens, murmura-t-il. Tout va bien.

Mais c'était faux. Même si je n'avais pas envie de l'admettre, ça n'allait pas du tout. Il y avait un problème avec mes pouvoirs, et ça ne faisait

qu'empirer.

*Ma petite lune.* Seules deux personnes m'avaient appelée comme ça, et elles étaient toutes deux censées être mortes.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 7

Pendant le trajet de retour vers la maison, Jupe passa la tête entre les sièges avant du SUV et me donna des petits coups de doigt pour attirer mon attention. Il essayait de me faire sourire. Je finis par céder. Il n'y avait pas vraiment d'autre option, avec lui, vu qu'il était passé maître dans l'air d'asticoter les gens. Je me retournai à moitié sur mon siège et le laissai me prendre la main. Sa peau était douce et il sentait bon, comme le parfum noix de coco de son shampoing.

— Au moins, on a le nom de ce voyou, remarqua Jupe.

Noel Saint-Hill. Lon avait retrouvé le fan de Plymouth, Freddie, avant qu'on quitte la piste de course. Il ne savait pas où vivaient les Saint-Hill, mais on pourrait sûrement le découvrir en faisant une petite recherche sur internet. Il était au moins ressorti quelque chose de positif de tout ça, mais je n'arrêtais pas de penser à la voix de ma mère, qui tournait en boucle dans ma tête comme une mauvaise rengaine.

— J'aimerais bien que vous m'expliquiez ce qui se passe, remarqua Jupe tandis qu'on traversait l'autoroute sombre reliant Morella à La Sirena. Je pourrais peut-être vous aider.

— Si seulement, répondis-je.

Ma langue était enflée dans ma bouche après que je l'avais mordue.

— Si j'étais toi, je me vanterais devant tout le monde. Il te faudrait un nom de superhéros de BD, genre Brume Argentée, ou un truc comme ça. C'était dingue ! lança-t-il d'un ton enthousiaste.

— Ouais, c'était assez fou, admis-je.

C'était l'autre truc fou qui m'inquiétait le plus, à cet instant.

— Et tu ne savais pas que tu étais capable de faire ça ?

— Non.

Lon grommela. Il avait les yeux rivés sur la route devant nous, perdu dans ses pensées. Il se posait sûrement la même question que celle qui flottait dans ma tête : *comment ma mère peut-elle être encore en vie dans l'Æthyr et qu'est-ce que je vais bien pouvoir y faire ?*

— Tu ne devrais pas être aussi remuée, continua Jupe. Parce que ce sort de brouillard était cent pour cent *badass*. Quand tu as sauté sur ce fourgon, je me suis dit « bordel de merde ! ». J'ai cru...

— La ferme, Jupe, l'avertit Lon.

— Je dis juste qu'elle devrait peut-être être contente. Qui sait de quoi elle serait capable, si elle le voulait.

Il enfonça son doigt dans mon coude et ajouta :

— Et puis, tu m'as dit toi-même que la magie était imprévisible.

— Je t'ai dit que les résultats étaient imprévisibles. Et que chaque magicien avait un niveau de talent varié.

— Oh, arrête. Ne joue pas avec les mots devant moi.

— Tu veux dire « sur les mots » et « avec moi ».

Il émit un petit rire penaud.

— Je ne sais pas vraiment ce que ça veut dire.

— Eh bien, par miracle, tu as employé l'expression adaptée.

Il émit un claquement de langue satisfait.

— Parce que je suis plus intelligent que je devrais. C'est ce que dit M. Ross en cours à chaque fois que je lui prouve qu'il a tort.

Lon émit un son exaspéré et se cogna l'arrière du crâne contre l'appui-tête.

— Tu n'es pas censé donner tort à tes professeurs, remarquai-je. Tu es censé les écouter et faire ce qu'ils te disent.

Le téléphone de Lon sonna. Il regarda l'écran, puis répondit de son ton lapidaire habituel, avant de grommeler et d'émettre des « hum hum » pendant toute la durée de l'appel.

— C'est ça, murmura Jupe, scrutant son père tout en conspirant avec moi. M. Ross se trompe au moins vingt fois par semaine. Hier, il a dit que puisque j'étais si sûr de moi, je devrais donner le cours à sa place. Et j'ai répondu « donnez-moi une craie ! ». Je crois qu'il était à deux doigts de m'envoyer en...

Il regarda Lon, puis articula en silence « retenue ».

Je faillis rire. Il me faisait me sentir mieux malgré tout ce qui tourbillonnait dans ma tête. Difficile d'être perturbée, avec ses bavardages énergiques à cent à l'heure.

— Oh ! s'exclama-t-il, changeant brusquement de sujet. Laisse-moi lire les lignes de ta main. J'ai lu un livre à la bibliothèque qui apprenait comment faire, aujourd'hui.

Qu'est-ce que je disais.

Tandis que Lon raccrochait le téléphone, je laissai Jupe ouvrir ma main et étudier ma paume posée sur l'accoudoir en plissant les yeux. Il analysa les lignes qui s'entrecroisaient sur ma peau à la douce lueur bleue du tableau de bord et à celle, verte et plus brillante, qui émanait de son auréole. Il fit courir ses doigts fins le long des lignes et ses boucles frisstées semblables à des ressorts me chatouillèrent la joue.

— Je déteste avoir à te dire ça, mais tu vas mourir, genre, waouh ! Trois fois. Attends, attends, attends. Une seconde.

Il étrécit un peu plus les yeux, à deux centimètres de ma main. Je fus tentée de lui donner une tape sur le visage, comme l'auraient fait les Pieds Nickelés.

— Ce n'est pas ta ligne de vie. C'est quoi, cette ligne-là ? Je ne comprends rien. Ce livre de chiromancie disait n'importe quoi.

Il continua de marmonner tout seul, exaspéré mais déterminé à résoudre le mystère de ma paume. Je lui mordillai la nuque pour le taquiner. Il gloussa et me repoussa avec sa tête. On riait. Tout allait bien. Puis, sans la moindre raison, je me mis à pleurer.

Qu'est-ce qui clochait, chez moi ?

Jupe me lâcha la main, alarmé.

— Je ne le pensais pas. Tu ne vas pas mourir trois fois.

Je me couvris le visage des mains et m'affaissai sur mon siège.

— Je ne... sais même pas pourquoi...

Je serrai les dents et grognai, refoulant mes larmes. J'avais le sentiment d'avoir perdu tout contrôle, comme si j'allais complètement craquer d'un instant à l'autre.

Je ne pouvais pas m'effondrer comme ça. Quelle importance, si ma mère était encore en vie ? Elle se trouvait sur un autre plan. Elle ne pouvait pas m'atteindre, ici. Et si on partageait une sorte de connexion à travers ce stupide pouvoir d'Enfant de la Lune... parce que Dieu seul savait quel

genre de rituel magique elle avait utilisé pour me concevoir... alors je trouverais un moyen de le rompre ou bien j'arrêteraï de l'utiliser.

Je pris plusieurs grandes inspirations. Lon et Jupe me dévisageaient avec cette même expression signifiant « oh merde, une femme est en train de pleurer ».

— Je vais bien, leur assurai-je, reniflant et essuyant les larmes sur mes joues. Je vais bien.

— C'est peut-être, tu sais, commença Jupe avec un regard entendu.

— C'est peut-être quoi ?

Il me lança un regard supérieur.

— Oh, tu sais bien. Ce moment du mois, dit-il en mimant des guillemets. Les femmes sont bizarres, à cette période. J'ai remarqué que beaucoup de filles à l'école pleuraient les mêmes jours. Kiya m'a dit que c'est parce que quand les filles passaient beaucoup de temps ensemble, elles se mettaient à avoir, tu sais, le même calendrier.

— Eh bien, je n'ai pas « tu sais quoi » en ce moment, répliquai-je en mimant des guillemets à mon tour. Mais merci de m'en avoir appris un peu plus sur mon propre corps.

— De rien, répondit-il avec sérieux. Tu vois. J'apprends un tas de trucs, à l'école. L'année dernière, aucune des filles ne pleurait. Mais cette année ? Pfiou ! On a intérêt à faire attention à ce qu'on dit.

— Pourquoi Dieu me déteste ? marmonna Lon.

Le SUV commença à grimper les routes sombres menant en haut de la falaise, vers la propriété isolée de Lon. L'éclat doux de la lune filtrait entre les pins et les séquoias. Je poussai un soupir et me détendis sur mon siège, un épuisement anesthésiant me submergeant. Je ne penserais plus à ma mère. Demain, on retrouverait ce Noel Saint-Hill à Morella. J'allais peut-être même passer par les voies normales et porter plainte contre lui. Je pouvais laisser la police se charger de ça. Au lieu d'essayer de m'occuper de tout avec ma magie, pour une fois.

Deux routes menaient à la maison de Lon : l'une était un vrai coupe-gorge zigzaguant emprunté par les visiteurs (j'avais bousillé ma voiture sur cette route, une fois, lors d'une course poursuite par un démon Æthyrique envoyé pour me tuer) et l'autre était une petite route cachée utilisée par les membres de la famille. Les deux menaient à un portail verrouillé requérant soit un code d'identification, soit une télécommande, pour entrer. Mais le

système d'ouverture automatique du portail avait cessé de fonctionner une semaine plus tôt. Il fallait sortir et ouvrir la grille manuellement, avant de la refermer derrière soi après être rentré ; le type qui l'avait installée était censé venir la réparer bientôt.

Jupe l'avait fermée quand on était partis rejoindre la piste de course, mais elle était désormais ouverte.

— Lon, dis-je en me redressant sur mon siège.

Mon pouls se mit à accélérer, chassant le bourdonnement d'émotions dans mon cerveau.

— Le portail.

— Tout va bien.

Les seules autres personnes qui passaient par ici étaient les domestiques qui vivaient sur la propriété de Lon, M. et Mme Holiday. Ils étaient encore plus maniaques sur la sécurité que Lon.

— Je suis sûr de l'avoir verrouillé, protesta Jupe. Tu crois que c'est un animal sauvage qui a réussi à l'ouvrir ? Peut-être un diabolin ?

La protection magique circulaire disposée sur environ un hectare autour de la maison de Lon empêchait les intrus et les diabolins de s'en approcher. Ces derniers étaient de petits démons transparents ayant la capacité d'aller et venir entre les plans. C'était la seule entité connue ayant la capacité de voyager ainsi à volonté. Ils ressemblaient à des cafards fantomatiques, agaçants mais inoffensifs.

Mais nous venions tout juste de traverser la protection magique de la maison, il ne pouvait donc pas s'agir de diabolins.

— C'était peut-être Foxglove, suggéra Jupe.

— Les chiens ne savent pas ouvrir les portails, répondit Lon en arrêtant la voiture. Va le fermer.

— Et s'il y avait quelque chose, là dehors ?

Eh, je ne pouvais pas en vouloir au gamin. Ces falaises étaient très boisées et Lon possédait presque cinq hectares de propriété. Les seules autres personnes présentes ici étaient les Holidays. C'était un endroit paisible, mais un peu flippant dans des moments comme celui-là.

— Je m'en occupe, proposai-je en sortant du SUV.

Je scrutai les bois sombres autour de moi tout en marchant. Tout était calme et serein. Un vent mordant soufflait entre les broussailles, transportant l'odeur des cyprès et des feuilles mortes. Si je m'arrêtais pour

mieux écouter, j’entendrais les vagues s’écraser contre les rochers, un demi-kilomètre plus bas. Mais je n’avais pas envie de faire ça, pas alors que j’étais aussi nerveuse. Je songeai à l’homme caché dans l’ombre du parking de la piste de course et accélérâi le pas. Le portail grinça quand je le fermai avant de mettre le verrou. Je m’empressai de rejoindre la cabine illuminée du SUV, ralentissant quand j’entendis Jupe pousser un cri de joie. Lon lui intima de se taire.

— OK, OK, répliqua Jupe.

Je m’arrêtai devant ma portière ouverte. Ils me rendirent tous deux mon regard, les yeux écarquillés, comme s’ils venaient d’être pris la main dans le sac.

— Qu’est-ce qui se passe, bon sang ? demandai-je.

— Monte, répondit Lon.

— Pas tant que tu ne m’aieras pas expliqué ce qui se passe.

— C’est rien. Monte, je te dis.

Une horrible inquiétude me serra l’estomac, mais je grimpai dans la voiture et fermai la portière.

Lon redémarra et roula vers la maison, une construction longue et moderne en pierre et en verre. Ça faisait très Franck Lloyd Wright<sup>1</sup>. Coûteux, mais spectaculaire. Elle se déployait sur une section de terrain dégagé donnant sur l’océan Pacifique, et disposait d’une vue éblouissante. Mais à cet instant, c’était la maison elle-même qui m’inquiétait. Je voyais du mouvement derrière les fenêtres démesurées d’où émanait une lueur dorée. Jusqu’alors, je pensais qu’il s’agissait juste des Holiday. Ils allaient et venaient comme bon leur semblait, et leur maison douillette aux allures de cabane n’était pas loin d’ici, en bas d’une autre petite route.

Mais quand je repérai l’étrange Mercedes blanche garée derrière le pick-up poussiéreux de Lon dans l’allée circulaire devant la maison, je me mis à transpirer.

— Elle est à qui, cette voiture ? C’est un véhicule de location ? C’en est un, n’est-ce pas ? Cette voiture vient de l’aéroport ?

Lon se gara juste derrière.

— Écoute-moi. Je ne savais pas. Mme Holiday vient de m’appeler.

Jupe couina de plaisir.

— Cady, tu vas les adorer !

Il ouvrit sa portière avant même que le SUV soit arrêté et sauta dehors, avant de remonter en courant le chemin menant aux portes d'entrée rouge sombre.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je, à nouveau à deux doigts de me mettre à sangloter.

La situation ne faisait qu'empirer de seconde en seconde.

— Grand-mère ! s'exclama Jupe en ouvrant les doubles portes, et sa voix nous parvint jusque dans le SUV.

— Oh mon Dieu, lâchai-je. Pourquoi elles sont en avance ? Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— Rose ne m'a pas prévenue. Elle fait ça, des fois.

Rose Giovanni, alias Grand-mère. La mère de l'ex-femme de Lon. Et elle était accompagnée de la sœur d'Yvonne, Adella. La belle-famille de Lon. La vraie famille de Jupe. *Laissez-moi retourner à la piste de course.* Je pouvais affronter un combat surnaturel. Mais je ne pouvais faire face aux relations de famille. Pas encore. J'avais besoin de plus de temps pour m'y préparer.

Je sortis de la voiture, hébétée. Lon contourna le SUV pour me rejoindre.

— Je ne savais pas, insista-t-il en m'obligeant à le regarder. Eh. Arrête de t'en faire.

— Mais je suis l'ennemie, murmurai-je. La remplaçante d'Yvonne. Je suis jeune. Une sale petite magicienne.

Il me souleva le menton.

— Elles vont t'adorer.

— Pff.

— Laisse-leur le temps d'apprendre à te connaître. Elles t'accepteront.

Je grommelai.

— Si tu as besoin de temps pour monter te nettoyer un peu, je vais entrer en premier. Rejoins-nous quand tu seras prête, d'accord ?

— D'accord.

— Mais souviens-toi que Rose entend à travers les murs.

Ah, une clairaudiente. Le pire penchant au monde. Je feignis un petit sanglot.

Lon m'attira contre lui.

— On découvrira ce qui cloche avec ton pouvoir d'Enfant de la Lune. Et on retrouvera le sale rat qui t'a volée demain. On ne peut pas faire grand-

chose de plus ce soir, de toute façon.

Il m’embrassa tendrement, d’abord sur les lèvres, puis sur le bout du nez.

— Hum ?

J’acquiesçai et nous nous dirigeâmes vers la porte d’entrée.

Des discussions et des rires légers émanaient de la maison quand nous entrâmes dans le vestibule. Je parcourus le salon des yeux tandis que Lon se dirigeait vers la source de l’agitation.

La maison des Butler était décorée de manière minimaliste, avec beaucoup de bois pâle et de longs sièges bas. Des guirlandes blanches recouvraient les branches du plus gros sapin de Noël du monde, alourdi par les décorations de Jupe (il en avait fabriqué certaines à l’école primaire et d’autres étaient des figurines miniatures de personnages de BD qu’il collectionnait). L’arbre cachait la moitié d’une baie vitrée.

Les portes coulissantes menaient à une large terrasse à l’arrière. Je voyais des silhouettes se refléter dans la vitre, là-bas. Tandis que Lon tournait au coin du couloir du vestibule, je marquai une pause le temps d’étudier les visiteurs avant qu’ils me voient.

Au début, je ne vis que les deux têtes couronnées de cheveux blancs de M. et Mme Holiday. En réalité, il ne s’agissait pas d’une madame et d’un monsieur, c’était juste comme ça que Jupe les appelait depuis qu’il était petit, et le nom leur était resté. En fait, il s’agissait de deux femmes d’une soixantaine d’années. Elles ressemblaient à des doublures de Martha Stewart<sup>2</sup>. Elles traitaient Jupe comme leur petit-fils, et je les aimais beaucoup, avec leur attitude sévère. À cet instant, elles riaient avec les Giovannis comme si elles étaient toutes les meilleures amies du monde. Mme Holiday s’écarta et j’eus mon premier aperçu de la belle famille.

La petite sœur d’Yvonne, Adella, était comme je l’imaginais : grande et svelte, avec une masse sombre de boucles très similaire à celle de Jupe, mais attachés par une large écharpe violette. Elle était jolie, dans le genre sobre. Elle portait une robe fourreau bordeaux et un long collier de perles métalliques et dépareillées. Son teint était plus sombre que celui d’Yvonne, d’un brun cannelle profond. Ses joues rondes brillèrent à la lueur du salon quand elle rit. Jupe bandait les muscles de son bras presque inexistants devant elle.

— Sens ça !

Elle lui pinça l’avant-bras.

— Ici ? Ou ici ? Dis-moi quand tu es prêt à contracter ton muscle.

— Je le contracte déjà !

Il abandonna et l'attrapa par la taille pour tenter de la soulever du sol.

— Argh ! Bon sang, Tatie. Tu as pris du poids ?

Elle lui donna une tape amusée sur le dos.

— Lâche-moi idiot, et donne-moi un baiser, ou tu n'auras pas droit aux barres de céréales à la mûre de Grand-mère.

Il releva vivement la tête et tourna la tête par-dessus son épaule.

— Tu as fait des barres de céréales à la mûre ?

— Un baiser. Tout de suite.

Adella approcha le visage de Jupe du sien et l'embrassa bruyamment sur les lèvres. Leur auréole verte et leurs boucles élastiques se mêlant brièvement.

Il la serra contre lui en grognant.

— Je suis si content que tu sois là.

Une drôle de sensation se déploya dans ma poitrine. Et comme s'il l'avait sentie, le labrador noir de Jupe, Foxglove, tourna au coin du mur en trotinant et sauta sur mes jambes, haletant joyeusement devant mon visage pour m'accueillir. Je la caressai derrière l'une de ses oreilles tombantes et jetai un coup d'œil à l'angle du mur. Je vis Lon s'approcher de son ancienne belle-mère.

— Bordel, Rose, je t'avais pourtant dit de ne pas amener une tonne de sucre dans cette maison.

— Et moi, je t'ai dit d'arrêter de jurer devant mon précieux petit-fils, alors j'imagine qu'on est quittes.

Le visage fin de Rose Giovanni était entouré de cheveux blanc-argenté coupés court. Elle avait beau avoir la soixantaine, elle était sublime. On devinait sans mal d'où Yvonne tenait son apparence de mannequin.

Elle portait des lunettes élégantes et un pantalon de tailleur vert pâle assorti à son auréole. La même que celle d'Adella. Et de Jupe. Même depuis l'autre bout de la pièce, je voyais les mêmes yeux verts que Jupe sous ses lunettes ; ils étaient encore plus saisissants, en contraste avec sa peau plus sombre. J'avais toujours pensé que Jupe avait hérité des yeux de Lon, mais d'une teinte plus claire. Maintenant, je n'en étais plus si sûre. Une fois, Lon m'avait expliqué que les parents de Rose venaient des Caraïbes. Les pièces du puzzle commençaient à s'emboîter.

Lon inclina la tête et embrassa Rose sur la joue. Elle passa un bras autour de lui et lui frotta le dos.

— Tu n'es pas en colère qu'on soit venues en avance, hein ?

— Tu plaisantes ? répondit Jupe à sa place. C'est une super surprise, Grand-mère. Les vacances d'hiver commencent demain, alors je suis tout à vous. On dispose de trois jours avant le Réveillon de Noël, et on va pouvoir faire un tas de trucs.

— Tout ce que tu voudras.

— Vraiment ? Je vais faire une liste. Et la priorité, ce sera de vous faire une démonstration de mon penchant de persuasion.

Jupe ferma un œil et agita les doigts d'un geste théâtral, comme s'il était un magicien sur scène employant de faux pouvoirs télépathiques.

— Hors de question, intervint Lon.

— Mais elles en ont juste entendu parler. J'ai envie de leur montrer.

— Non, tu veux frimer, le corrigea Adella. Tu auras tout le temps pour ça plus tard.

— Écoute ta tante, dit Lon.

Il sourit à Adella et l'étreignit, enveloppant les bras autour d'elle. Elle marmonna quelque chose contre son oreille et il l'embrassa sur le front en réponse. Ils étaient à l'aise l'un avec l'autre. Affectueux. Je n'avais jamais vu Lon se comporter ainsi avec quiconque d'autre que moi et Jupe. Jamais. Cela me fit me demander comment se comportaient Lon et Yvonne, quand ils étaient ensemble. Cette pensée me donna un peu la nausée.

— Une seconde, où est...

Jupe croisa mon regard avant que j'aie pu me faufiler à l'étage.

— Cady ! Viens, viens !

Tous les visages se tournèrent vers moi. Mon estomac se noua. Je ne pouvais plus rien faire, maintenant.

Jupe s'avança vers moi et m'attira au milieu de tout le monde. Je sentis la transpiration mouiller les cheveux sur ma nuque. J'avais des taches de saleté sur la manche de ma veste, après m'être roulée par terre à la piste de course et mes yeux étaient rouges et bouffis après avoir pleuré. Je devais faire une excellente première impression.

— Tout le monde, voici... Cady.

---

1 Architecte américain réputé pour ses maisons en harmonie avec l'environnement où elles sont construites.

2 Femme d'affaires et personnalité de télévision américaine.

*[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)*

## Chapitre 8

Jupe prononça mon nom comme si c'était une enseigne de quinze mètres de hauteur constellée de lumière, mais l'accueil fut très mitigé. Rose m'observa sans prononcer un mot. Adella s'avança et me tendit la main.

— Ravie d'enfin te rencontrer.

Elle prit ma main entre les deux siennes et m'adressa un gentil sourire.

— Moi aussi, répondis-je. Jupe me parle de toi...

— Tout le temps ? devina-t-elle. Parce que j'ai des nouvelles de toi toutes les semaines. Cady par-ci. Cady par là.

Jupe eut presque l'air embarrassé, mais il était tout bonnement incapable de rester timide très longtemps.

— Tu m'as dit que je parlais trop souvent de films, alors qu'est-ce que je peux dire d'autre ? Mince alors.

Elle lui fit un clin d'œil.

— Je suis heureuse d'entendre tout ce que tu as à me dire. Et puis, je parle tout le temps d'art, moi.

Je me souvins qu'Adella enseignait l'histoire de l'art à l'université de Portland.

— Le semestre est terminé ? Tes cours, je veux dire.

— Oui, Dieu merci. Mes copies sont corrigées et les réunions sont terminées. Les étudiants ont fui le campus hier comme s'ils étaient menacés par une tornade.

À trente-cinq ans, Adella avait dix ans de plus que moi et une poignée de moins que sa sœur, Yvonne (qui avait la quarantaine, comme Lon). Elle avait un visage sympathique. Dans d'autres circonstances, je l'aurais appréciée aussitôt. Et c'était le cas, mais ce sentiment était entaché par mes

doutes et mes craintes qu'elle ne m'accepte pas, même si je me montrais agréable. Quand je regardai sa mère, mes appréhensions grandirent.

— Et voici ma grand-mère, reprit fièrement Jupe.

Rose Giovanni ne me tendit pas la main. Elle se contenta de m'étudier froidement en clignant rapidement des paupières. À chaque centimètre carré de mon corps qu'elle examinait, j'avais la sensation de me recroqueviller un peu plus sur moi-même. Même si c'était elle, le démon, j'avais la sensation d'être le diable de cette pièce.

— Ravie de vous rencontrer, dis-je.

Je me demandai si je devrais ajouter un « madame ». Mais ça aurait peut-être été insultant ? Mieux valait jouer la sécurité et garder la bouche close.

Elle regarda par-dessus ma tête.

— Voilà donc cette auréole argentée dont j'ai tant entendu parler.

— Oui.

— Une vraie sorcière, hein ?

— Magicienne, corrigeai-je.

Elle émit un petit son comme pour me faire savoir qu'elle n'était pas impressionnée, puis regarda les taches de terre sur ma manche.

Je baissai les yeux à mon tour.

— J'ai... j'ai eu une soirée difficile.

— Ah ?

Elle repoussa ses lunettes à monture en métal sur l'arête de son nez d'un ongle verni, puis se tourna vers Lon et haussa un sourcil.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Super. Elle venait officiellement de me rejeter de la conversation.

— Le bar de Cady a été braqué plus tôt dans la semaine, expliqua Lon.

— Oh, ma pauvre, dit-elle. C'est un métier dangereux, j'en suis sûre. Vous êtes ouverts toute la nuit et attirez les mauvaises personnes. C'est comme quand on possède un magasin d'alcool.

— Le Tambuku est le bar le plus génial de tout Morella, Grand-mère, affirma Jupe.

— J'aimerais beaucoup le visiter, dit Adella. Je donne des cours sur l'art polynésien tous les étés.

Je ne m'attendais pas à ce que notre flipper Tahiti Tropicana l'impressionne, mais elle se montrait gentille, au moins. J'ouvris la bouche pour lui répondre, mais Rose m'interrompit.

— Il n’y a rien de « génial » dans les bars, Jupiter. La boisson ne mène qu’au malheur.

— Seigneur, je pense que c’est moi qui ai besoin d’un verre, là, tout de suite, marmonna Lon quelque part derrière moi.

— Il n’est pas du tout comme ça, protesta Jupe. Hein, Cady ?

— Le métier de barman n’a rien de respectable, insista Rose.

Je n’avais jamais eu honte de ma profession, et je n’allais pas commencer maintenant. Si cette femme essayait de me rabaisser, elle allait devoir faire plus d’efforts que ça.

— Je suis une bonne barmaid. Je surveille mon bar et garde un œil sur la quantité d’alcool que je sers aux gens. Quand un client dépasse les bornes, je cesse de le servir et je lui appelle un taxi.

— Mais tu les sers quand même, hein ? Et ce n’est pas parce qu’ils prennent un taxi qu’ils ne vont pas faire des choses stupides ailleurs. Il ne ressort jamais rien de bon de la boisson.

Je réalisai soudain où elle voulait en venir. Les nombreux passages d’Yvonne en cure de désintox. Son combat contre la drogue et l’alcool. Les accidents de voiture et les dettes de jeu, tout cela alimenté par les gros titres des tabloïds, à l’époque où elle était encore mannequin. Je ne savais pas si elle était sobre, désormais ; Lon et Jupe ne parlaient jamais d’elle. Et la presse avait perdu tout intérêt pour une mannequin vieillissante qui ne travaillait plus depuis des années.

La famille Giovanni avait déshérité Yvonne. Rose s’était liée avec Lon à travers Jupe et les avait choisis plutôt que sa propre fille. Je savais que c’était un sujet sensible. Je n’avais pas envie de perturber Jupe, mais je ne pouvais pas me laisser faire sans rien dire.

Je me redressai et la regardai dans les yeux.

— Je devine sans mal pourquoi vous avez cette opinion, mais ne commettez pas l’erreur de me confondre avec votre fille.

Elle tressaillit de surprise, puis me dévisagea comme si elle cherchait à me faire entrer en combustion spontanée à la force de son regard. Un silence inconfortable s’abattit dans la pièce.

— Maintenant, si vous voulez bien m’excuser, finis-je par reprendre. Je dois aller me laver.

Je me retournai pour monter à l’étage. Lon tenta de me suivre, mais je posai une main ferme sur son bras pour l’en dissuader. Tandis que je

montais les premières marches, j’entendis Rose lancer comme si rien ne s’était passé :

— Qui veut des barres de céréales aux mûres ?

La situation s’arrangea dans la soirée. Les présentations inattendues avec M. Piggy aidèrent à égayer l’atmosphère. Qui pouvait résister à un hérisson pygmée capable d’escalader le sapin de Noël et de sauter sur votre épaule quand vous vous y attendiez le moins, comme un genre de singe psychotique couvert de piquants ?

J’évitais de parler directement à Rose, sauf pour dire « merci », « excusez-moi » et « désolée que mon hérisson de compagnie ait sauté sur votre épaule ». Elle évitait de m’adresser la parole aussi, mais sans être antagoniste. Après l’incident du hérisson, Lon mit de la musique, une compilation de Stax Records qu’il mettait parfois le jour de la fête des gaufres, qu’on appelait aussi « dimanche » en dehors du domicile des Butler. Difficile de rester en colère en écoutant Issac Hayes ou Otis Redding. Il le savait bien : il avait choisi ce disque exprès. Quand Jupe et Adella se mirent à raconter en détail l’origine de l’une des décorations de Noël faites main dans le sapin (un disque d’argile qui ressemblait à l’empreinte de main de Jupe, à première vue, mais qui était en réalité un moulage de la patte de Foxglove), Lon se glissa à côté de moi sur le canapé et m’attira contre lui, presque sur ses genoux, avant de passer les bras autour de mon corps. Du coin de l’œil, je vis Rose nous lancer plusieurs brefs regards, mais elle ne fit aucun commentaire.

Adella et Jupe finirent leur histoire. Ils faisaient tous deux de grands mouvements de la main tout en parlant. Qu’avait-il hérité d’autre du côté maternel de sa famille ? C’était comme si tous les mystères de sa personnalité si dynamique m’étaient révélés une couche après l’autre.

Et bon sang, j’appréciais vraiment Adella. Elle était intelligente et pleine d’esprit, et elle reniflait quand elle riait, comme Jupe. Je fis tout mon possible pour ne pas être jalouse, quand Jupe la supplia de monter dans sa chambre pour regarder la télévision. Mais bon, après tout, c’était mon boulot. C’était moi qui éteignais la télé quand Jupe s’endormait sur mon bras.

Mon Dieu, j’étais vraiment en train de m’apitoyer sur moi-même. J’eus envie de me gifler. Au lieu de ça, je m’excusai et allai manger une autre

barre de céréales aux mûres à la cuisine. J'étais en train de lécher les dernières miettes collantes sur mon doigt quand Rose entra. Seule.

— J'en aurais fait plus si j'avais su qu'ils partiraient si vite, remarqua-t-elle en regardant le plat enveloppé de plastique et presque vide.

Ils étaient vraiment divins, mais je n'avais pas l'intention de lui dire ça. Et je ne savais pas si elle essayait de me dire d'ôter mes sales pattes de ses pâtisseries, ou si elle reconnaissait être contente que je les apprécie. Elle savait peut-être que c'était mon troisième, même si je m'étais efforcée d'être discrète.

Je n'avais vraiment aucune idée de ses intentions, je gardai donc le silence.

Elle avait retiré sa veste et marchait pieds nus. Elle avait des bras fins et fermes, ainsi que des jambes incroyables, ce qui n'était pas juste. Elle avait soixante ans. Elle aurait dû avoir les jambes... eh bien, je ne savais pas trop comment, mais pas comme ça. Les miennes étaient bien loin de leur ressembler. Je fus soulagée quand elle rangea les barres aux mûres dans le frigo et emporta ses jambes trop belles hors de ma vue. Debout derrière l'îlot incurvé de la cuisine, je me lavai les mains à l'évier.

— Je ne crois pas aux couples qui vivent en dehors des liens du mariage.

Mes mains glissèrent sur le distributeur de savon. Un jet de gel vert s'étala sur le carrelage blanc derrière l'évier de Lon.

— Vous essayez de me dire quelque chose ? m'enquis-je tout en me frottant les mains d'un geste agressif. Ou c'est juste une observation ?

— Quand je lui ai demandé si tu vivais ici, Lon m'a répondu que ce n'étaient pas mes affaires, et c'est sûrement vrai. Mais Adella m'a dit que Jupe lui avait expliqué que tu louais une maison à Morella.

— Je suis propriétaire d'une maison à Morella, corrigeai-je.

— Eh bien, quel que soit votre arrangement habituel à Lon et toi, j'aimerais que tu restes chez toi tant que je suis ici.

J'abattis la main sur le robinet pour l'éteindre et me retournai à demi, projetant des gouttes d'eau dans l'évier.

— Mettons les choses au clair. Êtes-vous en train d'exiger que je...

Elle leva les deux mains devant elle.

— Ce n'est pas une exigence, mais une requête. Je n'aime pas l'idée que Jupiter pense que c'est normal qu'un couple sans attache vive ensemble. Et si je consens à rester ici pendant que vous vivez dans le péché, Lon et toi,

cela laissera entendre à Jupiter que j'approuve. Ce qui n'est pas le cas. J'aimerais que tu respectes ça.

— Eh bien, je trouve ça assez culotté de votre part de me demander ça.

Elle retira ses lunettes et les essuya avec un bout de son T-shirt rayé sans manches.

— Personne ne m'a jamais accusée de frilosité s'agissant de dire ce que je pense.

Sans me regarder, elle remit ses lunettes sur son nez.

— Quoi qu'il en soit, c'est toi ou moi. Si tu restes, je m'installerai dans un hôtel en ville. Mais j'apprécierais que tu te décides vite, parce qu'il est vingt-et-une heures trente. Ça ne signifie peut-être pas grand-chose pour quelqu'un qui travaille de nuit dans un bar, mais j'ai passé l'après-midi à faire la queue à l'aéroport. Je suis fatiguée. J'aimerais aller me coucher. Et j'aimerais aussi que Noël soit une occasion heureuse. Sa mère a déjà gâché bien trop de fêtes dans cette famille. J'espère que tu ne feras pas la même chose.

Tandis que je restai plantée là, bouche bée, elle se retourna et sortit de la cuisine.

Bon Dieu, quelle audace.

D'abord, mon arrangement avec Lon n'était pas ses affaires. Et que croyait-elle que ça changerait, si je partais ? Même si je m'en allais quelques jours comme elle le voulait, je reviendrais quand elle serait repartie après Noël, exhibant mes manières de dévergondée sous les yeux impressionnables de son petit-fils. Ça n'avait aucun sens. Je ne partirais pas. Hors de question. Décision prise. Je me fichais bien de ses principes moraux, j'avais d'autres chats à fouetter. Comme les voyous stupides aux penchants impossibles, et le fait de savoir si ma mère tueuse en série essayait à nouveau de faire de ma vie un enfer.

Je réprimai ma colère et sortis de la cuisine pour entrer dans le studio de photographie de Lon.

Mes doigts trouvèrent l'interrupteur et j'allumai. Une vive lumière blanche éclaira la grande pièce entourée de larges fenêtres sur trois côtés. De jour, les lieux étaient chauds et dorés, illuminés par les rayons du soleil. Mais le soir, le verre formait un corset sombre et contraignant autour des murs blancs.

Des lampes, des parapluies de diffusion et des canevas se trouvaient dans un coin, près d'une corde enroulée et accrochée au mur. Sur les longues tables en bois pâle bordées de tabourets roulants se trouvaient de multiples ordinateurs, une imprimante photo grand format et d'autres équipements que je ne connaissais pas. Deux zones de la pièce étaient préparées pour des séances photo.

J'aimais cet endroit. Il était à la fois organisé et désordonné. Calme. Je parcourus des yeux le mur de photos récentes, certaines prises pour le boulot et d'autres dans le cadre personnel. L'une d'elles me représentait, couchée sur le canapé avec Jupe. La première fois que je l'avais vue, je m'étais sentie embarrassée : j'avais l'air à moitié morte, avec ma bouche ouverte et mes traits lâches. À cet instant, cette photo me serra le cœur. Je m'obligeai à détourner les yeux et me dirigeai vers la zone où Lon stockait son papier photo et le nécessaire pour les encadrer. C'est alors qu'il entra dans le studio derrière moi.

— J'ai besoin de papier pour dessiner, expliquai-je d'une voix sérieuse.

Il ne me demanda pas pourquoi, se contentant de se pencher pour atteindre un gros calepin.

— Comme ça ?

— Parfait. J'ai besoin de deux feuilles.

Il en arracha deux. Quand il me les tendit, il me lança un regard nonchalant très « Luke la main froide »<sup>1</sup>.

— Tu vis ici. Elle fait partie de la famille. Personne n'a besoin de partir. Je le dévisageai.

— Elle vient de tout me dire, expliqua-t-il. Personne n'ira nulle part.

Toutes les émotions que je refoulais au fond de moi s'échappèrent comme une nuée d'abeilles se déversant d'une ruche.

— Apparemment, l'une de nous deux va devoir le faire.

Je savais qu'elle m'entendait sûrement, grâce à son fichu penchant de clairaudente. Je m'en foutais.

— C'est ridicule.

— Je suis d'accord.

— Tu avais raison, tout à l'heure, reprit Lon, l'air de se moquer que Rose nous entende, lui aussi. C'est à cause d'Yvonne.

Ça ne faisait aucun doute. Mais je m'en tenais à ce que j'avais dit : je n'étais pas Yvonne. Et Jupe n'allait pas suivre l'exemple de sa mère juste

parce que la petite amie de son père travaillait dans un bar, ou vivait chez lui sans avoir de bague à son doigt.

Rose essayait de me faire sortir de mes gonds. De me tester. Elle voulait peut-être savoir jusqu'où elle pouvait aller jusqu'à ce que je craque et cause une scène. Après quoi je deviendrais la méchante de cette histoire. Celle qui avait gâché Noël.

Si je restais, elle partirait et Jupe en serait ébranlé. D'un autre côté, si c'était moi qui partais, Jupe serait peut-être simplement confus. Mieux valait ça plutôt qu'il se retrouve au milieu d'un conflit familial. J'avais beau être jalouse de ces deux femmes (bon sang, comment aurait-il pu en être autrement ?), il était hors de question que je me batte avec Rose Giovanni pour lui prouver quelque chose.

Et merde.

Je trouvais un endroit dégagé sur l'une de ses tables de photographie, près de la porte de la chambre noire, et étalai le papier à dessin ici. J'alignai les deux feuilles, puis les repliai en un carré soigné, qui ressemblait un peu au drapeau blanc que j'étais prête à agiter.

— Je vais partir, annonçai-je en me retournant face à lui.

Debout devant moi, Lon posa une main sur le bord de la table, à côté de ma hanche droite, puis il plaça l'autre du côté gauche, me piégeant entre ses bras. Il secoua lentement la tête, puis se pencha et approcha sa bouche de ma joue.

— Non, me murmura-t-il à l'oreille.

Il m'embrassa avec une lenteur délibérée. Mes résolutions se liquéfièrent. Ses hanches se pressèrent contre mon bas-ventre. Existait-il une sensation meilleure que celle-là ?

— Non, répéta-t-il contre mes lèvres.

Il utilisait le sexe contre moi. Et en termes d'arguments, celui-là était excellent. Rien que le sexe avec Lon suffisait à me faire hésiter. Il pencha la tête et prit une grande inspiration contre mon cou, gonflant les poumons et pressant son torse ferme contre ma poitrine tout en aspirant ma peau. Ses cheveux détachés et couleur miel retombèrent sur mon visage et je me sentis submergée par l'envie de le supplier de m'étreindre. De me donner refuge. De m'autoriser à baisser ma garde un instant. Parce que de tout ce qu'il pouvait me faire et faire pour moi, cette capacité particulière était tout

en haut de la liste. Je n'avais confiance en personne d'autre sur ce plan ou le suivant autant que j'avais confiance en Lon. Personne.

Je ne le comprenais pas toujours. Ses motivations étaient souvent à demi cachées, et sa force silencieuse m'était parfois effrayante et étrangère, surtout quand il était transmuté.

Pourtant, je lui faisais confiance. Totalement. Et après tout ce que j'avais traversé avec mes parents, c'était un sacré exploit.

— Laisse-moi me charger de ça. Je vais la convaincre de rester, murmura-t-il. Personne ne s'en ira.

Mais une pensée insistante dansait au fond de ma tête, refusant de partir et étouffant la chaleur rugissante de mon corps. Même si Lon arrivait à convaincre Rose de rester, même si elle changeait d'avis, qu'est-ce que j'allais faire ? Aller me coucher avec Lon, en sachant qu'elle pourrait entendre le froissement des draps ? Elle percevait sûrement le frottement de sa moustache contre mon cou, à cet instant.

J'avais même peur d'aller aux toilettes, pour l'amour du ciel, en sachant qu'elle pourrait m'entendre uriner.

Toute cette histoire craignait. Dans les grandes largeurs.

Même si ça me serrait le cœur, je le repoussai.

— Je m'en vais.

Son regard s'assombrit.

— Tu ne peux pas passer la nuit chez toi. Ta maison est sans protection.

— Je vais aller chez Kar Yee, répondis-je d'un ton raisonnable. Bob ne peut pas rester là-bas éternellement, elle finirait par le tuer. Je vais lui accorder une petite pause. Ça vaudra mieux pour tout le monde.

— On n'a plus passé la nuit séparément depuis des semaines.

— On dort séparément chaque fois que tu pars en séance photo.

— Et je déteste chaque seconde.

— Moi aussi, mais je ne serai pas la Yoko Ono de ta famille. Si quelqu'un doit gâcher Noël, ce sera elle, pas moi. Parce que quand je ne serai pas là demain matin, elle pourra expliquer à Jupe que c'est elle qui m'a fait partir.

Je ne le savais pas jusqu'à ce que je le dise à voix haute, mais c'était ça, hein ? Je n'essayais pas de jouer les martyrs. Je voulais qu'elle perde. Et à la manière dont Lon plissa le coin de ses yeux, je devinai qu'il avait compris, lui aussi.

— Et puis, repris-je en ramassant les feuilles de papier à dessin pliées. Je dois retrouver ce voyou de Noel Saint-Hill à Morella, demain. Ça me fera économiser le voyage.

C'était la vérité, mais j'avais autre chose à faire avant. Parce qu'entre l'attaque de hérisson et le moment où Rose avait insisté pour que je parte, j'avais réalisé que je connaissais une personne à même de me dire si ma mère était encore bien en vie sur un autre plan.

---

<sup>1</sup> Film de 1967 avec Paul Newman dans le rôle d'un détenu de prison devenu populaire pour son flegme et sa joie de vivre.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 9

L'appartement de Kar Yee sentait le pop-corn au micro-ondes. Je scrutai le salon blanc et or immaculé et la cuisine, avant de sourire quand je repérai son unique hommage aux fêtes de fin d'année : un sapin de Noël blanc miniature enveloppé de guirlandes rouges était disposé sur la table en verre de la salle à manger. Au-dessous se trouvait une pile de cadeaux, dont la petite figurine d'opéra de Jupe, désormais tachée de gouttes de peinture rouge séchée. Les fausses protestations de Kar Yee au bar n'étaient que fumisterie.

Je laissai tomber un sac rempli de vêtements dans le couloir de l'entrée, près d'un petit meuble à chaussure en bois destiné aux visiteurs. Kar Yee avait la phobie des chaussures. Elle était convaincue qu'elles avaient été inventées par Satan en personne, ou qu'elles véhiculaient la peste, au moins. C'était presque un TOC. Il lui arrivait souvent de se balader dans son bureau du Tambuku en chaussettes, ou en ballerines. C'était assez ridicule, mais elle était encore pire quand on était à la fac. Que Dieu vienne en aide à la personne qui aurait osé poser ses chaussures dégoûtantes sur son lit de dortoir.

Mais je suppose qu'on a tous nos petites obsessions. Je retirai mes bottes, les plaçai à côté d'une paire de chaussures d'homme marron et remontai le couloir à pied nu.

Comme dans toutes les autres pièces de son appartement condensé, sa chambre était décorée comme si elle appartenait à un hôtel m'as-tu-vu d'extrême orient. Des rideaux dorés à motifs de feuilles drapaient les fenêtres, bloquant la vue du centre-ville de Morella. Une énorme peinture du Victoria Harbor de Hong Kong était accrochée au-dessus du lit. Elle était assise sous les draps, adossée aux oreillers dorés et portant sa minerve par-dessus son pyjama en soie jaune. Ses cheveux noirs d'habitude ultra

brillants semblaient ternes et mous, attachés en chignon au-dessus de sa tête. Un bol à moitié vide était coincé entre ses jambes.

Bob était installé sur un fauteuil rembourré à côté d'elle, les pieds relevés sur une ottomane. Il avait l'air plutôt à l'aise, dans sa chemise hawaïenne bleue claire, son pantalon blanc et ses pieds nus. Une couverture couleur taupe à motifs de fleurs de cerisier entrelacées était étalée sur ses jambes. Je me demandai s'il avait dormi ici, plutôt que sur le canapé du salon.

Quand je passai la porte, ils levèrent les yeux de l'émission qu'ils regardaient à la télé. Ils arboraient tous deux un sourire idiot.

De toute évidence, je venais d'interrompre un genre de cauchemar apocalyptique.

— Qu'est-ce que vous regardez ? m'enquis-je.

— On se fait un marathon de *Three's Company*<sup>1</sup>, répondit Kar Yee d'une voix paresseuse. Bob dit qu'on devrait emménager ensemble tous les trois pour reproduire les épisodes. Qu'est-ce que tu en penses ? Le Tambuku pourrait remplacer le Regal Beagle.

— Vous êtes tous les deux shootés aux antidouleurs, ou quoi ?

C'était trop bizarre pour moi. Je serais soulagée quand le bar pourrait rouvrir et que Kar Yee serait de retour sans son bureau, aussi implacable qu'avant.

— Tu vas bien ? m'interrogea Bob.

Kar Yee feignit une expression boudeuse.

— Ne t'occupe pas de Miss Rabat-Joie. Elle est triste. Elle ne peut pas dormir avec son petit ami aux grandes mains, ce soir. Ouin ouin.

— Aux grandes mains ?

Une mèche des cheveux de Kar Yee s'échappa de son chignon désordonné. Nous étions parvenues à en ôter la majeure partie de la peinture, mais pas tout, elle avait donc fait venir son coiffeur pour qu'il coupe deux centimètres de sa coupe au carré. Ils étaient désormais trop courts pour rester attachés.

— Il a les mains veineuses et musclées, expliqua-t-elle.

— Tu dis ça comme s'il avait des mains énormes comme des jambons.

Elles étaient comme le reste de son corps : fortes et fines. Lon avait un corps parfait. C'était presque criminel. Musclé, mais pas de manière ostentatoire ou baraquée. Des bras fabuleux. Et un beau ventre, avec le sillon de muscles parfait juste au-dessus des hanches et de...

— Il a de longs doigts, mais ils sont tout sauf minces, remarqua Kar Yee. Appuyer sur tous ces boutons d'appareil photo doit lui permettre de les muscler.

Et prendre tous ces antidouleurs avait dû lui creuser des trous dans la caboche.

— Ses doigts sont aussi très bronzés, ajouta-t-elle, un début de sourire se formant sur ses lèvres.

— Autant que le reste de son corps. Il passe beaucoup de temps dehors.

— Il est bronzé aussi sous la ceinture ?

— Arrête de fantasmer sur Lon, s'il te plaît.

Bob se tortilla sous la couverture à motif de fleurs de cerisier, l'air mal à l'aise. On aurait dit qu'il était sur le point de vomir tout le pop-corn qu'il avait avalé.

— C'est de ça que vous parlez après le boulot, toutes les deux ?

Je répondis « non » au moment même où Kar Yee affirmait « oui ». Puis elle me jeta un pop-corn.

— Sérieusement, Bob, plaidai-je en me penchant pour le ramasser et le lancer à nouveau dans son bol. Sèvre-la des médicaments. Tu as dit qu'elle pourrait retirer la minerve demain.

— Elle peut, insista-t-il, avant de marmonner : essaie donc de la sevrer, toi.

Kar Yee riait aux blagues de la télévision, ignorant notre conversation. Quand Bob serait parti, j'échangerai toutes ses pilules contre du paracétamol.

— Eh, lançai-je en claquant des doigts devant son visage. Si ça t'intéresse, j'ai obtenu le nom de l'un des types qui nous ont volés.

Son regard nonchalant s'aiguïsa aussitôt.

— Ne me fais pas attendre.

— Noel Saint-Hill. Celui qui s'est servi de son penchant pour couper le courant.

— L'elfe peureux ?

Bob rejeta sa couverture.

— Tu es sérieuse ? Comment t'as découvert ça ? Grâce à ce truc de courses de voiture de Morella ?

Je leur fis un bref résumé, en laissant de côté les détails concernant la brume argentée et la voix de ma mère défunte. Par contre, je leur précisai

que je m'étais mordu la langue et que ça me faisait encore un mal de chien. Kar Yee me proposa l'un de ses antidouleurs ; Bob s'empessa de secouer la tête pendant qu'elle ne regardait pas.

Une part de moi aurait préféré que Bob ne soit pas là. Son absence m'aurait peut-être donné l'occasion de parler de ma véritable identité à Kar Yee. Ça faciliterait peut-être les choses, si je lui confessais ça pendant qu'elle était défoncée. D'un autre côté, ce serait assez dégonflé de ma part. J'allais devoir attendre qu'elle soit guérie, mais ça commençait à me rendre nerveuse. Quand je décidais de faire quelque chose, je préférais en finir au plus vite.

— Au fait, j'ai besoin de deux faveurs, annonçai-je.

— Ah oui ? demanda Bob en levant la tête.

— Tu peux commencer à chercher l'adresse de Noel Saint-Hill en ligne ?

J'avais déjà fouillé un peu sur mon téléphone pendant une petite pause bien méritée des retrouvailles entre Giovanni et Butler et avais découvert des profils de réseaux sociaux qui lui appartenaient peut-être... difficile à dire sur les photos, mais ça n'avait pas d'importance, parce qu'ils étaient privés.

— Je m'en occupe, répondit Bob en sortant son ordinateur portable.

Je le remerciai, puis me tournai vers Kar Yee.

— J'ai aussi besoin de la clef des escaliers d'accès au toit.

— Pourquoi ?

— Pour ma magie. Je dois pratiquer un sort.

— Sur le toit ? se plaignit-elle. Il est plus de minuit.

— C'est important. Ça me prendra une demi-heure maximum. Personne ne verra rien.

Elle haussa un sourcil noir et fin et pinça les lèvres, l'air sur le point de refuser. Mais elle finit par pousser un soupir de fille en train de planer.

— Booon, d'accord. Tant que tu ne déverses de sang de cochon nulle part, la clef est accrochée dans la cuisine, au-dessus du téléphone. Mais si l'un des autres locataires te surprend, je ne te connais pas.

L'immeuble de Kar Yee était haut de dix étages et se situait aux abords du centre-ville, entouré par les gratte-ciels étincelants de Morella. Dans la pénombre derrière moi, à trente kilomètres de distance, se trouvaient La Sirena et l'océan Pacifique... ainsi que le lit que je partageais d'habitude

avec Lon. Je me demandais s'il aurait du mal à s'endormir, sans moi. Il disait toujours que c'était le cas, quand il était en voyage d'affaires.

Je me dirigeai vers une zone abritée derrière une rangée de climatiseurs. Les locataires utilisaient souvent ce toit en ciment pour y organiser leurs fêtes. Un mur bas en briques empêchait les invités ivres de faire une chute mortelle dans la rue animée en contrebas. Même à cette heure, alors que la plupart des habitants de la paisible ville de La Sirena étaient au lit, j'entendais le grondement continu et rapide de la circulation tout autour de moi. D'une certaine façon, je trouvais ça réconfortant.

Quand j'avais rencontré Lon, je disposais d'un lien avec l'Æthyr. Une sorte de familier de sorcière... ou peut-être serait-il plus adéquat de qualifier ça de guetteur magique, une créature que je pouvais appeler pour obtenir des informations ou de l'aide. Priya.

Après avoir constitué mes yeux et mes oreilles dans le plan Æthirique pendant la majeure partie de ma vie d'adulte, Priya avait connu une fin horrible en tentant de me défendre d'une attaque démoniaque.

Priya était ce que les magiciens appelaient un esprit Hermeneus, une entité messagère asexuée ressemblant plus ou moins à un mélange d'humain et d'oiseau. Ils étaient très convoités, difficiles à obtenir, et tous les magiciens n'arrivaient pas à se lier à l'un d'eux. Pour solliciter leur aide, il fallait les attirer à vous grâce à un rituel spécial. Si l'un d'eux aimait bien votre tête, il vous offrirait peut-être ses services à vie. Ces êtres créaient un lien avec la signature de votre Heka, qui était aussi unique à chaque magicien qu'une empreinte digitale.

Comme les autres esprits Hermeneus, Priya ne traversait pas physiquement les dimensions depuis l'Æthyr quand je l'appelais. Au lieu de ça, il utilisait mon Heka pour transmettre sur ce plan un genre d'hologramme de lui-même. Tout ce qu'ils pouvaient faire une fois ici, c'était partager des informations, ils n'étaient donc pas très utiles s'agissant de pratiquer des tâches terrestres, mais ils constituaient de précieux espions Æthyriques.

Ils possédaient aussi la capacité unique de se réincarner.

Les derniers mots prononcés par Priya avant de mourir m'avaient suppliée d'attendre son retour. M'avaient assuré qu'il me retrouverait. Je ne savais pas du tout combien de temps ça prendrait. Des années, peut-être ? Mais plusieurs mois avaient déjà passé, et ça suffisait peut-être. Je n'avais

pas vraiment envie d'essayer de me lier à un autre Hermeneus. Bien sûr, Priya et moi n'avions jamais été des amis à proprement parler... ces créatures étaient réputées pour leur caractère distant. Mais j'avais du mal à m'imaginer me lier à quelqu'un d'autre.

Malgré ça, je n'étais pas sûre de pouvoir me permettre d'attendre beaucoup plus longtemps. J'avais besoin d'un allié pouvant confirmer ou infirmer la mort de mes parents dans l'Æthyr. Il me fallait quelqu'un capable de m'expliquer ce qu'était réellement mon pouvoir d'Enfant de la Lune et de m'apprendre ce que mes parents avaient injecté en moi à ma conception.

Une brise fraîche souleva mes cheveux tandis que je déposai ce que j'avais récupéré chez Lon pour le rituel d'appel : un sachet de sucre, un épluche-légumes, les feuilles de papier à dessin pliées récupérées dans son studio de photographie, mon caducée de poche et un morceau de ma fidèle craie d'ocre rouge.

Je me mis au boulot avec la craie, dessinant un sceau de balise pour esprits Hermeneus sur le papier que m'avait donné Lon. J'avais un symbole de compagnon tatoué à l'encre blanche sur l'intérieur de mon bras, ainsi que quelques autres à l'intérieur d'un cartouche style Égypte ancienne, que je pouvais activer avec une goutte de fluide corporel riche en Heka, comme de la salive ou du sang. Quand Priya et moi étions liés, je me servais de mon tatouage pour l'appeler. Mais sa mort avait brisé ce lien, et pour le rétablir, j'allais devoir exécuter un sort créatif.

Dans mon ordre magique, invoquer un esprit Hermeneus serait une grande cérémonie, un rituel de temple effectué sous le regard de toute la congrégation. Une sorte de Bar Mitzvah, quoi. Le magicien qui invoquerait l'esprit porterait une tunique rituelle. Une cérémonie destinée à accumuler l'énergie aurait été pratiquée avant, comportant un certain nombre de chants. Toute l'affaire serait présidée par le chef de l'ordre, le Calife. Mon parrain. Et après coup, en fonction du succès du rituel, qui avait cinquante pour cent de chances de fonctionner selon le magicien qui l'effectuait, soit on offrait une tournée de vin en célébration, soit on écoutait des discours de type « ce n'était pas écrit comme ça » ou « peut-être la prochaine fois ».

Je préférais encore m'enfoncer une aiguille à tricoter dans l'oreille plutôt que d'enfiler une tunique rituelle et je n'avais pas besoin d'une foule d'occultistes pour scander des incantations et m'encourager. Ça faisait du

bien de faire de la magie à l'ancienne, une craie à la main et mon caducée à mes côtés, tout en sifflotant « Breaking the law » pendant que j'avancais dans mon travail.

Quand j'eus terminé la balise, je me servis du deuxième morceau de papier pour écrire le nom de Priya et l'insérer dans le cartouche contenant déjà mon sceau de magicienne personnel : une lune berçant une rose plate à trois niveaux. Puis je reliai mes deux dessins grâce à une série de symboles. Je n'étais pas certaine que ça fonctionnerait. Je ne connaissais aucun magicien ayant tenté de se lier à nouveau à un gardien réincarné. Lors des rares occasions où un gardien mourait, la plupart des magiciens se contentaient d'essayer d'en appeler un autre.

Mais je ne voulais pas d'un nouveau gardien. Je voulais Priya. Au centre du sceau d'appel, je déversai une petite pile du sel que j'avais volé dans la cuisine de Lon. Un genre de sel de mer raffiné à propos duquel je le taquinais souvent, parce que le sel « La Baleine » était apparemment trop vulgaire pour son palais de superstar. Un bref instant, je me demandai distraitemment si comme en cuisine, de meilleurs ingrédients amélioreraient la qualité de la magie.

Son épluche-légumes à cent dollars était plus aiguisé que le couteau à lame rétractable de supermarché dans le tiroir de ma cuisine, c'était une certitude. Et il laissa une entaille de bonne taille au bout de mon petit doigt. Je m'agenouillai sur le ciment, pressai les bords de la plaie l'un contre l'autre et regardai les gouttes sombres de mon sang raffiné et riche en Heka tomber sur la pile de sel blanche.

Une légère bourrasque fit voler mes cheveux et éparpilla quelques grains de sel. Je ferais mieux d'en finir avant que toute la pile soit soufflée.

Ce qu'il y avait de bien, quand on vivait dans une grande ville, c'était qu'on ne manquait pas de courant électrique. J'eus à peine besoin de l'appeler à moi. Un flot d'électricité brillant sauta dans mon corps, s'agrippant à mon Heka, avant de s'y mêler et de le charger. Mes terminaisons nerveuses crépitaient d'énergie pure. La racine de mes cheveux enfla et se souleva. Mes cellules se mirent à rebondir et danser de manière délirante.

J'étais alerte. Forte. Chargée. Et bon sang, ce que ça faisait du bien !

Mais tandis que j'embrasais le Heka, quelque part à la périphérie de ma vision, je repérai l'éclat de lumière bleue que j'avais fini par redouter.

---

1 Série américaine diffusée de 1977 à 1984 et centrée sur trois personnages vivant dans le même appartement.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 10

**I**mpossible. Je n'avais vraiment pas envie de tout foirer en touchant à de la magie incontrôlable alors que j'étais en train de faire un truc si spécifique et technique. Et j'avais encore moins envie d'entendre encore une fois la voix perfide de ma mère.

Je dus mobiliser toute ma volonté pour me raccrocher à mon énergie embrasée tout en repoussant la magie d'Enfant de la Lune. Je ne savais pas combien de temps je parviendrais à la garder à distance, mais pour l'instant, j'avais la situation sous contrôle. Je pourrais peut-être apprendre à choisir ce que je voulais utiliser pour embraser la magie : soit l'électricité, soit le pouvoir de la lune. Ce serait l'idéal. Un petit frisson d'excitation me parcourut à cette idée.

À bout de souffle et tremblante, je prononçai les mots du sort, une série d'ordres bruts en hébreu classique. Puis je claquai le bout en graphite de mon caducée ailé contre le bord extérieur du sceau d'appel.

— Priya, viens à moi ! hurlai-je dans le vent tout en relâchant le Heka embrasé.

Il se déversa dans le caducée, le traversa et se déploya sur mes marques en ocre rouge... jusqu'à la ligne connectant le sceau d'appel au nom de Priya. Les marques s'illuminèrent d'une lumière blanche et pulsante.

Un écho d'énergie me remonta le long du bras et me frappa comme le recul d'un fusil. Mon épaule fut projetée en arrière quand le caducée passa en surcharge et m'échappa des mains. Il roula sur le toit en ciment et heurta le muret de brique, explosant en une pluie d'éclats de bois et d'étincelles dorées.

Je ne disposai pas même d'une fraction de seconde pour être surprise avant que la nausée post-magie me submerge et me laisse sonnée. Mon estomac se crispa et ma poitrine fut agitée de haut-le-cœur. L'odeur vive et

acide du vomi qui s'ensuivit se mêla à un effluve écœurant. Je n'aurais vraiment pas dû manger ces stupides barres de céréales aux mûres.

Leçon numéro un quand on réalisait un gros sort impliquant beaucoup de Heka embrasé : apporter de l'eau et des mouchoirs... ce que je n'avais pas fait. Tandis que je vacillais sur mes genoux, je crachai deux fois de dégoût, avant d'essuyer ma bouche sur la manche de ma veste, tout en me promettant mentalement de la fourrer dans le lave-linge de Kar Yee plus tard.

Une masse de lumière blanche crépitante apparut devant mon visage.

— Merde !

Par réflexe, je reculai vivement tout en m'efforçant de me relever. La lumière clignota comme une télé avec une mauvaise connexion, puis un garçon de taille humaine fusa du ciel.

Il avait des cheveux noirs qui pointaient dans tous les sens sur sa tête comme un nid d'oiseau couvert de suie.

Et il volait.

Avec des ailes.

Son corps était en majeure partie humain. Ses ongles étaient d'un noir brillant, un peu plus longs qu'ils auraient dû... presque des griffes. Sa peau avait une teinte gris argenté. Il portait un pantalon ample qui tombait sous ses hanches.

Une paire d'énormes ailes à plumes noires se déployait derrière ses épaules nues.

Qu'est-ce qui se passait ? Parce que contrairement à Priya, qui m'apparaissait comme un être diffus et translucide, ni homme ni femme, stoïque et froid, la créature qui volait devant moi était là en chair et en os. Une chair très masculine.

Il m'observait de ses énormes yeux noirs.

L'homme oiseau avait une auréole gris sombre, qui s'élevait comme de la fumée au-dessus de sa masse de cheveux ébouriffés style héros de dessin animé ; un mélange entre Robert Smith, le chanteur de Cure, et Rêve, le personnage de la bande dessinée *Sandman*. Il avait aussi un beau visage aux joues creuses, aux pommettes hautes et au nez aquilin, proéminent et incurvé comme un bec, mais tout de même bien humain.

Ses ailes battaient frénétiquement, fouettant l'air et soulevant mes cheveux autour de mon visage. Il se rapprocha en flottant et tendit la main.

Je reculai vivement et retombai sur le toit en ciment. Sans se laisser décourager, il inclina ses ailes (bon Dieu, elles étaient immenses !) et tout son corps se tourna. Il vola au-dessus de moi, à quelques centimètres de distance, et imita ma position allongée.

Mon cœur galopait dans ma poitrine. Je pris une inspiration étranglée et m'efforçai de démêler mes pensées.

Qu'avais-je fait ? Était-ce un démon Æthyrique ?

Venais-je d'invoquer un foutu démon Æthyrique avec un triangle d'entrave ? Impossible. Aucune chance. Ce n'était pas un cercle d'invocation. Les esprits Hermeneus ne traversaient pas le voile jusqu'à notre plan ; ils n'étaient que des projections... des hologrammes magiques.

Mais ils avaient des traits d'oiseaux. Priya en avait. Mais pas tout à fait comme ça...

Le garçon volant étudiant mon visage de ses grands yeux noirs. De minuscules plumes encadraient ses paupières au lieu de cils. Je lui rendis son regard et sa bouche s'étira en un sourire désarmant.

Ses dents n'étaient pas humaines ; elles étaient minuscules, pointues et argentées. Il en avait des douzaines.

Je tressaillis. L'arrière de mon crâne heurta le ciment. Il se rapprocha encore et me toucha la joue avec ses longs doigts froids.

— Maîtresse. C'est moi, votre loyal gardien.

Sa voix était basse et grésillait légèrement. Extrêmement rauque. Il prit mon visage entre ses deux mains, ses longs doigts effleurant mon crâne.

— C'est Priya.

Mon cœur cessa de battre.

— Priya ?

Ses yeux noirs se plissèrent quand il sourit, avant de toucher le bout de mon nez avec le sien.

— Maîtresse !

Je m'écartai de lui et me remis en position assise sur le ciment. Il s'accroupit devant moi, battit furieusement des ailes, puis les replia en deux formes noires et compactes dans son dos.

— Ça ne peut pas... tu as..., balbutiai-je, la voix rendue saccadée par mes battements de cœur paniqués.

— Changé, termina-t-il avec fierté. Je me suis réincarné dans un nouveau corps.

— Tu es un garçon, remarquai-je bêtement.

— Un beau garçon, acquiesça-t-il, bombant le torse. Tu me trouves agréable à regarder ?

— Euh...

Je clignai rapidement des paupières, mes yeux étudiant sa peau nue et argentée laissant clairement transparaître sa musculature.

— Bien sûr. Tu es sacrément impressionnant, c'est sûr.

Il sourit avec cette bouche pleine de dents métalliques acérées. C'était flippant. Et assez cool.

— Tu es aussi heureuse de me voir que moi ?

— Je... hum, Seigneur ! Comment peux-tu être ici, sur Terre ? En chair et en os, je veux dire ?

— Je suis aussi surpris que toi. Mon espèce ne voyage pas physiquement entre les plans. Ta magie est peut-être plus forte, ou bien mon nouveau corps est spécial. Je ne l'ai que depuis très peu de temps.

— Si c'est vraiment toi...

— Bien sûr que c'est moi. Comment peux-tu ne pas me reconnaître ? Je suis mort pour te sauver.

Je grimaçai. Une terrible pointe de culpabilité noua mon estomac nauséux. Mais je n'étais toujours pas convaincue. Il s'agissait peut-être de l'équivalent Æthyrique d'un harceleur sur Internet. L'homme oiseau avait peut-être usurpé l'identité de Priya.

— Comment es-tu mort, exactement ? l'interrogeai-je. J'ai besoin d'une preuve.

— J'ai été dévoré vivant par des centaines d'insectes lichen envoyés après moi par un démon Pareba.

Mon poulx battait à mes tempes.

— N'importe qui pourrait savoir ça, remarquai-je d'une voix tremblante. Dis-moi quelque chose que personne ne peut savoir à part nous. Priya et moi.

— Tu m'as envoyé trouver un sort capable de modifier ta couleur de cheveux, quand tu étais jeune et frivole. Je t'ai répondu que ce serait un gâchis de mes talents, mais tu as insisté.

— Je n'étais pas frivole.

— Tu l'étais, insista-t-il.

— Tu n'as jamais trouvé ce sort.

— Il n'existe pas. Mais ça ne t'a pas empêché de retirer la couleur de tes cheveux, quand même, hein ?

Il tendit un bras argenté et couvert de muscles pour saisir du bout des doigts une mèche de cheveux décolorés derrière mes oreilles.

Un petit sanglot s'échappa de mes lèvres.

— Priya.

— Oui.

Il toucha à nouveau ma joue et, cette fois, je posai la main sur la sienne. J'étais ébahie. Sous le choc. Ébranlée. Et vraiment émue. J'avais la sensation d'avoir ramené un vieil ami d'entre les morts.

D'une certaine manière, c'était bien ce que j'avais fait.

Ça me paraissait bizarre de le toucher. Ce garçon. Je n'arrivais toujours pas à y croire. Il avait l'air jeune. Peut-être vingt ans, ou un peu plus. Difficile à dire, avec les créatures Æthyriques. Elles avaient tendance à vieillir plus lentement que les humains. Je lui lâchai la main et déglutis, m'efforçant de retenir mes larmes.

— J'ai entendu ton appel, expliqua-t-il.

Ses cils de plumes s'abaissèrent quand il cligna des paupières.

— Je savais que c'était ton Heka. Il est unique. Et la magie était si puissante. Elle a formé un tunnel de lumière à travers le ciel. Je suis entré dedans et ton Heka m'a fait traverser le voile.

Il fit un geste des mains pour décrire la scène et émit un son d'aspiration.

— Bordel de merde, murmurai-je.

Il regarda un instant aux alentours, étudiant la ville étincelante autour de nous comme s'il venait tout juste de remarquer où il était. Il leva le visage et prit une inspiration, humant l'air nocturne, avant de se tourner vers moi et de sourire.

— Je suis si heureux que tu n'aies pas appelé un autre gardien pour me remplacer pendant mon absence.

— Tu m'as demandé de t'attendre.

— Et tu l'as fait.

— Eh bien, j'ai attendu aussi longtemps que je pouvais. Je ne savais pas si tu étais déjà revenu à la vie ou pas.

Il hocha la tête, songeur.

— Tu m'as appelé parce que tu as besoin de moi. Tu as des ennuis ?

Je remuai les jambes et regardai ses ailes, dont le bas était légèrement incliné, là où elles entraient en contact avec le toit sous lui.

— Euh, oui. Peut-être. Je... mon pouvoir d'Enfant de la Lune est en train de changer.

— Tu deviens plus forte, acquiesça-t-il. Je l'ai senti à ton appel. Et ton Heka a une odeur plus riche.

Je grimaçai. Il sentait peut-être l'odeur des barres de céréales aux mûres que j'avais vomies.

— Bref, j'ai fait des trucs assez dingues avec ce pouvoir. J'ai ralenti le temps, créé un drôle de piège en brume argentée à partir de mon auréole...

— Et tu as fait traverser le voile à ton gardien. Tu es puissante, acquiesça-t-il.

Il étira les lèvres et ajouta :

— C'est excitant.

— Bref, repris-je. Je m'inquiète parce que mes pouvoirs s'accroissent, mais surtout parce que j'ai vu une projection de ma mère.

Il haussa ses sourcils noirs.

— Et c'est étrange parce que... ?

Ah. C'est vrai. Priya était mort avant que je découvre que mes parents étaient les responsables des meurtres rituels, que je les livre au Démon de Glace Blanc et que je la laisse les emporter dans l'Æthyr en guise de prise de guerre. Il me fallut plusieurs minutes pour lui raconter toute l'histoire, mais Priya m'écouta avec attention, accroupi devant moi et ses bras argentés enroulés autour de ses jambes, le menton posé sur les genoux. Je remarquai qu'il était pieds nus. Et même si ses ongles de pied n'étaient pas aussi longs que ceux semblables à des griffes sur ses doigts, ils étaient eux aussi d'un noir brillant.

— Je dois admettre que je n'ai jamais apprécié ta famille, dit-il quand j'eus terminé.

— Pourquoi n'avoir rien dit ? Tu savais qu'ils étaient coupables ?

Il secoua vivement la tête.

— Bien sûr que non. Si j'avais pensé que tu étais en danger, je t'aurais prévenue. Mais je ne comprenais pas le fonctionnement de ce monde, et j'étais mal placé pour donner mon opinion concernant ta vie personnelle.

— Ça n'a plus l'air de te poser de problème, maintenant, remarquai-je.

Il haussa les épaules, ses yeux noirs scintillants.

— Je suis différent, maintenant. Mais revenons-en à ton problème. Tu pensais que le Démon Blanc tuerait ta mère et ton père dans l'Æthyr.

— Mes parents l'ont piégée. Ils se sont servis d'elle. J'ai supposé qu'elle leur ôterait la vie.

— Mais maintenant, tu crains qu'elle ne l'ait pas fait.

— J'ai entendu ma mère me murmurer à l'oreille. Je l'ai vue... c'était comme une projection, tu sais, comme tu m'apparaissais autrefois. Je suis inquiète. J'ai envie d'utiliser mon pouvoir d'Enfant de la Lune. Mais si elle est vivante, pourrait-elle trouver un lien à travers la signature de mon Heka ?

Le visage de Priya se plissa tandis qu'il réfléchissait à cette question.

— C'est peu probable, mais il n'y a qu'une façon de le découvrir. Je vais la traquer dans l'Æthyr.

Un immense soulagement m'envahit.

— Tu veux bien ?

— Je suis à tes ordres.

— Ne dis pas ça. Je n'ai pas envie de te donner des ordres. Je demande une faveur.

— J'ai été conçu pour te servir. Quand j'ai été réincarné dans ce corps, la première chose dont je me suis souvenu, c'était ton visage.

La façon dont il prononça ces mots me flatta et me mit mal à l'aise tout à la fois. Il me regardait avec intensité, même si l'effet était peut-être dû à ses énormes yeux de chouette noirs. Difficile à dire.

Je décidai de jouer la sécurité et de lui suggérer une explication logique au phénomène :

— On est restés liés pendant si longtemps.

De mes seize ans jusqu'à quelques mois plus tôt, pour être exacte. Neuf ans. Et cette conversation était la plus longue et personnelle qu'on avait jamais eue.

Il fit mine de répondre, mais dès que sa bouche s'ouvrit, son corps parut crépiter d'énergie invisible. Nous nous dévisageâmes un long moment.

— Mes forces s'amenuisent. J'ai l'impression que l'Æthyr tente de me rappeler à lui. Je me sens instable.

C'était logique. Les démons Æthyriques ne pouvaient rester dans ce plan bien longtemps sans hôte.

— Je vais chercher à obtenir des nouvelles de ta mère, dit-il en sautant sur ses pieds.

Je le suivis.

— Attends ! Et pour notre lien ? Tu peux le rétablir ?

Je pourrais employer à nouveau ce rituel pour l'appeler, supposai-je, mais ce serait bien plus facile (et moins sujet à me faire vomir) si je pouvais me servir du symbole de gardien sur mon bras.

Une émotion forte et indéfinissable relâcha ses traits.

— Ce serait un immense honneur, finit-il par dire à voix basse.

Il tendit la main.

— On peut faire ça directement maintenant, proposa-t-il, sentant mon hésitation.

Une vague d'énergie crépitante fit se crisper les muscles de son cou.

On n'avait pas beaucoup de temps. Je hochai la tête et lui donnai ma main.

Des mots Æthyriques étrangers et riches dévalèrent de ses lèvres en un chant bas tandis qu'il posait sa paume sur la mienne. C'était bien plus direct que l'immense flot de Heka que j'avais dû envoyer à travers les plans pour nous lier, la première fois. Au bout de quelques instants, un nuage de lumière noire et carbonneuse flotta entre nos paumes... une lumière assortie à son auréole. Je sentis un vif pincement. Il émit un son, puis tout parut... différent, entre nous. Je sentais notre lien.

Je retirai ma main, m'attendant à moitié à avoir été marquée d'une manière ou d'une autre. Mais ce n'était pas ma main qui avait été marquée, c'était la sienne : mon sceau personnel était gravé sur sa paume, aussi noir que de l'encre. Un fil aussi fin qu'une toile d'araignée flottait entre ma paume et la sienne.

C'était nouveau, ça aussi.

Je passai mon autre main entre nos deux paumes, et elle traversa le fil comme s'il s'agissait d'un rayon laser. Il n'était pas solide. Tout comme le fil qui me reliait au tatouage de Jupe quand il avait des ennuis.

Priya me prit la main et la scruta.

— Il y a un autre lien, remarqua-t-il, surpris. Tu as un autre serviteur ?

Il avait dit ça comme si je le trompais.

— C'est une personne qui est sous ma protection. Un enfant démon.

Priya leva la tête.

— Ah. Je comprends mieux.

Son corps crépita à nouveau et cette fois, il disparut presque complètement.

— Je dois partir. Je reviendrai te voir quand j’aurai des infos. Je ne te décevrai plus.

— Tu ne m’as jamais déçu.

Pour l’amour du ciel.

Il déploya ses ailes noires, révélant leur envergure impressionnante. C’était assez intimidant. On ne voyait pas ça tous les jours, c’était une certitude. Sa main marquée posée sur le ventre, il inclina la tête, m’adressa un dernier sourire, puis lui et le fil noir qui nous reliait disparurent complètement.

Avant même que j’aie pu digérer tout ce qui venait de se passer, mon téléphone sonna dans ma poche de jean. Je regardai l’écran.

*Message de Jupe, 3h05 : [Papa m’a dit que tu avais eu une urgence chez Kar Yee. Vous allez bien, toutes les deux ? Dis-lui bonjour de ma part. Tu devrais m’emmener avec toi, la prochaine fois. Je pourrai dormir sur son canapé.]*

Bon sang. Lon avait fait en sorte que personne ne soit à blâmer après l’ultimatum « c’est toi ou moi ». C’était... la meilleure chose à faire. Il était allé à l’encontre de sa politique d’honnêteté à laquelle il tenait tant pour prononcer un pieux mensonge et préserver la paix. D’un seul coup, je me sentis à nouveau attendrie et larmoyante. J’envoyai une réponse à Jupe.

*Envoyé à 3h05 : [Tout va bien. Pourquoi tu es encore réveillé ?]*

*Message de Jupe, 3h06 : [Je me suis endormi et réveillé ensuite. Eh, Grand-mère nous invite tous à dîner demain soir, alors assure-toi d’être rentrée à 17 h tapantes. Elle est obsédée par la ponctualité, mais je ne la laisserai pas partir sans toi.]*

*Envoyé à 3h06 : [Je promets d’être à l’heure. Va te coucher, maintenant, pipelette.]*

*Message de Jupe, 3h06 : [J’y vais ! Bonne nuit !!! <3 !!!]*

Des cœurs à toi aussi, gamin.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

# Chapitre 11

Ce ne fut pas le seul message que je reçus. Avant que j'aille me coucher, Lon me fit savoir qu'il avait trouvé l'adresse de Noel Saint-Hill. C'était une bonne nouvelle, parce que les recherches en ligne de Bob s'étaient avérées infructueuses. Lon se porta volontaire pour passer me chercher chez Kar Yee le lendemain, histoire qu'on puisse aller jeter un œil. Je lui demandai de ne pas apporter son arme. Il me répondit que j'étais affreusement autoritaire.

Aux environs de midi, je me préparai à le retrouver. Je craignais que le T-shirt que j'avais enfilé soit trop décontracté pour les projets de dîners de Rose, j'enfilai donc un jean et l'un des hauts de Kar Yee, un chemisier à rayures et manches longues qui lui avait coûté une petite fortune. Il était un peu serré au niveau de ma poitrine, mais Kar Yee faisait deux tailles de moins que moi. En temps normal, elle ne me laissait jamais emprunter ses vêtements... en aucune circonstance. Mais en ce moment, elle était trop shootée aux pilules de bonheur de Bob pour s'en soucier.

Je pris l'ascenseur et attendis sur le perron de son immeuble, scrutant les environs. Pas de voiture noire de l'autre côté de la rue et aucune silhouette sombre rôdant dans l'ombre. Il n'y avait même pas d'ombre du tout, en fait. C'était l'une de ces journées ensoleillées californiennes où le ciel était si bleu et dégagé que tout ce qui vous entourait paraissait un peu moins encombré. Je levai mon visage, absorbant les rayons et regrettant que la température ne soit pas plus chaude de quelques degrés, tandis que la circulation évoluait dans la rue de Kar Yee. Au bout de quelques minutes, un SUV luxueux s'arrêta devant moi. La vitre teintée côté conducteur s'abaissa. Un sublime Terrestre à l'auréole verte parsemée d'or et au sourire sexy passa un bras par la fenêtre.

— Je te dépose quelque part, petite ?

— Ça dépend, répondis-je en m’approchant de la voiture. Tu vas où ?

Il laissa errer son regard nonchalant sur mon corps.

— Sûrement en enfer. Tu veux venir ?

Eh bien, oui... oui, je voulais. Et j’étais certaine qu’il avait entendu la décharge de désir qui me traversa.

— Désolée, mon petit ami n’aime pas partager.

— Ah, vraiment ?

— Et puis, tu n’es pas un peu vieux, pour moi ? Je ne suis pas sûre que tu arriveras à tenir le rythme.

— Quelque chose me dit que je peux y arriver.

La brise provenant de son toit ouvrant souleva des mèches de ses cheveux brun doré. Bon Dieu, ce qu’il était sexy. Juste magnifique, tout en or et en robustesse, avec ses creux profonds en forme de croissants sur les joues et ses yeux toujours plissés.

— Et je ne pense pas avoir besoin d’une permission pour prendre ce qui m’appartient déjà.

La chair de poule recouvrit mes bras.

— Je t’ai manqué, la nuit dernière ?

— Monte dans la voiture.

— Devant ou derrière ?

Il sembla réfléchir un instant, baissant les yeux sur ma poitrine. J’eus aussitôt l’impression de les sentir enfler comme des fruits trop mûrs sous son examen attentif. S’il continuait de me regarder comme ça, je risquais d’exploser quelques coutures du haut que j’avais emprunté.

— Mon siège peut s’allonger en entier, dit-il.

— Quelle coïncidence. Moi aussi.

— Monte, Cady.

Oh, il était en colère, maintenant. Pas dans le sens furieux, plutôt impatient, comme chaque fois que je l’aguichais un peu trop.

Je me mis sur la pointe des pieds et me penchai par la fenêtre pour l’embrasser. Je comptais me contenter d’un petit baiser, mais il avait le goût de ces chewing-gums à la cannelle qu’il mâchait tout le temps, et ça m’avait vraiment manqué de passer la nuit avec lui. Avant que je me rende compte de ce qui se passait, il me fit ouvrir les lèvres (à moins que ce soit moi qui ai ouvert les siennes, c’était difficile à dire) et sa langue brûlante pénétra dans ma bouche. Je fondis quasiment sur place.

Je me fichais que les piétons nous regardent à deux fois en nous dépassant sur le trottoir. J'étais prête à le faire passer par la fenêtre. Mais juste au moment où ça devenait agréable, Lon s'écarta. Je poussai un gémissement plaintif.

— C'est tout ce que tu auras, dit-il en m'attrapant fermement le menton d'une main.

Sa voix était grave et rauque.

— Penses-y ce soir, quand tu tenteras de décider si tu veux dormir dans ton propre lit ou jouer les infirmières auprès de Kar Yee.

— Au moins, chez Kar Yee, personne n'exige que je m'en aille à cause de mon comportement de traînée.

— J'aime ton comportement de traînée. Et je me suis occupé de tout. Le problème est réglé.

Je le dévisageai un moment, attendant qu'il m'explique comment. Avait-il eu une discussion avec elle ? Qu'entendait-il par « réglé », au juste ? Sûrement pas la même chose que moi. Si elle me détestait encore plus, maintenant, je serais furieuse contre lui.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Rien que tu as besoin de savoir.

— Essaie encore.

Il soupira.

— J'ai eu une petite discussion avec elle. Je lui ai donné certaines informations qui lui ont fait changer d'avis. Fin de l'histoire.

— Quelles informations ? Tu n'as pas utilisé ton penchant de transmuté sur elle, hein ?

— Non.

— De la magie ?

— Pas de magie. On peut laisser tomber ? Je t'expliquerai en temps voulu.

— Pourquoi pas maintenant ?

— Cady, plaida-t-il.

— Je sais, je sais. Monte dans la voiture.

De toute évidence, il n'était pas prêt à se confier, je laissai donc tomber le sujet pour l'instant et contournai le SUV pour monter à l'intérieur. Il portait une veste que j'adorais, ajustée, en cuir d'une couleur noisette aussi douce que du beurre. À la lueur du soleil, elle était presque plus verte que marron.

Je distinguais chaque bosse et creux de muscles sur son bras. Il faisait bien chaud dans la voiture et la brise provenant du toit ouvrant était rafraîchissante. Il coupa la chanson de Thin Lizzy à la radio et me proposa de la valrivia, que je refusai d'un geste de la main.

— Comment elle va ? demanda-t-il tout en s'engageant dans la circulation.

— Kar Yee ? Beaucoup mieux. Ça fait trois fois que Bob soigne ses os. Il dit qu'elle va pouvoir retirer sa minerve et effectuer des tâches pas trop ardues, comme quitter son appartement. Je pense qu'il va tenter de l'emmener quelque part, aujourd'hui. Il est en train de se disputer avec elle en ce moment même.

— Bob a passé la nuit ici ?

— Ouais, sur une chaise à côté de son lit. Mais après avoir dormi sur son canapé, je comprends pourquoi. J'ai un affreux torticolis. Mais c'est peut-être dû à mes aventures sur le toit. Devine ce que j'ai fait ?

Il me lança un regard en biais, les yeux plissés.

— Ça a un rapport avec l'épluche-légumes que tu m'as volé ?

— Je ne peux pas voler ce qui m'appartient déjà, remarquai-je.

Cela lui tira un petit sourire.

Je soupirai et lui racontai la situation concernant Priya, en laissant de côté sa remarque selon laquelle « la première chose dont il s'était souvenu était mon visage. » N'ayant aucune expérience avec les esprits Hermeneus, Lon ne comprendrait pas leur désir de servir. Même sans ça, sa réaction fut moins ravie et plus alarmée que je m'y attendais.

— Tu es certaine que c'était Priya, et pas une ruse de démon ?

— J'en suis à peu près certaine.

— J'aurais aimé être présent pour écouter ses émotions.

— Tu pourras peut-être le rencontrer quand il reviendra me faire son rapport.

Lon ne fit aucun commentaire.

L'adresse de Noel Saint-Hill se trouvait à une demi-heure de route de chez Kar Yee. Le quartier était huppé. Des habitations toutes neuves qui se ressemblaient toutes avaient été coincées sur de minuscules terrains entre les maisons plus anciennes. Je détestais quand les gens faisaient ça. Quand ils achetaient une maison pour son emplacement avant de la détruire pour construire autre chose qui n'était pas assorti au reste du quartier. Qui a

besoin de six chambres, une salle de sport et un garage pouvant faire entrer trois voitures ? Apparemment, les Saint-Hill, puisque leur maison de trois étages était l'une des plus récentes.

Et elle était entourée de deux voitures de police et d'une ambulance.

Une foule de curieux s'était rassemblée sur la pelouse de la maison voisine, et quand Lon freina, je compris pourquoi.

Une voiture rénovée bleu ciel avec un logo de Road Runner sur le coffre et un autocollant de dragon sur le pare-chocs était garée en travers de la courte allée. Un corps ensanglanté était couché sur le ciment au-dessous, écrasé sous la roue arrière gauche.

Lon se gara un peu plus loin dans la rue, à l'écart des voitures de flics. Nous nous approchâmes de la foule au moment où un camion de remorquage de la police arrivait. Deux agents étaient en train de parler au chauffeur et un autre maintenait la foule à distance. Lon se fraya un chemin au premier rang tout en me tirant derrière lui. De là où on se tenait, on avait une très bonne vue de la situation... ou très mauvaise, plutôt.

Le corps était littéralement écrasé. La roue se trouvait sur ce qui était autrefois sa poitrine. Des os et de la chair étaient visibles au-dessous, ressemblant à ce qu'on s'attendrait à trouver dans une boucherie. Un sang rouge vif formait une flaque autour du carnage, s'infiltrant dans l'allée. Mon ventre se noua. C'est alors que je repérai une mèche de cheveux blonds. Je me tordis le cou pour regarder derrière la roue.

C'était Noel Saint-Hill.

J'attrapai la manche de veste de Lon.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda ce dernier à un homme d'âge moyen près de nous.

Un autre Terrestre.

Il hésita un instant, observant l'auréole dorée de Lon, et une femme qui était peut-être son épouse prit la parole.

— Ce n'était pas un accident. Les gens disent que c'est un délit de fuite, mais ils se trompent. J'ai vu la voiture se soulever du sol. J'ai tout vu par la fenêtre de mon salon.

— Brenda, intervint l'homme d'un ton d'avertissement. Ce ne sont pas nos affaires.

— Regardez l'herbe, insista-t-elle en l'ignorant. Il n'y a aucune trace de pneus. Si quelqu'un avait fait traverser la pelouse comme ça à la voiture et

l'avait heurté, il y aurait des traces de pneus. Cette voiture a été lâchée sur lui.

Le policier occupé à gérer la foule demanda aux témoins d'approcher et à tous les autres de rentrer chez eux. Le mari de Brenda l'entraîna à l'écart en lui intimant de rester en dehors de tout ça. J'avais envie de lui parler, de lui en demander plus sur ce qu'elle avait vu, mais son époux était rapide et la foule remuait.

Lon m'attira sur le côté, hors de la cohue, et parla d'une voix basse et agitée près de mon oreille.

— Tu sais très bien ce qui s'est passé, hein ? Tu te souviens du coffre-fort du Diablo Market ?

Bien sûr. Il avait presque été soulevé à travers le comptoir par l'autre voleur, le gamin aux pouvoirs télékinétiques qui avait fait flotter la caisse du Tambuku dans les airs.

— Un coffre-fort est bien plus petit qu'une voiture.

— Son penchant s'est peut-être renforcé un peu plus.

— Merde. Tu crois que cette Brenda a vu le gamin le faire ?

Lon passa son pouce sur un côté de sa moustache.

— Je ne sais pas, mais Brenda est une Terrestre, finit-il par dire en regardant par-dessus son épaule. Pas la police. Et à en croire ce que j'ai entendu des émotions de son mari, il craignait que les flics entendent sa femme fouineuse raconter une histoire « folle » et inexplicable à propos d'un garçon qui aurait soulevé une voiture avec son penchant.

Et si ce garçon était assez détraqué pour tuer son ami, de quoi d'autre était-il capable ?

— Il faut qu'on lui parle... sans son mari, dis-je.

Lon hocha la tête. Nous contournâmes la foule. Le bon un mètre quatre-vingts de Lon lui offrait une meilleure vue. Après avoir cherché quelques secondes, il les repéra en train de traverser la rue. Nous les suivîmes, accélérant pour les rattraper.

— Distrains-le, dis-je à Lon, avant d'appeler le nom de la femme.

Ils se retournèrent tous les deux.

— Je peux vous demander une dernière chose ?

Son visage s'illumina, comme si elle était plus qu'heureuse de nous parler, mais son mari dit quelque chose que je ne pus entendre. Quoi que cela ait pu être, ça l'agaça. Lon intervint aussitôt et demanda à l'homme où

se trouvait le centre municipal. Dès que le mari se mit à débiter des noms de rues en pointant du doigt, j'attirai Brenda de côté.

— Je sais que ça va paraître bizarre, mais je crois avoir vu un garçon avec un penchant assez puissant pour soulever cette voiture, expliquai-je d'un ton de conspiratrice. C'est un ami de Noel. Cheveux noirs...

— Telly, confirma-t-elle en hochant vivement la tête. Je ne connais pas son vrai nom, mais c'est comme ça que Noel l'appelait.

Telly était un surnom courant pour les Terrestres aux penchants télékinétiques. Je l'entendais tout le temps, au bar.

— Ce garçon traînait souvent ici, ces derniers mois, à frimer et à soulever des trucs dans l'allée, où tout le monde pouvait le voir. Il y a aussi des humains, dans ce quartier, se plaignit-elle.

Ouais, c'était le plus gros reproche que les Terrestres plus âgées avaient à faire à la plus jeune génération, comme Andrew, le propriétaire du Diablo Market. Ne jamais exhiber son penchant devant les humains ; ça ne causait que des ennuis.

— Vous l'avez vu soulever la voiture ? l'interrogeai-je.

— Non. Tout s'est passé si vite. Je l'ai vue dans les airs, puis le choc a fait trembler le sol de ma maison. Mais j'ai cru voir quelqu'un s'enfuir en courant. Telly serait bien capable de faire un truc comme ça. Ce gamin n'apporte que des problèmes.

Elle se pencha un peu plus près et baissa la voix.

— Il y a deux mois, quelqu'un s'est introduit dans l'école de Noel pour voler des ordinateurs et l'argent dans la caisse de la cafétéria. Le bureau du principal et la salle de repos des professeurs ont été saccagés. Il y a eu plus de cent mille dollars de dégâts.

Seigneur. Je me souvenais avoir entendu parler de ça aux infos.

— Ils n'ont jamais arrêté personne, mais quelqu'un a piraté le système de sécurité de l'école. Des dossiers scolaires ont été effacés, me remémorai-je.

— C'était forcément Telly. Noel s'est vanté des talents de pirate informatique de Telly. La mère de Noel l'a puni il y a quelques semaines, pour avoir volé son numéro de carte bancaire et s'en être servi pour acheter des trucs en ligne. Noel a dit que c'était l'idée de Telly. En tout cas, c'est la rumeur qui circule dans le quartier.

— Vous avez une idée de pourquoi son penchant est capable de trucs pareils ? l'interrogeai-je avec un signe de tête vers la scène macabre de

l'autre côté de la rue. Je n'ai jamais connu de pouvoir télékinétique capable de soulever un tel poids.

Elle secoua la tête.

— On ne sait jamais, avec ce gosse.

— Vous savez où il vit ?

— Pas en ville, répondit-elle. Il vient de la banlieue, où de quelque part sur la côte. La Sirena, peut-être.

Bon sang. Retrouver un ado Terrestre télékinétique à La Sirena serait comme chercher une aiguille dans une botte de foin. Mais Brenda vit peut-être la déception sur mon visage, parce qu'elle s'empressa d'ajouter :

— Où qu'il vive, il passe beaucoup de temps à traîner sous le pont de chemin de fer au bout de Monterrey Street, avec d'autres délinquants. J'ai appelé la police pour les faire chasser de là-bas, une fois, mais ils sont tous revenus au bout de quelques jours.

— Brenda ! s'exclama son mari, qui s'était retransformé en M. Grincheux.

Si Lon passait son temps à essayer de me faire taire comme ça, je lui dirais où il pouvait se fourrer ses remontrances. Dieu merci, Lon était plutôt du genre silencieux et décontracté, et il avait réussi à garder le mari occupé assez longtemps pour que j'obtienne ce dont j'avais besoin.

Je me tournai à nouveau vers Brenda et articulai un « merci » juste avant que son époux irrité ne l'entraîne derrière lui. Monterrey Street. Je ne savais pas où c'était, mais mon GPS le trouverait. Je commençai à raconter mes découvertes à Lon, prête à suggérer qu'on tente de retrouver Telly, quand une voiture s'arrêta dans la rue en faisant crisser ses pneus. Une Terrestre blonde en sortit en trombes. La police tenta de l'empêcher d'accourir sur la scène de crime.

— C'est ma maison ! s'écria-t-elle.

Quand elle repoussa l'agent de police du passage et vit la Road Runner, elle émit une horrible plainte déchirante.

Lon me prit le bras et m'écarta du chaos.

— Je ne peux pas rester là, dit-il d'un ton vif tout en retournant vers sa voiture garée.

Il me fallut un instant avant de comprendre, à l'expression douloureuse sur son visage, qu'il essayait de désactiver son penchant. Parfois, quand il était écrasé par un flot d'émotions fortes en provenance de trop de

personnes à la fois, il était submergé et avait du mal à tout étouffer. Je ne pouvais qu'imaginer ce qu'il entendait à cet instant... la confusion et l'angoisse de la foule, l'intensité survoltée de la police, la peine de la mère...

Quand nous fûmes remontés dans le SUV, il parut avoir mis assez de distance entre son penchant et la scène.

— Tu vas bien ? m'enquis-je.

Il secoua la tête et n'ajouta rien de plus. Il se contenta de démarrer et de s'éloigner.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 12

**M**onterrey Street se situait à quelques pâtés de maisons de là, à l'endroit où le quartier riche laissait place à la classe moyenne, avant d'être soudain relié à l'une de ces poches douteuses et vaguement menaçantes de la ville, négligées depuis des années. Lon ralentit le SUV tandis que je regardais par la fenêtre, suivant des yeux les vieux rails de chemin de fer désaffectés qui rampaient le long du pont, au loin. Je ne voyais pas grand-chose, d'ici. Le pont enjambait ce qui était autrefois la rivière Monterrey, d'après le GPS, mais qui ressemblait plus à un fossé infesté de mauvaises herbes, maintenant.

Lon arrêta la voiture à un demi-pâté de maisons de là.

— Je vais me garer ici, expliqua-t-il. Si ce gosse peut soulever les voitures, je n'ai pas envie de lui fournir une arme.

Je regardai autour de nous et fis de mon mieux pour réfréner mon angoisse grandissante. Je me demandais combien de temps nous aurions avant que quelqu'un brise l'une des vitres de Lon pour lever les voiles avec le SUV après en avoir bidouillé les câbles.

En réponse à mes craintes, il tapota le tableau de bord.

— Il est mieux protégé que Fort Knox.

— Et Telly ? Et s'il traînait avec d'autres Terrestres aux penchants amplifiés ? On s'apprête peut-être à entrer dans un vrai nid de frelons.

— Heureusement que je dispose d'un système de détection précoce, répondit-il.

Ouais, je me sentais un peu plus en sécurité sachant qu'il sentirait le moindre changement d'émotion. Il tendit la main vers mes jambes et la plaça entre mes genoux.

— Eh ! m'exclamai-je, d'une voix un peu trop pleine d'espoir pour sonner comme une vraie protestation.

— Ne rêve pas. Bouge.

Il plonge la main sous mon siège et en tira son Lupara vintage à canon scié.

— Je me souviens distinctement t’avoir demandé de ne pas apporter ce truc, me plains-je.

— J’ai eu l’impression que tu me lançais un défi.

Les lignes fines aux coins de ses yeux plissés se crispèrent et sa bouche trembla.

— Ça vaut toujours mieux que ton vrai fusil, je suppose. Au moins, tu peux le cacher, celui-là.

— De rien. Allez, viens.

Nous descendîmes un trottoir totalement fissuré, mon jean effleurant des herbes sèches et mortes. Le pont qui s’étendait en parallèle avait connu des jours meilleurs. Son béton était marbré et délabré, ses poutres rouillées. Le dessous incurvé au-dessus du lit asséché de la rivière était caché dans l’ombre. S’il y avait quelqu’un là-bas, on ne pouvait pas le voir... mais il ne pourrait pas nous voir non plus.

Lon me fit m’arrêter à l’endroit où le trottoir se terminait et où commençait la pente poussiéreuse du lit de la rivière. Au bout d’un moment, il regarda autour de lui et sortit le Lupara de l’intérieur de sa veste. Il leva deux doigts et fit un signe de tête vers l’ombre sous le pont. OK, on était deux contre deux. Avec un peu de chance, il ne s’agirait pas de deux immenses loubards avec le penchant de contrôle de la température amélioré de Merrimoth. Mais quand nous fîmes quelques pas prudents le long de la pente abrupte, suivant un chemin tracé à travers les herbes sèches, nous ne vîmes aucun cracheur de feu couvert de muscles, ni aucun troll monstrueux prêt à nous demander un tribut. Il n’y avait que trois tentes de camping en loques le long du lit de la rivière, quelques chaises de jardin et deux garçons occupés à bavarder et à rire.

L’un d’eux avait les cheveux sombres, mais nous tournait le dos. L’autre devait avoir seize ou dix-sept ans. Difficile à dire. Je ne voyais que son profil. Mais il parlait d’une voix rauque et animée, l’air de supplier l’autre garçon de faire quelque chose.

— Allez, montre-moi.

Je songeai que nous étions peut-être sur le point d’interrompre un échange de taillage de pipes sordide, mais assez torride, entre deux voyous

des rues. Si c'était le cas, nous devrions peut-être... attendre que ce soit terminé. Inutile de gâcher un si bon spectacle. Lon me lança un regard en coin. Je haussai les épaules. Je devais être la seule à avoir l'esprit mal placé, parce que le garçon n'essayait pas de flirter avec l'autre, il était en train de tirer un sac vers lui.

— Tu ne peux pas en avoir. Oublie.

— Juste une goutte.

— Tu as trois-cents dollars enterrés sous ta tente ? Je ne crois pas. Mais si tu veux être mon équipier, tu peux faire en sorte de le mériter.

Pendant que le garçon hésitait, celui aux commandes écarta le sac hors de portée. Il pouvait s'agir d'un vieux sac à dos. Difficile de dire si ses cheveux étaient juste coupés court ou rasés, mais il avait bien une auréole bleue. Je me concentrai sur sa voix tandis que Lon et moi nous rapprochions.

— Tu veux que je t'aide à le vendre ?

— Mes réserves s'amenuisent trop à mon goût, je dois me réapprovisionner. Je veux que tu m'aides à obtenir un peu plus de cash.

— Je croyais que tu l'avais volé. Pourquoi ne pas en piquer plus ?

— Je ne peux obtenir ça qu'à deux endroits, et la personne à qui je l'ai chouravé... je ne peux pas retourner là-bas. Et puis, il n'en avait pas beaucoup plus, et je ne veux pas d'une came au rabais. Cette fois, je dois aller directement à la source, et le type dispose d'un gros système de sécurité. Je vais avoir besoin d'argent pour acheter de l'équipement neuf qui me permettra de le contourner. Je parle d'un attirail du niveau de James Bond... des découpeurs plasma, du C-4, un logiciel de piratage. Tout ça a un coût. J'ai besoin que tu m'aides à vider quelques coffres-forts et caisses enregistreuses.

— Je croyais que vous en aviez terminé avec ça, Noel et toi.

Quel fils de flûte.

— Noel était un froussard. Tu veux m'aider, ou pas ?

Il plongeait la main dans son sac à dos et en sortit quelque chose. Après avoir ôté un emballage de papier bulle, il le leva sous les yeux de l'autre gosse. C'était une petite bouteille transparente au bouchon de liège, remplie d'un liquide rouge vif. Elle ressemblait tout à fait à l'un de mes récipients médicaux.

— Waouh, s'extasia le garçon, en salivant presque. Ça coûte combien ?

L'autre enroula à nouveau la bouteille dans le papier bulle et la rangea dans le sac à dos.

— Cinq mille balles. Vingt-cinq doses de jus bionique, répondit-il fièrement.

Il referma son sac et le posa au sol derrière sa chaise. Comme s'il voulait mettre un peu plus de distance entre lui et le garçon potelé aux yeux avides.

— Assez pour accroître vingt-cinq penchants ordinaires.

Du jus bionique.

Je regardai Lon. C'était une putain de potion médicinale. Un élixir. C'était forcément ça. La bouteille à l'ancienne aurait tout aussi bien pu disposer d'une étiquette « concoctée par un magicien occulte » ! Mon sang bouillonnait. J'en avais assez d'être furtive.

Un nuage de poussière s'éleva sous mes pieds quand je fonçai au bas du talus, sans me soucier de savoir s'ils m'entendaient ou pas. Il n'y avait pas grand-chose d'assez lourd pour que ça vaille la peine de nous le lancer – des tentes, des cartons et des chaises de jardin. Aucune voiture dans les environs immédiats. Mon sang chantait presque tant j'avais envie d'absorber une tonne de courant pour lui envoyer une décharge dans les testicules.

Les deux garçons levèrent la tête, stupéfaits, quand j'arrivai vers eux en courant. Ils bondirent tous deux de leur chaise. Le Lupara de Lon cliqueta à côté de moi.

— Où est mon argent, espèce de petit con ? hurlai-je.

Telly me lança un regard pas du tout apeuré.

— Tu l'as caché dans un trou sous l'une de ces tentes ? Ou bien c'est Noel Saint-Hill qui le gardait pour toi quand tu l'as écrabouillé sous cette foutue voiture ?

Le deuxième garçon émit un son surpris. Il tourna un regard nerveux vers Telly.

— C'était la première personne que tu tuais avec ton nouveau penchant bidouillé ? Blessier des femmes ne suffit plus, pour toi ? Parce que tu as brisé les os de ma partenaire, à cause de ta petite ruse avec la peinture, dans mon bar.

— Si vous vouliez m'arrêter, vous auriez peut-être mieux fait de l'amener, elle, répondit Telly d'une voix égale et défiante. Parce que vous

auriez eu plus de chance d'y parvenir avec son penchant de peur qu'avec un surfeur aux cheveux longs armé d'un fusil.

Un coup de feu retentit. Les garçons plongèrent sur le côté et un nuage de poussière s'éleva de la terre craquelée près des pieds de Telly.

— Bordel de merde ! s'exclama le deuxième garçon tout en trébuchant à reculons dans une chaise de jardin renversée.

— Les balles priment sur les penchants, lança Lon tandis que mon oreille tintait encore.

Le visage de Telly devint cramoisi. Il était furieux. Il fit un geste de la main et le bras de Lon suivit le mouvement. Il se raccrocha au fusil, bien que Telly fasse tout son possible pour lui arracher des doigts. Le gosse m'avait fait la même chose au bar avec mon caducée, sauf que contrairement à moi, Lon ne fut pas pris par surprise. Il se raccrocha à l'arme tandis que Telly grognait de frustration. La scène ressemblait à un mauvais spectacle de mime.

Mais juste au moment où je pensais que Lon allait gagner ce bras de fer, le Lupara s'envola en travers du lit de la rivière, avant d'atterrir dans une pile de mauvaises herbes sur la rive opposée. Pourquoi avait-il abandonné ? Une seconde plus tard, j'avais ma réponse. Une sensation surnaturelle familière me traversa comme un troupeau de chevaux au galop. Une lumière explosa autour des épaules de Lon et son auréole doubla de taille, avant de s'enflammer en un ovale doré qui recouvrit ses épaules. Deux cornes rouges en spirale jaillirent de la racine de ses cheveux, au-dessus des tempes, et se recourbèrent autour de ses oreilles.

Les deux garçons se figèrent, yeux écarquillés. Une tache sombre se déploya au niveau de l'entrejambe du gamin costaud. Telly était bouche bée.

— Ça a effacé ce petit sourire arrogant de ton visage, hein, remarquai-je. Et tout ça sans avoir à prendre de jus.

Avant qu'il ait pu répondre, le garçon qui avait pissé dans son pantalon fit volte-face et décampa, remontant sur la rive opposée en courant. J'envisageai brièvement de le tacler au sol, mais on n'avait pas besoin de lui. Pour l'instant, je voulais concentrer mon attention sur le problème principal.

— Ton ami t'a lâché, Telly, lançai-je.

Il tressaillit en m'entendant prononcer son nom, mais à peine.

— Tu vas peut-être le tuer aussi, quand tu le retrouveras plus tard.

Il passa une main tremblante sur son crâne rasé.

— Qu'est-ce qu'il y a dans le sac ? l'interrogeai-je.

Il était posé au sol à quelques mètres de Telly.

— On dirait que tu le sais déjà, répondit-il.

— À qui tu l'as volé ? demanda Lon.

Il tourna un regard nerveux vers Lon, mais ne répondit pas. Ce petit sac à merde ne savait pas que Lon pouvait lire dans ses pensées, maintenant. Il se tourna plutôt vers moi.

— Je vais te rendre ton argent.

— Oui, c'est ce que tu vas faire. Mais qu'est-ce que tu comptes faire en ce qui concerne les dégâts causés à mon bar ? Les revenus perdus ? Et tu as brisé les os de ma partenaire.

— Je n'ai rien fait du tout. Ce n'est pas ma faute si elle a été maladroite.

La fureur et l'adrénaline se déployèrent dans ma poitrine.

— Tu vas payer pour ça, petite merde.

Je puisai dans l'électricité autour de moi et m'avançai vers lui, réduisant la distance entre nous. Il n'était plus qu'un petit lapin nerveux et piégé, les muscles tendu, prêt à bondir. Mais il ne pouvait pas abandonner son sac à dos. Il était entre nous et je lus un désir désespéré dans son regard quand il baissa les yeux vers lui. Je puisai dans le courant électrique présent au-dessus du pont et l'absorbai en moi. Une chaleur piquante se développa dans mes cellules.

J'entendis Lon aboyer mon nom derrière moi, mais j'étais si près. Telly et moi bondîmes vers le sac à dos en même temps. Nous posâmes tous deux les mains dessus. Sauf que mes mains étaient un peu plus dangereuses que les siennes. J'insufflai du Heka embrasé dedans et en projetai une décharge à travers la fermeture en métal que je serrai entre mes doigts.

Comme beaucoup de magiciens talentueux, mon corps était résistant aux décharges électriques. Quand elles y entraient, en tout cas. Le moment où elles ressortaient était une tout autre histoire. J'avais besoin de graphite pour équilibrer les choses, parce qu'une fois l'électricité liée à mon Heka, elle déraillait un peu.

Je n'avais pas de graphite.

La force du choc propulsa Telly dans les airs. Avec un cri de douleur, il s'écrasa au sol et glissa sur la surface. C'était exactement le résultat que je

cherchais. Sauf que le recul me frappa aussi. Je sentis le moment exact où cela se produisit. Je sus que j'allais bientôt avoir mal et me retrouver avec quelques cheveux roussis.

Mes doigts se figèrent au niveau de la fermeture. Une douleur brûlante bombarda mes cellules tandis que mon corps formait un circuit fermé avec le métal. L'espace d'un instant, la douleur fut si insoutenable, si brutale que je ne vis qu'une lumière blanche. Mon esprit se vida. Le monde entier disparut. Tout... se réinitialisa.

J'avais déjà vécu ça. Je ne pouvais que laisser faire et y survivre. Attendre que le cauchemar se termine. Ça ne prendrait que quelques secondes, même si ça semblerait durer une éternité. Quand le choc s'amoindrit, je sentis un drôle de grondement silencieux. Comme si j'étais eu milieu d'un tremblement de terre. On était en Californie, c'était possible. Et je savais que ce grondement n'émanait pas de moi.

Les muscles de ma main étaient à deux doigts de se décriper. Je sentis le changement au moment où il se produisit. Où la douleur se transforma. Du Heka électrique me parcourait encore. C'était une sensation horrible, mais pas aussi vive et débilitante que le choc lui-même. Mes os se transformèrent en gelée. Et au moment où mes jambes commencèrent à céder sous moi, je sentis l'odeur de Lon. C'était drôle, hein ? Je le sentis. Pas son shampoing, son chewing-gum à la cannelle ou sa veste en cuir. Juste lui. L'odeur que j'identifiais sous tout le reste. Celle que je humais quand je me réveillais au lit et qu'il avait passé un bras autour de ma taille.

C'était là que se trouvait son bras à cet instant. Il m'attira contre lui au moment où le monde réapparaissait dans un rugissement.

À moins de dix mètres de là, une énorme forme noire tomba de sous le pont. Quand elle heurta le sol, ce fut comme si une bombe avait explosé. Mes os s'entrechoquèrent. Mes dents claquèrent. Un énorme nuage de poussière et de terre s'éleva dans l'air. Un raz-de-marée. Lon fourra mon visage contre sa poitrine et me couvrit de son corps.

Nous toussâmes de la poussière. Elle me piquait les yeux et recouvrait mes lèvres. Au bout de quelques instants, quand tout commença à s'éclaircir, je découvris ce qui avait causé tout ça : une épaisse plaque d'acier d'environ cinq mètres de long et un mètre cinquante de hauteur était étalée en travers du lit de la rivière, écrasant l'une des tentes et deux chaises

de jardin, dont les pieds pliés dépassaient de sous la plaque comme les pattes d'un cafard mort sous une botte.

Je me protégeai les yeux d'une main et levai la tête. Une énorme section de poutre externe longeant le pont de chemin de fer était manquante. Ce connard télékinétique s'était servi de son penchant amélioré par magie pour détacher un morceau du pont.

Je scrutai la zone. Aucun signe de Telly. Il avait réussi à faire diversion le temps de s'enfuir. Si je n'avais pas été en train de tousser de la poussière, j'aurais hurlé de frustration. Mais c'est alors que je sentis une odeur de brûlé et baissai les yeux sur mes mains. Roussi par ma décharge de Heka et taché d'une ligne de peinture rouge, son sac à dos rempli de jus bionique pendait de la lanière accrochée à mon poignet.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 13

Au loin, quelques personnes gravitaient vers le pont, cherchant la source du fracas horrible qui avait résonné dans tout ce quartier à l'agonie. Nous prîmes le sac à dos avec nous et remontâmes là où nous nous étions garés. L'espace d'un instant, je paniquai en voyant une voiture noire nous dépasser. Les fenêtres étaient trop sombres pour distinguer quoi que ce soit à l'intérieur ; il aurait pu s'agir de n'importe qui. J'étais parano. Personne ne me suivait. Je ne pouvais pas me mettre à soupçonner toutes les voitures noires que je voyais, ou j'allais finir par devenir folle.

Une fois de retour au SUV, nous claquâmes les portières et échangeâmes un regard.

— Tu sais quoi, commença Lon, le garçon qui n'a pas réussi à récupérer le coffre-fort sous le comptoir du Diablo Market il y a quelques jours semble avoir gagné en force, depuis.

— Sans blague.

— Tu vas bien ?

Il m'avait déjà posé la question deux fois.

— Tu trembles, précisa-t-il.

— L'électrisation par Heka ne doit pas être bonne pour mon cœur. C'est presque pire que d'être frappé par la foudre.

Il passa son pouce sur mon sourcil, essuyant la terre qui maculait ma peau. Je lui ébouriffai les cheveux pour les épousseter. Quand nous eûmes fini de nous nettoyer l'un l'autre comme des singes, je fouillai dans le sac à dos. À l'intérieur, je trouvai : une unique bouteille de liquide rouge, une boîte de morceaux de sucre, un compte-goutte en verre, un livre de chimie de lycée et un sac refermable rempli de pièces de monnaie. Je n'aurais pas été surprise d'apprendre qu'il s'agissait des pièces à l'intérieur de la caisse

du Tambuku. Mais évidemment, elles étaient impossibles à identifier. Il n'y avait rien de bien intéressant mis à part la potion médicinale.

Nous le levâmes à la lumière chacun notre tour, scrutant l'intérieur du verre.

— Je me demande si le gosse prenait de multiples doses de ce truc pour accroître son penchant à ce point-là, ou si une seule dose fonctionne de manière progressive ? dit Lon.

— Selon mon expérience, une seule dose finirait par se dissiper. À mon avis, Telly prend des doses régulières pour se renforcer.

— Tu as déjà vu un produit médicinal de cette couleur ?

— Je ne crois pas. Je devrais pouvoir feuilleter quelques livres, chez moi, pour voir si je peux recouper des infos. Mais si j'avais déjà vu une recette de « Jus de penchant bionique », je pense que je m'en serais souvenue.

— J'ai sûrement les mêmes livres que toi dans ma bibliothèque, marmonna-t-il en secouant le liquide.

Je n'en doutais pas. Je regardai par la fenêtre, observant la rue avec méfiance.

— Telly a dit que ses réserves de potions s'amenuisaient, sa force va donc peut-être commencer à décliner, et il ne sera plus aussi incontrôlable.

— Si cette bouteille est tout ce qu'il avait, il va tenter de te la reprendre.

Ah. Je n'avais pas pensé à ça.

— Il sait qui tu es, reprit Lon. Il connaît le bar. Il a déjà tué quelqu'un. Il nous aurait tués aussi, si on s'était trouvé quelques pas plus au Nord.

— J'ai peut-être bien fait de fermer le bar.

— Quand est-ce que ton artiste doit venir repeindre les triangles d'entrave ?

— Elle est au Colorado pour les vacances, alors elle ne pourra venir qu'après Nouvel An. J'envisageais d'ouvrir quelques jours avant ça, mais ce n'est peut-être pas une bonne idée. S'il n'y avait que moi...

— Mais il n'y a pas que toi. Tu dois penser au reste de ton personnel. Aux clients.

Il me rendit la potion et tapota des doigts sur le volant.

— À ton avis, combien de temps durent les effets de cette potion ?

— La plupart de mes produits médicaux ne fonctionnent que quelques heures... une journée maximum. Je n'ai jamais rien vu s'étendre plus que ça.

— Alors il va en chercher plus, dit Lon.

— Il a dit qu'il n'existait que deux sources de ce produit ; une grande et une petite.

Lon hocha la tête.

— Le fabricant et le distributeur.

— Ce serait logique. Et si Telly a besoin d'argent pour s'infiltrer dans la réserve du fabricant...

— Il va peut-être reconsidérer ses plans et se tourner vers la plus petite source, finalement, termina Lon.

— La voisine fouineuse a dit que Telly ne vivait pas en ville. D'après elle, il vient peut-être de La Sirena ou d'ailleurs sur la côte. Si c'est vrai, c'est peut-être aussi le cas du distributeur. Après tout, Merrimoth a bien obtenu sa dose de quelqu'un.

— Mais la vague de crimes s'est produite ici, rappela Lon. Et Telly n'a pas pu commettre tous les vols. Trop d'entre eux se sont produits la même nuit, et il y avait trop de penchants différents.

Je hochai la tête.

— Il y a plus de dealers à Morella.

— La manière la plus simple de trouver un dealer de drogue normal, c'est d'aller voir les consommateurs et de leur demander où ils l'ont achetée.

— Suivre les récits concernant des penchants bioniques. Pour découvrir si quelqu'un peut nous dire où il a acheté ça.

— Exactement, acquiesça Lon.

— Et en attendant, je pourrais peut-être en découvrir plus concernant la potion. Combien de temps durent ses effets, et tout ça.

— Je peux t'aider dans tes recherches sur les potions.

— Ouais, on pourrait faire ça... ou on pourrait tenter une approche plus directe. Je connais un dealer de drogues, après tout.

Lon tourna la tête et marmonna une série de jurons.

— Allez. Hajo se comporte de manière exemplaire depuis que je lui ai repris la potion de vassal. Je pourrais l'appeler. Le convaincre de me rencontrer quelque part.

Lon grommela. Il avait beau ne pas aimer ça, il savait que j'avais raison. Si quelqu'un dealait de la drogue bionique à Morella, Hajo pourrait peut-être nous obtenir un nom.

— Je l'appellerai ce soir après le dîner, dis-je, entendant des sirènes de police au loin. Pour l'instant, on ferait mieux de partir d'ici.

Je sortis ma Jetta du parking de chez Kar Yee et suivis le SUV de Lon jusque chez lui. J'arrivai à dix-sept heures précises. « Ne sois pas en retard », avait insisté Jupe, et on avait réussi tout juste.

Argh. Un dîner de famille avec Rose.

Lon affirmait s'être occupé de tout avec elle. J'étais sur le point de découvrir si c'était vrai. Je pouvais le faire. Oui. J'étais prête, j'allais entrer la tête haute et tout irait très bien.

Tandis que je fermai ma portière, toute la troupe passa la porte : Adella, Rose, M. et Mme Holiday, tous menés par Jupe.

— Tu es là ! s'exclama-t-il en me rejoignant, ses boucles en tire-bouchon rebondissant autour de son visage.

— Je te l'avais dit.

Il m'adressa un énorme sourire éclatant et me serra contre lui.

— Bon sang, je ne suis restée absente qu'une nuit, rappelai-je contre ses cheveux.

En secret, j'étais contente qu'il soit si heureux de me voir. Ça consolidait mon courage vacillant.

— Que quelques heures, même.

— Dix-sept heures, rectifia-t-il avec sa précision mathématique habituelle.

Quand il s'écarta de moi, il baissa la tête vers ma poitrine, avant de les relever aussitôt. Il avait les yeux écarquillés. Il se mordit l'intérieur de la bouche et émit un drôle de son, avant de se détourner pour faire signe à Foxglove de retourner dans la maison.

Une chaleur se déploya sur mon visage.

Pourquoi avais-je enfilé la chemise de Kar Yee ? Elle était bien trop serrée. J'envisageai de courir me changer. Je n'étais peut-être pas assez habillée, de toute façon. Mais quand je lançai un regard rapide aux autres, je découvris que tout le monde était vêtu de manière assez décontractée. Adella portait même un jean. Mais son haut ne faisait pas ressembler sa poitrine à des ballons de plage.

Je plaquai un sourire sur mes lèvres et saluai tout le monde d'un faible « bonjour ».

Rose me parcourut des yeux et m'étudia à travers les lunettes perchées sur son nez. Je me préparai au pire.

— Bonjour, Cady. Tu as l'air en meilleure forme, aujourd'hui.

Euh... était-ce une pique ? Elle me souriait. Aimablement. Était-ce feint ? Essayait-elle de me dire que mes seins étaient un spectacle obscène, une preuve supplémentaire de sa théorie selon laquelle je n'étais pas digne de faire partie de la vie de Jupe ?

— Vous n'étiez pas en train de pourchasser des voleurs, cette fois, je suppose, continua-t-elle en enfonçant deux doigts dans ses cheveux courts et argentés pour les ébouriffer.

— En fait...

— Vous les avez attrapés ?

— Pas encore.

Elle sourit à nouveau.

— Je suis sûre que vous le ferez bientôt. Tu aimes les fruits de mer ?

Attendant toujours la phrase cinglante qui ponctuerait ces mots, je répondis avec hésitation :

— Euh, oui ?

— Tant mieux. On va à Cypress House, près de l'eau. Tu y es déjà allée ?

— Non.

— On a une réservation permanente, expliqua Mme Holiday. On y va tous les ans.

— Je devrais peut-être aller me changer rapidement...

— C'est un endroit décontracté, ne t'inquiète pas, m'assura M. Holiday.

— Le genre d'endroit qui te donne des marteaux en bois pour casser les carapaces de crabes sur la table, ajouta Lon.

— C'est génial, intervint Jupe, qui s'était remis de la manière dont je lui avais exhibé mes airbags au visage. On se retrouve avec des entrailles de crabe partout. Une fois, j'ai reçu de la cervelle de crabe dans l'œil. Mais Cady, écoute...

— J'écoute.

— ... ils ont ces trucs qui s'appellent des crevettes tachetées. Ce sont les plus grosses crevettes que tu aies jamais vues, et elles ne sont disponibles qu'à certaines époques de l'année. Ils les font griller directement dans leur coquille. Oh, et normalement, il y en a trois par assiette, mais je peux en manger une douzaine.

— C'est impressionnant, marmonnai-je.

— Elles sont bonnes, mais je suis d'accord avec Lon. Je préfère de loin les crabes dormeurs, dit Adella en agitant les sourcils comme Jupe le faisait toujours.

— Pourquoi choisir ? répliqua ce dernier en haussant les épaules. C'est Grand-mère qui paie.

La matriarche des Giovanni esquissa un doux sourire et lui ébouriffa les cheveux.

— C'est vrai. Commande tout ce que tu voudras, mon bébé. Alors, comment on y va, Lon ? Tu penses qu'on pourra tous rentrer dans ton SUV ?

— Si ce n'est pas le cas, on attachera la pipelette sur le toit.

— Oh, ouais ! Ne me tente pas ! Je le ferai ! assura Jupe d'un air rayonnant. Tu crois qu'on se ferait arrêter ?

— Je pense que tu te retrouverais bombardé d'insectes, répliqua Adella. Tu peux t'asseoir sur mes genoux.

— Hors de question ! Tu me chatouillerais.

Ils continuèrent de se disputer sur l'endroit où chacun s'assiérait, et finirent par se tasser dans le SUV un par un. Rose me donna une tape sur l'épaule en me dépassant. C'est alors que je compris : elle était sincère. Elle ne m'avait pas jugée. N'avait pas employé de ton accusateur. Venais-je d'être acceptée ? Je regardai Lon, incrédule, tandis qu'il l'aidait à monter sur le siège passager. Qu'avait-il bien pu dire à Rose pour la faire changer d'avis ? Il me fit un petit clin d'œil comme pour me dire « Je te l'avais dit, j'ai réglé le problème. »

Je dus faire un gros effort pour ne pas me mettre à pleurer.

## Chapitre 14

Deux heures plus tard, nous étions tous affalés sur nos chaises, grognant et l'estomac plein. Le personnel du Cypress House nous avait installés sur une terrasse extérieure fermée ornée de lumières blanches scintillantes. Elle donnait sur l'océan sombre et un sentier sinueux et éclairé menait à un bosquet de cyprès situé sur un promontoire au-dessus de l'eau. C'était un endroit très agréable, mais décontracté, comme ils l'avaient dit. Et j'étais surprise par la facilité avec laquelle je me sentis à mon aise avec les Giovanni.

Imaginez un peu ça.

Je ris aux histoires de famille. Jupe et moi racontâmes même certaines des nôtres. J'avais le sentiment de faire partie de quelque chose. C'était comme si j'étais la bienvenue parmi eux, et que tout irait bien, pour finir. C'était pathétique, l'intensité avec laquelle je désirais leur acceptation. De manière tout à fait rationnelle, je savais que si j'avais été couchée sur le canapé d'un psy, occupée à fouiller dans les recoins sombres de mon cerveau, j'aurais pris conscience que c'était à cause de ma relation tordue avec mes parents détraqués. Bien sûr que oui. Mais savoir quelque chose et en faire l'expérience étaient deux choses différentes.

Lon m'adressa un petit sourire approbateur à un moment où personne ne lui prêtait attention. Je crus l'entendre soupirer de bonheur à ce sourire. Et à mesure que le dîner progressait, il se transforma en quelque chose de plus audacieux. Il me lança des regards pornographiques depuis l'autre côté de la table, glissant son regard lourd sur mes seins pressés dans mon chemisier trop serré. L'un de ses regards me donna la chair de poule, et son expression si suffisante me fit comprendre qu'il le savait. C'était un peu romantique, si l'on oubliait que j'étais entourée de sa belle-famille et que Jupe était en train de mutiler joyeusement le cadavre de plusieurs crabes avec son maillet

en bois. Il ne parvint pas à manger la douzaine de crevettes promises, mais il se rattrapa avec les crabes. Assis entre moi et Adella, il était désormais occupé à se plaindre de maux d'estomac.

— Je crois que je vais exploser, gémit-il.

— Vraiment ? demanda Adella.

Ses cheveux étaient noués en arrière avec un foulard, ce soir ; sa masse de boucles bouffantes était exactement de la même taille celle de Jupe. Elle enfonça un doigt dans ses côtes, le faisant sursauter sur sa chaise.

— Ne fais pas ça, Tata, plaïda-t-il. Je risque de vomir.

— Il risque de faire même pire que ça, remarqua Lon après avoir vidé son restant de bière.

— C'est vrai, admit Jupe en étouffant un petit rot. Tu ne pourras pas dire qu'on ne t'avait pas prévenue.

De l'agitation dans le restaurant me fit reporter mon attention vers la porte de la terrasse. Elle s'ouvrit d'un coup et une femme afro-américaine apparut, suivie par un serveur en train de protester. Ses cheveux noirs et brillants retombaient en cascade autour de ses épaules nues, oscillant en rythme avec le bord léger de sa robe noir et or. Dressée sur de hauts talons fins et cliquetants, elle s'arrêta au milieu de la terrasse et scruta les environs. Au bout d'un moment, son long visage régalien se tourna vers nous, révélant des yeux marron en forme d'amande encadrés par des kilomètres de cils, ainsi qu'une peau parfaite couleur noix de muscade.

Elle ressemblait à une mannequin. Une mannequin avec une auréole verte au-dessus de la tête. Teintée d'éclats dorés.

Yvonne Giovanni.

*Non non non non non.*

Elle croisa le regard de Lon. Je vis la scène se dérouler au ralenti, comme si j'avais utilisé ma magie de la lune pour ralentir le temps. La stupeur étira ses traits. Avec un bruit sec, le goulot de la bouteille de bière brune se brisa dans ses mains. Il ne s'en rendit même pas compte. Ses narines se dilatèrent et il se mit sur ses pieds, puis...

Puis son visage se transforma en pâte à modeler. Ses yeux devinrent liquides et pleins d'adoration. C'était comme s'il avait vu le visage de Dieu. Il était extatique.

Mon cœur tressauta dans ma poitrine, noircit et se flétrit.

Si je n'avais pas été consumée par une jalousie furieuse, j'aurais peut-être réalisé que ce que je voyais sur le visage de Lon n'était que l'effet du penchant d'Yvonne poussé au maximum. Et si j'avais compris ça, j'aurais peut-être eu le bon sens de ne pas relever la tête vers elle.

Mais j'avais perdu tout mon bon sens et je levai la tête. Tout mon monde bascula.

J'étais éblouie. Sous le choc. Je savais ce qu'avait dû ressentir Cupidon quand il avait regardé Psyché après s'être piqué avec sa propre flèche. La femme qui venait d'entrer sur la terrasse du restaurant quelques secondes plus tôt était belle, mais cette femme-là... cette version d'Yvonne... était plus étincelante qu'une étoile. Magnifique, belle, parfaite. J'avais envie de passer des heures à l'admirer.

Comment une personne pouvait-elle être aussi... divine ?

L'espace d'un instant, un bref instant, j'entendis un chœur de murmures autour de la table, des murmures émerveillés qui firent écho à mes propres sentiments. Puis une voix sèche transperça mon hébétude.

— Yvonne Grace Giovanni ! Arrête ton cirque avant que je vienne te donner une correction.

Toute la brillance éclatante, la beauté et la bonté écrasante... s'estompèrent. La déesse disparut. Une mannequin à la retraite d'une quarantaine d'années prit sa place. Elle était toujours éblouissante. Toujours régaliennne. Mais ce n'était qu'un être humain.

Comment Rose avait-elle réussi à résister au penchant d'Yvonne ? Y était-elle immunisée parce que c'était sa mère ? Ou était-elle juste habituée ? Quelle que soit l'explication, Yvonne n'eut pas l'air surprise. Elle se contenta de prendre une grande inspiration.

— Bonjour, maman, dit-elle.

— Qu'est-ce que tu fabriques ici ? lâcha sa mère.

— C'est Noël. Je suis venue voir mon fils.

— Je t'avais dit de ne pas venir ! lança Jupe d'un ton désespéré.

Lon vint se placer entre Yvonne et la table, comme s'il avait l'intention de nous défendre d'un dragon cracheur de feu.

— Tu lui as parlé ? demanda-t-il, sourcils froncés.

Une profonde ride de colère creusa le milieu de son front tandis qu'il venait se placer devant elle. Elle tourna la tête sur le côté, s'efforçant d'éviter son regard, mais il bougea en même temps qu'elle, sans la toucher,

mais de peu. Elle finit par céder et lui rendre son regard, l'air à la fois défiant et un peu craintive.

— Elle m'a appelé la semaine dernière, marmonna Jupe à côté de moi. J'aurais dû te le dire, papa. Je suis désolé. Mais je lui ai demandé de ne pas venir... je te le jure ! Elle voulait savoir quand était le dîner et...

Lon pivota et lança un regard noir à Jupe.

— Et tu lui as dit ?

— Il n'a pas eu besoin de le faire, intervint Yvonne d'un ton amer. Vous mangez au même endroit tous les ans.

— Je lui ai dit de ne pas venir, répéta Jupe.

Il fit mine de continuer à protester, mais Lon lui lança un regard d'avertissement qui le fit taire. Ils rediscuteraient sûrement des secrets que Jupe avait cachés à son père plus tard.

Lon reporta son attention sur Yvonne.

— La cour a décidé que tu pouvais le voir de midi à dix-sept heures le jour de Noël, tant que tu me prévenais. Tu le sais depuis des années. Rien n'a changé.

— Et si j'ai changé, moi ?

— Si j'avais gagné un dollar à chaque fois que j'avais entendu ça..., maugréa-t-il.

Elle renifla, offensée, puis carra les épaules.

— Je le mérite, je suppose.

Elle l'étudia des yeux, curieuse. Puis ses épaules s'affaissèrent. Elle déglutit.

— Tu as l'air en forme, Lon.

Elle tendit la main pour lui toucher les cheveux, mais il écarta vivement la tête. Elle laissa retomber son bras le long de son corps. Elle cligna plusieurs fois des paupières et tenta maladroitement de prendre cette rebuffade avec légèreté.

— Ce n'est pas juste que tu n'aies pas un seul cheveu gris. J'ai rendez-vous chez le coiffeur régulièrement pour cacher les miens.

Elle lui adressa un doux sourire. Quand il ne le lui rendit pas, elle s'écarta de son chemin et parcourut la table des yeux.

— Tu ne me dis pas bonjour ? demanda-t-elle à Adella. Je t'ai laissé plusieurs messages, ces dernières semaines.

Adella dévisagea sa sœur pendant quelques secondes, avant de se contenter de répondre :

— J'étais occupée.

Yvonne cogna nerveusement son sac à main contre sa cuisse. Elle adressa un signe de tête à M. et Mme Holiday.

— Contentée de vous revoir, toutes les deux.

Elles ne répondirent pas.

Pour finir, Yvonne tourna les yeux vers moi. Puis mon auréole. Elle tressaillit et une étincelle de compréhension passa dans ses yeux. Oh oui, elle savait qui j'étais. En tout cas, elle savait ce que j'étais : la petite amie. Un millier d'expressions passèrent sur son visage. Au début, je crus qu'elle allait se mettre à rire ; un son vaguement cruel se coinça dans sa gorge. Puis elle eut l'air confuse. À moins qu'il s'agisse d'incrédulité. Elle jeta un coup d'œil à Lon, secoua la tête et dit :

— Je vois.

Dans ma tête, j'imaginais Yvonne comme une méchante de film diabolique. Quelqu'un qui abandonnait son fils pour aller faire la fête, qui était accro à la cocaïne et qui avait survécu à cinq séjours dans les centres de désintoxication les plus exclusifs du pays. Qui avait trompé Lon ouvertement, avec un nombre incalculable d'autres hommes. Qui l'avait entaillé au couteau devant la cour de justice, le jour de leur divorce. Que le juge avait décrété inapte à voir son propre enfant sans la présence d'un autre adulte.

Quelqu'un en qui sa propre famille avait cessé de croire des années plus tôt.

Mais maintenant qu'elle se tenait devant moi, ressemblant moins à un monstre qu'à une personne ayant foutu sa vie en l'air de manière irréparable, je ne savais pas quoi lui dire. Je n'éprouvais pas vraiment de compassion, mais j'étais quand même désolée pour elle.

Elle se racla la gorge et me dit :

— Je suis la mère de Jupe.

Il me fallut un instant avant de réaliser que cette remarque était une revendication. Une partie sauvage de moi se hérissa. L'espace d'un bref moment, je me vis sauter sur Yvonne et lui arracher les yeux. Je pourrais peut-être invoquer le pouvoir de la lune et l'entraver jusqu'à ce qu'elle me supplie de la libérer.

Puis Jupe glissa sa main dans la mienne sous la table. Il tremblait. Mon cœur fondit un peu à ce geste. Je repliai les doigts autour des siens. C'était lui, qui comptait ; pas moi ou mes insécurités. Il comptait sur moi. Je devais agir en adulte. Je me contentai donc de répondre :

— Je suis là, maintenant.

Il m'étreignit les doigts. Je fis la même chose.

Ses bracelets en or cliquetèrent autour de son poignet quand elle leva la main pour repousser ses cheveux derrière son épaule.

— Je suis sûre que vous avez entendu des histoires, me dit-elle. Souvenez-vous que tout ce que vous avez lu dans les tabloïds n'est pas vrai. J'ai dû porter plainte pour certains de ces articles.

Croyait-elle vraiment que je passais mon temps à chercher de vieux articles d'elle en ligne ? J'étais désolée pour elle, mais mis à part quelques recherches quand j'avais rencontré Lon, son nom ne s'était jamais retrouvé dans mon historique. Je n'avais pas besoin de me torturer en regardant des photos de son corps parfait prenant la pose dans des lieux exotiques, en me demandant si c'était Lon qui avait pris ces photos, ou ce qu'ils avaient fait ensemble une fois la séance terminée.

— Quelle est la vraie raison de ta présence, Yvonne ? demanda Lon. Tu n'obtiendras plus un centime de ma part. Même s'ils ont encore saisi ta maison, je m'en fiche.

— Pourquoi faut-il que tu m'embarrasses devant notre fils ? Ma maison va très bien. Et je te ferai savoir que je travaille. J'ai un nouveau contrat de mannequinat. Je suis sobre depuis six mois et je vais à des réunions de soutien. Tu le sauras, si tu répondais au téléphone.

Elle parcourut la table des yeux et ajouta :

— Si un seul d'entre vous répondait à son foutu téléphone, mis à part Jupiter !

Un silence s'abattit autour de la table, puis Adella lança un regard sombre à Yvonne.

— Je répondrai au téléphone quand ce sera le médecin légiste me demandant de venir identifier ton corps.

Bon Dieu.

— Adella ! s'exclama Rose.

Cette dernière regarda Jupe et marmonna une excuse.

— Addy..., plaïda Yvonne.

— Ne m'appelle pas « Addy ». Ne te pointe pas ici comme si tu méritais notre pitié. Ce que tu as fait à cette famille est impardonnable.

— Ça suffit, lâcha Rose d'une voix sèche. Jupe, et si toi, Cady et ta tante sortiez pendant que ton père et moi parlions à ta mère ?

Mais Adella était remontée et ne prêta pas attention à sa requête.

— Maman te pardonnera peut-être un jour. Lon et Jupe aussi. Mais je ne te pardonnerai jamais ce que tu m'as fait.

Qu'est-ce qu'elle avait bien pu faire à Adella ? Jupe avait l'air tout aussi surpris par ce coup d'éclat, alors quoi que ce puisse être, il ne savait pas non plus.

Les narines d'Yvonne se dilatèrent. Ses bras se raidirent le long de ses flancs et des larmes firent briller ses yeux.

— Je ne peux pas changer le passé. Je ne peux pas continuer à répéter que je suis désolée. Mais j'essaie de reprendre ma vie en main, maintenant. Ce serait plus facile si vous me souteniez un peu. Je suis installée au Landmark Hôtel, au Village, si vous voulez me contacter. Autrement, on se voit à midi le jour de Noël. Considère-toi prévenu officiellement, Lon.

Elle regarda Jupe et reprit :

— J'ai des cadeaux pour toi. Je veux que ces fêtes soient plaisantes. J'espère que toi, au moins, tu me donneras une chance, mon bébé. Je veux faire à nouveau partie de ta vie.

Tandis que le visage de Jupe se plissait sous l'effet d'émotions contradictoires, Yvonne essuya une larme, redressa les épaules et sortit du restaurant.

## Chapitre 15

**L**e trajet de retour jusqu'à la maison de Lon fut assez inconfortable. Tout le monde semblait perdu dans son monde, occupé à digérer ce qui venait de se passer. C'était ce que je faisais, en tout cas. J'avais l'impression qu'une boule de bowling me pesait sur la poitrine.

Yvonne était sobre. Yvonne voulait faire à nouveau partie de la vie de Jupe. Tout en moi répétait *non, non, non*. Pas maintenant. Tout sauf ça. Je commençais tout juste à gagner l'acceptation des Giovanni... et j'allais devoir composer avec elle aussi, maintenant ?

Si je m'étais sentie jalouse de la relation qu'Adella et Rose entretenaient avec Jupe, je me sentais tout bonnement menacée par Yvonne. Et pas seulement du point de vue de Jupe. Mes pensées s'égarèrent dans des recoins sombres, et je me demandais si le fait de la revoir avait réveillé de vieux sentiments, chez Lon. C'était facile de haïr quelqu'un qui vous avait fait du tort quand il continuait à faire ce qui vous avait poussé à le détester au départ. Mais si elle faisait vraiment des efforts pour changer ? Lon ne voulait pas de l'ancienne Yvonne diabolique, mais aurait-il envie de la nouvelle, humble Yvonne ? Ils avaient un passé en commun. Un enfant ensemble. Pouvais-je rivaliser avec ça ?

D'un point de vue logique, je savais que je mettais la charrue avant les bœufs, mais la boule de bowling sur ma poitrine était de plus en plus lourde.

Un silence maussade régna dans le SUV jusqu'à ce que le restaurant soit à plusieurs kilomètres derrière nous. C'est alors que Jupe rompit le silence.

— Je suis vraiment désolé, tout le monde. Je ne l'ai pas appelée. C'est elle qui l'a fait. Et je suis désolé de n'avoir rien dit, mais je voulais que Noël soit normal et cool. Elle a dit qu'elle voulait venir me voir, mais vous devez me croire, je lui ai demandé de ne pas venir. Écoute mes émotions, papa. Tu sais que je dis la vérité !

— Tu n’as rien fait de mal, bébé, lui assura Rose.

Lon regardait droit devant lui, les yeux rivés sur la route.

— Je ne suis pas en colère contre toi.

Ces mots parurent calmer un peu Jupe. Au bout d’un moment, il demanda :

— Vous croyez qu’elle est vraiment sobre ?

Personne ne répondit. Adella était encore furieuse et, comme Lon, elle était crispée. M. et Mme Holiday échangèrent un regard l’air de se demander si elles devraient intervenir. Je ne les avais jamais vues garder le silence sur quelque sujet que ce soit, c’était donc déconcertant de les voir se taire.

Au bout d’un moment, Rose finit par dire :

— Je ne sais pas.

Elle passa un bras autour des épaules de Jupe et l’attira contre lui, lui caressant le bras dans ce geste typique des grands-mères. Je n’avais jamais connu mes grands-parents, mais je les avais toujours imaginés comme ça, gentils et réconfortants.

C’était bizarre de se dire que quelques heures plus tôt, j’étais encore en colère contre cette femme. Maintenant, je la voyais sous un jour différent. Dieu seul savait ce qu’elle avait eu à endurer avec Yvonne. Elle aurait pu laisser Lon et Jupe sortir de sa vie. Mais elle était restée. Jupe pensait qu’elle était la meilleure personne au monde. D’accord, elle était un peu butée. Je le serais peut-être aussi, à sa place.

— J’ai envie de la croire, admit Jupe au bout d’un moment. Ça fait de moi un crétin ? À chaque fois que je la crois, elle me déçoit.

— Moi aussi, répondit Rose. Moi aussi.

Lon garda le silence pendant tout le reste du trajet. Il était lugubre et tourmenté, entouré d’un solide mur de pierre et d’un fossé rempli de crocodiles. Complètement inatteignable. Je détestais savoir qu’Yvonne pouvait avoir cet effet sur lui. J’avais désespérément envie de lui parler en privé, mais quand on arriva à la maison, Lon demanda aux Holiday d’emmener Foxglove à l’arrière avec Jupe. Une fois qu’il fut hors de portée de voix, nous nous retrouvâmes dans l’allée de devant avec les Giovanni.

— Comment tu as fait, Rose ? demanda Lon.

— Comment j’ai fait quoi ?

Lon étrécit les yeux.

— Tu sais très bien ce que je veux dire. Tu as résisté à son penchant. Comment ?

Rose remonta ses lunettes sur son nez. J'avais le sentiment qu'elle était presque embarrassée.

— Oh, très bien.

Elle poussa un soupir théâtral, puis plongea la main dans son sac et en tira un objet qui tenait dans sa paume. Il était en métal et luisait faiblement de Heka.

— Un charme ? m'étonnai-je.

— Juste un petit, répondit Rose, mal à l'aise.

— Maman ! s'exclama Adella en scrutant l'objet dans sa main. Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

Elle haussa les épaules.

— Je l'ai acheté dans une boutique de magie à Portland. La propriétaire est une sorcière, elle m'a dit se l'être procurée lors d'une vente immobilière. Elle n'était pas sûre qu'il fonctionne. Mais je l'avais sur moi la dernière fois que j'ai vu Yvonne et ça a marché... eh bien, comme un charme.

— Je peux le voir ? m'enquis-je.

Elle me le tendit. Il s'agissait d'une chevalière en argent, rendue très fine par l'usure à l'arrière. À l'avant se trouvait un cercle frappé au fer au milieu duquel était gravé un symbole magique.

— C'est une variation du Sceau de Salomon.

Lon l'observa en plissant les yeux pendant que je le retournais entre mes doigts.

— Bon sang. Je crois que tu as raison.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Adella.

— D'après la légende, le roi Salomon possédait une bague lui permettant de contrôler les démons et de parler aux animaux. Le concepteur de cette chevalière semble l'avoir adaptée pour la rendre utilisable sur les Terrestres.

— C'est pour ça que je ne pouvais pas entendre tes émotions quand Yvonne est arrivée, comprit Lon.

— Quand je l'ai vue entrer sur la terrasse, j'ai pris la bague dans mon sac à main. Ça ne marche que si elle touche ta peau. C'est ce que m'a dit la sorcière, en tout cas.

Lon était ébahi.

— Bon sang, Rose. Vous savez combien d’heures j’ai passées à feuilleter de vieux grimoires dans l’espoir de trouver un truc capable de faire ça ?

— Crois-moi, j’aurais aimé l’avoir il y a des années. Plus que ça, même, j’aimerais connaître quelqu’un qui puisse nous débarrasser de son penchant une bonne fois pour toutes.

Elle me jeta un regard furtif et demanda :

— Tu connais quelqu’un qui pourrait faire ça ?

— Moi ? Seigneur, je ne sais pas. Je n’ai jamais vu de sort capable d’un truc pareil. En plus, elle a...

Je lançai un regard interrogateur à Lon. Il m’avait dit qu’ils étaient au courant pour le sort de transmutation, comme les Holiday. Yvonne aimait exhiber ses pouvoirs, apparemment.

— Elle a déjà de la magie en elle, termina Lon à ma place.

Une magie dont je n’avais pas envie de faire l’expérience. Son penchant normal était déjà assez puissant comme ça.

— Il faudrait d’abord inverser ça, je pense, et...

Je m’interrompis et y réfléchis. En serais-je capable ? Si je pouvais ralentir le temps, alors j’étais peut-être aussi capable de ça. Mais tant de choses pouvaient mal tourner. Ce serait comme se lancer dans une opération chirurgicale sans l’avoir jamais pratiquée. C’était ce que j’imaginais, en tout cas. Et puis, Yvonne n’accepterait jamais de faire un truc pareil, alors quel était l’intérêt d’y réfléchir ?

— C’était juste une idée comme ça, dit Rose.

Je lui rendis sa bague.

— Ce que je meurs d’envie de savoir, c’est ce que tu as entendu, lança Adella à Lon. Crache le morceau. Est-ce qu’elle mentait ?

Lon nous regarda tour à tour. Tous mes nerfs tressautaient, bourdonnant d’appréhension.

— Elle était sincère.

Bon sang. Je savais que c’était égoïste, mais mon cœur se serra quand même.

Les doigts de Lon effleurèrent ma nuque.

— Le fait d’être sincère à un instant donné ne signifie pas forcément un changement durable.

— Il a raison, murmura Adella.

Rose soupira.

— Je vais aller lui parler à l'hôtel.

— Maman...

— Je veux savoir ce qu'elle compte faire. Je ne la laisserai pas gâcher le Noël de Jupe.

— Je croyais que vous vous attendiez à ce que ce soit moi qui fasse ça, plaisantai-je sans conviction.

Une seconde après avoir prononcé les mots, je me demandai si c'était trop tôt. Mais elle balaya cette remarque de la main, presque comme si elle était embarrassée.

Adella remonta son sac à main sur son épaule.

— C'est toute la différence. Si Yvonne vient à Noël, il y a de fortes chances pour qu'elle mette tout le monde de mauvaise humeur. Et apparemment, la seule manière pour toi de faire ça serait de ne pas venir, parce que Jupe a passé la journée à se plaindre que tu ne sois pas avec nous, aujourd'hui.

Ah, zut. J'étais à nouveau submergée d'émotions. C'était comme si une femme au foyer sensible avait pris le contrôle de mon corps, passant son temps à regarder des films à l'eau de rose et des pubs mielleuses.

— Alors tu es coincée avec nous, maintenant, intervint Rose. Ce qui veut dire qu'Yvonne est ton problème tout autant que le nôtre. Prépare tes défenses, si elle compte vraiment venir le jour de Noël. Légalement, elle en a le droit. Mais j'ai cette bague, maintenant, ce qui signifie que pour une fois dans ma vie, j'ai le dessus sur elle, et j'ai bien l'intention d'en profiter. Tu es avec nous ?

Ils m'observèrent tous les trois avec espoir, comme si c'était la requête la plus sérieuse du monde. Comme s'ils me demandaient de prendre une fourche et de me joindre à eux à la poursuite du monstre du village. Pour être honnête, à cet instant précis, ils auraient tout aussi bien pu me demander d'assassiner Mère Teresa.

Je regardai Rose et haussai la tête avec détermination.

— Vous pouvez compter sur moi.

Je craignis brièvement que Lon ne veuille aller parler à Yvonne, lui aussi. Mais quand Adella céda et accepta de conduire sa mère là-bas (« j'attendrai sur le parking pendant que tu lui parles », avait-elle dit à Rose), il n'eut même pas l'air d'envisager cette idée. Je lui demandai s'il allait bien. Il

s'accorda un instant avant de répondre, mais quand il m'affirma que oui, je le crus.

C'est ainsi qu'Adella partit au Village avec Rose pour parler à Yvonne dans son hôtel, tandis que les Holiday repartaient jusqu'à leur cabane. J'enfilai une tenue moins salace, à savoir un T-shirt et un pantalon de yoga (dans lequel je n'avais jamais fait une seule minute de yoga, pour info), puis Lon et moi traversâmes l'allée. Relié à la maison principale, le garage trois places de Lon aurait pu constituer un très agréable studio, avec son parquet ciré, sa climatisation centrale et son canapé récupéré chez ses parents. J'avais fait la sieste dessus, une fois, et je devais avouer qu'il était bien plus confortable que celui de Kar Yee. C'est aussi là que nous trouvâmes Jupe, assis en tailleur et occupé à étudier un manuel rempli de schémas de moteurs de Pontiac. Une vieille télé était posée sur un établi d'un côté de la pièce, sur laquelle passait *L'étrange Noël de Monsieur Jack*. C'était le petit refuge loin de la maison de Jupe ; il en avait revendiqué l'espace vide en tant que repère et sa GTO 1967 rouillée était disposée sur des parpaings sur le deuxième emplacement de parking. L'emplacement du fond était destiné à l'Audi coupé sportive argenté de Lon, qu'il conduisait rarement.

— Qu'est-ce que tu fais ? demandai-je en me laissant tomber à côté de Jupe.

— Je n'arrive pas à comprendre ce que c'est que ça, répondit-il en levant un disque en métal rouillé devant Lon. Je l'ai trouvé sous la voiture, comme s'il était tombé de quelque part.

Lon inspecta l'objet quelques instants.

— Je pense que ça fait partie de la climatisation. Quatre tuyaux doivent être fixés à ces trous pour aspirer l'air frais.

— Oooh. Je vais le mettre sur la pile avec les trucs de compresseur.

Lon lui rendit le disque et s'assit du côté opposé de lui.

— Tu vas bien ? demanda-t-il.

— Ça dépend, répondit Jupe en se tournant vers lui. Est-ce que je vais avoir des ennuis parce que je lui ai parlé ?

— Je t'ai déjà dit que non.

— Je voulais juste m'en assurer. Où sont Grand-mère et Tata ?

— Elles sont parties lui parler.

— Ah.

Il étira ses longues jambes et jeta le manuel au sol.

— Je n'ai pas envie que tu te fasses de faux espoirs, Jupe.

Il haussa les épaules.

— Je sais. Mais il n'y a rien de mal à espérer. C'est ce que tu as déjà dit... pas pour elle, mais ça s'applique quand même, non ?

Lon émit un son frustré.

— Qu'est-ce que tu en penses, Cady ? m'interrogea Jupe en levant ses yeux aux longs cils vers moi.

— Seigneur, je ne sais pas.

Qu'est-ce que j'étais censée répondre ?

— Je suppose que j'ai entendu trop d'histoires sur son compte. Elle me fait me sentir en colère pour vous deux, et un peu jalouse, aussi.

Il plissa le nez.

— Pourquoi tu serais jalouse ?

Bon Dieu, allais-je vraiment me laisser entraîner là-dedans ?

— Parce qu'elle est belle et...

Et quoi ? Qu'est-ce que je pouvais dire ? Que son père avait dû la baiser Dieu seul savait combien de fois, au fil des années ? Il était fou amoureux d'elle et... quand Lon et moi parlions par code avec notre « tu es ma personne préférée », ils s'étaient sûrement promis un amour éternel entre mannequin et photographe, avant que tout déraile. Ils avaient dormi dans le même lit et il lui avait peut-être même fait à dîner, comme pour moi.

Et puis il y avait le plus important : elle avait donné la vie à Jupe. À cause de ça, Lon et Yvonne partageaient un lien que Lon et moi n'avions pas. Comment rivaliser avec le passé d'un couple qui ne resterait jamais dans le passé ?

Mais je ne dis rien de tout ça.

— Je suis jalouse parce que vous l'avez aimée tous les deux, me contentai-je de dire.

— Tu ne comprends pas, répondit Jupe. Elle est bousillée, vraiment.

Il se tapota la tempe et ajouta :

— Elle a une araignée au plafond.

— Je sais, approuvai-je. Et je suis désolée.

Il secoua la tête et soupira. Je regardai par-dessus sa silhouette maigrichonne et surpris Lon en train de me regarder, sourcils froncés d'un air inquiet.

Je pris la main de Jupe et glissai ma paume contre la sienne, avant d'étirer ses doigts pour les aligner aux miens.

— Je veux juste que tu sois heureux. Je pense que c'est aussi ce que veut ton père. C'est tout.

— Je le suis. Mais c'est... difficile à expliquer, finit-il par lâcher.

Je hochai la tête.

Il entrelaça ses doigts fins avec les miens.

— Tu restes à la maison ce soir, hein ?

— Oui.

Oh que oui. Si j'éprouvais des doutes à ce sujet avant qu'Yvonne entre dans le restaurant, ils s'étaient envolés, maintenant. Je ne quitterai plus jamais Lon des yeux.

Ce dernier passa sa paume sur le front de Jupe pour écarter ses boucles.

— Et si on allait regarder la télé dans le salon ? Cette fissure dans ton écran me rend dingue.

Jupe regarda le vieil écran de télévision, où Jack le roi Citrouille annonçait son projet de prendre la place du Père Noël.

— Tu m'as dit que cette fissure lui donnait du cachet.

— J'ai menti, avoua Lon.

Il donna une tape sur la jambe de son fils et se leva.

— Allez. Si on se dépêche, on pourra regarder un film interdit aux moins de dix-huit ans avant que Grand-mère revienne et nous en empêche.

— Pourquoi pas *Black Christmas* ? proposa Jupe avec un grand sourire niais.

— Seulement si Cady veut bien.

Jupe tourna son sourire enthousiaste vers moi. Comme si je pouvais lui refuser quoi que ce soit, à cet instant.

— C'est un film d'horreur ?

— Il a été réalisé par celui qui a fait *A Christmas Story*. C'est super !

Lon croisa les bras sur sa poitrine.

— Et..., l'encouragea-t-il.

— Et c'est un slasher de 1974. Une histoire de meurtres dans un dortoir d'étudiantes, expliqua-t-il en agitant les sourcils.

— Va le chercher et retrouve-nous dans le salon.

— Youpi !

Jupe sauta du canapé et sortit du garage, Foxglove à ses côtés. Pour l'instant, tout était temporairement arrangé dans son esprit d'adolescent. Et ça m'allait très bien. J'aurais vraiment aimé qu'un film ait le même effet sur moi.

— Je déteste devoir aborder le sujet, mais je dois encore appeler Hajo, rappelai-je à Lon tandis qu'il m'aidait à me lever du canapé.

— Hajo, répéta-t-il comme si c'était un gros mot.

Mais je sentais à l'expression de son visage qu'il était soulagé que j'aie changé de sujet. Il n'était peut-être pas d'humeur à parler d'Yvonne plus longtemps. Moi, je ne l'étais pas, en tout cas.

— Vas-y, qu'on en finisse, dit-il. Ce gosse pourra peut-être vraiment nous aider.

— Il a mon âge, tu sais. Ce n'est pas un gosse.

— Ne m'en parle pas, répondit-il en passant un bras autour de mes épaules. Et s'il refuse de discuter au téléphone, essaie d'organiser une rencontre avec lui dans l'après-midi.

Étant à la fois dealer et consommateur de drogues, Hajo détestait parler de quoi que ce soit d'illégal au téléphone.

— Pourquoi l'après-midi ?

— Parce que l'enterrement de Merrimoth a lieu demain matin et que je devrais sûrement y aller.

Une colère froide et sombre m'envahit.

— Pourquoi ? Tu as parlé à Dare ?

— Non. Pas du tout, répondit-il. J'y vais juste parce que c'est la chose à faire. Tu n'es pas obligée de te joindre à moi.

Je ne serais peut-être pas allée jusqu'à dire que c'était « la bonne chose à faire », mais il était normal de rendre hommage à quelqu'un qu'on avait connu. Mais moi ? Rendre hommage à quelqu'un dont j'avais contribué à la mort ? Ce n'était pas une si bonne idée. J'y réfléchis tout en laissant un message à Hajo, avant de retourner dans la maison. Normal ou pas, je ne comptais pas laisser Lon se rendre à l'enterrement tout seul. Ce n'était pas parce que j'avais arrêté de travailler pour Dare que je devais éviter tous les démons du Hellfire Club. De toute façon, ce serait presque impossible à La Sirena. Et ça faisait partie du passé de Lon, que ça me plaise ou non. Ça faisait partie du mien aussi. Et après avoir ruminé tout ça, je ne fus pas étonnée de faire des cauchemars cette nuit-là.

Au début, je rêvai que j'assistais à l'enterrement de Merrimoth, un service funéraire gris et pluvieux dans un cimetière délabré. La plupart des personnes présentes avaient des auréoles bleues et vertes qui luisaient sous leur parapluie. Mais quand je regardai les pierres tombales, je remarquai qu'à la place du nom des défunts, des symboles occultes sinistres étaient gravés dans le granit assombri par la pluie.

Je m'avançai au premier rang de la foule et découvris que la personne présidant le service n'était pas un prêtre, mais mon père, vêtu de sa tunique rituelle noire.

La tombe s'ouvrit à mes pieds. Ils n'enterraient pas un cadavre. Ils soulevaient un vieux cercueil. Et quand ils ouvrirent le couvercle moisi, je me retrouvai face au squelette en décomposition de ma mère.

Son bras remua. Elle dessina un symbole invisible dans l'air de son doigt osseux. Je frissonnai, sentant un courant de magie forte et sombre onduler dans l'atmosphère entre nous, et vis ses muscles et ses organes repousser entre ses os. Des veines et des artères apparurent, s'emplissant de sang. Son cœur se mit à battre. Sa peau se recousit, pâle et fine sur son corps de phœnix.

Des yeux vides emplirent les orbites de son crâne. Ils se rivèrent sur moi, semblables à des œufs tremblants et glissants. Quand elle ouvrit la bouche pour parler, je hurlai et me réveillai, couverte d'une sueur froide.

## Chapitre 16

La plupart des gens s'accordaient pour dire que les enterrements n'étaient pas des événements très réjouissants. Mais quand Lon et moi arrivâmes à celui de David Merrimoth le lendemain matin, il s'avéra être tout l'opposé de mon rêve : l'atmosphère ressemblait plus à celle d'une remise de prix qu'à un service funèbre.

Des voitures étaient garées sur le parking ensoleillé de la plus grande église de La Sirena. Tous les Terrestres importants à cent-cinquante kilomètres à la ronde étaient présents, sur leur trente-et-un. Je leur souris ; ils fixèrent mon auréole argentée. Certains de ces gens savaient-ils que j'étais la dernière personne à avoir vu Merrimoth en vie ?

— Tu n'as aucune raison de te sentir coupable, me dit Lon à voix basse.

— Je ne me sens pas coupable.

— J'aurais juré que si, pourtant. Tu n'as pas tué Merrimoth. Il a fait ça tout seul.

Bon sang. OK, je me sentais peut-être coupable, mais cette émotion était tellement mêlée à un millier d'autres émotions négatives : mon rêve flippant au sujet de ma mère, mon inquiétude pour Kar Yee, le stress de devoir remettre le bar en état, la déception d'avoir perdu Telly la veille... la rencontre prévue avec Hajo ce soir-là.

Et Yvonne.

Les Giovanni étaient revenus bien après minuit, après leur discussion avec Yvonne, et avaient assuré qu'Yvonne était plus lucide et humble qu'elle ne l'avait plus été depuis des années.

Tant mieux pour elle. Vraiment.

Mais il faudrait m'excuser si je ne faisais pas de pirouettes et si je ne sortais pas le champagne.

Bref, la situation présente ne faisait que détériorer mon humeur déjà angoissée. Je ne comprenais pas comment le penchant empathique de Lon avait réussi à déceler la culpabilité concernant ce qui était arrivé à Merrimoth parmi la soupe d'émotions négatives et affligées qui m'envahissait la tête. Je poussai un soupir théâtral.

Lon appuya sur le bouton qui déclenchait l'alarme de son Audi argentée. Pour être honnête, je préférais son SUV éclaboussé de boue, avec les bandes dessinées de Jupe qui jonchaient le sol. À moins que ce soit simplement dû au fait qu'à chaque fois que j'étais montée dans l'Audi, c'était pour participer à un événement lié au Hellfire Club.

— Courage, dit-il. Ça ne durera pas longtemps.

Sa main chaude et forte enveloppa la mienne et il me guida vers l'église de La Sirena, un bâtiment en stuc et en cèdre de style Mission entouré de palmiers légèrement incurvés se déployant au-dessus de son toit en terre cuite. Mes talons claquèrent sur les tuiles de mosaïques encerclant une fontaine en forme d'étoile dans l'entrée.

Lon portait un costume noir parfaitement taillé qui révélait les contours alléchants des muscles durs de ses bras et de ses cuisses chaque fois qu'il bougeait. Je lançai un regard furtif à son corps tout en or et ciselé, avec ses yeux verts plissés face au soleil californien et ses cheveux couleur miel scintillants qui effleuraient ses épaules. Il était rayonnant et hors du commun, comme la peinture d'un demi-dieu mythique, couronné de son auréole vert et or.

Bon Dieu, quel bel homme. Et il me traitait comme si j'étais à la fois une déesse et son égale. Chaque matin où je me réveillais dans ses bras (comme ce matin, alléluia !), je me sentais reconnaissante, parce que j'avais tellement de chance. C'était vraiment un bon parti.

Et vous savez quoi ? Moi aussi. À ce qu'il disait, il avait vu quelque chose de bon chez moi dès le premier jour de notre rencontre, et je commençais peut-être à le réaliser, moi aussi. Il n'y avait pas si longtemps, je luttais contre mes angoisses concernant notre différence d'âge, mais même si on aimait bien se taquiner, cet écart scandaleux entre nous ne me dérangeait pas.

Parce qu'en fait, pourquoi devrais-je me sentir intimidée ? songai-je tout en observant une femme aux escarpins luxueux et dont la coiffure avait sûrement coûté plus cher que l'assurance mensuelle de ma voiture. Après

tout, j'étais plutôt jolie. J'étais propriétaire d'un commerce florissant. J'avais des talents magiques de fou, comme disait Jupe. Et j'étais quelqu'un de bien. Alors pourquoi ne pourrais-je pas avoir un petit ami génial avec un fils génial, sans parler de mes nouveaux amis qui tenaient à moi ? Et qui d'autre avait déjà été au moins à moitié aussi trahi que moi par mes propres parents, tout en réussissant à garder la tête haute et à aller de l'avant ? Personne, voilà la réponse.

Et bon sang, même si j'avais entravé David Merrimoth avant qu'il saute de son balcon, il essayait de nous tuer... sans la moindre raison ! Bien sûr, j'aurais préféré que ça se termine différemment pour lui, mais j'avais fait de mon mieux.

Lon avait raison : je n'étais pas une tueuse. La mort de Merrimoth n'était pas ma faute. Je n'étais pas en train de me transformer en mes parents cinglés et assoiffés de sang. Je n'étais qu'une fille qui essaie de prendre les meilleures décisions dans des circonstances très anormales.

Les creux des joues de Lon s'approfondirent quand il me sourit. Je resserrai ma main autour de la sienne et balayai toutes mes mauvaises pensées de ma tête.

Nous ralentîmes le pas devant l'église. Les gens se rassemblaient devant les doubles portes épaisses en bois, discutant et fumant des cigarettes de valrivia. Lon serra quelques mains et grommela un bonjour à quelques membres du Hellfire Club, inclinant le menton en réponse à ceux qui lui faisaient signe de loin. Ses quelques brèves conversations avec d'autres personnes commencèrent toutes par « quel dommage pour David » et « je n'arrive pas à croire qu'il est mort », avant de progresser rapidement vers « où sera servi le déjeuner, après l'enterrement ? » Et ces gens étaient les pairs de Merrimoth.

L'intérieur du sanctuaire était bondé. Nous décidâmes de ne pas tenter de trouver une place sur les bancs et de rester debout contre le mur du fond. Nous n'étions pas les seuls. Quand un couple se fraya un chemin à côté de nous, Lon me fit passer devant lui, pressant mon dos contre son torse musclé. Je me détendis, soulagée par le confort apporté par son corps chaud. Il fit courir son pouce le long de l'intérieur de mon bras, de mon coude à mon poignet, avant de remonter dans l'autre sens, une caresse lente et apaisante.

— Tu es très jolie, me murmura-t-il à l'oreille, si bas et si près qu'il me chatouilla.

Je tournai la tête sur le côté, piégeant sa joue contre la mienne. Il sentait vraiment bon, un mélange de linge propre et de savon... et de Lon. Cette même odeur bien identifiable que j'avais perçue la veille, quand Telly avait arraché un bout de pont au-dessus de nous. Je le humai, m'accordant ce petit plaisir.

— J'aurais préféré qu'on s'habille comme ça pour aller au restaurant, plutôt qu'à des funérailles, murmura-t-il.

— Moi aussi, répondis-je sur le même ton.

Quelques secondes passèrent, puis il reprit :

— Mieux encore, je préférerais qu'on soit seuls.

— Hum ?

— Complètement seuls. Sans Jupe. Sans M. et Mme Holiday. Sans belle-famille. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Maintenant ?

Ces funérailles s'avéraient bien plus intéressantes que je m'y attendais.

— Des vacances.

— Oh ?

Parfois, communiquer avec Lon était aussi ardu que d'arracher une dent. Mais j'avais fini par apprendre que si je restais silencieuse, il finirait par lâcher ce qu'il essayait de dire. Je ne répondis donc rien. Je me contentai d'attendre, tout en regardant les gens entrer peu à peu dans le sanctuaire plein à craquer.

Après une longue pause, il continua de me murmurer à l'oreille :

— J'ai reçu une offre de séance photo dans les Alpes. Je me disais que tu pourrais venir avec moi, et qu'on pourrait en faire des vacances.

— En Europe ?

— Je peux choisir soit la Suisse, soit la France. Je me disais que tu aimerais peut-être aller en France.

Hum. Les familles de mes parents étaient toutes deux originaires de France (ma mère avait grandi à Paris et les parents de mon père à Marseille) et il leur arrivait de parler français, quand ils étaient seuls. Ma mère avait gardé un accent français prononcé jusqu'au dernier jour où je l'avais vue en vie. J'avais toujours été intriguée par ce pays. J'avais encore de la famille,

là-bas... des cousins éloignés ou que sais-je. Je m'étais toujours demandé à quoi ils ressemblaient. Mais je n'étais jamais sortie des États-Unis.

Lon leva un doigt et écarta une mèche de cheveux de mon oreille, avant de se remettre à parler à voix basse.

— Un petit village dans les Alpes. Rien que nous deux. Je me disais qu'on pourrait louer une villa. Un truc sympa. Avec une piscine intérieure. Une grosse cheminée. On boirait du vin. On irait faire du ski.

— Du ski ? répétais-je, incrédule.

Je doutais d'être capable de faire du roller, et encore moins du ski.

— Je nous imaginais surtout rester au lit tout nus, avoua-t-il.

Un son étranglé s'échappa de ma gorge, entre un rire et un hoquet. Un petit frisson me traversa.

— Des vacances coquines ? murmurai-je.

Il émit un petit rire.

— Pas de Jupe et pas de Tambuku. Rien que toi et moi.

— Je ne suis encore jamais partie en vacances.

— Jamais ?

— Jamais.

Mes parents me laissaient toujours à la maison avec un membre de notre ordre ésotérique, quand ils partaient en vacances. Et bien sûr, je m'étais séparée d'eux à mes dix-sept ans. Quand on était en fuite et qu'on vivait sous une fausse identité, on n'avait pas vraiment l'occasion de s'accorder des vacances.

— Une autre première, murmura Lon d'une voix sensuelle.

C'était l'un de ses passe-temps préférés : cataloguer toutes les « premières » expériences que je partageais avec lui. Il tenait une liste mentale. Ce devait être un genre de fierté masculine. Et c'était plutôt mignon.

— La France fin janvier, dit-il. C'est décidé.

C'était une merveilleuse perspective, cette petite idée de vacances.

— D'accord, acquiesçai-je. Je vais en parler à Kar Yee.

— Je lui ai déjà demandé. Elle a répondu que c'était d'accord.

J'inclinai la tête, un instant confuse, avant de me souvenir des paroles prononcées par Kar Yee la semaine précédente, juste avant le braquage : « Je connais un secret que tu ignores ».

— Mince alors, marmonnai-je, une joie nerveuse se déployant dans ma poitrine.

— Huit jours, et je ne devrai travailler que durant deux d’entre eux. J’ai déjà tout planifié. Je voulais juste m’assurer que ça t’intéressait.

Mon cœur se serra. Je levai le visage vers lui et l’embrassai sur le menton, juste sous la pointe de sa moustache de pirate.

— C’est la plus belle surprise au monde.

Il m’étreignit un peu plus fort tandis qu’un visage familier apparaissait. Lon releva vivement la tête et suivit mon regard, vers un homme souriant en train de descendre l’allée tout en nous faisant signe.

— Père Carrow !

Il fallut quelques secondes au prêtre pour se frayer un chemin jusqu’à nous, se faufilant parmi la foule qui s’était rassemblée derrière les bancs. La joie m’envahit à la vue de ses cheveux argentés et son auréole bleu vif. Oui, c’était à la fois un Terrestre et un ancien prêtre. Le premier que j’aie jamais rencontré, mais il y en avait d’autres, comme le prêtre actuel de cette église. Étant retraité, le Père Carrow portait un costume au lieu de sa tunique, aujourd’hui. Il agita le chapeau dans sa main pour nous saluer.

— Cady et Lon, deux de mes personnes préférées.

Je passai les bras autour du cou du Père Carrow.

— Ravie de vous revoir, dis-je, et j’étais sincère.

Il vivait à quelques pâtés de maisons de chez moi, à Morella, et nous parlions fréquemment, autrefois. Mais depuis que j’avais officieusement emménagé avec Lon et Jupe, je le voyais de moins en moins.

Il serra la main de Lon d’un geste chaleureux.

— Comment va la vie ?

— Je ne peux pas me plaindre, répondit Lon en passant une main le long de mon dos.

— Et je peux te dire que je suis heureux de savoir que mes efforts pour jouer les Cupidons ont été à ce point couronnés de succès.

C’était le Père Carrow qui nous avait présentés, plusieurs mois plus tôt.

L’un des côtés de la bouche de Lon s’étira brièvement.

— On est d’accord.

Le Père Carrow sourit.

— Vous, euh, travaillez ici, aujourd’hui ? l’interrogeai-je.

— On me demande souvent de donner un coup de main pour les grands événements. J'aide à tout organiser au niveau de la tombe. Vous connaissiez M. Merrimoth personnellement ?

— Oui, répondit Lon.

— Je suis vraiment désolé, dit le Père Carrow en fronçant les sourcils.

— On n'était pas proches, précisa Lon en secouant la tête. J'irais même jusqu'à dire qu'on était presque des ennemis, malheureusement.

Le Père Carrow se pencha un peu plus vers nous.

— Alors ça ne vous dérangera pas si je vous dis que quelques vilaines rumeurs circulent à propos de son penchant, avant sa mort. Les gens disent qu'il a mis le feu à sa propre maison.

Je ne savais même pas pourquoi ça me surprenait. Je me demandais si c'était Dare qui avait parlé de ça, ou de l'un de ses sbires. Les nouvelles se répandaient vite, dans ce genre de petite communauté. J'espérais qu'il n'existait aucune rumeur concernant une sorcière à l'auréole argentée l'ayant aidé à faire une chute mortelle.

Lon grommela.

— Tu as entendu des rumeurs similaires concernant d'autres personnes, en ville ?

Le Père Carrow plissa les yeux.

— Des personnes qui mettraient le feu à des trucs ? Ou bien...

— Qui auraient des penchants plus forts qu'ils ne devraient, clarifiai-je. Beaucoup plus.

Je lui expliquai rapidement ce qui était arrivé au Tambuku, avant d'aborder la mort macabre de Noel Saint-Hill. Je ne pensais pas que ce serait une bonne idée de lui parler de la drogue bionique, je sautai donc ce détail.

— C'est inhabituel, c'est sûr. Et pour répondre à ta question, Lon, une rumeur me revient. Tu connais Peter Little ?

— L'ancien conseiller municipal ?

Le Père Carrow hocha la tête et m'expliqua :

— Il a un penchant de chance. Les gens disent que c'est comme ça qu'il a obtenu son poste.

— Entre autres choses, acquiesça Lon.

À en croire l'expression lugubre sur son visage, il n'était pas très fan de cet homme.

— Mais tu as entendu cette rumeur selon laquelle sa chance se serait... accrue ? l'interrogea le Père Carrow.

Lon étrécit ses yeux vert melon. Il attendit la suite.

— Il a gagné à la loterie.

Ça n'avait rien de surprenant, pour quelqu'un ayant un penchant de chance, songeai-je. Ce n'était pas une capacité courante, mais je connaissais un régulier du Tambuku ayant remporté beaucoup de paris aux courses de chevaux.

— J'ai entendu parler de sa victoire à la loterie, acquiesça Lon. Trois cent mille dollars, c'est ça ? La semaine dernière.

— Oui, mais ce n'était pas la seule occurrence. Il a gagné trois fois ce mois-ci. La première fois, c'était cinq mille dollars avec un ticket à gratter. La deuxième, c'était les trois cent mille que tu viens de mentionner. Et la troisième était il y a deux jours.

— Ah.

— Je suis surpris que tu ne sois pas au courant, remarqua le Père Carrow. On n'a parlé que de ça dans la presse. Il a remporté le Méga Millions Jackpot. Cinquante-neuf millions de dollars.

— Bordel de merde, marmonna Lon.

Il s'excusa aussitôt de son langage auprès du Père Carrow, qui balaya ses mots de la main.

— Ça semble un peu étrange, continua le prêtre. Même avec un penchant de chance, combien de gens remportent la loterie trois fois en deux semaines ?

Il regarda vers la porte et reprit :

— Ils me font signe de venir. Le service va bientôt commencer. On en reparlera peut-être plus tard ?

Lon hocha la tête.

Le Père Carrow donna une tape sur l'épaule de Lon, puis me serra la main.

— Viens me rendre visite, Cadybell. Ça me manque de ne plus bavarder avec toi.

Ça me manquait aussi. Je l'étreignis, puis regardait son auréole bleue laisser une traînée derrière lui tandis qu'il s'éloignait.

— Peter Little, murmura Lon.

— Est-ce qu'il prend des drogues ? l'interrogeai-je.

— C'est un politicien véreux.

— Il est membre du Hellfire ?

— Non. Mais il ne vit pas loin d'ici. On pourrait passer le voir. Le féliciter. Lui demander s'il a acheté des potions rouges étranges, récemment.

Suivre la piste de la drogue pour retrouver Telly.

— Ça ne peut pas faire de mal, je suppose.

Lon m'attira à nouveau contre son torse et enroula les bras autour de ma taille tandis que l'organiste traversait l'estrade derrière l'autel à l'avant du sanctuaire. Je laissai échapper un long soupir, songeant au penchant de Peter Little et à la bouteille de jus bionique de Telly. Plusieurs têtes se tournèrent quand quelqu'un entra dans le sanctuaire. Curieuse, je jetai un coup d'œil dans cette direction pour voir qui causait toute cette agitation, et repérai la tête chauve et brillante de Dare. Mes muscles se raidirent.

Le chef du Hellfire ralentit sa démarche déjà nonchalante et regarda dans notre direction. Je tressaillis, mais ne détournai pas les yeux. Pas même quand son regard noir et empli de haine creusa un trou dans mon crâne. Cela ne dura qu'un instant, ce regard, avant qu'il se retourne et continue à avancer vers l'avant de l'église, sans un regard en arrière.

Ce fut à cet instant que je compris qu'Ambrose Dare était loin de m'avoir pardonné.

## Chapitre 17

Avec un nom comme Peter Little, je m'attendais à moitié à ce que cet homme vive dans un champignon du village des Schtroumpfs, mais après l'enterrement, Lon nous emmena jusqu'à un appartement luxueux donnant sur la promenade de La Sirena. Le bâtiment où se trouvait ledit appartement était haut de cinq étages et sécurisé par un portail. Au lieu de s'arrêter devant la guérite, Lon approcha son Audi argentée de la barrière rayée et entra quatre chiffres dans un petit boîtier en métal.

— Comment se fait-il que tu aies le mot de passe pour entrer ici ? l'interrogeai-je quand la barrière commença à se soulever.

Il me lança un regard en coin plus rapide que la lumière.

— Je suis sorti avec quelqu'un qui vit ici.

Ah ah !

— Megan Pierce, précisa-t-il, à ma plus grande surprise. Elle s'esclaffait comme une hyène à chaque phrase que je prononçais. Ça m'a rendu fou.

— Je la déteste déjà. Si on la voit à l'intérieur, je lui arracherai les yeux. Juste pour te prévenir.

— Hum, un crêpage de chignons.

— Grrr.

Il émit un petit rire.

— Je t'ai dit que tu étais ma personne préférée ?

Je souris tandis qu'il roulait vers le bâtiment, serpentant entre les places de parking libres pour éviter les dos d'âne, avant de se garer à une place près de l'entrée. Des pétunias jaunes et violets plantés il y a peu longeaient le trottoir. Je contournai un arrosage automatique ayant des ratés et repérai un fourgon blanc orné du logo de Channel 5, en train de s'éloigner des appartements.

— Le Père Carrow n’a pas menti, remarquai-je en le montrant à Lon du doigt.

— Tout le monde aime les gagnants, dit-il.

Il entra un autre code et me tint la porte ouverte.

Le lobby, si on pouvait appeler ça comme ça, était constitué d’une seule pièce entourée de quatre ascenseurs. Un groupe de palmiers et de plantes tropicales luxuriants se trouvait au milieu de la pièce, sous un puits de lumière. De la musique d’opéra dérivait de haut-parleurs cachés. Nous prîmes l’ascenseur jusqu’au dernier étage, avant de sortir dans un couloir éclairé par des chandeliers et composé de deux appartements. Lon s’avança vers une porte flanquée d’un porte-parapluie et appuya doucement sur la sonnette.

De la musique à pleines basses pulsait à travers les murs. Lon haussa un sourcil. Ouais, ça ne me disait rien qui vaille non plus. C’était peut-être une mauvaise idée. Au bout de quelques secondes, une voix crépitante nous parvint depuis le petit haut-parleur près de la porte.

— Oui ?

— C’est Lon Butler.

Il y eut une courte pause, puis un bruit de verrou qui tourne. La porte s’ouvrit, révélant un homme très bronzé et très blond qui devait avoir quelques années de plus que Lon.

Son long short de bain bleu marine lui arrivait aux genoux. Sa chemise à manches courtes déboutonnée révélait un torse large et parsemé de poils blonds grisonnants. De toute évidence, M. Little passait beaucoup de temps à gonfler ses abdos à la salle de sport. Il était aussi au milieu d’une fête, à ce qu’il semblait. Une fille en maillot de bain passa une porte derrière lui et j’entendis un rire lointain quelque part plus au fond.

— Butler, lança-t-il d’un ton enthousiaste par-dessus la musique de club désagréable qui emplissait l’air. Comment ça va, mec ?

— Pas aussi bien que toi, apparemment.

M. Little m’observa de haut en bas. Un sourire concupiscent s’étira lentement sur son visage.

— Je vous en prie, entrez et joignez-vous à la fête.

Il ferma la porte derrière moi et la verrouilla.

— Je suis Peter, au fait.

— Cady, répondis-je en regardant autour de moi.

Son appartement était décoré dans des tons blanc sur blanc aveuglants : les murs, les meubles, les tapis et le sol étaient de cette couleur, parfois associée à une teinte vive et saisissante de bleu turquoise assortie à son auréole et à ses yeux trop bleus.

— N’y pense même pas, ou je t’explose les dents.

Je pivotai vers Lon. Il avait étréci les yeux en deux fentes. Il referma la main sur mon poignet d’un geste possessif et me rapprocha de lui.

— Oh, là, du calme, s’exclama Peter en levant les mains. Je ne voulais pas...

Il me regarda, avant d’adresser un sourire penaud à Lon.

— OK, si, mais... bon sang, Butler. J’avais oublié à quel point je détestais ton penchant.

Des voix féminines nous parvinrent depuis une autre pièce.

Peter regarda derrière lui et haussa les épaules.

— J’ai déjà les mains pleines, de toute façon.

Il appela la fille en bikini par-dessus la musique. Quand elle approcha, il lui murmura quelque chose à l’oreille. Elle regarda Lon et sourit, avant de faire un signe de tête à Peter et de s’éloigner. Qu’est-ce que ça voulait dire ? Je jetai un coup d’œil interrogateur à Lon, mais il arborait une drôle d’expression. Il y avait intérêt à ce que cette fille n’ait pas été cette pétasse de Megan Pierce.

— Vous sortez, ou vous venez de quelque part, tous les deux ? demanda Peter en nous faisant signe d’entrer plus avant dans l’appartement.

Le volume de la musique de club pulsante s’accrut.

— L’enterrement de David Merrimoth, répondit Lon.

Nous suivîmes Peter jusqu’à un salon en contrebas et coiffé d’une large cheminée blanche. Les rayons du soleil se déversaient par les longues fenêtres. Je n’arrivais pas à comprendre comment il pouvait vivre dans un endroit aussi stérile. Mais quand j’y regardai de plus près, je remarquai beaucoup de vêtements éparpillés dans tous les sens. Surtout des vêtements féminins.

— Oh, l’enterrement. C’était aujourd’hui ? s’enquit Peter en se laissant tomber sur un canapé.

Sa chemise s’ouvrit de quelques centimètres supplémentaires. Quatre verres de vin vides étaient posés sur une table basse en verre, à côté d’une bouteille. Où étaient les fêtards ? Je vis brièvement une silhouette traverser

un couloir au fond de la pièce, et crus entendre des gens parler dans ce qui devait être la cuisine, mais je ne vis personne.

Peter renifla et s'essuya le nez.

— Je comptais y aller, mais...

Lon se percha sur la causeuse en cuir blanche en face de lui.

— Je suppose que j'aurais oublié aussi, si j'avais gagné cinquante millions de dollars.

Un énorme sourire niais s'étira sur les lèvres de Peter.

— Je n'arrive toujours pas à y croire, avoua-t-il.

Il pinça les lèvres et poussa un long soupir.

— On ne te donne pas l'argent aussitôt, tu sais ? Je dois me coltiner des avocats et des comptables. Il y a plus de paperasse que je n'en ai jamais vu au conseil municipal.

— À ce qu'il paraît, c'est la troisième fois que tu remportes le gros lot.

Le sourire de Peter s'atténua.

— Tu aimerais bien échanger ton penchant avec le mien, c'est ça ?

— Non, je me demandais juste pourquoi tu n'avais encore jamais remporté la loterie avant.

Il haussa les épaules.

— Je n'avais jamais vraiment essayé.

— Vous avez un penchant de chance et vous n'aviez encore jamais joué à la loterie ? m'étonnai-je. C'est sûrement le premier truc que j'aurais fait, à votre place.

J'étais assise sur un truc. Je me relevai un peu et tirai une culotte violette de sous mes fesses. Je la jetai aussitôt au sol. Dieu seul savait où elle avait traîné.

Peter ne parut pas remarquer mon geste.

— J'ai peut-être joué quelques fois quand j'étais plus jeune. J'ai gagné quelques sommes intéressantes par-ci par-là, je ne sais plus.

— Mais soudain, tu gagnes trois fois en un mois ? dit Lon.

Peter se renfonça dans le canapé et croisa les chevilles.

— J'aurai cinquante ans cette année. Je suppose que je me suis dit, pourquoi pas ? On ne vit qu'une fois.

— Conneries.

De petites rides apparurent sur le front de Peter et il haussa les sourcils.

— Qu'est-ce que tu sous-entends, Lon ?

— Je ne sous-entends rien du tout. Je te le dis, je sais que quelque chose a changé.

— Comme quoi ?

— À toi de me le dire. Comment as-tu amplifié ton penchant ? demanda Lon d'un ton hostile et accusateur.

— Parce que si vous êtes tombé sur un truc qui fonctionne..., intervins-je, m'efforçant d'arrondir les angles. On aimerait vraiment en profiter aussi.

Je lui adressai mon sourire le plus charmeur.

— On ? répéta Peter. Je croyais que les gens comme vous utilisaient la magie pour obtenir tout ce que vous vouliez.

Une vive colère s'éveilla dans ma poitrine.

— Et combien de magiciens connaissez-vous ?

Il recourba son pouce et son index pour former un zéro.

— À moins de vous compter.

— Ne la compte pas, répliqua Lon.

— Tu es si protecteur, lâcha Peter.

Il attrapa la bouteille de vin et tenta de se verser un verre, mais rien n'en sortit.

— Si un jour vous vous lassez de monsieur le rabat-joie, commença-t-il en pointant la bouteille vers Lon, appelez-moi. J'aurais bien besoin d'un peu de magie dans ma vie.

Un long silence s'abattit. Je sentais presque la pression sanguine de Lon s'élever. À moins qu'il s'agisse de la mienne.

— Arrêtons les conneries, lançai-je. On sait que vous utilisez une drogue bionique. On veut juste le nom de votre dealer.

Le visage de Peter se tordit à au moins cinquante endroits différents.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Un long moment passa. Tout le monde s'entre-dévisagea. Des sons étranges flottaient vers nous. Comme si quelqu'un venait de se faire mal.

— Entrave-le.

— Quoi ? m'étonnai-je en regardant Lon.

— Entrave-le. Il ne parlera pas si on ne l'y oblige pas.

Peter se redressa sur son siège, de plus en plus agité.

— De quoi tu parles, bon sang ?

— On est en plein jour, tu te souviens ? murmurai-je à Lon d'un ton agacé.

Je n'étais pas l'Enfant du Soleil.

— Il y a plus d'une manière de faire ça.

L'affolement se peignit sur les traits de Peter, se répandant en lui comme un feu de forêt. Il bondit de son siège et contourna le canapé pour rejoindre le buffet bas juste derrière. Il était en train d'ouvrir un tiroir quand Lon se leva calmement, fit trois grands pas et referma le tiroir d'un geste vif. Peter manqua de se faire écraser les doigts. L'homme blond battit en retraite de plusieurs dizaines de centimètres.

— N'approchez pas, ou...

— Peter ?

Nous tournâmes tous la tête vers le fond du salon et l'arche qui menait à la cuisine. Une fille plantureuse au haut de bikini noir et avec une serviette blanche autour de la taille. Une autre fille regardait par-dessus son épaule.

— Le jacuzzi est prêt, annonça-t-elle bêtement.

Peter ne répondit rien.

— Il arrive dans une minute, leur dis-je.

La première fille haussa les épaules et elles repartirent toutes les deux dans la cuisine. Dès qu'elles furent hors de vue, je demandai :

— Qui est votre dealer, Peter ?

— Je n'en ai pas ! Je le jure devant Dieu. Je suis allée à une fête à Morella il y a quelques semaines et tout le monde parlait de penchants bioniques, mais personne ne savait comment ça marchait. Une fille m'a invité à une fête secondaire dans une chambre où ils se faisaient passer une boisson. Elle m'a dit que ça me rendrait encore plus chanceux, et j'en ai bu une gorgée. Tout le monde l'a fait. Je n'ai rien ressenti de spécial, mais j'étais déjà pas mal bourré. Après ça, tout est un peu flou. Je n'y ai pas vraiment repensé, jusqu'à ce que j'essaie de jouer à la loterie. Et, vous savez... ça a marché, je suppose.

— C'était où, cette fête ?

— Je ne sais pas. Quelque part en centre-ville. Un endroit très chic. Chez un type riche, qui a des relations avec des politiciens de Morella. Je ne me tiens plus au courant de qui fait quoi dans la politique de la ville, et c'était l'ami d'un ami... il a entendu parler de la fête quand on était au bar et quelqu'un nous y a emmené. J'étais vraiment saoul. Je n'ai pas fait attention.

J'échangeai un regard avec Lon, qui hocha la tête avec réticence. Peter disait la vérité. Super.

— Personne ne vous en a plus offert, depuis ? l'interrogeai-je.

— Non.

— Et vous êtes allé à cette fête il y a deux semaines ?

— Ouais. La veille du jour où j'ai gagné à la première loterie.

Ce qui voulait dire que les effets de la potion duraient bien plus longtemps que je l'espérais. Ce n'était pas vraiment ce que j'avais envie d'entendre, mais ça m'indiquait au moins que Telly était toujours dangereux.

Lon lança un long regard à Peter.

— Si tu entends parler de quoi que ce soit d'autre, de quelqu'un qui vendrait ce truc, par exemple, on apprécierait que tu nous transmettes son nom.

— Euh, ouais, bien sûr, répondit Peter avec un coup d'œil vers mon auréole.

— On va vous laisser rejoindre votre petite équipe d'adolescentes, lançai-je en écartant la culotte violette de mon passage d'un coup de pied.

Nous repartîmes par là d'où on était venus et aucun de nous ne prononça un mot jusqu'à ce qu'on soit de retour dans l'ascenseur en verre.

— Pourquoi tous tes amis sont des tarés ? m'enquis-je, un peu perturbée.

— Ce n'est pas mon ami.

J'appuyai plusieurs fois sur le bouton du lobby, puis plusieurs autres sur celui de fermeture des portes.

— J'ai des amis normaux, assura-t-il d'une voix calme en écartant ma main du panneau de contrôle.

— Comme qui ?

— Mick.

— Le médecin ?

Je ne l'avais vu que brièvement, et de loin, dans la salle des Urgences quand le tatouage de Jupe s'était infecté au cours de la période chaotique ayant précédé Halloween.

— Sa femme est très sympa. Elle te plairait. Ils ont deux filles. L'une d'elles a l'âge de Jupe et l'autre a quelques années de plus.

— Hum.

L'ascenseur entama sa descente. Je croisai les bras sur ma poitrine et réfléchis à ce que Peter Little nous avait révélé.

— Il a dit que la fête à laquelle il était allé était très m'as-tu-vu. Organisée par un type lié à la vie politique de Morella. Cet élixir bionique est donc distribué aux politiciens riches. Je ne pense pas qu'ils l'aient acheté à des voyous des rues comme Telly.

— Ils se le sont sûrement procuré auprès du distributeur de Telly.

Je grognai de frustration.

— Tous ces ennuis pour un petit voyou stupide. Je veux juste qu'il se retrouve sous les verrous.

— Et s'il se contente d'arracher les barreaux de sa cellule ?

— Les effets finissent forcément par s'estomper, répondis-je.

J'espérais, en tout cas.

— Mais si l'élixir reste sur le marché, il y aura toujours un autre Telly. Ce n'est pas sûr, Cady.

Maudit soit-il pour avoir toujours raison.

— Eh bien, je retrouve Hajo ce soir, alors on découvrira bientôt s'il sait qui distribue ce truc.

Lon se renfroigna. C'était à son tour d'être grincheux. Parce que de toute évidence, il n'était pas le seul à avoir des amis bizarres.

## Chapitre 18

J'étais censée retrouver Hajo dans un pub, mais il m'envoya un message pendant que je roulais jusqu'à Morella pour me demander de passer plutôt chez lui. J'hésitai, jusqu'à ce qu'il m'explique avoir invité quelques personnes de son immeuble à passer. Ça avait l'air plus sûr que de le rencontrer toute seule, et pour être honnête, j'étais un peu curieuse de voir son appartement de luxe.

Hajo possédait un appartement au vingt-deuxième étage de l'un des plus hauts gratte-ciels du centre-ville de Morella. Il m'avait parlé de son penthouse environ un mois plus tôt et je l'avais accusé de frimer. Il vivait dans le même couloir qu'un joueur de football professionnel assez célèbre et ayant signé un contrat à un million de dollars. Hajo affirmait qu'en réalité, il avait acheté cet appart parce qu'il était situé loin au-dessus de tous cadavres.

Hajo était un sourcier de mort. C'était son penchant de Terrestre. Il pouvait suivre la mort dans son sillage partout en ville et situer l'endroit où étaient enterrés des os. Bien qu'il soit grand, beau et ténébreux, il passait la plupart de ses journées à se morfondre et à ressentir la présence du moindre rat mort dans les canalisations.

Hajo était aussi un connard avec un grand C.

Lon le détestait et avait plein de bonnes raisons d'en vouloir à ce type. Hajo avait très peu de scrupules. Il n'arrivait pas à garder de petite amie bien longtemps parce qu'il avait une notion fataliste de la fidélité et baisait tout ce qui n'avait pas la volonté de repousser ses avances tout sauf romantiques. Et pourtant, il était trop déprimé et maussade pour être un playboy boute-en-train enchaînant les conquêtes. On avait presque pitié de lui. Presque.

À environ dix-neuf heures ce soir-là, je garai la Jetta dans le parking souterrain haut de gamme sous l'immeuble de Hajo. J'étais surprise qu'il m'autorise à venir ici, sachant qu'il protégeait farouchement son intimité. Comme je l'avais dit, il refusait de discuter d'affaires un tant soit peu illégales au téléphone et préférait qu'on se rencontre dans des recoins sombres. Sûrement une déformation professionnelle : les dealers de drogue devaient toujours être sur leurs gardes. Et à en juger le luxe de sa piaule, il était bien plus doué dans son boulot que je le croyais au départ.

Je tentai d'envoyer un message à Lon pour lui parler du changement de lieu de rendez-vous, mais il n'y avait pas de réseau dans l'ascenseur. Il aurait pu venir avec moi, mais on avait fini par décider que ce ne serait pas sympa, de demander à sa belle-famille de surveiller Jupe pendant qu'on partait rencontrer un dealer de drogue. Mieux valait dire un plus petit mensonge et prétendre que je devais me charger d'un truc en lien avec le bar. Il m'avait prévenue, comme toujours quand je retrouvais Hajo, que si je n'étais pas de retour dans deux heures, il viendrait me chercher et appellerait peut-être la police. Je ne répéterais jamais ça à Hajo, bien sûr ; il prendrait sûrement ça comme un compliment nourri à la testostérone, s'il savait que Lon le voyait comme une menace potentielle.

Le couloir du penthouse avait une déco art moderne, avec sa moquette verte moelleuse et ses appliques à chevrons sur les murs. Un autre ascenseur encore plus chic se trouvait au milieu de l'étage, tenu par un concierge. Je trouvai l'appartement de Hajo et cognai le heurtoir en or contre la porte plusieurs fois. Elle s'ouvrit et une jeune fille frêle apparut de l'autre côté. Elle leva les yeux sur mon auréole et, avec un accent européen non identifiable, lança :

— Oh. Il t'attend.

Une musique trance basse et atmosphérique pulsait à l'intérieur. Je m'attendais à voir quelques personnes. Pas à une foutue fête. D'un autre côté, c'était les vacances. Trente ou quarante personnes étaient éparpillées dans le grand appartement sombre. La seule lumière provenait de bougies déposées ici et là, de quelques lampes tamisées et du divertissement de la soirée : un vidéoprojecteur montrait un film de Kenneth Anger<sup>1</sup> sur trois mètres de hauteur. Jupe péterait un plomb s'il voyait cette installation. Ça ressemblait au cinéma en plein air bien aimé du gamin, mais en intérieur.

*Bon sang, Hajo.* Sa tanière de drogué était tout bonnement géniale : grande et ostentatoire, avec de hauts plafonds et un long balcon qui se déployait face à une vue saisissante de la ville. C'était bien plus sympa que l'appartement de Peter Little, pour tout dire. Il y avait beaucoup de teintes riches, du violet et du vert doré. Des meubles bas et raffinés et des coussins étaient éparpillés partout, comme dans un genre de palais du Moyen-Orient. Je me demandais combien de ces filles qui se baladaient sans chaussures faisaient partie de son harem.

La fille frêle me laissa me débrouiller toute seule. Je me sentais un peu nerveuse parmi ces gens bien plus riches et branchés que moi, occupés à boire et fumer Dieu savait quoi. Je sentais l'odeur de la valrivia et de l'herbe, mais ne détectais pas l'arôme très distinctif, semblable à de la terre brûlée, du *sømna*, la drogue dérivée d'un champignon très addictive à laquelle Hajo était dépendant. La possession de la plus petite quantité de cette drogue vous ferait tomber sous le coup des lois antidrogues les plus sévères de l'État. C'était pour cette raison qu'il n'en fumait jamais chez lui, m'avait-il expliqué. Il m'avait aussi affirmé avoir le contrôle de son addiction. Je ne savais pas si c'était vrai, mais en tout cas, je ne l'avais jamais vu hors de contrôle ou en manque.

Je demandai à quelqu'un s'il savait où il était et on m'indiqua une pièce à côté du balcon. Une longue colonne de lumière dorée émanait d'un entrebâillement entre de doubles portes. S'il voulait de l'intimité, il les aurait fermées en entier, je poussai donc l'une des portes pour entrer. La pièce était sûrement censée être une bibliothèque ou un bureau, avec ses étagères encastrées, ses moulures et son chandelier persan au milieu du plafond. Mais les étagères étaient remplies d'objets d'art au lieu de livres, et il n'y avait pas de bureau. Juste des fauteuils rembourrés et d'autres coussins au sol.

Trois grandes peintures de femmes étaient accrochées contre les étagères du fond de la pièce. Ses cheveux noirs et courts coiffés en arrière style *La fureur de vivre*, Hajo se tenait devant elles, sa haute silhouette fine éclipçant l'homme qui lui arrivait au coude. La fille frêle qui avait ouvert la porte était enveloppée autour de ses épaules, sa petite auréole paraissant pâle comparée à celle, bleu électrique, de Hajo.

— Je les aime toutes, mais je n'ai de place que pour une seule, disait-il à l'autre homme.

Ce devait être soit l'artiste, soit un marchand d'art. À en croire ses vêtements, un pantalon coûteux et une chemise, je pariais sur la deuxième supposition.

Les peintures étaient grandeur nature : une rousse, une blonde et une Asiatique aux cheveux noirs portant un masque chirurgical et une coiffe d'infirmière. Elles avaient été peintes à furieux coups de pinceau, et aucune d'elles n'était particulièrement attirante. En fait, je serais même allée jusqu'à dire qu'elles étaient sombres et déprimantes.

— Je préfère celle-là, lançai-je.

Hajo se tourna vers moi, haussant ses sourcils épais et sombres. Il avait une très belle ossature et des kilomètres de cils noirs entourant ses yeux comme du kohl.

— Bonsoir, Bell. Laquelle ?

Je pointai du doigt la peinture de l'infirmière asiatique.

— Intéressant. Pourquoi elle ?

J'étudiai les peintures.

— Elle n'a pas l'air aussi perdue que les deux autres.

— Intéressant, répéta Hajo.

Ses favoris étaient taillés en pointes diagonales, qui semblèrent s'étirer quand un sourire lent se dessina sur son visage ciselé. Puis il s'adressa à l'homme en chemise.

— Laissez-moi les étudier ce soir, je vous donnerai ma décision demain.

L'homme gribouilla quelque chose sur une carte. Hajo m'examina tout en attendant. La lumière provenant du chandelier en métal et en verre projetait des ombres sur son visage allongé et rendait ses pommettes extrêmement aiguisées. Comme la majorité des Terrestres des États-Unis, il pouvait remonter son arbre généalogique paternel jusqu'à la colonie disparue de Roanoke, mais d'après ses dires, sa mère était turque. Son héritage dépareillé se combinait plutôt bien.

Il prit la carte de visite de l'homme et fit un signe de tête vers la porte.

— Dehors.

Le type parut un peu vexé, mais ne s'en alla sans faire de commentaire tandis que Hajo décrochait les mains de la fille de ses épaules.

— Allez, lui dit-il.

— Hajo...

— Tu es sourde ? Tire-toi d'ici. Et ferme la porte derrière toi.

La fille parut sincèrement offensée, et pour la énième fois, je songeai qu'il était vraiment dommage que ce corps grand, séduisant et ténébreux soit gâché chez un connard aussi méprisable.

La poitrine et les épaules de Hajo gonflèrent quand il croisa les bras, étirant le tissu sombre de son T-shirt. Son jean était coûteux et à la mode européenne, descendant bas sur ses mocassins plats et cirés. Tout, dans son apparence, renvoyait l'image d'un magnat des affaires continental, du genre à commander des bouteilles de champagne à cinq-cents dollars dans la section VIP d'une boîte de nuit hipster. C'était la première fois que je le voyais sans sa veste de course en cuir noir. Ce devait être à ça que ressemblait Hajo dans son environnement naturel. À moins que ce soit l'autre Hajo, le vrai, et que tout ça ne soit qu'un rôle. Difficile à dire.

— Pourquoi organiser une fête si tu n'as pas envie de te montrer sociable ? l'interrogeai-je tandis que les portes se refermaient.

— C'est le quarterback qui l'a suggéré, répondit-il d'un ton renfrogné. J'ai peur qu'il sache que je suis un dealer. Il pose trop de questions. Il prend de la cocaïne et cherche aussi quelqu'un qui puisse lui procurer des stéroïdes.

Il fit un geste vers la fête de l'autre côté de la porte et continua :

— J'essaie de l'amadouer. De le présenter à des gens qui pourront le tenir à l'écart de moi. Je n'ai pas besoin d'un client médiatisé et grande gueule.

— Comme ce doit être dur, d'être toi, remarquai-je en regardant autour de moi. Ton appart est... vraiment cool.

— Ne prends pas cet air si surpris.

— Je te rappelle que la première fois que je t'ai rencontré, c'était dans ce trou à rats de Waxtown.

Il leva le menton et émit un son d'acquiescement.

— Chez Cristina. C'était une vraie cochonne.

— Je suis sûre qu'elle n'était pas la seule, marmonnai-je.

Son regard paresseux erra sur mon corps.

— Groin.

— Ne commence pas.

— Tu as quelque chose en plus, ce soir, Bell, remarqua-t-il en agitant les bras de bas en haut entre nous. Ton énergie est plus vive. Qu'est-ce qui se passe ?

Une fois, Hajo m'avait expliqué pouvoir sentir les traces énergétiques des êtres vivants, pas seulement des personnes mortes. Il disait que mon énergie était différente et qu'il pourrait sûrement la pister. Pour être franche, ça m'avait fichu une trouille bleue. Et maintenant qu'il avait remarqué quelque chose de différent, je songeai à ma magie de la lune et à ma mère. Une panique sourde m'envahit.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Elle est plus animée. Puissante. Mûre.

— Tu es peut-être juste plus défoncé, suggèrai-je.

— Peut-être. Tu as pris du poids ? Tes seins commencent à rivaliser avec ton gros cul.

J'en restai bouche bée. D'accord, le chemisier de Kar Yee exhibait mes seins de manière ridicule, mais je portais un T-shirt, cette fois. Avais-je vraiment grossi ? Et, oh mon Dieu, pourquoi je l'écoutais ? Qui disait des trucs pareils ?

— C'était un compliment, précisa-t-il. Ton cul est magnifique.

— Qu'est-ce qui cloche, chez toi ? Arrête de dire des trucs comme ça.

— Moi ? Et toi, qu'est-ce qui te prend ? Tu es d'une humeur massacante.

Pff. Comme si j'allais le lui dire. Je grommelai entre mes dents et détournai la tête, mais il continua de me dévisager, attendant une réponse.

— L'ex-femme de Lon est en ville.

Il émit un sifflement.

— Le mannequin sexy.

— Elle est encore plus sexy en personne.

— Cool. Enfin, pas pour toi. Ça craint. Ils vont se remettre ensemble ?

— Il faudra d'abord me passer sur le corps. À moins que je passe sur le sien.

— Hum, ça sent la jalousie, lança-t-il avec un sourire narquois.

— La ferme.

Il haussa les épaules et tourna à nouveau les yeux vers les peintures.

— Alors, qu'est-ce que tu attends de moi ?

— Rien, finalement.

— Oh, allez. Dis-moi ce qui t'amène. Un autre boulot de sourcier ? Le dernier n'a pas très bien tourné. Je ne suis pas pressé de tomber à nouveau sur des cafards magiques.

— Moi non plus, répondis-je, avant de plonger la main dans ma veste pour en tirer la fiole rouge. Tu sais ce que c'est ?

Il plissa les yeux.

— On dirait un élixir. Je t'en ai déjà rendu un du même type, même si je ne comprends toujours pas bien pourquoi.

Il secoua la tête et déglutit, perdu dans ses souvenirs un instant. Il n'avait pas compris que Jupe l'avait persuadé de le faire avec son penchant. Je tenais vraiment à ce que ça reste comme ça.

De la musique se déversa dans la pièce. Je levai la tête et vis que quelqu'un se tenait sur le seuil, un homme d'environ mon âge, aux longs cheveux blonds noués en queue de cheval. L'une des filles pied nu qui erraient chez Hajo avait les mains posées sur lui et tentait de déboutonner sa chemise.

— Tu ne comprends pas ce que signifie une porte close ? Tire-toi d'ici, Darren, lança sèchement Hajo. Et ne t'avise pas d'aller dans ma chambre. Va baiser dans ton propre appartement.

— Désolé, marmonna l'homme, qui avait l'air de planer complètement.

Je cachai la fiole rouge derrière mon dos jusqu'à ce qu'ils soient partis et aient refermé les portes.

— Connard d'investisseur, lâcha Hajo entre ses dents.

— Ce n'est pas un ami à toi, je présume ?

— Il vit à l'étage du dessous. Il me demande toujours des trucs. Un abruti pourri gâté. Comme tous les autres, ici. Je déteste tous ceux qui vivent dans ce foutu immeuble.

Il fit un signe de tête vers la main derrière mon dos.

— Bref, tu disais ?

— Ce n'est pas moi qui l'ai fait, expliquai-je en lui montrant à nouveau la fiole. Tu n'as vraiment jamais vu ça ?

— Je peux ? demanda-t-il en tendant la main.

Mes doigts effleurèrent les siens quand je la lui passai. Une petite décharge d'électricité statique manqua de me faire laisser tomber la bouteille.

Il prit une brusque inspiration.

— Oh, Bell. Un de ces jours...

— Un de ces jours, tu craqueras pour quelqu'un qui aura envie de toi aussi. Et si tu as de la chance, elle sera assez patiente pour t'attendre

pendant que tu te sèvreras du sømna.

Ses cils noirs papillonnèrent tandis qu'il observait la bouteille avec curiosité, la levant vers la lumière.

— Qu'est-ce que je regarde ?

— Du jus bionique.

Tous ses muscles se raidirent. Il riva son regard au mien.

— Tu plaisantes.

— Tu en as entendu parler ?

— Trois personnes m'en ont demandé ce soir. Y compris le quarterback et ce crétin d'investisseur, expliqua-t-il en faisant un geste vers la porte.

— Merde. Tu crois qu'il a vu la fiole ?

Il secoua la tête avec indifférence.

— Il est bête comme ses pieds et trop défoncé pour s'intéresser à ça, en ce moment.

Il inclina la fiole et étudia le liquide qu'elle contenait.

— Je sais que les gens ont tendance à exagérer... dois-je supposer que ce truc fait vraiment ce qu'on dit ?

— Ça accroît la force des penchants des Terrestres, si c'est ce que tu as entendu dire.

Il me fourra vivement la fiole dans la main comme si c'était du poison.

— Tu es sérieuse ? Éloigne cette saleté de moi. C'est la dernière chose dont j'ai envie. Tu as un truc capable d'émousser mon penchant ? Je signe quand tu veux. Mais je crois vraiment que je préférerais encore m'ouvrir les veines plutôt que de le renforcer.

— Je n'essaie pas de te le vendre, la drama queen.

Il renifla et s'essuya le nez.

— C'est vrai. Désolé.

— Un petit voyou en a pris une dose et ça l'a rendu capable de soulever la moitié d'un pont pour essayer de me l'abattre sur la tête. Un sans-abri aux pouvoirs télékinétiques. Et c'était après avoir soulevé une voiture par la pensée pour tuer son ami.

— C'est quoi, ces conneries ? marmonna Hajo.

Je rangeai la fiole dans ma poche et lui parlai des vols de Diablo Avenue, de la blessure de Kar Yee et des autres crimes bizarres aux infos, qui étaient peut-être dus à cet élixir. Je lui répétais aussi tout ce que je savais de Telly et lui expliquai où nous l'avions retrouvé.

Il écouta en silence, bras croisés sur la poitrine, avant de maugréer un « putain » quand j’eus terminé.

— C’est pour ça que je t’ai appelé, conclus-je. Je me disais que tu pourrais peut-être m’aider. Tu as déjà entendu parler de ce gosse aux pouvoirs télékinétiques, Telly ?

— Tu crois qu’étant un dealer, je dois connaître tous les autres dealers de la ville ? Jusqu’au moindre gamin sans-abri vendant de la meth et des branlettes à dix dollars sous un pont ?

— Dix dollars ? C’est tout ?

Pas étonnant que Telly préfère vendre l’elixir.

— T’es sérieuse, Cady ?

— Écoute, je ne connais pas la hiérarchie des dealers de drogue, me plaignis-je, un peu embarrassée. Bref, il a dit que cette bouteille valait cinq mille dollars. Je suppose qu’il distribuait des doses d’une seule goutte sur un sucre, et qu’il les vendait trois cents dollars l’unité.

— On est où, là, dans les années 70 ? Pourquoi il n’utilisait pas du papier buvard ?

— Qu’est-ce que j’en sais ? Je te dis juste ce que j’ai trouvé dans son sac à dos.

— Et je suppose que tu ne sais pas comment concocter ce truc ?

— Aucune idée. Je n’ai jamais rien vu de pareil.

Je lui parlai de Peter Little et de sa chance pas si petite que ça.

— Il affirme n’avoir pris qu’une seule dose et pourtant il a gagné à la loterie deux semaines plus tard. Dieu seul sait combien de temps durent les effets.

— Merde.

— Ouais. Telly commençait peut-être à manquer de batterie. On l’a entendu dire qu’il n’existait que deux sources de ce truc. On a supposé qu’il s’agissait du fabricant et du distributeur. J’espérais que tu puisses interroger les gens autour de toi, pour voir si tu pourrais nous obtenir le nom du dealer.

— Je vois, acquiesça-t-il en croisant les bras sur sa poitrine. Si ce truc est aussi rare que ça, je parie que le gosse est furieux contre toi pour le lui avoir volé.

— Eh bien, je suis assez furieuse contre lui pour avoir blessé Kar Yee et m’avoir volée, moi aussi.

— Je ne peux pas t’en vouloir. Comment elle va ?

— Kar Yee ? Mieux. Bob la soigne.

Un rare sourire sincère révéla ses dents blanches.

— Le docteur Robert Hernandez. Qui l'aurait cru ?

— Laisse-le tranquille. T'es vraiment un crétin.

— Je plaide coupable.

Mais pas assez pour vraiment s'en vouloir, supposai-je. Il replaça ses cheveux en arrière avec ses longs doigts et étudia la peinture d'infirmière.

— Je n'ai jamais rencontré ta collègue, mais je l'ai déjà vue à ton bar. Elle est canon. Tu devrais peut-être nous présenter.

Jamais de la vie.

— Tu ne mérites pas de te retrouver dans la même pièce qu'elle. Est-ce qu'on peut se concentrer sur l'éllixir bionique, maintenant ? J'aimerais retrouver le dealer de Telly. Ou Telly lui-même. J'aimerais bien l'entraver jusqu'à ce que son cœur explose.

— Je n'en doute pas. Écoute, je vais tâter un peu le terrain. Essayer de découvrir qui distribue ce truc, et tant que j'y suis, je vais essayer de découvrir si quelqu'un a entendu parler de ce Telly. S'il fait affaire avec d'autres dealers, ils doivent savoir qu'il est dangereux. Ça va peut-être me prendre quelques jours, mais je t'appelle dès que j'ai quelque chose.

— Merci, Hajo. Je t'en suis reconnaissante.

Il m'étudia pendant un long moment, ses yeux dilatés manigançant quelque chose, derrière les kilomètres de cils noirs qui se déployaient sur sa peau.

— Alors, tu veux...

— Non.

— Tu ne sais même pas ce que j'allais proposer.

— Je n'ai pas besoin de savoir.

— Que dirais-tu d'un plan à trois ? Moi, toi et Lon.

Je m'étranglai avec ma salive.

— Ne me dis pas que tu n'y as jamais songé, lança-t-il.

— Non, Hajo. Je peux sincèrement affirmer n'y avoir jamais songé.

Il m'adressa un petit sourire sexy.

— Mais tu vas le faire, maintenant.

— Dans mes cauchemars.

Argh. Si cette pensée se matérialisait dans mon cerveau pendant que je couchais avec un Lon transmuté et capable de lire mes pensées, j'en

mourrais. Et Lon viendrait sûrement ici pour étrangler Hajo à mains nues. Ce qui ne serait sûrement pas si grave, mais quand même. Je tressaillis et balayai cette pensée tout en me dirigeant vers les doubles portes.

— Présente-moi à Kar Yee, lança Hajo dans mon dos.

Je lui lançai un coup d'œil par-dessus mon épaule tandis que la musique trance pulsait à travers les portes.

— Achète la peinture d'infirmière, dis-je avec un sourire. Et appelle-moi quand tu auras un nom.

Je me frayai un chemin parmi la foule de fêtards et fis un petit salut de la main à la copine de Hajo pour lui faire savoir que j'en avais terminé avec lui. Une fois sortie de l'appartement, je poussai un soupir soulagé. Lon ne serait pas ravi d'apprendre que j'étais venue ici, mais au moins, j'en étais ressortie en un seul morceau, et Hajo trouverait peut-être un nom à même de nous aider. Je boutonnai mon manteau et pris l'ascenseur du parking souterrain juste au moment où quelqu'un en sortait. Mais quand j'appuyai sur le bouton du sous-sol, une main empêcha les portes de se fermer.

— Salut. Ça vous dérange si je descends avec vous ?

C'était l'homme à queue de cheval blonde... l'investisseur. Darren, si je me souvenais bien. Et la manière prédatrice dont il me regardait fit se hérissier les poils sur mes bras.

---

<sup>1</sup> Auteur, acteur et réalisateur américain spécialisé dans le cinéma underground et expérimental.

## Chapitre 19

**I**l appuya sur le bouton pour fermer les portes de l'ascenseur et m'empêcher de ressortir. Ses pupilles étaient de minuscules points noirs au milieu d'un océan bleu vif. Son auréole était pâle et faible.

— Vous étiez en train de vendre quelque chose à Hajo, dit-il une fois les portes closes.

Merde. Il avait vu la fiole rouge quand il nous avait surpris, Hajo et moi. Il faisait aussi un peu plus d'un mètre quatre-vingts et se dressait au-dessus de moi comme une personne habituée à s'emparer de ce qu'elle veut.

L'ascenseur commença à descendre. Je bondis sur un bouton, n'importe lequel, et n'importe quel étage. Mais il se plaça devant le panneau de contrôle comme un mur de brique amovible. Il était terriblement rapide pour un type bourré. Et même pour quelqu'un qui ne le serait pas. Je reculai dans le coin opposé de l'ascenseur. De la musique classique calme et anodine emplissait la petite cabine, me narguant avec la fausse assurance que tout allait bien.

— J'ai vu le jus rouge, insista-t-il.

Il tendit un bras en travers des portes de l'ascenseur, comme s'il craignait que j'essaie de les ouvrir pendant que la cabine était en mouvement.

— J'aurais dû me douter que Hajo me cachait quelque chose.

— Écoutez, vous faites erreur..., commençai-je, m'efforçant de gagner du temps pendant qu'on descendait.

Je pourrais puiser dans le courant pour l'électrocuter, mais il y avait un risque pour que je grille les fusibles de l'ascenseur. Avais-je vraiment envie de prendre le risque de me retrouver piégée là-dedans avec lui ?

— Je sais ce que j'ai vu. Et je le veux.

Il tendit le bras à la vitesse de la lumière. Sa grande main se referma sur ma gorge avant même que j'aie pu cligner des paupières.

— Je n'ai pas envie de te faire du mal. Réglons ça à l'amiable. Donne-moi une dose et je te laisse tranquille.

Il ne m'étranglait pas. Il me montrait juste qu'il pouvait le faire. Et quand je tentai de récupérer mon caducée portable dans ma poche de veste, il me montra aussi à quel point il était rapide. Sa main libre donna une tape sur la mienne avec une force inattendue. Une douleur me remonta dans le bras. Je poussai un cri.

— La vitesse, dit-il avec un sourire suffisant. Un penchant plutôt cool. Ce serait encore mieux si tu me donnais une dose de ce que tu as.

— Lâche-moi, articulai-je.

— Donne-moi le jus et je le ferai.

— La seule chose que je vais te donner, c'est un avertissement. Parce que si tu ne t'éloignes pas...

— Qu'est-ce que tu feras ? Tu appelleras les flics et tu leur diras que tu as refusé de me vendre de la drogue ?

Il éclata de rire, puis reprit :

— Tu sais quoi ? Je suis même prêt à te payer pour cette dose. Donne-moi ton prix. Ce n'est qu'une simple transaction. Ne transforme pas ça en autre chose.

Je me débattis, tentant de lui donner un coup de genou entre les jambes, mais il bloqua tous mes mouvements sans difficulté.

Ma panique se transforma en une colère noire, très noire. En l'espace d'une seconde, mes intentions étaient passées de la possibilité de l'électrocuter avec mon Heka à quelque chose de bien pire.

Je ne pus m'en empêcher.

Les ténèbres m'enveloppèrent. Tous les sons s'éteignirent. Le point bleu apparut dans mon champ de vision.

Je sentis Darren glisser ses doigts dans ma veste pour récupérer la fiole rouge. Mais au moment où sa main chaude effleura mon ventre, quelque chose changea. Je sentis une fraîcheur sur ma peau. Cela commença autour de mon cou, avant de se déployer sur ma poitrine... puis mon ventre. Comme si quelqu'un avait renversé une boisson froide sur mon T-shirt. Il le sentit aussi. Il écarta vivement le bras comme s'il s'était brûlé.

Il recula. Me lâcha complètement et fit un pas en arrière. Je voyais le point de lumière bleue derrière lui, superposé à l'endroit où son cœur battait

dans sa poitrine. Et j'aurais sûrement dû m'inquiéter quand il passa de bleu à argenté, mais j'étais distraite.

J'éprouvai à nouveau cette sensation. Comme au Tambuku, quelque chose rampa sur ma jambe. Quelque chose de froid, épais et lisse.

L'ascenseur s'arrêta, me tirant de ma torpeur. Darren sursauta aussi. Son auréole bleue tournoya quand il secoua la tête comme un chien venant d'émerger d'une averse. Il bondit à nouveau sur moi et referma les deux mains autour de ma gorge, cette fois. Et toute la peur ou les doutes que j'éprouvais s'envolèrent en fumée. Je vidai mon esprit et me concentrai sur le point devenu argenté. Je prononçai les mots haut et fort dans ma tête.

*Dégage.*

Son grand corps fut projeté en arrière. Il heurta les portes de l'ascenseur. Une seconde plus tard, ces dernières s'ouvrirent. Il perdit l'équilibre et tomba de l'autre côté, atterrissant sur le dos. J'en ressentis l'impact dans les semelles de mes chaussures. Et je sentis aussi autre chose... une pression grandissante au niveau de ma jambe. Quelque chose bougeait à cet endroit. Mon jean se resserra de manière inconfortable. Se mit à pulser. Je sortis de l'ascenseur en boitant, suivant Darren, qui rampait en arrière dans le parking souterrain.

Avant que j'aie pu me retourner pour voir ce qui me faisait mal à la jambe, Darren plongea la main dans sa poche et tira ses clefs. Il était en train de tâtonner avec quelque chose accroché au trousseau. Du gaz lacrymogène.

Le grand fêtard investisseur comptait me gazer ? Dans ses rêves.

Je voulais juste lui ôter la bombe lacrymo des mains d'un coup de pied. C'était vraiment mon intention. Mais quelque chose explosa à l'arrière de ma jambe. La pression au niveau de ma cuisse disparut. Puis, plus vite qu'un éclair, quelque chose d'autre que mon pied alla frapper la bombe de gaz.

Quelque chose qui était venu de derrière moi.

Quelque chose qui était relié à moi.

Je sentis les bords froids et dentelés de ses clefs juste avant qu'elles soient propulsées à travers le parking. Avec quoi les avais-je sentis ? Ma magie s'était-elle solidifiée et modelée en une sorte d'arme ?

Darren hurla ; je vis sa bouche s'ouvrir et entendis le son de manière distante, à travers le filtre de ma vision de la lune. Il se remit sur ses pieds

bien trop vite et se dressa à nouveau au-dessus de moi. Il avait autre chose dans la main et semblait vraiment en rogne. Il leva le bras. Du métal scintilla entre ses articulations blanches. Un canif.

Ce connard comptait me poignarder.

La colère et le Heka se mêlèrent en moi. Ils bouillonnèrent. Entrèrent en ébullition. Explosèrent. J'étais incapable de la moindre pensée rationnelle et concentrée. Tout ce que je pouvais faire, c'était tout laisser sortir avant de devenir folle.

L'énergie reflua hors de moi. Un flot de Heka. Il se tendit vers quelque chose, l'énergie de la lune, peut-être, et revint comme un boomerang, chargé et prêt à l'action. Je ne pris aucune décision consciente s'agissant de ce que j'allais en faire. Je me contentai de le relâcher.

Un nuage argenté tournoya autour de moi. Je le poussai vers Darren et le déployai. Il n'y avait plus que le brouillard. J'étais en train de le créer, de le tisser... et il faisait partie de moi. Il n'était qu'un insecte sur ma toile. J'enroulai le brouillard autour de lui, l'emprisonnant dans les cercles étroits de fumée argentée.

Je sentais le cœur de Darren cogner furieusement et sa vie s'écouler hors de lui. Je n'aurais su dire comment, mais c'était comme si j'avais les mains posées sur lui et que je palpais son pouls sous mes doigts. J'étais en train de l'étrangler avec la fumée.

*Je vais le tuer.*

Le problème, c'était que l'espace d'un instant, je ne fus pas sûre de m'en soucier. Que Dieu me vienne en aide, j'avais presque envie de le tuer. C'est alors que la voix de la raison leva la main en moi et l'agita. Comme pour dire « tu es sûre de vouloir aller aussi loin ? »

Je ne voulais pas.

Je me raidis et tentai de relâcher la magie. C'était si dur. Contre nature, même. Mais je continuai d'essayer, et mon emprise sur Darren s'amointrit. Je le sentis m'échapper et s'écrouler au sol. Le voile sombre de la magie de la lune se souleva. Je retrouvai ma vision normale. J'entendais une voiture rouler sur le niveau supérieur du parking. C'était parti. J'avais réussi. Je l'avais repoussé.

Je pouvais peut-être vraiment le contrôler.

Et je n'avais pas entendu la voix de ma mère. Pas une fois. Aucun murmure, aucune vision.

Un petit rire joyeux s'échappa de mes lèvres.

Ma poitrine se souleva de manière saccadée quand je baissai les yeux sur Darren. Son corps était écroulé à mes pieds, les bras en croix et la bouche ouverte. Je n'aurais su dire s'il était vivant ou mort. Mais ce n'était pas le pire.

Mon auréole argentée était extrêmement brillante. Plus large. Je le savais, parce qu'elle émettait une lueur argentée sur les manches de ma veste. Elle brillait comme un projecteur derrière ma tête, qui projetait une longue ombre sur le corps de Darren et le ciment au-delà. Je me vis dans cette ombre : la courbe de mes hanches, la forme de mes jambes et de mes bras, les cheveux dressés autour de ma tête, comme ils le faisaient parfois quand je canalisais de l'électricité.

Et la longue forme semblable à une corde d'une queue.

*Une fichue queue !*

Comme celle d'un reptile. Ou d'un rat d'égout.

Soudain, je compris ce qui avait arraché les clefs de la main de Darren. Ce qui s'était enroulé autour de son corps en même temps que mon brouillard argenté.

Je paniquai. Complètement. Je poussai un cri de stupeur.

Sans réfléchir, j'appelai à nouveau la magie de la lune. Elle vint si vite, en un claquement de doigts.

Je n'avais aucune idée de ce que je faisais. Je voulais juste partir d'ici... c'est tout. Je n'aurais jamais pu imaginer tout le pouvoir que pouvait contenir une simple pensée.

## Chapitre 20

L'odeur de la terre froide et humide emplît mes sens. Un souvenir flotta à la surface : je tombais sur une colline herbeuse, quand j'avais cinq ou six ans. Je m'égratignais les genoux. Le visage pressé contre le sol, je pleurais. Et personne ne venait à mon secours. Je me souvenais avoir pleuré jusqu'à n'en avoir plus la force, puis m'être relevée et être rentrée à la maison toute seule. Ma mère m'avait regardée et avait lancé : « Oh, quel petit cochon ! » Après ça, mon père avait construit une clôture autour de notre cour et je n'avais plus eu le droit de sortir.

C'est là que je crus être, pendant un instant. Puis je sentis d'autres choses : l'odeur entêtante de la lavande et du pin, celle, âcre et côtière, de l'armoise. L'arôme inimitable de l'air océanique. Puis je réalisai que la personne qui m'appelait ne disait pas « Sélène », mais « Cady ». Et il n'y avait ni colère ni dégoût dans sa voix, seulement une douloureuse inquiétude.

Des mains fortes et chaudes me retournèrent sur le dos. Je découvris un ciel bleu indigo parsemé de centaines d'étoiles. Rien que ça suffit à me faire comprendre où j'étais. On ne voyait pas beaucoup d'étoiles, depuis la ville. Ici, le paysage était d'une beauté à couper le souffle, autant la nuit que le jour. Et le mieux, c'était l'homme dont le visage planait au-dessus du mien.

— Cady !

J'étais dans la cour de chez Lon. Son jardin d'Éden luxuriant donnant sur les falaises longeant le Pacifique. Derrière moi se trouvait le refuge bienvenu de la terrasse en séquoia avec son patio couvert, où on buvait du thé au jasmin l'après-midi. Où on regardait Jupe jouer à la balle avec Foxglove. Où on dînait durant les soirées chaudes d'été, où on parlait, riait et faisait des projets.

J'étais en sécurité. À la maison.

Je regardai Lon pendant un long moment, m'attardant sur les longs creux de ses joues et la ligne fine au milieu de son front plissé par l'inquiétude. Il était transmuté. Le vert et or de son auréole enflammée oscillait au-dessus de ses cornes rugueuses à spirale. D'habitude, quand son auréole était large et transmutée comme ça, elle projetait de longues ombres sur son visage. Mais ses traits semblaient plus lumineux que d'habitude. Ah, c'était l'effet de mon auréole, qui éclairait son visage d'une lueur argentée.

Mon auréole. Trop vive. Le parking souterrain. Tout me revint d'un coup.

Je paniquai et tendis la main dans mon dos. Pas de queue reptilienne. Mais je ne l'avais pas imaginé : mes doigts trouvèrent une déchirure dans mon jean, là où elle était apparue.

— Oh mon Dieu, murmurai-je, mes mots se noyant dans un accès de sanglots incontrôlables.

Il m'observa de ses yeux verts intenses, sérieux et autoritaires.

— Montre-moi, dit-il à voix basse.

Je n'avais jamais été si heureuse qu'il ait cette capacité. J'étais soulagée de n'avoir qu'à me souvenir de tout, au lieu d'essayer de lui expliquer. Je n'avais pas la force d'éditer les détails, je lui laissai donc tout voir ; ma conversation avec Hajo, l'homme qui m'avait accostée dans l'ascenseur et tout ce qui s'était passé ensuite, dans les moindres détails fous, y compris la queue.

S'il était stupéfait, il ne le montra pas. Et je lui en fus aussi reconnaissante.

*Je ne sais pas si je l'ai tué, dis-je dans ma tête. Je ne crois pas, mais je n'en suis pas sûre. Et si c'était le cas ?*

— Ce salopard le méritait.

*Mais...*

— Arrête de t'inquiéter et laisse-moi m'occuper de ça. Tu es blessée ?

Je secouai la tête, mais je n'en étais pas totalement sûre. Je n'avais pas l'impression de pouvoir bouger. C'était comme si toute mon énergie était épuisée. Lon s'assit dans l'herbe et m'attira sur ses genoux. Il me garda contre lui et me caressa le dos pendant que je pleurnichais et reniflais. Quand je n'eus plus de larme à verser, je lui demandai :

— Ma voiture est là ?

Sa voix grave vibra contre ma joue.

— Je ne crois pas.

— Oh, Seigneur.

Qu'est-ce que j'avais fait ? Avais-je traversé le temps et l'espace ? Avais-je volé jusqu'ici ? M'étais-je téléportée cinquante mètres plus loin sans l'aide de *l'U.S.S Enterprise*1 ?

— Je commençais à m'inquiéter, dit Lon. Tu ne répondais pas au téléphone. Je suis sorti fumer et j'envisageais d'essayer de te joindre une dernière fois quand j'ai vu un éclat de lumière sur la pelouse. Tu es... apparue de nulle part.

— Comment ?

— La cour était plongée dans la pénombre. Il y a eu un éclat de lumière. Et je t'ai trouvée couchée dans l'herbe, résuma-t-il de manière laconique. Au début, je n'ai pas vu que c'était toi, mais la protection autour de la maison ne s'était pas déclenchée, alors je me suis dit que ça ne devait être rien de dangereux. Puis j'ai reconnu ta perception. À l'intérieur. Tes émotions.

Il chercha maladroitement les mots un instant, avant de continuer :

— Je me suis transmuté et j'ai entendu tes pensées. Je savais que c'était toi. Ton auréole...

— Elle est si brillante.

— Elle est...

Il faillit ajouter autre chose, mais parut changer d'avis à la dernière seconde.

— Elle est brillante, finit-il par se contenter d'acquiescer.

— Je me suis téléportée ici à la force de ma volonté, murmurai-je. Ce n'est pas possible, si ? Lon ? Comment est-ce possible ?

Il passa une main dans mes cheveux.

— Je ne sais pas. Mais je pense que tu as posé la mauvaise question à ton gardien homme oiseau. Si ta mère est en vie, elle est dans un autre plan. Mais quoi qu'il t'arrive, ça se passe ici. Tu aurais dû demander à Priya de déterminer ce que tes parents avaient insufflé en toi durant ta conception.

Une tristesse infectieuse manqua de me submerger. Il avait raison, bien sûr. Je pourrais peut-être rappeler Priya et changer de plan. Mais j'étais vidée. Restait-il la moindre goutte de Heka en moi ?

— Tu l'invoqueras plus tard, conseilla Lon, me surprenant.

Il lisait dans mes pensées.

Il fit mine de se relever, mais je lui étreignis le bras.

— Je ne veux pas que Jupe me voie comme ça, plaidai-je.

— Calme-toi, dit-il avec tendresse. Ils sont tous sortis voir un film. On est seuls.

Un maigre soulagement. Mes mains étaient couvertes de taches d'herbe. Mes cheveux étaient ébouriffés, comme quand je relâchais du Heka sans caducée. Une légère odeur de brûlé émanait de mes vêtements.

— J'ai besoin d'une douche.

Sans un mot de plus, il me souleva dans ses bras et me porta jusqu'à la maison.

Quand il me reposa enfin, j'étais dans la salle de bain de sa chambre. Mes jambes étaient flageolantes, mais il me soutint, m'appuyant contre le lavabo le temps d'allumer la lumière. Il déboutonna et retira mon manteau. Une grosse tache rouge en maculait l'avant ; la fiole s'était brisée dans ma poche de poitrine. Tout ça pour ça. Ce n'était pas comme si j'en avais besoin, mais quand même.

— Peu importe, murmura-t-il.

Il jeta la veste dans un coin, sur le carrelage en ardoise gris foncé de la salle de bain. Il plaqua son avant-bras contre mon ventre pour me maintenir debout et s'accroupit le temps de retirer mes chaussures et mes chaussettes. Je sentis la porcelaine froide contre mon dos quand il fit passer mon T-shirt par-dessus ma tête. Je regardai ses longs doigts dégrafer la fermeture à l'avant de mon soutien-gorge. Kar Yee avait raison : il avait de très belles mains. De bonnes mains. Fines et musclées, comme le reste de son corps. Il émit un petit son en réponse à ces pensées, puis libéra mes seins.

Mon cerveau embrouillé repensa aux commentaires de Hajo.

Lon grommela.

— La prochaine fois que je vois ce sourcier, je lui casse le nez.

J'étais sûre que j'apprécierais le spectacle.

Mon jean était foutu. J'en avais un million d'autres, alors ça n'avait pas d'importance. Mais quand il le jeta sur la pile avec le reste de mes vêtements, je me remémorai la sensation surréaliste de cette queue... une foutue queue ! ... et sentis ma panique grandir à nouveau.

— Chut, dit-il, avant de tendre la main derrière son épaule pour ôter son T-shirt.

Il passa ensuite un bras autour de ma taille et me fit parcourir les quatre pas jusqu'à la douche.

La douche de Lon. Il n'y avait rien de mieux au monde. Elle était séparée de la grande baignoire au coin de la pièce, une douche à l'italienne spacieuse en carrelage brut et gris et en pierre marron, ouverte d'un côté et sans porte. De l'eau chaude jaillit des deux côtés et d'au-dessus. La configuration et les angles étaient modifiables en un milliard de combinaisons, mais Lon gardait toujours les mêmes réglages : des jets continus venant de toutes les directions. Un banc de pierre bas avait été intégré au mur du fond, et les alcôves au-dessus étaient toujours approvisionnées en savon au bois de santal et en shampoing coûteux.

Si je devais déclarer mon allégeance éternelle à une seule douche pour le restant de ma vie, ce serait celle-là.

Lon me maintint sous les jets et commença à me nettoyer avec une précision efficace. Je fondis contre l'un des murs, lui laissant le champ libre. Il shampooina mes cheveux. Étala du savon sur tout mon corps avec ses mains fortes et agréables, sans prendre la peine d'utiliser un gant, passant de mon visage à mes épaules, puis mes bras. Le plat de mon ventre, la courbe de mes hanches. Quand ses paumes se refermèrent sur mes seins, je gémis. Il n'essayait pas de me séduire, mais ce geste avait quelque chose de possessif. Je fermai les yeux et le laissai faire.

— Lon, murmurai-je. S'il te plaît. J'ai besoin de toi.

Il glissa la main entre mes cuisses.

— Ici ?

*Oui. S'il te plaît... aide-moi à me retrouver,* lui dis-je en pensée tandis qu'il suivait à nouveau la traînée de savon qu'il avait laissée, rinçant tout de manière méthodique. *Ramène-moi les pieds sur Terre.*

Les jets s'éteignirent. Il me souleva hors de la douche et me sécha avec une serviette. Ce n'est qu'à ce moment-là que je parvins à rester debout sans son aide. J'entendis des gouttes heurter le sol en ardoise et vis qu'elles s'écoulaient de ses cornes. J'en entendis d'autres et baissai les yeux, pour découvrir qu'il portait encore son jean. Il était trempé et collé à ses cuisses. De l'eau ruisselait le long des lignes dures de sa poitrine, ondulant le long des crêtes et des vallons de son ventre... jusqu'à cette légère ligne de poils couleur miel, qui plongeait sous la ceinture de son jean. Avec hésitation, je touchai la vilaine cicatrice au niveau de ses côtes, celle causée par Yvonne. Elle me paraissait plus horrible, d'un coup, comme si maintenant que

j'avais vu le visage d'Yvonne et que je lui avais parlé, elle était d'autant plus réelle.

Yvonne. Ma mère. Ma magie. Mon corps... je n'avais plus le contrôle de rien.

Je me sentais si perdue.

*Promets-moi que tout ira bien, pensai-je.*

— Je te le promets, murmura-t-il avec un tendre baiser.

Il était doux et délicat, mais je ne voulais pas de sa tendresse. La tendresse, c'était la faiblesse, et j'avais besoin de force. Je voulais une garantie, pas une promesse en l'air.

Je repoussai ses épaules dans un geste de colère défiante.

— Fais en sorte que je te croie. Montre-moi que tu le penses vraiment.

Ses bras durs comme l'acier m'attirèrent tout contre son corps. Sa bouche recouvrit la mienne et il m'embrassa brutalement. Avec une brusquerie stupéfiante. Je résistai, mais il m'attrapa l'arrière de la tête avec fermeté pour me maintenir en place. Il était brutal. Inflexible.

C'était la réaction la plus parfaite possible, et je lui cédaï totalement. J'ouvris la bouche. Il glissa la langue à l'intérieur et je lui rendis son baiser, avec autant de brusquerie. D'impatience. Il gémit dans ma bouche et j'adorai ça. Ça me faisait me sentir en vie.

Il me fit sortir de la salle de bain et m'attira jusqu'au lit. Il m'y jeta si fort que je rebondis sur le matelas. Un frisson terrible me traversa quand je le regardai retirer son jean trempé par la douche. Son érection épaisse se dressa fièrement, s'inclinant vers le haut depuis une touffe de poils extrêmement dense. Et son regard sombre posé sur moi me donna envie de perdre ce qu'il restait de ma raison, après m'être grillé le cerveau avec la magie. J'ouvris les jambes.

En un éclair, il me cloua les mains au-dessus de la tête. Il ouvrit la bouche et me mordit fermement la joue. Je poussai un cri et il me mordit à nouveau, dans le cou, cette fois. L'épaule. Sa peau était humide et chaude. Je levai les hanches contre les siennes et il fit rouler l'un de mes tétons entre son pouce et son index, avant de le pincer. Je me pressai à nouveau contre lui et gémis. Il appuya son front contre le mien, ses cornes effleurant mes oreilles et ses doigts retenant mon téton en otage.

— Dis-moi que tu es à moi, ordonna-t-il.

*Je suis à toi, pensai-je.*

— Dis-le.

— Je suis à toi. Je suis à toi.

Quand il relâcha mon téton et s'enfonça en moi, je faillis jouir. Mais il souleva une de mes jambes aussi haut que possible. L'angle me déstabilisa, mais lui offrit un meilleur accès. Il s'enfonça un peu plus et s'immobilisa en moi, figé, jusqu'à ce que les larmes me montent aux yeux. Puis il commença à aller et venir en longs mouvements douloureusement lents.

J'émis des sons horribles. Bien pires que mes gémissements sonores et mes ordres aboyés habituels. J'émis des sons qui m'inquiétèrent. C'était comme si quelque chose clochait vraiment, chez moi. Mais après quelques coups de reins supplémentaires, tout ça n'eut plus d'importance. Sa belle-famille aurait pu nous surprendre sans que ça me fasse ni chaud ni froid. J'avais atteint un tel niveau de folie, un état d'esprit dangereux où plus rien n'avait d'importance à part son souffle brûlant sur ma peau.

Seigneur, seigneur ! J'étais allée trop loin pour me soucier de quoi que ce soit d'autre que nous. Et quand mon corps se crispa autour de lui, ce fut si intense... si tout à la fois... que je tentai de battre en retraite. Mes mains se débattirent contre sa poigne de fer. Je tentai de ruer pour l'écarter de moi, mais cela ne fit que l'encourager à s'enfoncer plus profond. J'étais piégée. Clouée au lit. Empalée.

J'étais à lui.

Je jouis à l'infini. Jusqu'à ne plus pouvoir respirer.

Jusqu'à me croire sur le point de m'évanouir. Quelques secondes plus tard, il céda et hurla mon nom, tressaillant violemment au-dessus de moi. Et tout ce qui avait été chamboulé ce soir-là, toute la santé mentale que j'avais cru perdre me revint et se remit en place.

Il me lâcha les mains et se retira avec un grognement. De petites décharges de plaisir continuaient de pulser en moi tandis que je me dissolvais dans le matelas. Il s'écroula sur moi, sa joue plaquée contre ma poitrine et l'une de ses cornes en spirale enfoncée dans ma clavicule. Ses cheveux mouillés et ondulés s'épalaient partout. J'étais en vie, et j'allais bien. Le monde n'avait pas volé en éclats.

— Ton auréole a l'air normale, remarqua Lon quelques minutes plus tard.

Je portai la main à ma tête comme si je pouvais la sentir.

— Ah oui ?

— Hum hum, acquiesça-t-il, passant une main dans mes cheveux pour les replacer derrière mon oreille. Où est ton téléphone ?

— Hein ?

— Ton téléphone.

— Dans mon jean.

Celui avec le gros trou à l'arrière. Parce que j'avais une queue flippante. Rien de grave. C'était tout à fait normal.

Lon m'embrassa sur le front et se leva du lit. Je l'observai d'un œil appréciateur tandis qu'il retournait dans la salle de bain. J'entendis des froissements, puis j'entendis sa voix grave résonner sur les murs carrelés, sans comprendre ce qu'il disait. La douche s'alluma brièvement. Au bout d'une minute ou deux, mon téléphone sonna dans la salle de bain. J'entendis à nouveau parler, mais cette fois, ce fut bref. La lumière s'éteignit dans la salle de bain et Lon revint.

— J'ai appelé Hajo, expliqua-t-il en enfilant un pantalon ample couleur charbon sur ses hanches étroites. Il est allé voir dans le parking souterrain. L'homme était parti. Les employés du parking n'ont rien remarqué qui sorte de l'ordinaire, et aucune ambulance n'est passée.

— Je ne l'ai pas tué.

Le soulagement m'envahit.

— Et ta voiture est toujours là-bas. On ira la chercher demain.

— Merci.

Il me jeta mon peignoir préféré : un kimono aux manches larges et béantes et avec des motifs de gros coquelicots noirs et blancs imprimés dessus.

— Hajo s'interroge sur tes capacités, maintenant, mais tu pourras arranger ça.

Je mentais mieux que personne.

---

<sup>1</sup> Vaisseau spatial dirigé par le capitaine Kirke dans la saga de science-fiction *Star Trek*.

## Chapitre 21

**J**e reçus l'appel de Hajo dans la matinée du 24 décembre. Quand je décrochai, il se contenta de dire :

— J'ai trouvé ce que tu cherchais. Retrouve-moi à l'endroit habituel à midi.

« L'endroit habituel » était un pub miteux appelé le « Palm and Cypress », situé dans un quartier vétuste de Morella. Hajo l'appréciait parce que ce pub était sombre et enfumé, rempli de recoins peu éclairés, et qu'il disposait d'une porte de derrière pour s'esquiver plus facilement. Et non seulement le petit parking à l'arrière était entouré d'un haut mur de brique, mais il possédait lui aussi d'une deuxième sortie. Le rêve pour un dealer de drogue.

Lon et moi attendîmes dans le SUV, garés dans le petit parking. J'avais déjà attendu Hajo à cet endroit précis plusieurs fois, par le passé, quand je pratiquais des entraves pour lui. Comme celles que je lui devais pour avoir retrouvé les os de Jesse Bishop dans la conserverie, en octobre dernier. Il était toujours ponctuel, et je supposais qu'il s'agissait d'une qualité appréciable, chez un dealer. Mais il était déjà midi dix et il ne s'était toujours pas montré.

Après avoir fermé son caban bleu sombre, Lon alluma une deuxième cigarette de valrivia et entrouvrit sa vitre. Une brise fraîche s'infiltra à l'intérieur. Il faisait plus froid, aujourd'hui. Une vraie journée d'hiver. Ça ne faisait que rendre la situation plus misérable.

Un coup frappé à ma fenêtre me fit une trouille bleue. Le long visage de Hajo scrutait l'intérieur de la voiture, rétroéclairé par son auréole bleue. Je fis un signe du pouce vers l'arrière et appuyai sur le bouton pour déverrouiller la portière.

— Désolé pour le retard, dit-il tout en repliant sa haute stature dans la voiture.

Il se laissa tomber à l'emplacement habituel de Jupe, écarta ses cheveux sombres de ses yeux et frissonna tout en posant son casque de moto à côté de lui sur le siège. Il portait sa fidèle veste de course noire, dont le col mao était remonté jusqu'à sa gorge. Trois rayures grises couraient sur l'une de ses manches.

— Il fait un froid de canard, aujourd'hui. C'est quoi, ce temps ?

— Il fait plus chaud près de l'eau, remarqua Lon en lui offrant une cigarette. Il fait toujours dix degrés de plus à La Sirena qu'à Morella, en hiver.

Hajo prit la valrivia et le remercia d'un signe de tête.

— Je mourrais à petit feu, là-bas. Trop de hippies au Village. Aucun argent à se faire dans la marijuana. Même si je gagnerais sûrement une fortune en vendant de la cocaïne à tous ces riches hommes d'affaires.

Il me donna une petite tape sur l'épaule du bout des doigts, avant d'allumer un briquet devant la cigarette qui pendait à ses lèvres.

— Tu veux qu'on s'associe, Bell ?

Il tourna la tête sur le côté et souffla un cône de fumée, un sourire jouant sur ses lèvres.

— Tu pourrais être ma femme de main.

— Je passe mon tour.

— Dommage. Ce truc d'entrave que tu fais est efficace. Je ne te dis pas à quel point ça a accru ma réputation... plus personne ne me doit d'argent, maintenant. Tu travailles encore pour un type à La Sirena ?

Lon me lança un regard en coin. Ouais, je n'aurais peut-être pas dû parler de ça à Hajo, mais je n'avais mentionné ni Dare, ni le Hellfire Club. Il était facile de se confier à Hajo. Dieu seul savait pourquoi. Peut-être parce que je le croyais défoncé la moitié des fois où je le voyais, et supposais qu'il oublierait. Il ne le faisait jamais.

— Je parie que je pourrais te payer plus, affirma Hajo.

— Je parie que je m'en ficherais.

— Combien...

— Où on va ? l'interrompit Lon d'un ton agacé.

Hajo se renfonça sur son siège, amusé par l'impatience de Lon.

— Une seconde. Je cherche quelqu'un.

— Qui ? m'étonnai-je en parcourant le parking des yeux.

— Quelqu'un me suivait. C'est pour ça que j'étais en retard.

Il se tordit le cou et demanda à Lon :

— Tu peux avancer jusque là-bas pour qu'on voie Gilman Avenue ? Pas trop loin. Le mur de brique nous dissimulera.

Lon approcha le SUV de la sortie et nous scrutâmes la rue qui longeait l'arrière du pub avec nervosité.

— Qui pourrait te suivre, Hajo ?

Je songeai à la voiture noire et à l'ombre évasive qui me suivait. Mon poulx accéléra.

— Je ne sais pas. J'ai remarqué une voiture noire en sortant de mon parking souterrain. Elle est restée si loin derrière moi que je n'ai pas réussi à identifier la marque ou le modèle, mais elle a suivi ma moto quand j'ai pris quelques bifurcations bizarres. Je suis du genre parano, ce qui ne vous surprendra sûrement pas...

— Pas du tout, acquiesça Lon en lui lançant un regard neutre dans le rétroviseur.

— Mais ça veut dire que je suis doué pour repérer quand on me suit, et pour semer les personnes en question. Je suis à peu près certain de l'avoir lâché il y a environ deux kilomètres, mais ça ne fait pas de mal d'être prudent.

— Pourquoi quelqu'un te suivrait ? l'interrogea Lon.

Hajo haussa les épaules.

— Pour un tas de raison, mais rien de particulier ne me vient à l'esprit.

Des souvenirs flous de mon altercation dans le parking souterrain de Hajo me revinrent à l'esprit.

— Et ce type, Darren ? Tu crois qu'il pourrait vouloir l'élixir bionique ?

— Aucune chance qu'il soit libéré sous caution, répondit Hajo. Ça ne pouvait pas être lui.

— Libéré sous caution ?

Hajo regarda Lon.

— Tu ne lui as pas dit ?

Lon soupira.

— Me dire quoi ?

— On s'en est occupés, expliqua fièrement Hajo. C'était l'idée de Lon... je n'ai fait que la mettre en action. Et avec plaisir. Je t'avais dit que je détestais cet investisseur depuis un bon moment.

— De quoi tu parles ?

Lon jeta sa cigarette par la fenêtre et répondit :

— J’ai demandé à Hajo de le piéger. Ça me semblait plus raisonnable que de le passer à tabac, au risque de me retrouver moi-même en prison.

— Un pote me devait une faveur, renchérit Hajo. Il a vendu un peu de sømna à Darren. Juste assez pour le faire inculper de dix ans de prison. Il a fumé avec lui, puis l’a laissé et a appelé les flics. C’est assez effrayant, la facilité avec laquelle ça a fonctionné.

Je dévisageai Hajo, qui arborait un grand sourire... puis Lon, qui avait l’air soit coupable, soit défiant. Difficile à dire, avec lui.

— Tu comptais me dire ça à un moment donné ? demandai-je à Lon.

— Je me suis dit que j’aurais l’occasion de le faire à un moment ou un autre.

Il me lança un regard lourd de sens. Comme s’il se remémorait le temps qu’il m’avait fallu avant de lui avouer que Dare me faisait du chantage. À moins que ce soit juste ma culpabilité qui parlait.

— Allez, Bell. Tu voulais laisser Darren s’en tirer après t’avoir brutalisée ? demanda Hajo.

Il passa un bras autour de l’arrière de mon siège et croisa une jambe sur son genou dans une position décontractée. Sa veste en cuir émit un crissement quand il s’affaissa paresseusement sur le siège.

— Merde alors. S’il avait envie de cet élixir au point de t’attaquer, qu’est-ce qu’il aurait été prêt à faire pour l’obtenir de ma part ? Je dois protéger mes intérêts.

— Alors tu as fait tout ça pour toi-même ? lançai-je.

— Pour moi... pour toi..., répondit Hajo en agitant la main avec insouciance. Quoi qu’il en soit, Lon avait raison à cent pour cent. Darren méritait pire que la fessée que tu lui as donnée.

Lon m’adressa un sourire pincé.

— Parfois, on fait des trucs stupides pour ceux auxquels on tient.

C’était un coup bas de piéger Darren comme ça. Mais je n’en perdrais pas le sommeil. Je me penchai sur l’accoudoir et déposai un baiser sur la joue de Lon. Il referma la main sur ma mâchoire et m’attira à nouveau à lui pour m’embrasser plus fermement sur les lèvres.

— C’est excitant, remarqua Hajo derrière nous. Ne vous occupez pas de moi. Je peux me divertir tout seul pendant que vous vous pelotez.

— Je lui donnerais bien un coup de poing, mais je lui en dois une, maintenant, marmonna Lon contre mes lèvres.

— Bienvenue dans mon monde, maugréai-je en retour tandis qu'il me lâchait.

— C'est le secret de mon succès, avoua Hajo avec un sourire vantard bien trop séduisant pour sa personnalité irritante. Tout le monde me doit toujours quelque chose.

— Merci, dis-je à Hajo. Vraiment.

Il détourna les yeux, comme s'il était embarrassé. Je n'étais pas habituée à voir ce genre d'émotion chez lui, mais ça ne dura pas longtemps.

— Bref, cet élixir bionique. Quand j'ai commencé à demander autour de moi, j'ai découvert que tout le monde en voulait, mais que personne ne savait qui en vendait. Aucune info sur ce Telly. Mais aujourd'hui, plusieurs personnes m'ont appelé avec un nom : Tabor. Je lui ai parlé brièvement. Il affirme être le seul à en détenir en ville. Il n'est pas entré dans les détails, mais je me suis dit qu'on devrait réussir à obtenir plus d'informations de sa part en face à face. Alors je lui ai annoncé que j'allais lui amener deux personnes désirant acheter.

— Nous ? devinai-je. Tu nous as négocié une vente de drogues ?

— Ne joue pas les vierges effarouchées. Tu n'es pas obligée d'acheter quoi que ce soit, mais vous allez devoir cracher un peu d'argent, si vous voulez l'interroger concernant ce gamin télékinétique. L'argent délie les langues.

— J'ai quinze dollars en billets d'un, annonçai-je. Quelle quantité d'infos ça me vaudra ?

Lon jeta un regard à Hajo dans le rétroviseur.

— C'est bon. J'ai du liquide.

— Tu vois, papa va payer, lança Hajo avec un geste de la main vers la rue. On dirait que j'ai semé le type qui me suivait, alors on peut y aller ? Parce que plus tôt on aura parlé à ce mec, plus vite vous obtiendrez les infos que vous voulez. Et plus vite j'obtiendrai ce rencard avec la délicieuse Kar Yee Tsang. Ne crois pas que j'ai oublié.

Comme je l'avais dit, il n'oubliait jamais.

Nous roulâmes sous la pluie, gardant l'œil ouvert pour vérifier que personne ne nous suivait. Il n'y avait pas âme qui vive.

Hajo nous emmena jusqu'à une vieille autoroute du côté est de Morella. De mémoire, je n'étais jamais venue ici et je n'avais plus jamais envie d'y retourner, compte tenu du paysage lugubre qui l'entourait. Au-delà des rampes de sortie, des supermarchés désaffectés et des fast-foods impopulaires qui parsemaient la route, il y avait notre destination apparente : le parc de caravanes « Sleepy Hollow ».

J'étais déjà allée dans un parc de caravanes avec Kar Yee, une fois, quand on était à la fac. Il était sale et bon marché, rempli d'étudiants qui cherchaient un peu d'indépendance en dehors du campus, mais qui n'avaient pas les moyens de s'offrir un vrai appartement. On était venus là pour une fête, et je me souvenais être entré dans une caravane enfumée dans laquelle dix mecs regardaient un film italien qu'on aurait pu qualifier de soft-porn, mais d'après eux, c'était de l'art. Quoi qu'il en soit, Kar Yee et moi étions les seules filles présentes et dix paires d'yeux nous avaient regardés comme si on était une pizza venant d'être livrée. C'était la première fois qu'elle se servait de son penchant de peur devant moi. Quand l'effet s'était dissipé et qu'on avait été loin, je m'étais sentie impressionnée.

Nous nous garâmes à côté d'un mobile home et fonçâmes à travers la pluie jusqu'au petit auvent couvrant les marches en bois. Hajo scruta rapidement la zone, les yeux plissés et prudents. Je me demandais combien d'endroits de ce genre il visitait de manière quotidienne. Ils formaient un contraste si frappant avec son penthouse.

Des volets fermés nous empêchaient de voir derrière la petite fenêtre carrée qui flanquait la porte, mais de la lumière émanait entre les lattes. Il y avait du monde. Mais je cessai de prêter attention à la caravane quand Hajo gémit à côté de moi. Il avait les yeux fermés.

— Merde, murmura-t-il, vacillant un instant sur ses pieds. Non, non.

Je l'avais déjà vu comme ça... quand il utilisait son penchant de sourcier de mort.

Un fracas étouffé résonna quelque part à l'intérieur et une autre porte claqua. Je me retournai pour interroger Hajo et découvris que Lon avait disparu. Bon sang. Je pivotai et le repérai en train de contourner la caravane en courant, son Lupara à la main.

— Pour l'amour du ciel, marmonna Hajo.

Il tira un fin pistolet d'un holster caché sous sa veste, au creux de son dos. Puis il s'élança après Lon.

Il y avait soudain beaucoup trop d'armes à feu. Et Hajo avait senti la présence de la mort. Un sentiment de panique me réchauffa la poitrine tandis que je courais derrière eux, priant en boucle dans ma tête pour que rien n'arrive à Lon.

Quand je tournai au coin de la caravane, une pluie froide me martela le visage et je faillis rentrer dans Lon. Une épaule pressée contre la paroi de la caravane, il se tenait avec Hajo. Ils scrutaient un terrain d'herbes sèches qui se fondait avec un ravin boisé.

Une section sinueuse de l'herbe avait été piétinée. Je crus entendre quelqu'un courir à travers les broussailles, au loin, mais le tonnerre grondant masqua le son.

— Quelqu'un s'est enfui par là, dit Lon à voix basse tandis que je reprenais mon souffle. J'ai entendu sa panique. Mêlée d'exaltation. C'était comme si... la personne était heureuse de s'en être tirée impunément.

Hajo jeta un coup d'œil à l'angle de la caravane. Il fit une grimace, comme s'il sentait une odeur répugnante.

— Tu entends des émotions à l'intérieur de la caravane ? demanda-t-il à Lon.

— Aucune.

Les épaules de Hajo s'affaissèrent.

— Eh bien, je déteste être porteur de mauvaises nouvelles, mais il y a un cadavre là-dedans.

— Qu'est-ce qui se passe, bon sang ? murmurai-je.

— Tu es sûr de ne sentir aucune émotion dans le coin ? insista Hajo à voix basse. Je n'ai pas envie d'entrer dans un piège.

Lon me regarda en plissant les yeux, l'air interrogateur.

— Vas-y, dis-je en regardant derrière nous. Soit on fait confiance à Hajo, soit on ne fait rien. Et apparemment, on lui fait confiance. On forme une grande famille épanouie.

— Me faire confiance pour qu... commença Hajo.

Les mots se coincèrent dans sa gorge quand Lon se transmuta sous ses yeux. J'étais ravie que Hajo puisse assister à ça. Qu'il fasse un peu dans son froc. Ça lui ferait du bien, de savoir que Lon était quelqu'un qu'il valait mieux respecter. Et à en croire la manière abasourdie dont il arqua les sourcils, c'était exactement ce qu'il pensait tandis qu'il observait l'auréole

enflammée de Lon, qui brûlait de manière défiante autour de ses épaules, et les cornes brunies et recourbées déviant la trajectoire des gouttes de pluie.

Je jetai un regard à Hajo et ricanai.

— Hajo Kemme serait-il sans voix ?

Il ouvrit la bouche, émit un long son bas, puis marmonna :

— Bon sang, je suis bien content qu'on soit tous amis.

Lon fit un signe de tête vers la caravane.

— On peut y aller. Les deux personnes les plus proches d'ici sont loin... dans la prochaine caravane sur la route, je crois.

Il glissa le Lupara dans son caban et ajouta :

— J'entends à peine la personne en train de s'enfuir... elle est en train de sortir de ma portée.

— Jusqu'où s'étend ta portée quand tu es... comme ça ? l'interrogea Hajo.

— Bien assez loin.

— Il peut aussi lire dans tes pensées, maintenant, précisai-je à Hajo.

— Ah.

Sa stupéfaction dura environ cinq secondes, puis un sourire étira lentement les coins de sa bouche.

— Je suis en train de revoir mes projets d'affaires. Bell, tu es toujours la femme de main. Mais ça...

Il écarta les mains, indiquant Lon comme s'il était le gros lot d'une émission télévisée.

— C'est magnifique. Très utile. Pourquoi tu es photographe, déjà ?

Lon observa Hajo en plissant les yeux d'un air amusé.

— Pour ne pas avoir à traîner dans des endroits comme celui-là pour gagner ma vie.

— Tu marques un point. Rentrons dans le mobil-home. Autant aller voir qui est mort.

## Chapitre 22

Nous approchâmes des marches de derrière avec prudence. La moustiquaire était ouverte et claquait contre la caravane quand le vent soufflait. Lon fouilla dans les poches de son manteau et en tira une paire de gants en cuir. Après les avoir enfilées, il ouvrit la porte et jeta un œil à l'intérieur.

— Tu l'entendras, si quelqu'un arrive, hein ? demanda Hajo en scrutant la zone.

Lon ne répondit pas. Il entra dans la caravane, ses longues jambes disparaissant dans l'ombre.

— C'est un oui ? m'interrogea Hajo, perplexe.

Oh, très bien. Ça faisait plaisir de voir Hajo hésiter, troublé par le style de communication sommaire de Lon. Je souris toute seule et le contournai pour monter les marches.

— Ouais.

L'intérieur sentait le renfermé mais était plus propre que je m'y attendais. Il faisait sombre. Les lieux étaient faiblement décorés. La porte menait à un salon déprimant. Deux canapés avaient été poussés contre les murs et une grande table ronde était située au centre de la pièce. Des chaises étaient renversées. Quelques billets étaient éparpillés au sol. Je me penchai pour les étudier. Des billets de cent dollars.

— Seigneur, lâcha Lon. Quelqu'un a été cambriolé. Ça explique les émotions que j'ai entendues.

— C'est pas bon, marmonna Hajo.

Il indiqua du doigt le bout de la pièce et ajouta :

— Le corps est là-dedans.

Nous contournâmes un comptoir de bar pour rejoindre la cuisine, et nous retrouvâmes dans ce qui aurait pu être les retombées d'une tornade. Il y

avait des casseroles et des poêles partout. Les portes des placards avaient été arrachées de leurs gonds. Le vieux frigo couleur avocat était renversé au sol. Et effondré au-dessous comme la Méchante Sorcière de l'Est<sup>1</sup>, il y avait un corps écrasé.

Mon cœur cogna contre ma cage thoracique quand j'approchai. Les membres d'un homme dépassaient selon des angles anormaux. Des cheveux poivre et sel recouvraient sa tête. Du sang s'était accumulé autour de son corps.

— C'est ton contact ? demanda Lon à Hajo.

— C'est lui, acquiesça-t-il, s'arrêtant pour observer le visage de l'homme. Pauvre Tabor. Quelle triste façon de partir. Cette saleté bionique est plus proche du Graal que le sømna et ça en dit beaucoup.

— C'est Telly le responsable, dis-je une fois le choc passé. Qui d'autre tuerait de cette manière ? N'importe qui d'autre voulant voler un dealer de drogue utiliserait une balle ou un couteau.

— C'est comme avec la Road Runner et le pont, acquiesça Lon.

Il toucha du bout du pied le petit flingue qui se trouvait à quelques centimètres du cadavre.

— Ça n'a pas suffi contre le penchant bionique de Telly.

Hajo soupira.

— On devrait peut-être jeter un œil pour voir si on peut trouver autre chose.

Nous fouillâmes tous les trois la caravane. Lon trouva une cache d'amphétamines dans la première chambre. La porte de la deuxième était arrachée. À l'intérieur, le sol était couvert de verre brisé. Un petit bureau se trouvait au centre de la pièce. Dessus, il y avait trois bouteilles en verre. Deux d'entre elles contenaient un liquide transparent. La troisième était rouge. Mais juste à côté, il y avait un récipient de colorants alimentaires ouvert.

— Ce connard mentait, dit Hajo en reniflant l'une des bouteilles. Tabor n'avait rien... il comptait nous vendre de l'eau sucrée.

Je parcourus la pièce des yeux. Il y avait des éclaboussures rouges sur le mur blanc et du verre brisé au-dessous.

— Telly a dû faire la même découverte. Il a lancé une bouteille contre le mur.

— Peut-être que Tabor était à court et ne pouvait en obtenir plus, suggéra Hajo. Il a cru pouvoir faire illusion avec ça.

— C'est une trop grosse coïncidence que Telly se soit pointé juste avant nous, remarquai-je. Ce type n'est pas le dealer de Telly. Il avait l'air hésitant quand il a parlé de lui. Il a dit qu'il ne pouvait pas retourner le voir, comme s'il avait peur de lui. Pourquoi aurait-il peur d'un homme aux cheveux grisonnants vivant dans une caravane et uniquement armé d'un petit pistolet ?

— Tu as dit que tout le monde s'était décidé à te donner le nom de Tabor d'un seul coup, aujourd'hui, lança Lon à Hajo. Telly a peut-être entendu la même rumeur que toi. Il est peut-être venu ici en croyant que Tabor ferait une proie facile.

— Aucune idée, répondit Hajo. Mais pour être franc, je n'ai aucune envie de m'impliquer plus loin dans cette histoire. Tabor est mort et je n'ai pas envie que ce voyou me lâche un truc sur la tête. Sans parler de la voiture qui me suivait tout à l'heure. Et même si je voulais vous aider, c'était ma seule piste. Je resterai vigilant et je vous le ferai savoir si j'entends parler d'autre chose. Mais vous devriez peut-être chercher en dehors de Morella, si vous pensez que Tabor n'était pas le dealer.

En dehors de Morella. On en revenait à La Sirena. Et si M. le Chanceux, Peter Little, ne savait pas qui avait acheté la drogue durant cette fête deux semaines plus tôt, alors notre seule autre piste reliant l'élixir à La Sirena était Merrimoth, qui était mort. Autrement, dit, nous n'avions rien.

— C'est Noël, demain, dit Lon, lisant mes pensées.

Nous étions ressortis pendant que Hajo passait un appel anonyme au 911 avec la ligne fixe de la caravane pour prévenir de la mort de Tabor.

— Si j'ai bien appris une chose durant toutes les années que j'ai passées avec Yvonne, c'est que les gens ont tendance à recourir à l'automédication, pendant les fêtes. Je vais passer quelques coups de fil à La Sirena. Pour voir si quelqu'un connaît d'autres histoires de penchants bioniques.

Je lui adressai un sourire tiède.

— Joyeux Noël, bordel.

D'ici le matin de Noël, j'avais réussi à effacer l'image du dealer de drogue coincé sous le frigo de ma tête et à tempérer mon obsession pour Telly pour un temps. La maison des Butler était en pleine effervescence. Tout le monde était de bonne humeur... même moi. Peut-être parce que,

étant la fille de deux occultistes fous, je n'avais jamais connu de grande célébration de Noël. Mais Jupe était si excité qu'il m'était difficile de ne pas être infectée.

M. et Mme Holiday nous rejoignirent et tout le monde s'échangea des cadeaux. Pour Jupe, j'avais acheté deux DVD, des romans graphiques et un jouet Godzilla de 1977. Il était rare et vintage, et il l'adora. Je m'en doutais. Il avait tenté d'en acheter un similaire le mois dernier, mais il avait perdu l'enchère, j'avais donc contacté le vendeur et payé deux fois cette somme pour le convaincre de m'en trouver un autre. C'était le jouet le plus coûteux que j'aie jamais acheté, mais ça en valait la peine, rien que pour voir ses yeux s'écarquiller quand il ouvrit le cadeau.

J'avais acheté un livre à Lon, pour sa bibliothèque. *Les dangers en notre sein : comment reconnaître et identifier les magiciens*. Il s'agissait d'un guide pratique loufoque écrit en 1955 par un Terrestre psychologue. La seule copie que j'en avais vue était dans la bibliothèque de mon ordre occulte, en Floride, mais j'en avais trouvé une autre en ligne. Il contenait des croquis hilarants d'occultistes des années 50, ainsi qu'une pléthore de conseils utiles pour les Terrestres : comment reconnaître les magiciens à leurs vêtements, un glossaire des symboles occultes, un chapitre centré sur la manière d'éviter un piège d'entrave et la meilleure façon de réagir si on se retrouvait pris dans l'un d'eux (« ne pas paniquer »)... sans oublier une liste des temples occultes connus.

— Ça te plaît ? demandai-je, blottie sur le canapé à côté de lui tandis que les rayons matinaux du soleil se déversaient dans la pièce depuis les portes du patio.

C'était une journée dégagée et l'océan Pacifique scintillait comme un bijou au loin. Près du sapin de Noël, Jupe était en train d'ouvrir un autre cadeau de la part des Holiday, lancées dans une compétition amicale avec Rose pour le titre de celui qui offrirait le plus de cadeaux à Jupe.

Lon tournait les pages avec prudence.

— Je ne savais même pas que ce truc existait.

— C'est un oui ?

— Je l'adore.

Il m'adressa un sourire tendre, puis déposa un baiser sur mon front.

— Tu es prête à ouvrir le tien ?

Il me tendit deux choses. La première était une grosse enveloppe en papier kraft remplie de réservations de voyage, de brochures pour des chalets de luxe et d'un guide des Alpes françaises. On allait vraiment le faire ; on allait partir en vacances. « Vacances coquines », articula-t-il en silence pour me corriger quand personne ne nous regardait. De toute façon, Rose était sûrement trop accaparée par les distributions de cadeaux pour le remarquer.

— Et ça, dit-il en me tendant une petite boîte plate.

À l'intérieur, il y avait un bracelet en argent. Deux serpents façonnés avec soin s'enroulaient autour d'un cercle principal. Leurs têtes s'entrelaçaient au centre, au-dessus d'une paire d'ailes.

— C'est un caducée, dis-je, surprise.

Conçu en forme de cercle plutôt que le bâton droit habituel. Sur la face intérieure était inscrite la phrase latine : *quod est superius est sicut quod est inferius*. Là-haut comme ici-bas.

— À ce qu'on dit, il a été retrouvé dans la tombe médiévale d'un mage de Rome, expliqua-t-il tandis que je l'enfilais.

Mon Dieu, ce truc devant valoir une petite fortune.

— Il n'a pas l'air d'avoir le moindre usage pratique, mais je me suis dit que l'esthétique te plairait.

Je passai les bras autour de son cou.

— C'est merveilleux. Je l'adore.

— J'en suis ravi, répondit-il, l'air content de lui.

— J'ai autre chose pour toi, mais je voulais attendre un peu avant de te le donner, expliqua-t-il avec un signe de tête vers le chaos autour du sapin de Noël. Quand tout sera revenu à la normale là-bas.

— Tu risques d'attendre longtemps.

— Ça va se calmer.

Quand Jupe remarqua que nous étions en train d'échanger nos cadeaux, il mit son festival de cadeaux en pause.

— Va chercher ton ordinateur portable, papa.

Lon tendit la main par-dessus moi et me tendit un ordinateur pendant que Jupe venait se placer de l'autre côté de moi.

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je.

— Tu vas voir, répondit Jupe en se penchant pour taper une adresse dans la barre de recherche.

Je vis une page apparaître sur l'écran. Le site du Tambuku. Mais en plus joli. Beaucoup plus joli. Ce n'était plus juste une page statique, avec notre adresse et une photo mal éclairée prise par Kar Yee le jour de l'ouverture. Ce site-là avait du style, des photos professionnelles, une carte des boissons. Et sur la page des horaires, il disait même qu'on était temporairement fermés pour réparations et qu'on rouvrirait après les vacances.

— Quoi ? Comment... qui a fait ça ?

— Moi ! annonça fièrement Jupe. Enfin, c'est papa qui a pris les photos et qui m'a aidé avec une partie des graphismes, et qui m'a suggéré d'utiliser du Papyrus ou du Comic Sans pour la police. Et qui m'a dit que l'arrière-plan ne pouvait pas être violet. Et que je ne pouvais pas poster des photos de toi et Kar Yee parce que ça ne ferait qu'encourager les barjos...

Je lançai un regard reconnaissant à Lon.

— ... mais je me suis chargé de la majeure partie du CSS et j'ai demandé à Kar Yee de m'envoyer la carte des boissons et j'ai réussi à faire fonctionner cette petite carte et j'ai écrit toutes les infos concernant le bar et c'était mon idée.

Il prit une grande inspiration après cette tirade. Je cliquai sur les onglets, parcourant les pages.

— Tu l'adores ? demanda-t-il. Je ne te demande pas s'il te plaît, mais si tu l'adores, autrement dit, tu ne trouves pas que c'est le meilleur truc du monde et que j'ai fait un excellent boulot ?

Ça ressemblait tellement à Jupe de dire ça et il était si excité et enthousiaste. Je pressai mon front contre le sien.

— Je l'aime tellement. C'est mon cadeau préféré.

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Papa va être en colère. Son cadeau a coûté bien plus cher. Genre, le mien était gratuit et le sien...

— Combien de fois je vais devoir te le dire ? l'interrompt Lon. On ne parle pas du coût des cadeaux.

— Oups, lâcha Jupe, avant de poser les yeux sur les brochures de chalets français sur la table basse. Eh, c'est quoi, tout ça ?

— Nos infos de vacances, répondis-je.

Mais je n'étais pas concentrée. J'avais cru entendre un drôle de son, sans parvenir à déterminer d'où il venait. J'avais envie de demander à tout le

monde de se taire, mais Jupe continua :

— On va en France ?

— Non, « on » va en France, rectifia Lon. Cady et moi. Toi, tu vas rester ici avec M. et Mme Holiday.

— Eh, c'est pas juste !

— Tu lui as laissé croire qu'il allait venir avec nous ? demandai-je à Lon. J'avais peut-être imaginé ce son.

— C'est pas sympa, ajoutai-je.

— Je...

— Oh, là, doucement. Personne ne m'a jamais parlé de vacances, corrigea Jupe.

— Comment ça ? m'étonnai-je, soudain confuse. Kar Yee m'a dit qu'elle gardait un secret pour toi.

Jupe grimaça.

— Euh... c'était rien. À peine un secret. Mais ne lui pose pas de question là-dessus.

Pendant que Jupe ramait, le son étrange devint plus audible. Pas étonnant que je n'ai pas réussi à en localiser la source : il venait de ma tête. Et quand il se répéta, plus fort, je compris ce qui se passait.

*Puis-je me montrer ?*

---

<sup>1</sup> Personnage du Magicien d'Oz sur lequel tombe la maison de Dorothy lorsqu'elle s'envole du Kansas, tuant la sorcière sur le coup.

## Chapitre 23

— Non !

Surtout pas. Pas ici, devant tout le monde.

— Une seconde !

Jupe fronça les sourcils.

— Quoi ?

— Pas toi, précisai-je en lui tendant l'ordinateur pour me lever du canapé. Je reviens tout de suite.

Je courus vers l'arrière de la maison, l'endroit le plus éloigné du salon (et assez loin pour que la Terrestre clairaudente dans la maison ne puisse plus m'entendre, espérais-je), et pressai le doigt sur le système de sécurité de la porte de la bibliothèque de Lon.

— OK. Maintenant, ordonnai-je.

J'étais debout devant la cheminée éteinte de la bibliothèque, le cœur battant. Des étagères encastrées en bois poli se déployaient du sol au plafond, toutes remplies de centaines et de centaines de livres occultes : des grimoires, des goéties, des livres de sort et des bibles enluminées à la main, tous disposés avec soin et catalogués selon les standards rigoureux de Lon.

L'air tressaillit et une ligne de lumière noire apparut au milieu de ma paume. Une masse de lumière blanche crépitante apparut à quelques pas de moi. Quand elle explosa, Priya en sortit en volant.

Ses ailes noires effleurèrent le dos des livres, renversant plusieurs grimoires des étagères.

Il prenait bien trop de place, avec ces ailes. C'était déjà quelque chose sur le toit de Kar Yee, mais c'en était une tout autre dans cette pièce. L'effet était proprement saisissant. Il tenta de voler vers moi, mais sa tête aux cheveux noirs se cogna contre une lampe suspendue. Il afficha une

expression très humaine tout en montrant une rangée de dents argentées tout sauf humaines.

— Aïe, dit-il.

— Descends et atterris, pour l’amour du ciel, lançai-je avec nervosité. Arrête de voler. Bref, arrête de tout casser. Lon va être furieux.

Il passa la main sur son front blessé et descendit vers la moquette. Il atterrit maladroitement et replia ses ailes dans son dos. Sa grimace se transforma en sourire.

— Bonjour, maîtresse, dit-il en inclinant brièvement la tête.

La lampe suspendue au-dessus de sa tête projetait une ombre mouvante sur sa poitrine gris argenté.

— Dieu merci, murmurai-je. Je craignais qu’il te soit arrivé quelque chose.

Sa bouche s’étira. Ses yeux semblables à des trous noirs s’adoucirent et le coin de ses paupières se plissa.

— Tu t’inquiétais pour moi ?

— Eh bien, oui. Je ne voulais pas que tu sois tué.

Je marquai une pause, puis ajoutai :

— Encore. Et tu es resté parti si longtemps.

— Désolé de t’avoir déçue, dit-il en baissant la tête. Le voyage a été plus long que je m’y attendais, et je ne peux pas me déplacer aussi vite qu’avant, dans ce corps.

— Pas la peine de t’excuser. Je suis contente que tu ailles bien.

Son visage s’illumina.

— Moi aussi. Tu es charmante, dit-il en m’étudiant avec un intérêt non dissimulé.

Le nouveau Priya était facilement distrait. Pas étonnant que cette tâche lui ait pris autant de temps.

— Tu peux me dire ce que tu as appris ?

Il redressa les épaules.

— Bien sûr. Mais je crains que tu n’aimes pas beaucoup ce que j’ai à te dire.

— Oh, Seigneur.

— Enola Duval est toujours en vie.

Je fermai les yeux, une sombre déception pesant sur mes os. Je le savais depuis le début, d’une certaine manière. Depuis ma première vision d’elle

sur la plage de la maison de Merrimoth. Je n'avais simplement pas envie d'y croire.

— Je ne l'ai pas vue personnellement, continua-t-il. Mais j'ai parlé à beaucoup de gens dont c'est le cas. Je connais sa position générale dans le plan démonique. Elle a pris le contrôle d'une citadelle dans une région isolée aux portes de la guerre. Des rumeurs se répandent à son sujet. Les démons sous son contrôle menacent un autre groupe de démons. Une légion puissante sous le commandement d'un Grand Duc.

Mon pouls devint erratique. Il devait y avoir un très grand nombre de Grands Ducs dans l'Æthyr. Mais il fallait que je sache.

— Il ne s'appellerait pas Chora, pas hasard ?

Priya eut l'air surpris.

— Tu le connais ?

— Tu n'es pas sérieux. C'est le Duc Chora ?

— Oui.

— Meeerde.

— Qu'y a-t-il, maîtresse ?

— Ce Duc a failli tuer quelqu'un que j'aime, il y a deux mois.

— Ton enfant démon ?

— Quoi ?

Priya pointa ma paume du doigt.

— Celui qui est lié à toi.

— Ce n'est pas « mon » enfant. Enfin, je ne lui ai pas donné naissance. Bref, je parlais de quelqu'un d'autre.

La porte de la bibliothèque s'ouvrit soudain.

— Elle parle de moi, annonça Lon en faisant irruption dans la pièce avec son auréole enflammée, ses cornes en spirale et ses yeux plissés en deux fentes.

Priya se précipita devant moi et déploya ses ailes.

— N'approche pas, Kerub.

Lon hésita un instant à la mention de son héritage démoniaque... à moins que ce soit le fait que Priya cherche à me protéger de lui.

— Priya, calme-toi, dis-je. C'est Lon. C'est, euh... c'est le père de l'enfant démon sous ma protection.

Je n'arrivais pas à réfléchir. J'étais encore sous le choc des révélations de Priya concernant ma mère.

— On est chez lui.

Priya battit des ailes et les laissa retomber. Il fit un pas de côté et baissa la tête, son auréole noire oscillant au-dessus de lui.

— Pardonnez-moi.

Je n'arrivais pas à déterminer s'il se sentait blessé ou en colère, mais sa bouche était pincée en une ligne fine et il avait du mal à détourner les yeux de Lon.

— Ce n'est rien, assurai-je.

Je posai la main sur le bras de Priya, qui était plus froid et lisse que je m'y attendais. C'était un simple geste, qui se voulait désinvolte, mais il parut nous surprendre tous les deux, et je m'empressai de retirer ma main. Je n'arrivais toujours pas à concilier la familiarité que j'éprouvais en sa présence à l'étrangeté de son nouveau corps. Je fis de mon mieux pour balayer mes émotions confuses et me raclai la gorge.

— Lon, voici Priya. C'est l'un de mes plus vieux amis, alors arrête d'avoir l'air aussi renfrogné, s'il te plaît.

Lon jeta un regard aux livres tombés au sol. Ouais. Il n'était pas content. *Un accident*, lui expliquai-je dans ma tête.

Il émit un son mécontent, puis s'adressa à Priya :

— Qu'as-tu appris d'autre au sujet de sa mère ?

Il avait écouté notre conversation, ce qui signifiait qu'il m'avait entendu prononcer le mot en A. Et maintenant, il m'écoutait me tracasser là-dessus. Super.

Priya me regarda.

— Tu veux que je continue de discuter de ça devant le Kerub ?

— Oui. Tout ce que tu me diras, tu peux aussi le dire à Lon. C'est un empath, au fait. Il peut entendre tes pensées.

Il avait le droit de savoir, après tout.

Priya hocha la tête. Il devait bien connaître les penchants démoniaques. Quoi qu'il en soit, il n'avait pas l'air ravi. Il croisa les bras sur son torse nu et se tourna vers moi.

— Comme je le disais, les rumeurs se répandent concernant ta mère. La présence d'un humain dans l'Æthyr est toujours un moment historique. Mais on dit qu'elle possède de grands pouvoirs. Je crains que ces pouvoirs...

— Oui ?

Il cligna des paupières, déployant ses cils de plumes noires.

— Je crains que ses pouvoirs soient liés à toi.

— Quels sont ces pouvoirs, au juste ? demandai-je d'une voix plus aiguë que je le voulais.

Il secoua la tête.

— Je ne sais pas. Mais on dit qu'elle a donné naissance à quelqu'un capable de décimer des armées entières de démons.

Oh, bon Dieu.

— Et vu que tu es son unique enfant...

Priya haussa les épaules et m'observa en plissant les yeux.

— Tu t'es servie de ta capacité d'Enfant de la Lune il n'y a pas longtemps.

— Quoi ? Oui. Hier.

Il hocha la tête.

— Il me semblait bien avoir détecté ton Heka dans l'Æthyr. Ce n'était pas fort, mais si j'ai pu le sentir, alors ta mère le peut peut-être aussi, comme tu le soupçonnais. Et à cause de ça, je ferais preuve de méfiance quand je puise dans ces pouvoirs, à ta place. Tu dois te protéger. Garde à l'esprit que quand tu emploies la magie de la lune, tu ouvres un passage vers l'Æthyr.

Je grognai.

— Je ne connais pas les répercussions d'un tel acte, continua-t-il. Certaines créatures sont capables de traquer les signatures d'énergie. Elles peuvent suivre la piste de ton Heka et s'en servir pour se glisser entre les plans, ou pour t'espionner.

Je songeai à la personne cachée dans l'ombre, que j'avais vue à la piste de course après avoir utilisé mon pouvoir de la lune. Des frissons me parcoururent la peau. Et s'il s'agissait d'une créature m'épiant depuis l'Æthyr ? Ça n'expliquerait pas la voiture mystérieuse que j'avais aperçue au Diablo Market, ni celle que je croyais avoir vue quand Telly avait détruit le pont. Les créatures Æthyriques ne conduisaient pas de voitures.

— Tu n'as peut-être aucune raison de t'inquiéter, reprit Priya. Mais je crains que ton pouvoir n'attire l'attention d'autres êtres de l'Æthyr, qui reconnaîtront l'odeur de ton Heka.

— Comme quoi ? demanda Lon.

Priya lui lança un coup d'œil, menton levé.

— Tous les démons Æthyriques qu'elle a invoqués peuvent se souvenir de son odeur. Je suis lié à elle. Je porte une trace de son Heka en moi.

Il avait prononcé ces mots comme s'il en était fier. Comme s'il cherchait à provoquer Lon. Et à en croire la manière dont ce dernier crispa la mâchoire, ça fonctionnait.

— Priya, intervins-je. Tu dois préserver ta propre sécurité. Ne t'approche pas du Duc Chora.

— Chora est un chef respecté.

— Il est aussi dangereux. Reste loin de lui, s'il te plaît.

— Comme tu le souhaites. Je suis en train de suivre une autre piste qui pourrait m'apporter plus d'informations concernant les intentions de ta mère. Quand j'en saurai plus, je reviendrai te voir.

— OK, mais...

Une énergie crépitante émana de son auréole. Il grimaça.

— Il m'est difficile de rester beaucoup plus longtemps.

— Zut.

Je détestais ça. Maintenant, j'allais craindre pour sa sécurité en plus de la mienne.

— Écoute, tu dois être prudent. Promets-moi que tu le seras.

Un léger sourire étira ses lèvres.

— C'est promis.

— Si tu arrivais à découvrir les intentions de ma mère, ce serait génial. Mais si tu découvrais quoi que ce soit me concernant, ce serait encore mieux. Tu ne sais pas, hein ? Ce qu'elle a insufflé en moi, au juste ? Ce qu'est ce truc capable de « décimer » des armées entières de démons ?

— Je n'en sais pas plus que toi. Mais elle a peut-être confié ce secret à des démons de l'Æthyr. Je vais suivre les rumeurs et voir ce que je peux découvrir.

— Merci.

— C'est un honneur de te servir.

L'air crépita à nouveau autour de lui.

— Une dernière chose. Qu'en est-il de mon père ?

Priya effleura légèrement ma joue du bout des doigts.

— Je crains qu'il ne soit plus en vie.

Je hochai la tête, ne sachant trop si c'était une bonne ou une mauvaise nouvelle, ni ce que j'éprouvais à cette révélation.

— Sois prudent, s'il te plaît.

— Toi aussi. Protège-toi et appelle-moi si tu as besoin de moi.

En un éclair, tout son corps disparut. Envolé. Comme s'il n'avait jamais été là.

Je levai la tête vers Lon. Il n'était pas content. Peut-être même un peu choqué par la nouvelle forme de Priya... et comment ne pas l'être ? Mais quoi qu'il pense de l'apparence de mon gardien, ou quoi qu'il ait pu entendre dans sa tête, il eut le bon sens de le garder pour lui.

— Lon, dis-je d'une voix plus faible que je l'avais voulu. J'ai peur.

Il se pencha, me prit dans ses bras et me serra contre lui. Mais il ne m'affirma pas que tout irait bien, cette fois. Il se contenta de répondre :

— Je sais.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 24

**A**près avoir écouté les mauvaises nouvelles de Priya, Lon et moi rejoignîmes le groupe et reprîmes la journée comme si tout allait bien. Pour un temps, du moins. Rose et Lon avaient organisé un immense festin caribéen pour le dîner de Noël : du riz et des petits pois des bananes plantains, du vivaneau au lait de coco, du curry et un plat de poulet si épicé que je manquai de m'étrangler avec... au grand amusement de tout le monde.

Mais tandis qu'on était en train de débarrasser la table, un coup frappé à la porte fit faire un saut périlleux à mon estomac. Jupe courut ouvrir. Quelques secondes plus tard, Yvonne entra dans la maison avec ses vêtements de luxe, ses lunettes de soleil à monture dorée perchée sur ses cheveux à la coiffure parfaite et les bras remplis de cadeaux.

Elle s'arrêta devant moi. Nous nous défiâmes du regard pendant plusieurs secondes.

— Joyeux Noël, Arcadia, finit-elle par lâcher.

— À toi aussi, parvins-je à articuler.

Je ne lui adressai plus la parole directement, après ça, et gardai mes distances pendant qu'elle déversait une montagne de cadeaux coûteux sur Jupe, entendant ses exclamations surexcitées pendant que j'aidais les Holiday à laver la vaisselle dans la cuisine. Quand j'eus fini d'essuyer la moindre goutte d'eau sur les assiettes avec mon torchon, je n'eus plus d'excuse pour rester à l'écart. Je revins donc au salon d'un pas discret et l'écoutai bavarder avec Jupe des nouvelles boutiques de La Sirena. De la piscine dans la cour de sa maison tropicale en Floride. De ses voisins célèbres et des billets pour le match des Heat de Miami<sup>1</sup> qu'elle s'était procurés.

Apparemment, elle faisait du mannequinat pour une entreprise de bijoux nationale, et allait tourner des pubs pour la presse et la télévision. Je devais donc m'attendre à voir son visage pendant les publicités durant nos soirées en famille devant la télé. Elle me hanterait peut-être même au Tambuku, son visage et son corps trop parfaits exhibant des breloques en diamant pendant la diffusion hebdomadaire de *Patrouille Paranormale* au bar. Et tous mes clients réguliers diraient « Eh, ce n'est pas l'ex-femme de Lon ? On dirait qu'elle fait son grand retour. »

Tout le monde adore les outsiders.

Mais comment pourrais-je ne pas me montrer encourageante avec Jupe ? Si quelqu'un pouvait comprendre ce qu'il ressentait, pour avoir été abandonné toutes ces années par sa mère, c'était bien moi. Je ne pouvais lui refuser cette chance de tisser une relation avec elle. Les Giovanni avaient l'air impressionnés par sa nouvelle vie plus sobre, et Yvonne faisait peut-être vraiment des efforts pour trouver la stabilité.

Malgré tout, je ne pouvais supporter plus longtemps d'écouter sa belle histoire de célébrité en rémission. Alors quand tout le monde décida de sortir sur la terrasse, je m'excusai et quittai la maison pour quelques heures. Kar Yee fut contente de me voir. Bob vint aussi et quand je leur eus résumé les résultats de ma quête pour retrouver Telly, nous regardâmes *Le miracle sur la 34e rue* à la télévision. Kar Yee était assez rétablie pour conduire : elle comptait quitter la ville le lendemain pour rendre visite à l'une de nos vieilles amies de fac qui vivait à la campagne. Elle ne devait pas savoir quoi faire, depuis la fermeture du Tambuku. Bob non plus. Il nous annonça qu'il avait pris quelques rendez-vous pour effectuer des soins mineurs sur les membres de son groupe de soutien, cette semaine. J'étais contente pour lui. Apparemment, ça l'aidait à garder le moral.

Pendant quelques jours, la vie parut presque calme. Pas de créature Æthyrique ailée apparaissant pour me donner des nouvelles de ma mère, pas de crimes commis à l'aide de penchants bioniques. Juste... la normalité. Mais deux jours après Noël, un gros magazine demanda à Lon de venir passer l'après-midi à San Francisco le temps de rencontrer le président d'une agence de publicité. Ce n'était qu'à deux heures de route et il serait de retour en début de soirée.

En attendant, je restai avec les Giovanni. Rose me montrait comment préparer un « gâteau noir » quand Yvonne appela pour demander si elle

pouvait emmener Jupe au cinéma. Rose lui faisait assez confiance pour la laisser passer quelques heures seuls avec son fils, et pensait que ça serait peut-être une bonne chose pour eux deux.

Ils avaient peut-être raison. Si Jupe voulait nouer une relation avec elle, je ne pouvais l'en empêcher. J'appelai Lon pour le prévenir. Il répondit qu'il était d'accord.

Alors on le laissa partir.

À la fin du film, Yvonne appela Rose pour lui annoncer qu'ils s'étaient arrêtés dans un restaurant pour manger un morceau. Nous attendîmes donc un peu plus. Deux heures plus tard, ils n'étaient toujours pas revenus. Rose appela. Plusieurs fois. Sans réponse. J'appelai Jupe. Je lui envoyai un message. Pas de réponse. C'est à ce moment-là que je paniquai pour de bon. Il ne laissait jamais mes messages sans réponse. Jamais. Rose n'arrivait pas à capter correctement dans la maison, elle sortit donc sur le patio pour appeler le restaurant pendant qu'Adella faisait les cent pas dans le salon.

Sa vie n'était pas en danger. Je le savais, parce que le fil qui nous reliait demeurait invisible, comme la fois où il s'était fait kidnapper par le Duc Chora, le jour d'Halloween. J'envisageai de partager cette information avec les Giovanni, mais je ne savais pas comment ils réagiraient en apprenant qu'il s'était tatoué mon sceau sur la hanche, et je n'avais pas envie d'entrer dans les détails sordides des événements survenus à Halloween. Ça ne ferait que les inquiéter encore plus.

— Je savais qu'on ne pouvait pas lui faire confiance, dit Adella sans cesser de faire les cent pas.

Ses boucles volcaniques rebondissaient sous l'écharpe à rayures bleues et blanches qu'elle avait nouée sur sa tête pour écarter ses cheveux de son front.

— Je suis sûre qu'il y a une explication rationnelle, lui assurai-je.

Et si le restaurant ne pouvait confirmer qu'ils étaient encore là-bas, je roulerais jusqu'au Village pour la retrouver ; j'avais déjà mes clefs dans ma poche.

Elle ricana.

— Tu ne connais pas bien ma sœur. Attends-toi au pire, et tu ne seras jamais déçue.

Comment m'étais-je retrouvée dans la position de la défenseuse d'Yvonne ?

— Tu as dit que tu ne lui pardonnerais jamais, l'autre fois. Je ne voudrais pas me montrer indiscrete, mais ça m'a intriguée. Est-ce qu'elle t'a fait quelque chose de spécifique, ou bien... ?

Adella s'immobilisa derrière le canapé.

— Elle a couché avec mon mari il y a quinze ans.

Je ne savais pas quoi répondre à ça. Je ne savais même pas qu'elle était mariée. Lon et Jupe n'en avaient jamais parlé.

Elle m'adressa un sourire tendu.

— On s'est rencontrés à la fac, Samuel et moi. Ça a été le coup de foudre. On était mariés depuis un an quand elle est venue s'installer chez nous. Je crois qu'elle sortait avec Lon par intermittence, à l'époque, mais c'était avant qu'elle tombe enceinte de Jupe.

Elle s'arrêta devant une photo en noir et blanc de Jupe, que Lon avait prise quand il était bébé.

— Moi, par contre, j'étais enceinte. De trois mois. Elle a séduit Samuel grâce à son penchant. Il a dit qu'il ne pouvait pas s'en empêcher. Je l'ai cru. Tu as senti ce dont elle était capable, hein ?

— Oui.

— Maintenant, imagine quand elle devient..., commença-t-elle en mimant des cornes avec ses doigts. Je l'ai confrontée. On s'est disputées. Ça aurait pu s'arrêter là. Samuel et moi aurions recollé les morceaux. Mais elle était si furieuse. Mesquine. Elle a couché avec lui une deuxième fois. Il s'est suicidé plus tard cette nuit-là. J'ai perdu le bébé le lendemain.

— Oh, mon Dieu. Adella, je...

Elle secoua la tête.

— Ne te sens pas désolée pour moi. J'ai survécu. Je ne l'ai pas laissée me faire sombrer. Mais tu comprends peut-être un peu mieux, maintenant. Je sais que Lon doit passer toutes ces vieilles histoires sous silence. Il est comme ça.

— Il m'a raconté certaines choses, mais il a toujours du mal à déterrer tout ça.

— Oh, je sais. J'aime Lon comme un frère, mais je pense que si je devais vivre avec lui et supporter son caractère si silencieux, je finirais par devenir folle.

Je lui adressai un gentil sourire.

— Il s'améliore.

— Tu as une bonne influence sur lui. Sur Jupe aussi. Je suis vraiment contente que tu sois entrée dans leurs vies.

— Moi aussi.

Je voulais en dire plus, mais un silence se déploya entre nous pendant un instant. Il fut rompu par le son de la porte du patio qui coulissait.

Rose revint dans le salon. Sa frange blanche d'habitude parfaitement alignée sur son front avait été repoussée d'un côté avec négligence. Ses lunettes étaient accrochées à une fine chaîne autour de son cou. Son visage était toujours de marbre.

— Le propriétaire a parlé avec toutes les serveuses. Elles n'ont vu personne correspondant à leur description.

Merde. Qu'est-ce qui se passait ?

— Quelqu'un doit rester ici au cas où ils reviendraient, lançai-je en me dirigeant vers le vestibule. Je vais descendre au Village. Il n'y a qu'un accès jusqu'ici, alors si Yvonne est sur cette route, je devrais la voir.

— Je viens avec toi, dit Adella en prenant son sac à main. Maman, tu restes ici.

— Il est vingt heures, remarquai-je en regardant l'horloge sur le manteau de la cheminée. Lon doit avoir terminé son dîner d'affaires et être en chemin vers la maison.

— Je ne vais pas l'appeler, dit Rose. Je n'ai pas envie qu'il s'inquiète pendant qu'il est sur l'autoroute. Il conduit comme une chauve-souris échappée des enfers, quand il est tracassé.

C'était vrai.

— Il désactive la sonnerie de son téléphone, en général, de toute façon, alors ça n'a pas d'importance. Je suis sûre que Jupe va bien, affirmai-je, plus pour moi-même que pour elles. Il doit y avoir une explication logique au fait qu'il ne réponde pas à mes messages, et...

— Une voiture ! s'exclama soudain Rose. Quelqu'un est en train de se garer dans l'allée.

Je ne l'entendais pas, mais je n'avais pas son penchant. Nous nous précipitâmes toutes les trois vers la porte d'entrée, où nous découvrîmes Yvonne en train d'aider Jupe à descendre de sa voiture. Le soulagement me submergea. Seigneur, je m'étais bien trop alarmée.

— Pourquoi tu n'as pas répondu au téléphone ? lança Rose à Yvonne d'un ton furieux. Ça fait deux heures. Je sais que tu n'étais pas au restaurant,

alors ne prétend pas le contraire.

— Je suis désolée, répondit Yvonne en fermant la portière de Jupe.

Pourquoi est-ce qu'elle le maintenait comme ça ? Je ne comprenais pas ce qui se passait. Les lumières étaient allumées dans l'allée, mais elles n'éclairaient pas beaucoup. Tout était voilé dans l'ombre.

— J'ai perdu la notion du temps. Je suis tombée sur quelqu'un qu'on connaissait, Lon et moi, un membre du Hellfire Club. On s'est mis à discuter et je n'ai pas dû entendre le téléphone.

Elle se retourna et marmonna quelque chose à Jupe tout en m'empêchant de le voir.

— Qu'est-ce qui se passe ? m'enquis-je.

Quelque chose clochait. Jupe aurait dû se précipiter vers nous. Pourquoi était-il aussi silencieux ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ? intervint Rose. Qu'est-ce que tu as fait, Yvonne ? Qu'est-ce que...

— Pas la peine de piquer une crise, lâcha Yvonne en se retournant.

C'est à ce moment-là que je vis le visage de Jupe pour la première fois. Sa tête oscillait sur son cou. Il fit un pas en avant et chancela.

J'accourais déjà vers eux.

— Il a bu deux verres de vin, c'est tout.

— Quoi ?

Je l'attrapai juste avant qu'il s'écroule. Deux verres de vin ? Il empestait comme s'il avait écrasé des grains de raisin dans un vignoble. Son corps était mou. Il tomba dans mes bras comme un sac de briques. Je le hisсай contre moi et Adella s'empressa de venir m'aider.

— Qu'est-ce que tu racontes, bon sang ? s'écria Rose.

Elle n'y croyait pas. Elle n'avait pas encore saisi... elle ne l'avait pas vu. Il était complètement ivre. Il gémissait et était faible.

— Où êtes-vous allés pour vous faire servir du vin ? Sûrement pas au restaurant.

Yvonne était paniquée. Sa façade froide et détendue avait complètement fondu.

— On est allés dans un autre restaurant. C'était l'idée d'Evan, et je ne l'avais plus revu depuis...

Rose asséna une gifle à Yvonne.

Puis une autre.

Yvonne glissa contre la voiture et se roula en boule, se couvrant la tête des bras pendant que Rose continuait de la battre.

Seigneur.

— Viens, dis-je à l'oreille de Jupe d'une voix aussi calme que possible. On va rentrer, d'accord ?

Je le portai et le traînai à moitié dans l'allée. Il parvint à faire quelques pas, puis ses jambes se transformèrent en gelée et cédèrent. Il tentait de dire quelque chose, mais ses mots étaient pâteux. Toute cette situation me paraissait surréaliste. Comme si le temps avait ralenti. J'entendais Rose hurler sur Yvonne derrière moi.

— Je le tiens, dis-je à Adella d'une voix ferme. Je fais ça tout le temps, au bar. Je peux m'en occuper. Va empêcher ta mère de la blesser. Si elle est ivre aussi, mieux vaut lui appeler un taxi et la faire partir d'ici avant que Lon revienne, ou il la tuera.

Le plus difficile fut de lui faire grimper les marches, mais j'y parvins. Il parut se ressaisir un peu et se mit à parler d'une petite voix rauque. Principalement pour faire des observations éméchées qui n'avaient aucun sens, m'indiquant par exemple que ses chaussures étaient trop grandes et que c'était pour ça qu'il avait du mal à marcher. Il demanda aussi s'il était à la maison et où nous allions.

— Voilà ta chambre, dis-je en ouvrant la porte d'un coup de pied et en le traînant dans le noir.

Elle était plus propre que d'habitude, grâce à la présence des Giovanni, je n'eus donc pas à serpenter entre les piles de vêtements et les tas de bandes dessinées en équilibre précaire. Juste avant qu'on atteigne son lit, il émit un son horrible, tenta de me repousser et vomit sur mon bras. Deux fois. Bon Dieu, ça puait le vin.

— Désolé, dit-il d'une voix hachée. Tellement désolé.

— Chut. Ce n'est pas la première fois que quelqu'un fait ça, répondis-je. Je suis barmaid, tu te souviens ? Je suis experte en nettoyage de vomi. Assieds-toi sur le lit. Tu peux faire ça ? Attention à la table de chevet.

Je le fis asseoir, à moitié affalé sur ses oreillers. Puis je lui ôtai son T-shirt et m'en servis pour essuyer le vomi autour de sa bouche et sur mon bras. Il me fallut un peu plus d'efforts pour le hisser contre la tête de lit. J'allumai la lampe à côté de lui. Il ferma les yeux et grogna.

— Ne bouge pas, dis-je. Je vais chercher quelque chose qui t'aidera à te sentir mieux.

Mes potions médicinales du bar étaient rangées dans un tiroir de la penderie de Lon. Je ne voulais pas les laisser au Tambuku tant qu'il était fermé, juste au cas où on serait à nouveau volés ; que ce soit par un Telly cherchant à se venger ou un autre Terrestre dopé ayant décidé qu'on avait l'air assez faibles pour constituer une cible. Je changeai rapidement de T-shirt et me lavai le bras au lavabo de la salle de bain, puis je fouillai parmi mes fioles jusqu'à trouver celle dont je me servais pour dégriser les clients du bar.

Quand je revins dans sa chambre, il avait les yeux levés vers le plafond. Je rejoignis sa salle de bain et remplis deux gobelets en plastique d'eau, avant de les déposer sur sa table de chevet. Dans l'un d'eux, je versai deux gouttes du produit médicinal.

— Tiens, bois ça. Ça te fera te sentir mieux.

Il engloutit le verre, lentement au début, puis plus vite.

— J'ai si soif, dit-il comme s'il s'agissait d'une grande révélation.

— Je sais. Bois un peu plus d'eau.

Je lui donnai le deuxième gobelet et en remplis deux autres pendant qu'il le buvait, les déposant sur la table de chevet.

— Tu vas avoir envie de dormir, maintenant, mais quand tu te réveilleras, bois plus d'eau.

Je lui retirai ses baskets et remontai les couvertures sur ses jambes, avant de me percher au bord du lit à côté de lui.

— Tu es en colère contre moi ? demanda-t-il.

— Je suis en colère contre ta mère. Qu'est-ce qui s'est passé ? J'ai essayé de t'appeler, mais tu n'as pas répondu.

Il sortit son téléphone de sa poche de jean d'un geste maladroit. L'écran s'alluma.

— Oh non, gémit-il. Il était sur silencieux. Je le sens, d'habitude.

Je lui pris le téléphone et le déposai sur la table de chevet.

— Pourquoi tu as bu ? Tu t'es servi de ton penchant pour l'obliger à te laisser faire ?

— C'était ce type, Evan. Papa trouve que c'est un connard, mais il était sympa, au début. Il a dit qu'en Europe, les enfants buvaient du vin au dîner, alors j'ai goûté le verre d'Yvonne...

Il ne l'appelait toujours pas « maman », remarquai-je.

— ... et c'était plutôt bon, alors elle m'a laissé la responsabilité de remplir les verres avec la bouteille. Ils n'arrêtaient pas d'en amener de nouvelles, qui coûtaient cher, mais Evan a dit qu'il paierait le dîner.

— Goûter est une chose, mais tu ne peux pas boire d'alcool. Tu es un enfant, dis-je, cherchant les bons mots. Tu n'es pas censé boire.

Seigneur, je me sentais si hypocrite. Mon métier était de rendre les gens ivres. Comment allais-je pouvoir expliquer la différence ?

— Ils ont arrêté de me parler, Cady, protesta-t-il avec un geste vague. Elle était censée passer du temps avec moi, pas lui. Mais il la faisait rire et elle a oublié que j'étais là. C'était comme si j'étais à nouveau un enfant. Comme si rien n'avait changé.

— Alors tu as bu plus de vin sans qu'elle s'en aperçoive ? l'interrogeai-je en passant mes doigts dans ses boucles pour les repousser de son visage.

— Je ne voulais pas boire autant, mais ils m'ont dit de rester à table. Et j'ai essayé de l'empêcher de partir. C'est à ce moment-là que je me suis servi de mon penchant. Mais ça n'a pas marché, Cady. Comme quand j'ai essayé de l'utiliser sur mon père dans le bateau, tu te souviens ?

C'était peut-être parce qu'il était trop saoul pour s'en servir, mais je ne le lui fis pas remarquer.

— Tu ne possèdes ton penchant que depuis quelques mois. Ça va te prendre un peu de temps avant de le contrôler. Ne t'en fais pas pour ça. Qu'est-ce qui s'est passé après ?

— Comme mon penchant ne marchait pas, je n'ai pas pu les arrêter. Ils sont partis longtemps. Et le serveur a apporté une autre bouteille de vin. Je ne voulais pas la boire en entier, mais ça s'est passé vite.

Il grogna à nouveau et ferma les yeux.

— C'est à la fois agréable et désagréable.

— Je sais. C'est ce qui arrive quand on boit trop.

— Papa va se mettre dans une colère noire.

— Ouais, c'est sûr, acquiesçai-je.

— J'avais envie qu'elle ait changé.

Je songeai à ma propre mère, à quel point j'avais envie qu'elle aille bien, même après avoir appris qu'elle avait tué des gens. Même quand je savais que je l'avais perdue de manière irrémédiable.

— Elle a dit qu'elle était sobre, mais cet Evan lui a vendu de la drogue. Je l'ai vu. Je suis allé les trouver et il était en train de lui donner une petite bouteille de quelque chose. Comme ça.

Il indiqua du doigt ma potion médicinale.

Je me figeai.

— De quelle couleur était cette bouteille, Jupe ? Tu t'en souviens ?

— Rouge. Comme une toute petite bouteille de vin rouge.

Oh mon Dieu. Était-ce possible ? L'élixir bionique ?

— Est-ce qu'elle en a bu ? C'est important, Jupe.

— Non, je ne crois pas. On s'est disputés et elle lui a dit qu'elle le rejoindrait chez lui plus tard, après m'avoir ramené à la maison.

Seigneur. Mon poulx cognait à mes tempes tandis que j'essayais de démêler toutes ces informations dans ma tête.

— Papa va...

Il ne termina pas sa phrase.

— Je m'occupe de ton père. Dors. Tu te sentiras mieux à ton réveil.

— OK.

— Je vais laisser la lumière allumée au cas où tu aurais envie d'aller aux toilettes. Je n'ai pas envie que tu trébuches sur la cage de M. Piggy et que tu l'écrabouilles.

Il marmonna quelque chose et ferma les yeux. J'étais à mi-chemin de la porte quand il appela :

— Cady ?

— Oui ?

— Je ne lui donnerai pas d'autre chance.

Je poussai un long soupir, ne sachant quoi répondre. Il ne s'en souviendrait sûrement pas, de toute façon.

— Endors-toi. Je reviendrai te voir plus tard.

Quand je fermai la porte derrière moi, Rose était en train de remonter le couloir. Elle était folle de rage, à en croire son expression.

— Il va bien, lui assurai-je. Je lui ai donné quelque chose qui va aider à détoxifier son corps. Il a vomi, ce qui est une bonne chose. Ça a éliminé une partie de l'alcool de son organisme.

— Il t'a raconté ce qui s'était passé ?

— Un peu...

— Yvonne a dit qu'ils avaient laissé Jupe seul à table pendant qu'ils allaient parler à quelqu'un d'autre dans le restaurant, et que c'était à ce moment-là qu'il avait bu le vin.

— Écoutez, je ne dis pas qu'elle ment, mais d'après Jupe, ce type, Evan, a encouragé Yvonne à le laisser boire. Ils l'ont laissé à table avec la bouteille de vin et ils sont restés absents assez longtemps pour qu'il la vide entièrement. Et...

Je m'arrêtai là, décidant de ne pas lui parler de l'élixir. Ça ne ferait que compliquer les choses, et je voulais d'abord le voir de mes propres yeux. Jupe était ivre, après tout.

Elle poussa un juron entre ses dents. Sa colère était contagieuse, parce que maintenant que j'étais certaine que Jupe allait bien, j'étais furieuse, moi aussi.

— Je ne sais pas qui est cet Evan, ou ce qui leur a pris, mais Jupe dit que Lon le déteste. Et sachant qu'il est membre du Hellfire Club, et que je n'ai jamais rencontré personne dans ce foutu club avec la moindre once de décence...

Et s'il possédait une bouteille entière d'élixir sur lui, cela faisait-il de lui le distributeur ? Était-ce lui que Telly avait volé au départ pour s'approvisionner ? S'il était membre du Hellfire, ça expliquait comment Merrimoth s'était procuré sa dose, quand tout ça avait commencé. Et ça pouvait aussi expliquer sa présence à la fête de riches de Peter Little.

— Je savais qu'elle mentait, lâcha Rose. Elle vient d'essayer d'utiliser son penchant sur nous.

— Dehors ?

— À l'instant. À chaque fois qu'elle fait quelque chose de mal, elle se rabat dessus... son penchant. Sauf que ça n'a pas fonctionné sur moi, grâce à mon anneau ensorcelé. En voyant qu'elle ne pourrait pas obtenir ce qu'elle voulait, elle s'est transformée.

— Elle s'est transmutée ?

Rose hocha la tête.

— C'était presque trop puissant pour l'anneau. C'était dur, mais j'ai réussi à résister.

— Où est-elle, maintenant ?

— Assise sur le siège arrière de sa voiture de location. Adella a la bague. Elle la surveille. J'ai ses clefs de voiture.

Elle ouvrit la paume pour me les montrer. Nous échangeâmes un long regard. Assez pour que j'entende Jupe ronfler à travers la porte close. Au bout d'un moment, Rose demanda :

— Tu te souviens de ce dont nous avons parlé ?

— Pardon ?

— Tu as dit pouvoir la priver de sa magie. Pour qu'elle ne puisse plus se transformer comme ça.

— Oh là, lançai-je en levant les mains. J'ai dit que je pouvais peut-être.

— Lon m'affirme que tu es spéciale. Différente. Il dit que tu es capable de choses incroyables, dont les autres magiciens ne peuvent que rêver.

— Mais...

— Tu veux que je te supplie ? Parce que je suis prête à le faire. Elle aurait pu le blesser, dit-elle en pointant la porte de Jupe du doigt. Et s'il s'était retrouvé à l'hôpital pour un lavage d'estomac ? Si elle s'était saoulée aussi et avait eu un accident de voiture ?

Cette simple pensée me donna la nausée.

— Elle est un vrai danger pour tous ceux qui l'entourent, et elle va finir par tuer quelqu'un, ou elle-même, un jour.

— Je ne sais pas, marmonnai-je.

Je m'efforçai d'organiser mes pensées. De donner du sens à tout ça. J'étais dépassée. Étais-je capable de ce qu'elle me demandait ? Je savais que c'était impossible avec un sort traditionnel. Il faudrait que je me serve du pouvoir d'Enfant de la Lune. Même si je n'avais pas envie de l'admettre après ce qui s'était passé dans le parking souterrain de Hajo, je l'avais déjà utilisé avec succès. En fait, j'arrivais d'instinct à obtenir les résultats que je voulais, à chaque fois. Et je ne savais pas toujours que ces résultats étaient possibles : figer le temps pour aider Lon, piéger Noel dans la fumée à la course de voitures, étreindre l'investisseur presque jusqu'à le tuer, me téléporter à la maison.

Mais pouvais-je m'en servir pour triturer les mécanismes internes d'un être humain ? Pouvais-je extirper le sort de transmutation d'Yvonne à la force de ma volonté ? Ou allais-je faire fondre quelques organes au passage ?

Même si j'en étais capable, il y avait un autre problème. Priya m'avait prévenu : j'attirais l'attention sur moi-même dans l'Æthyr chaque fois que j'utilisais ce pouvoir. Plus spécifiquement, j'attirais l'attention de ma mère.

Rose se mit à paniquer.

— Qu'est-ce que tu crois que Lon va faire, à son retour ? Hein ? Tu crois qu'il va la laisser repartir à Miami ? Il va se retrouver en prison, voilà ce qui va se passer. Tu veux le perdre à cause d'elle ? Parce que si elle le peut, elle le fera tomber par tous les moyens possibles.

Elle se pencha plus près de moi, plaçant son visage à quelques centimètres du mien, ses yeux verts intenses rivés sur moi. Les volutes de son auréole projetaient une lueur sur le bout de mon nez.

— Et tu as intérêt à prier pour qu'elle ne se retrouve jamais seule avec Lon. S'il n'a pas un objet comme ma bague pour se protéger, elle le mettra à genoux en quelques secondes. Si tu veux savoir comment cette histoire se terminera, tu n'as qu'à aller demander à Adella.

Ce n'était pas nécessaire. L'histoire d'Adella était encore bien fraîche dans ma mémoire. Et ce n'était pas comme si je n'étais pas déjà malade d'inquiétude à l'idée qu'Yvonne puisse contrôler Lon.

Mes mains se mirent à trembler de colère. Je contournai Rose pour retourner dans le vestibule. Elle me suivit jusqu'au salon tandis que je composais le numéro de Lon.

— Décroche, décroche, marmonnai-je.

Mais il ne le fit pas. J'essayai à nouveau et raccrochai quand je tombai encore une fois sur sa boîte vocale. Puis je m'arrêtai au milieu du salon et dévisageai Rose pendant plusieurs secondes, mes ongles tapotant sur l'écran de mon téléphone.

— Je peux affronter son penchant, dit Rose. Même sans cette bague. Mais quand elle se transforme, personne en ce monde ne peut se dresser entre elle et ce qu'elle veut. Et malgré tout ce qu'elle a fait pour blesser cette famille, je veux toujours qu'elle aille mieux. Mais tant qu'on ne se sera pas débarrassé de cette magie en elle, ce sera impossible. Dieu me vienne en aide, mais c'est ma fille.

— Rose...

— Si tu refuses de faire ça pour moi, dit-elle d'une voix faussement calme, alors fais-le pour Jupiter.

Je levai la tête vers l'étage comme si je pouvais le voir. Mon cœur se serra douloureusement.

— Il compte sur toi, ajouta Rose. Dieu sait qu'il ne peut pas compter sur elle.

Et parfois, on fait des trucs stupides pour ceux qu'on aime.

---

<sup>1</sup> Équipe de basketball de la Floride.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 25

**L**a lueur dorée émanant du vestibule s'estompa à mesure que j'avancais, le gravier blanc crissant sous mes baskets. Les boucles bouffantes d'Adella se découpèrent dans les phares de la voiture de location d'Yvonne.

— Tout va bien ? lança Rose par-dessus mon épaule.

Des coups étouffés résonnèrent depuis le siège arrière de la voiture. Suivis de cris.

— Elle est folle furieuse, répondit Adella.

Je distinguais les mouvements de l'auréole d'Yvonne dans la voiture sombre. Quand je me rapprochai, je vis plus encore. Elle avait les yeux bandés. Je tournai la tête vers Adella. Le foulard autour de sa tête avait disparu. Je me souvenais que son penchant s'était déclenché quand je l'avais regardée, dans le restaurant de fruits de mer.

— Elle est comme Méduse, expliqua-t-elle d'une voix morne.

Rose soupira.

— Transformer les gens en pierre s'avère parfois utile, au moins. Elle ressemble plutôt à la jumelle diabolique de Méduse. Ça vient de la branche de la famille de mon défunt mari.

— Éviter tout contact visuel ne fait que retarder l'inévitable, continua Adella. À moins d'avoir un mur solide entre vous, elle finira par te piéger. Elle m'a eue quand j'avais le dos tourné, une fois. Tu vas le faire ? Lui retirer son sort de transmutation ?

— Je ne peux rien garantir, les avertis-je. On est bien d'accord là-dessus ?

Elles hochèrent toutes deux la tête. Rose me donna les clefs de la voiture.

— Et je vais avoir besoin de la bague du Sceau de Salomon, ajoutai-je. Il vaudrait peut-être mieux que vous retourniez dans la maison, toutes les deux. Continuez d'essayer de contacter Lon. Gardez un œil sur Jupe.

Je songeai à la queue qui m'était poussée et me crispai. Je n'avais pas de jean pour la cacher, cette fois ; je portais un mini short qui couvrait à peine mes fesses. Des fesses qui étaient en train de geler, d'ailleurs, dans l'air frais du soir.

— Ne ressortez pas tant que je ne vous aurais pas dit que c'est sûr.

Adella retira la bague à son doigt et lança un regard méfiant à la voiture tout en me la tendant.

— Allez-y ! les encourageai-je. Avant qu'elle vous fasse changer d'avis.

J'enfilai la bague à mon index et attendis d'avoir entendu la porte d'entrée se refermer. Puis j'approchai de la voiture et appuyai sur le bouton de déverrouillage du trousseau de clefs. Les lumières s'allumèrent dans la voiture, éclairant Yvonne. Le foulard à rayures bleues et blanches de sa sœur avait été déchiré en deux. Une moitié lui couvrait les yeux et l'autre lui liait les poignets dans le dos. Quel dommage que les Giovanni aient eu le sentiment de n'avoir d'autre choix que de faire ça. J'avais presque pitié d'Yvonne.

Presque.

— Sors, m'écriai-je.

Elle ne bougea pas pendant plusieurs secondes. J'ouvris la portière en grand et reculai.

— Où sont-elles ? demanda-t-elle.

Le bas de son bandeau de fortune était trempé de larmes. Du mascara coulait au-dessous, maculant ses joues.

— À l'intérieur de la maison. Il n'y a plus que toi et moi. Sors, s'il te plaît. Il faut qu'on parle.

— Détache-moi, articula-t-elle entre ses dents serrées.

Elle était en colère. Son auréole dansait au-dessus de sa tête. Je l'observais avec attention, craignant qu'elle ne se transmute d'une seconde à l'autre.

— Tu n'as pas besoin de tes bras pour te lever. Descends de la voiture, s'il te plaît.

Elle eut du mal à bouger les jambes, mais finit par réussir à sortir maladroitement, avant de tituber sur ses hauts talons contre le flanc de la voiture.

— Je ne sais pas ce que tu t'attends à accomplir en me parlant, dit-elle, la poitrine se soulevant avec force, mais c'est entre moi et ma famille.

— Tu te trompes. C'est entre toi et ma famille, rectifiai-je en insistant sur le « ma ».

— Ce sera toujours mon fils.

— Mais quand vas-tu commencer à te comporter comme sa mère ?

— C'était juste du vin, pour la millième fois ! s'exclama-t-elle en cognant son talon contre la voiture.

— Il est complètement ivre !

— Je n'ai jamais dit qu'il pouvait boire plus qu'un verre.

— Tu l'as laissé seul à la table.

— Juste une minute !

— Menteuse. Il m'a raconté ce qui s'est passé.

Je me rapprochai et plongeai la main dans la poche de son manteau.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-elle en se tortillant.

— Où est-elle ? Jupe m'a dit que tu achetais de la drogue. Evan est un dealer ?

Je tentai l'autre poche tout en continuant :

— Il t'a promis quelque chose qui amplifierait ton penchant ?

Elle recula vivement de moi en grognant. Mais je parvins à glisser la main dans la poche de sa robe. Bingo. La fiole en verre, remplie de liquide rouge. Exactement la même que l'autre bouteille de jus bionique.

— Je n'en ai pas pris ! protesta-t-elle d'une voix désespérée. Je suis clean, je le jure.

Je rangeai la fiole dans ma poche.

— Tu ne devrais pas être autorisée à t'approcher de ce truc. Ton penchant est déjà bien assez amplifié comme ça.

— Evan a dit que c'était de la magie, pas une drogue. Que je ne pouvais pas devenir accro. Ça m'éviterait juste d'avoir à montrer mes cornes pour utiliser mon penchant.

Il n'y avait sûrement rien de plus destructeur, pour quelqu'un comme elle.

— Qu'est-ce qui cloche, chez toi, pour l'amour du ciel ? Tu as encouragé Jupe à boire et tu l'as laissé seul pour pouvoir acheter de la drogue ?

— Je n'ai pas à surveiller Jupe à chaque seconde. C'est un ado, pas un bébé.

— Et il voulait passer du temps avec toi. Tu le vois à quelle fréquence, Yvonne ? Une fois par an ? Tu n'es pas venue le voir du tout, l'année dernière... je sais au moins ça. Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y avait de si

important pour que tu ne puisses pas venir lui rendre visite ? C'est un tel bonheur de passer du temps avec lui.

Elle émit un rire étranglé.

— Ne me dis pas comment il est. Je sais. Je l'ai porté en moi. Je l'ai élevé.

— Non, c'est Lon qui l'a élevé.

— J'étais là chaque fois que je pouvais... j'avais une carrière exigeante. J'ai commis quelques erreurs. Je ne peux pas passer ma vie à payer pour elles.

— Alors, arrête d'en faire.

— Qui es-tu pour me juger ? Depuis combien de temps tu fais partie du tableau ? Quelques mois ? Tu crois que parce que tu es le nouveau modèle de Lon, tu peux débarquer ici et prendre ma place ? Une barmaid de vingt-cinq ans ? Détrompe-toi, ma chérie.

Une colère noire m'envahit.

— Tu devrais être reconnaissante pour chaque seconde que tu passes avec lui, parce que tu ne le mérites pas. Et tu lui brises le cœur.

— Oh, je t'en prie, rétorqua-t-elle en se tortillant contre les liens à ses poignets. Jupiter a toujours été émotif et en recherche d'affection. Il est prêt à tout pour attirer l'attention. Il pleurait des larmes de crocodile tout le temps, quand il était petit.

— Il n'est plus petit. Mais tu ne le sais pas, parce que tu ne le connais pas.

— Je sais qu'il me ressemble plus que quiconque veut bien l'admettre. Il est prêt à tout pour obtenir ce qu'il veut. Et qu'est-ce que tu feras, quand son penchant se manifestera ? Et s'il héritait du mien ? Si toute la famille le traite comme elle m'a traitée, il viendra rejoindre sa mère en courant, parce que je suis la seule qui comprenne ce que c'est de posséder un tel pouvoir.

Jupe ne lui avait pas parlé de son penchant ? J'étais stupéfaite. J'étais certaine que ce serait la première chose qu'il dirait, quand ils se retrouveraient seuls. Il s'en vantait chaque fois qu'il en avait l'occasion. Bon sang, il le ferait même imprimer sur un T-shirt, s'il le pouvait.

C'est alors que je compris : *Jupe ne lui fait pas confiance*. Lon lui avait répété encore et encore qu'il devait être prudent et ne pas révéler ça à une personne qui pourrait utiliser l'information contre lui. Malgré toutes les

erreurs stupides qu'avait commises ce gamin, il prenait aussi très souvent des décisions intelligentes.

— Tu ne comprends peut-être pas tout à fait ce dont je suis capable, reprit-elle, se méprenant sur mon silence.

— Crois-moi. J'en ai entendu parler.

— Il faut le voir pour le croire.

Son auréole vacilla. L'air ondula, comme quand Lon se transmutait. J'eus la sensation qu'une cavalerie de chevaux au galop approchait... quelque chose d'énorme. Je compris dès la première seconde, quand l'or de son auréole se mit à recouvrir le vert et s'éleva au-dessus de sa tête et de ses épaules comme un feu de camp doré.

Son bandeau s'arracha quand des cornes d'un brun laiteux apparurent. Mais quand celles de Lon poussaient juste au-dessus de ses tempes et s'enroulaient en spirales polies, les siennes étaient droites et s'inclinaient en arrière vers le haut de sa tête. Elles faisaient environ trente centimètres de plus en longueur.

Impressionnant. Encore plus quand son bandeau déchiré tomba autour de son cou. Ses yeux verts étaient désormais dorés. Elle était éblouissante. Si belle. Superbe. Un frisson de ravissement me parcourut.

Si elle n'avait pas arraché les liens autour de ses poignets, je serais peut-être tombée sous son emprise, malgré la bague. Mais ce simple mouvement attira mon regard, et à la seconde où mes yeux se détournèrent des siens, je repris mes esprits.

Le pouvoir d'Enfant de la Lune afflua en moi dans un rugissement. Je l'accueillis comme un ami, savourant les ténèbres qui s'abattirent. Comme dans l'ascenseur de Hajo, une froideur étrange parcourut ma poitrine, et Dieu me vienne en aide, je sentis cette fichue queue glisser de sous mon short. Maintenant que je savais que ça allait arriver, c'était moins perturbant... bizarre, mais pas perturbant. Je pouvais gérer les bizarreries, surtout si ça me faisait me sentir autant en vie et puissante.

Très, très puissante.

Aucun point bleu n'apparut. Mais en un clin d'œil, ma vision se transforma. Il faisait encore sombre, mais tout ce qui était solide était recouvert d'argent, comme si quelqu'un avait versé une cuve de mercure sur tout ce qui m'entourait. Les voitures, les arbres, l'allée en cercle de chez Lon et le moindre affleurement de gravier qui la pavait.

Je n'avais pas créé la lumière argentée : j'étais cette lumière. Et je me projetai sur tout le paysage, éclairant tout sur mon passage.

Y compris Yvonne.

Sa peau scintillait comme celle de Priya, baignée d'une lueur mercuriale surnaturelle. Ses cornes se dressaient en arrière comme deux fines bougies en étain. Et quand je croisai son regard, je vis plusieurs émotions passer dans ses yeux en succession rapide. La certitude se transforma en confusion... puis en peur.

Elle avait raison d'avoir peur. J'étais dangereuse.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? l'entendis-je demander d'une voix lointaine.

Elle tenta de reculer, mais n'avait nulle part où aller. Son dos heurta la voiture. Je fis un pas vers elle et elle s'enfuit en courant. Elle s'élança dans l'allée en direction de l'orée des arbres, cherchant à s'abriter dans l'ombre. Je me précipitai après elle comme une balle, sans me soucier que ses longues jambes soient plus rapides que les miennes. Je bondis et l'attrapai par la taille, la plaquant dans l'herbe humide. Elle poussa un cri furieux. Hurla. Se tortilla entre mes bras pour me faire face. Pour me combattre. Elle agita les bras tandis que je m'asseyais sur elle. Elle leva le poing et me frappa sur le côté de la tête. La douleur me surprit, mais pas assez pour me distraire quand elle tenta de recommencer avec son autre main. Je la bloquai avec mes bras et lui clouai les deux siens au sol.

Du Heka jaillit hors de moi, avant de revenir chargé par l'énergie de la lune. J'avais vaguement conscience que ma mère m'écoutait peut-être, quelque part dans l'Æthyr. Mieux valait agir vite, avant d'entendre son horrible voix dans ma tête.

Ou avant de succomber au penchant d'Yvonne.

Déjà, le doux arôme de sa peau et de ses cheveux se frayait un chemin en moi comme le chant d'une sirène, m'encourageant à y céder. Je fermai les yeux et me concentrai.

Comment la priver du sort de transmutation ? Merde. Je ne savais pas. Je déversai du Heka embrasé dans mes mains, puis l'insufflai à Yvonne pour entamer une petite recherche dans ses veines, dans l'espoir de dénicher la magie de transmutation.

Quelque chose se consolida entre nous. Le Heka était en train de créer un pont. Pendant quelques instants, je me sentis intimement liée à elle... pas de

manière sexuelle, mais c'était la comparaison la plus proche que je puisse trouver. Soudain, j'en savais plus sur elle que j'aurais pu en apprendre après des années de conversation. C'était déstabilisant. Brièvement, je me demandai si c'était ce que ressentait Lon, quand il utilisait son penchant. Voyait-il à l'intérieur des gens de cette manière ?

Et s'il pouvait voir Yvonne comme je la voyais à cet instant, je me demandais s'il aurait fait ce que je m'apprêtais à faire, ou s'il aurait tout arrêté là.

Parce qu'enfouie au cœur de ses cellules, je vis son âme démoniaque. Et les coutures qui l'attachaient à son corps étaient noyées dans une tristesse profonde, impénétrable.

Mes yeux s'emplirent de larmes. C'était si bouleversant que je faillis reculer.

Mais tout juste hors de portée, je sentis soudain la magie cachée. Le sort de transmutation. C'était presque quelque chose de vivant, fixé à elle comme un parasite. Et il formait un genre de barrage spirituel entre son âme et son corps. Un interrupteur qui pouvait s'activer et se désactiver, permettant à l'âme démoniaque de se déployer à volonté.

Je pouvais presque sentir le goût de la magie qui l'animait.

Je n'avais pas le temps de débattre ou de douter de moi. J'entendais des bruits au loin. Quelque chose m'observait et approchait. J'étais peut-être parano, après ce que Priya m'avait dit. Mais je n'avais pas envie de le découvrir. Je voulais juste me tirer d'ici.

Je mobilisai toute ma volonté et déversai du Heka embrasé dans ce barrage magique à l'intérieur d'Yvonne, avant de l'arracher à la racine.

Elle hurla comme si je l'avais frappée.

J'ouvris vivement les yeux. Je levai la main et vis une faible lueur rose entre mes doigts. Je repensai à la magie rose que j'avais vue plusieurs mois plus tôt, dans la conserverie, là où des cafards magiques géants s'étaient déversés des os de Jesse Bishop. J'avais aussi vu la même chose au terrain de golf miniature, où un tremblement de terre avait décimé une étendue de terre impossible, manquant de m'engloutir au passage.

La magie Æthyrique était rose. Celle employée par l'archidémon Chora, en tout cas.

Le sort de transmutation n'était pas issu de la Terre.

Terrifiée, je jetai vivement la lueur rose. Elle explosa comme un pissenlit et des éclats roses se mirent à flotter dans l'air, avant de disparaître dans l'ombre. Ce ne fut pas la seule chose qui disparut : les cornes d'Yvonne se replièrent sur sa tête et son auréole s'affola. Du vert et de l'or brillaient par intermittence, comme un projecteur en train de griller. Elle se débattit. Donna des coups de pied. Jura.

L'or grésilla comme un feu de camp aspergé d'eau. Il ne resta bientôt plus qu'un nuage vert léger et terne. J'avais réussi !

Puis elle referma les mains sur ma gorge, me coupant la respiration.

Merde ! Elle était plus forte qu'elle n'en avait l'air. Je refermai les mains sur ses avant-bras et tentai de la repousser, mais ses muscles étaient solides comme la pierre. Une douleur m'enserra le cou. J'avais l'impression que mon larynx allait exploser. Une horrible sensation piquante se déploya dans mes bras. Elle referma les jambes autour de moi et poussa. Avant que je comprenne ce qui se passait, je me retrouvai sur le dos pendant qu'elle m'étranglait.

Au lieu de paniquer (alors que j'aurais sûrement dû le faire, à cet instant), je devins furieuse.

Tout se passa de manière instinctive, comme dans le parking souterrain de Hajo. Ma queue frappa comme un fouet, s'enroulant autour de sa poitrine. Je sentis le tissu de sa robe au-dessous. La fragilité de ses côtes tandis que je me resserrais autour d'elles. Je savais que le point de rupture était proche. Mais ça ne suffisait pas. J'étais aveuglée par la rage.

J'avais envie de l'oblitérer.

Mon auréole s'étendit et s'enroula autour de sa tête comme des nuages recouvrant un pic de montagne. Un brouillard argenté. Je ne voyais plus son visage, mais je sentis mon auréole s'infiltrer dans son esprit. Ce ne fut pas la pression lente et exploratrice dont je m'étais servie pour trouver le sort de transmutation en elle. C'était une invasion brutale.

Et je ne contrôlais rien.

Elle hurla à pleins poumons et lâcha ma gorge, mais je ne m'arrêtai pas. Je ne pouvais pas. Quelque chose d'autre contrôlait mes actes. Je sentais une autre présence, étrangère, distincte et forte. La panique grandit sous toute la colère et je tentai de reculer, mais j'étais à la fois faible et hors de contrôle.

Une lumière aveuglante se déversa sur son dos et transperça la brume argentée. J'entendis vaguement un crissement métallique et sentis quelque chose arriver vers nous, mais je ne compris ce qui se passait que lorsqu'une explosion emplit ma tête.

Pas une explosion, une voix.

— Cady ! hurlait-elle.

Ma magie d'Enfant de la Lune s'effondra comme une avalanche. La vision argentée s'évanouit dans l'ombre et les sons reprirent un volume normal. Tout devint à nouveau solide et réel. Yvonne me fut arrachée des mains, son auréole verte traînant derrière elle.

Mais je m'en rendis à peine compte. J'étais trop occupée à regarder ma peau. De minuscules sillons lisses se déployaient sur ma poitrine, entre mes seins. Qu'est-ce que c'était que ça ? Ce devait être l'origine de cette sensation de froid que j'avais ressentie dans l'ascenseur, chez Hajo.

Je tirai sur mon haut pour mieux voir et perçus un mouvement du coin de l'œil qui manqua de me rendre folle.

Ma queue était en train de se rétracter.

Cerclée de rayures noires et blanches, elle était couverte de petites écailles si brillantes qu'elles avaient presque l'air mouillées. Je tendis la main et parvins à en attraper les derniers centimètres. La magie l'absorbait à nouveau en moi, un peu comme les cornes de Lon quand il se détransmutait. Mais je la touchai un bref instant, la sentant glisser entre mes doigts. Je m'attendais à ce qu'elle soit visqueuse, mais non. Elle était lisse et soyeuse, ronde au bout. Comme un serpent.

*Exactement comme un serpent.*

Des cris détournèrent mon attention.

— Yvonne !

La voix de Lon.

Il était agenouillé devant son corps. Elle était en train de convulser.

Qu'avais-je fait ?

## Chapitre 26

Rose monta dans l'ambulance avec Yvonne. Lon et moi suivîmes dans son SUV avec Adella. Les Holidays étaient restés avec Jupe. L'hôpital était à dix minutes d'ici. Mais même si Lon collait au train de l'ambulance, j'eus quand même l'impression que le trajet durait dix heures. Quand il me posa la question, je lui fis un résumé succinct de ce qui s'était passé. Il ne fit aucun commentaire.

— C'est nous qui lui avons demandé, Lon, dit Adella.

Il ne répondit pas. J'aurais aimé savoir à quoi il pensait, mais je supposais que ça allait devoir attendre. Il ne dirait rien devant Adella, surtout s'il était en colère. Et s'il l'était ? Je comprendrais, mais je ne m'excuserais pas d'avoir ôté le sort de transmutation du corps d'Yvonne. Je m'en voulais juste d'avoir perdu le contrôle après coup. Et je m'en voudrais sûrement beaucoup plus si j'apprenais que j'avais causé des dégâts permanents, mais ça restait à découvrir. Inutile de brûler les étapes et de s'effondrer tout de suite.

Quand on arriva à l'hôpital, Lon partit trouver son ami. Le « Dr Mick », comme l'appelait Jupe. Quelques instants plus tard, je regardai le corps d'Yvonne être emporté dans le bâtiment, sanglé à une civière, pendant que Rose suivait l'équipe des urgences. Ils l'emportèrent derrière une porte battante et je ne sus rien de plus pendant une bonne heure.

Adella et moi étions assises ensemble dans une salle d'attente aux murs mauves et emplies de cette odeur d'antiseptique déprimante propre aux hôpitaux, regardant la télé comme des zombies... regardant les autres personnes qui attendaient les mauvaises nouvelles. Pour finir, je ne pus supporter ce silence plus longtemps, je lui rendis donc la bague avec le Sceau de Salomon et tentai de faire la conversation.

— Merci, dit-elle. Je la rendrai à maman.

Je hochai la tête et pris une grande inspiration.

— Adella ?

— Oui ?

— Tu m’as vue, dans la cour avec Yvonne ?

Elle me lança un regard confus.

— Quand Lon nous a hurlé de venir, oui.

OK, tant mieux. Elle n’avait pas vu ma forme reptilienne ou quoi que ça puisse être.

— Mon auréole est bizarre ?

Elle leva les yeux.

— Elle est un peu plus brillante que d’habitude et tressaute sur les bords.

Au moins, ma queue avait disparu.

— Je ne suis pas en colère contre toi, dit Adella, les yeux las, mais sympathiques. Je veux juste que tu le saches. Quoi qu’il se passe, c’était la bonne décision. Tu as dit que tu essaierais, et c’est ce que tu as fait. Alors merci.

Je m’apprêtais à répondre, mais c’est à ce moment-là que Lon nous rejoignit enfin dans la salle d’attente, pour nous donner les seules nouvelles qu’il avait : l’état d’Yvonne était stable. Il nous laissa à nouveau seules juste après. Je le regardai s’éloigner, et une tristesse se déploya dans ma poitrine.

Je ne l’avais pas tuée. Mais je l’avais peut-être transformée en légume. Tout ce que je pouvais espérer, c’était qu’elle soit encore en état d’être guérie. Et même si c’était le cas, j’avais peut-être fait d’elle une martyre sans le vouloir, qui disposerait soudain de la compassion et l’attention de tout le monde. C’était exactement ce qu’elle voulait. Quelle ironie.

Adella se leva et se mit à faire les cent pas dans la salle d’attente pendant que j’enfouissais mon visage dans mes mains, m’efforçant de me ressaisir et de me concentrer. De repousser toutes les pensées dissonantes qui exigeaient mon attention dans mon cerveau surchargé. Je pourrais peut-être appeler à nouveau les Holidays, pour vérifier que Jupe allait bien. Aux dernières nouvelles, il dormait encore. Il n’avait plus vomi. C’était déjà ça, supposai-je.

— Tiens.

Je tressaillis et levai la tête. Lon s’était assis à côté de moi et me tendait un gobelet de chocolat chaud. J’étais une addict reconnue au chocolat chaud et pouvais l’absorber sous toutes ses formes. Le chocolat chaud fait maison

de Lon était sûrement l'une des choses que je préférais au monde. Mais même le chocolat en poudre instantané et dilué à l'eau du distributeur de l'hôpital était une distraction bienvenue.

Et une offre de paix.

Ses doigts effleurèrent les miens quand il me donna le gobelet. J'avais tellement besoin d'attention que le moindre contact provoqua une vague d'envie en moi. Son regard croisa le mien un instant, anxieux et scrutateur. J'avais envie de me retrouver seule avec lui. De lui raconter tout ce qui s'était passé et de découvrir ce qui se passait derrière son visage impénétrable. Mais même ce petit contact arbitraire et ce regard échangé brièvement suffirent à me maintenir debout.

C'était alarmant, à quel point je me sentais mieux quand il était dans le coin. Je n'étais pas habituée à un tel niveau de dépendance émotionnelle. Je détournai donc les yeux, embarrassée, réticente à m'y soumettre trop longtemps. Quand je le regardai à nouveau quelques secondes plus tard, il était concentré sur son thé, sur lequel il soufflait pour le refroidir.

Nous ne prononçâmes pas un mot. Plusieurs minutes passèrent. Je commençai à engloutir ma boisson, quand un médecin de haute taille, aux cheveux brun-roux sombre et à l'auréole bleu vif s'avança vers nous.

— Elle est sortie d'affaire, annonça-t-il avec un sourire serein.

Je sentis presque le soupir soulagé de Lon s'accorder au mien.

— Voici sa sœur, dit Lon au médecin quand elle vint nous rejoindre. Adella Giovanni. Mick Bright.

Le fameux Dr Mick. L'ami de Lon et l'un des meilleurs guérisseurs de La Sirena.

— Je crois qu'on s'est déjà rencontrés, dit-il, l'observant en plissant les yeux.

— C'est le cas, confirma Adella. Vous avez fait un lavage d'estomac à Yvonne quand elle a fait son overdose le jour du Nouvel An, il y a dix ans. Elle a failli mourir.

Le médecin se gratta l'oreille et hocha la tête.

— Oui, je m'en souviens très bien. Vous serez ravis d'apprendre que j'ai d'autres nouvelles rassurantes. Elle a fait une crise d'épilepsie. C'était peut-être un anévrisme, mais j'ai étudié tous les scanners et ils sont clairs. Il semblerait qu'elle ait un traumatisme crânien, par contre. Elle est aussi très

déshydratée et a quelques côtes fêlées, mais rien de grave. On va la garder ici pour surveiller le traumatisme crânien.

— Ma mère vous a-t-elle prévenu qu'elle ne pouvait pas prendre d'antidouleurs ?

— Oui, je connais bien son dossier médical, la rassura-t-il. Elle se repose. Vous pouvez aller lui parler si vous voulez. Votre mère est avec elle en ce moment même.

Il fit signe à une infirmière de l'escorter. Adella le remercia et s'éloigna.

Mick se tourna vers moi et tendit la main.

— Vous devez être Cady.

Il me surprit en m'adressant un grand sourire, et me serra la main avec une poigne étonnamment ferme.

— J'aurais préféré qu'on se rencontre en de meilleures circonstances, mais je vais m'en contenter. Vous êtes encore plus charmante en personne que sur les photos que j'ai vues.

J'eus envie de lui demander de quelles photos il s'agissait, mais il continua de parler. Je le laissai faire, parce qu'il était si séduisant que c'en était aveuglant, avec ses cheveux vermillés teintés de gris près des tempes et sa mâchoire carrée parfaite. Un peu trop propre sur lui et amical à mon goût, mais chez lui, c'était assez charmant. Peut-être l'effet de sa blouse de médecin.

— Je n'arrête pas de dire à Lon qu'on devrait dîner tous ensemble, mais nos emplois du temps ne s'accordent jamais. On pourrait peut-être prévoir quelque chose pendant les fêtes, quand tout se calmera un peu. Avant que vous partiez en France.

Il était au courant pour la France ? J'eus la sensation d'avoir pénétré dans une réalité alternative bizarre, où Lon avait une relation normale avec un ami proche à qui il se confiait. Malheureusement, cela me rendit presque jalouse, parce que je croyais égoïstement être sa seule confidente. À chaque fois que je croyais avoir fini de cartographier la personnalité de Lon, un nouveau sentier apparaissait, menant dans un lieu étrange dont je n'avais aucune idée de l'existence. La cache d'Oreo secrète que j'avais récemment découverte était une chose, mais ça ? C'était vraiment perturbant.

— Ce serait avec plaisir, répondis-je. Mais on peut rembobiner une seconde ? Parce que je crois que vous devez bien comprendre que j'ai peut-

être causé le traumatisme crânien d'Yvonne. Je ne sais pas ce que vous savez de moi...

— En rapport avec votre qualité de mage, ou de barmaid ?

— Euh... de mage.

— J'en sais un peu, répondit-il avec un sourire rusé.

Il croisa les bras et fit un signe de tête vers Lon.

— Il est extrêmement protecteur avec vous. Je suppose que ça ne vous surprend pas.

Lon grogna. Je me raclai la gorge. Seigneur, notre couple était tellement dysfonctionnel.

— Bref. J'ai employé la magie sur elle. C'est ce qui a causé la crise. Et sûrement aussi le traumatisme crânien.

— Je vois. Et pour voir le côté positif, dois-je supposer que c'est aussi la raison pour laquelle son auréole a repris une teinte normale ?

Mick faisait-il partie du Hellfire ? Je tentai de me souvenir. Je ne croyais pas, mais il connaissait clairement l'origine de l'auréole à deux couleurs de Lon ; et si c'était le cas, il savait aussi pour celle d'Yvonne.

— Oui, me contentai-je de répondre.

— Ne vous inquiétez pas, me rassura Mick. Je me suis occupé de tout. Elle va s'en sortir. Et votre secret ne craint rien avec moi. Très impressionnant, d'ailleurs.

Je ne savais que répondre à ça.

Il donna une tape affectueuse sur l'épaule de Lon, avec une familiarité déconcertante.

— Rentrez rejoindre Jupe. Vous ne pouvez rien faire de plus ici. Si Rose et Adella veulent passer la nuit dans sa chambre, elles peuvent le faire. Mais je dois y retourner, maintenant. Le devoir m'appelle.

— Merci, répondit Lon.

— Pas de problème. Je te ferai payer double pour m'avoir obligé à la sauver. Joyce piquerait une crise si elle savait qu'Yvonne était dans l'hôpital. C'est un miracle que je n'aie jamais été pris dans sa toile. J'aimerais garder un dossier irréfutable à ce niveau-là.

Il n'avait pas couché avec Yvonne ? Je l'appréciais de plus en plus.

— Si seulement j'avais eu cette chance, marmonna Lon. Allez, retournez-y. Soigne les morts avec ton sourire ou quoi que tu puisses faire ici.

Mick se pencha vers moi d'un air conspirateur.

— Je ne comprends pas ce que vous trouvez à ce type, mais je suis vraiment content que vous soyez là. Ne le quittez pas, s'il vous plaît. Je suis prêt à vous payer.

Je laissai échapper un rire nerveux. Il leva le pouce vers Lon, puis s'éloigna.

— Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ? demandai-je à Lon.

— Qu'on se tire d'ici. Je ne supporte pas les hôpitaux. Laisse-moi juste le temps d'aller prévenir Rose.

Évidemment, il était submergé par toutes les émotions malheureuses des personnes présentes ici. Pourquoi ne l'avais-je pas réalisé plus tôt ? J'étais si accaparée par mes propres inquiétudes que je n'avais pas songé au poids qu'un tel endroit devait faire peser sur son penchant.

Il réapparut quelques minutes plus tard et me poussa vers la porte, tout en me disant que les Giovanni resteraient avec Yvonne cette nuit. Quand nous fûmes à quelques mètres du bâtiment, il se détendit visiblement. Je l'arrêtai dans l'ombre entre deux voitures garées.

— Qu'est-ce que tu as vu, tout à l'heure ? À quoi je ressemblais ?

Son regard scruta le mien.

— Tu étais... ta peau était...

Il s'interrompit et contracta la mâchoire.

— Tes yeux étaient argentés. Ton auréole presque trop vive pour la regarder. Elle m'a fait mal aux yeux. Et j'ai vu la queue.

Argh.

— Je n'ai jamais vu une queue comme ça sur aucune des créatures que j'ai pu invoquer, dis-je d'une petite voix.

Il ne fit aucun commentaire. C'était inutile. C'était bizarre, et on le savait tous les deux. J'allai au-delà des problèmes physiques et me concentrai sur la raison de notre présence ici.

— Écoute, quand tu es arrivé et nous as trouvées, j'avais perdu le contrôle, avouai-je. Mais j'ai fait ce que je croyais être le mieux à ce moment-là. Rose avait raison... tu te serais retrouvé en prison, si je t'avais laissé gérer ça toi-même. Tu ne l'as pas vu, Lon. Il était ivre et titubait, malade comme un chien.

Des larmes de colère me brûlèrent les yeux.

— Elle l'a encouragé à boire. Puis elle l'a laissé seul dans le restaurant, alors qu'elle aurait dû passer du temps avec lui. Mais ce que je veux dire

c'est... c'est...

Il prit mon visage entre ses mains. Les éclats dorés de son auréole scintillaient au-dessus de sa tête.

— Tu crois que je suis en colère que tu sois intervenue pour défendre Jupe ? Que tu m'aies empêché de lui faire du mal ou de me retrouver en prison pour avoir essayé ? Parce que ça aurait été une éventualité très probable. Et d'accord, je suis ébranlé par la situation. C'était à la fois stupide et téméraire de ta part, de faire ça.

— Je sais, mais...

— Mais je suis content que tu l'aies fait. Et je suis surtout en colère parce que tu traverses une épreuve difficile et que je ne peux rien faire pour t'aider. Tout ce que je peux faire, c'est rester assis dans ma bibliothèque à parcourir de vieux livres, à la recherche d'un indice pouvant expliquer ce qui t'arrive, et jusqu'ici, je n'ai rien trouvé du tout.

— Je...

— Et au milieu de tout ça, il faut que tu gères mes casseroles. J'ai honte. Et ça m'inquiète. Parce que je sais que tu pourrais sortir avec un humain sympa, sans ex-femme cinglée et sans gamin hyperactif. Quelqu'un qui ne sera pas un senior quand tu seras encore dans la fleur de l'âge.

— Tu sais bien que je me fous de ça.

Il resserra les mains autour de ma mâchoire. Son regard était si intense qu'il m'effraya presque.

— Est-ce que tu réalises la chance que j'ai, que tu acceptes de supporter toutes ces conneries ? À quel point je suis reconnaissant ? À quel point je t'aime ?

Je me figeai. Il écarquilla les yeux. Il ne voulait pas le dire. Il était aussi surpris que moi. Un frisson profond me parcourut la poitrine. Ma gorge émit un petit son brisé quand j'inspirai.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ? demandai-je, parvenant à peine à articuler les mots à voix haute.

Son regard devint distant. Il cligna plusieurs fois des paupières, très vite, puis poussa un lourd soupir, comme s'il céda et se résignait à cette idée. Il leva les yeux et les riva aux miens.

— J'ai dit que je t'aimais.

— C'est vrai ?

— Oui.

— Tu es sûr ? insistai-je, lui prenant les mains et les écartant de mes joues.

Il laissa échapper un rire tendu et hocha la tête.

— Très sûr.

Je n'avais pas besoin de le lui dire en retour ; il connaissait mes sentiments mieux que moi-même. Mais entendre ces mots de sa bouche ? C'était comme si on m'avait donné une réserve infinie d'eau fraîche et que, avant d'en boire une gorgée, je n'avais pas réalisé que j'étais en train de dépérir dans un désert, de mourir de soif.

Je laissai aller ma tête contre lui, la posant dans l'espace au centre de sa poitrine où sa cage thoracique se creusait. Un espace qui semblait presque conçu spécialement pour moi. Où je pouvais sentir son cœur battre. Il enroula les bras autour de mon dos. Puis il me rapprocha et m'embrassa sur la tête. Pendant un long moment, il n'exista plus que nous deux, et plus rien d'autre n'eut d'importance.

Il m'aimait. N'était-ce pas merveilleux ?

J'avais envie de rester comme ça, enveloppée dans ses bras, sereine et en sécurité. Mais c'est alors que je me souvins de la fiole dans ma poche.

## Chapitre 27

**J**e m'écartai pour regarder Lon.  
— Je dois te dire quelque chose d'important. Quand Yvonne a laissé Jupe seul dans le restaurant, c'était parce qu'elle voulait être seule avec un type du Hellfire appelé Evan...

Lon plissa les yeux en deux fentes.

— Evan Johnson ?

— Je ne sais pas. Jupe a dit que tu le détestais.

— C'est bien Evan Johnson.

Je tirai la fiole rouge de ma poche.

— Voilà ce qu'elle lui a acheté.

Une rare expression de surprise se peignit sur les traits de Lon. Il me la prit des mains et l'étudia.

— Est-ce que c'est...

— Je ne sais pas si c'est une fausse dose ou pas, mais ouais. Elle a admis que c'était ce qu'elle avait acheté.

— Tu crois qu'Evan est le dealer ?

— Je ne sais pas. Peut-être.

— Seigneur. Il est membre du Hellfire. Un simple membre régulier, pas un officier, et il n'est pas si actif que ça dans le club.

— C'est peut-être la source première de Telly. Tu sais où il vit ?

— Oui, je sais, acquiesça Lon en mettant la fiole dans sa poche. Je suppose qu'on a plus qu'à rendre une petite visite à Evan, toi et moi.

Ma plus grande crainte à l'idée de me retrouver face à Evan Johnson, c'était qu'il possède un penchant amplifié, mais Lon m'expliqua qu'Evan n'avait aucun penchant. De l'avis de Lon, c'était sûrement l'une des raisons pour lesquelles il n'avait jamais été un participant régulier des fêtes « Succubes et drogues » mensuelles du Hellfire Club.

— Les membres du Hellfire n’ayant aucun talent spécial ont tendance à être ignorés, me dit-il. Ce sont des exclus.

Comme si j’avais besoin d’une autre raison de haïr ce stupide club.

La maison d’Evan était située à quelques pâtés de maisons de l’hôpital. Il était près de minuit, mais je songeai que puisque Jupe avait entendu Yvonne lui promettre de passer le voir chez lui plus tard, il devrait être encore debout.

Nous sonnâmes à la porte. Quand elle s’ouvrit, nous nous retrouvâmes face à un canon de fusil.

— Lon Butler ?

L’arme s’abaissa, révélant un homme bedonnant aux cheveux noirs, qui avait l’air un peu plus âgé que Lon. Il aurait pu être séduisant, mais son T-shirt et son caleçon n’étaient pas flatteurs, et ses yeux avaient l’air fatigués et paniqués. Il me lança un coup d’œil méfiant, puis regarda par-dessus nos épaules.

— Vous êtes seuls ?

— Content de te voir aussi, Evan, dit Lon, avant de lui asséner un coup de poing au visage.

Evan recula avec un cri, laissant tomber le fusil pour se protéger le visage.

Ça ne faisait pas partie de notre plan.

— Qu’est-ce qui te prend ? parvint à cracher Evan, avant de tituber et de se cogner dans un mur.

Lon secoua la main.

— Ça, c’était pour avoir saoulé mon fils.

Evan écarta sa main de son visage et regarda ses doigts couverts de sang. Lon l’avait bien amoché. Et tout en faisant reculer Evan dans le couloir, il commença à se transmuter.

— Je suis désolé, je suis désolé ! s’écria Evan en levant les mains en signe de reddition. C’est Yvonne qui l’a encouragé, je le jure. Et je n’essayais pas de la draguer ou quoi que ce soit.

Il émit un son douloureux et ajouta :

— Bon Dieu, Butler... je crois que tu m’as cassé le nez. Arrête, s’il te plaît. Je ne peux pas... s’il te plaît.

Les cornes de Lon étaient apparues. Je fermai la porte d’entrée pour que personne ne nous surprenne.

Pendant ce temps, Lon accula Evan contre le mur.

— Je me fous de savoir ce que fait Yvonne, mais je pourrais te faire arrêter. Mon fils est à la maison, malade. Et en plus de ça, tu vends ce truc à Yvonne ?

Il tira la fiole rouge de sa poche et la fourra sous le nez d'Evan.

Ce dernier émit un sanglot.

— Dégage ça d'ici ! Je l'ai donné à Yvonne... je ne veux plus rien avoir à faire avec ça. S'il te plaît !

Lon observa Evan pendant quelques instants, lisant dans ses pensées.

— Qu'est-ce que..., finit-il par lâcher en vacillant.

Il tourna la tête vers une arche ouverte menant à un salon.

— Seigneur !

Je jetai un œil à l'angle du mur, désirant comprendre ce que Lon avait vu. Le salon était ravagé comme si quelqu'un l'avait fouillé : les tiroirs étaient arrachés, les coussins jetés par terre et les meubles brisés.

Et, étalé sur la moquette, il y avait un adolescent avec une balle entre les deux yeux.

Telly.

Je tournai la tête vers Evan.

— Vous l'avez tué ?

— Je l'ai trouvé comme ça, assura Evan. Lon, tu dois me croire. C'est comme ça que marche ton penchant, non ? Tu le vois, hein ? Je n'aurais jamais tué mon propre beau-fils.

— Une seconde, lâchai-je. Telly est votre beau-fils ?

— Sa mère et moi sommes séparés, marmonna Evan, s'affaissant contre le mur et posant les yeux sur le cadavre. Il ne m'a apporté que des ennuis depuis le jour où je l'ai rencontré. Mais maintenant...

— C'est à vous qu'il a volé l'élixir bionique au départ ? m'enquis-je, me remémorant les paroles de Telly dans le campement sous le pont.

Evan eut l'air surpris.

— Vous savez ce qu'il fait ?

— Votre gamin a failli nous tuer avec son penchant. Il a cambriolé mon bar à Morella. Il a tué d'autres gens.

— Oh, Seigneur. Cet élixir... j'aurais préféré ne jamais poser les yeux dessus.

Je regardai Lon. *Vas-y, l'encourageai-je en pensée. Sers-toi de ton penchant transmuté pour le pousser à te parler. S'il résiste, je l'entraverai.*

Lon referma la main autour de l'épaule d'Evan, le faisant sursauter.

— On doit tout savoir sur cet élixir, et tu veux tout nous dire.

Il avait tempéré sa colère pour prendre un ton patient et cajoleur.

— Et si tu commençais par le début, d'accord ?

Qu'Evan soit conscient ou pas des capacités de persuasion de Lon, il ne résista pas.

— Tout a commencé à Thanksgiving. Je venais de signer les papiers du divorce. Je n'étais plus retourné à une réunion dans les grottes du Hellfire depuis des mois, mais je n'avais rien d'autre à faire. Je me suis retrouvé dans l'une des pièces aux Succubes, avec David et la femme qu'il essayait de séduire ce soir-là.

Je me figeai.

— David Merrimoth ?

— Ouais. D'habitude, il ignore mon existence, mais on était tous bourrés, vous voyez. Bref, c'est à ce moment-là que j'ai entendu parler de ça pour la première fois. Il nous a expliqué qu'il existait un élixir rare capable d'accroître la puissance de vos penchants. Je n'en ai pas vu ce soir-là. C'était juste une histoire et je n'y aurais sûrement jamais plus repensé, si...

— Continue, l'encouragea Lon. Quand est-ce que tu en as entendu parler pour la deuxième fois ?

— Avant qu'on quitte les cavernes aux Succubes, Merrimoth nous a invités à une fête chez lui. Une fête privée... on était les seuls membres du Hellfire invités.

Evan essuya le sang qui coulait de son nez et continua :

— Avant ce soir-là, il ne m'avait jamais adressé la parole. Je me sentais comme l'homme le plus chanceux du monde. Mais quand je suis arrivé à la fête, il ne se souvenait plus de mon nom. Il a cru que je faisais partie de l'équipe de traiteurs. C'était humiliant. Je m'apprêtais à partir, mais il s'est mis à frimer en faisant tomber de la neige dans sa maison. Pendant qu'il ne regardait pas, je me suis faufilé à l'étage et j'ai fouiné un peu. J'ai trouvé sa réserve d'élixir dans son placard. Dix fioles. J'en ai pris cinq.

— Par vengeance ? demandai-je.

— Pas vraiment. Je me suis dit que si l'élixir pouvait avoir cet effet sur Merrimoth, il pourrait peut-être m'aider aussi. Tout le monde a un penchant,

dans ma famille... je suis le seul qui n'ait rien. Je me disais qu'en prenant l'élixir, ça déclencherait peut-être quelque chose chez moi.

— Ça a marché ? l'interrogea Lon.

Evan secoua la tête.

— J'ai bu une bouteille entière. Il ne s'est rien passé. Ma femme est passée récupérer des trucs dans le grenier et m'a surpris avec la fiole alors je lui ai expliqué ce que c'était. Telly était avec elle. Il a dû nous entendre nous disputer, parce que la nuit suivante, il s'est introduit chez moi et a volé trois bouteilles. Peu de temps plus tard, j'entendais parler de tous ces penchants débridés utilisés pour commettre des crimes à Morella. Je savais que c'était Telly. Il a fait plusieurs séjours en maison de redressement. Il lui arrive de fuir la maison de sa mère pendant des jours. Il a été viré de l'école deux fois.

Il regarda le corps de Telly, une expression apitoyée sur le visage.

— Stupide gosse. S'il s'était mêlé de ses affaires...

— Une minute, l'interrompis-je. Si Telly vous a volé ces fioles et qu'on l'a entendu envisager de se rendre directement à la source, il ne pouvait pas parler de Merrimoth. Il est mort.

— Non, répondit doucement Evan. Merrimoth n'était pas la source.

Lon grogna. Il voyait les réponses dans la tête d'Evan avant qu'il ait pu les prononcer. Et au regard qu'il me lança, je devinai que les nouvelles n'étaient pas bonnes.

Je reportai mon attention sur Evan.

— Qui est la source ?

La question resta suspendue entre nous un instant, puis il répondit :

— Dare.

## Chapitre 28

Un instant, tout disparut autour de moi. Les poils de mes bras se hérissèrent.

— Dare ? Comment ça ?

Evan déglutit.

— D'après Merrimoth, Dare a demandé à un magicien de concocter cette potion il y a quelques années. Merrimoth a eu l'idée d'arrêter d'administrer le sort de transmutation aux nouveaux initiés du Corps.

Les membres haut placés et transmutés du Hellfire Club composaient ce qu'ils appelaient le Corps. Il n'y avait que treize sièges, et Lon en détenait un. C'était le cas par le passé, en tout cas. Il n'était plus actif dans le club depuis des années et n'avait plus assisté à une seule « réunion » de pleine lune depuis la fois où il m'avait emmenée à l'une d'elles, plusieurs mois plus tôt. Aucun de nous ne savait quelle était sa position au club, maintenant que j'avais dit à Dare d'aller se faire foutre.

Evan reprit la parole, sa voix fine et rauque encore plus lasse que son expression.

— C'était une solution pour se transmuter en public. Sans les cornes, tu sais, dit-il en regardant Lon et en haussant les épaules. Merrimoth se plaignait que Dare ait tout gardé pour lui, il affirmait que ce n'était pas juste, parce que c'était son idée. Ils étaient en froid depuis que Dare l'avait puni pour...

Evan tourna les yeux vers moi et écarquilla les yeux de compréhension.

— Vous êtes la fille qui a brisé les cercles d'invocation des grottes. La raison pour laquelle Merrimoth a été puni.

Et celle qui avait tué Merrimoth quand il avait sauté du balcon de sa maison dans l'océan, mais je ne précisai pas cette information.

— Ne t'occupe pas d'elle, dit Lon.

— D'accord, d'accord, marmonna Evan. Bref, Merrimoth a pris les fioles à Dare. Il a sous-entendu qu'il ne s'était pas rendu compte du vol, mais à mon avis, Dare a compris en entendant parler des braquages aux infos. C'est quand j'ai entendu ça que j'ai su que Telly vendait l'élixir. J'ai essayé de le récupérer, mais il s'était encore enfui. Il avait dit à sa mère qu'il était suivi par une voiture noire.

Une voiture noire. Oh... merde. Je regardai Lon. *Dare m'a fait suivre.*

Evan se toucha le nez et grimaça.

— Quand j'ai découvert que Dare cherchait l'élixir, je n'ai plus eu qu'une seule envie : m'en débarrasser. Alors quand j'ai vu qu'Yvonne était en ville, je me suis dit, elle vit en Floride et l'emmènera avec elle. Elle le fera sortir du territoire de Dare, vous voyez.

— Pourquoi ne pas vous être contentés de le jeter ? m'enquis-je.

Evan se gratta le bras, évitant le regard de Lon.

— Parce qu'il voulait coucher avec Yvonne, répondit Lon à sa place.

— Je suis désolé, mec. Tu ne comprends pas ce que c'est d'être dans ce club et de regarder tous les autres s'amuser. Se faire des amis. Obtenir les meilleurs boulots. Je ne suis personne. Je ne sers à rien. Je n'ai pas de famille. Je suis divorcé. J'ai presque cinquante ans et je ne fais que rentrer des chiffres dans des cases à longueur de journée. Je voulais juste faire partie de quelque chose, pour une fois.

Nous gardâmes tous le silence un long moment.

— Si Dare a fait tuer Telly, il vous tuera aussi, remarquai-je.

— Vous croyez que je ne le sais pas ? J'étais en train de faire mes valises quand vous vous êtes pointés. Je dois quitter la ville. S'il vous plaît, je vous en supplie... laissez-moi partir.

— Et pour le corps de Telly ? demanda Lon. Tu vas juste le laisser là ?

— Je comptais appeler ma femme après mon départ.

— Tu as d'autres fioles d'élixir cachées quelque part ?

Evan secoua la tête.

— Telly a volé tout le reste. Tout ce que j'avais, c'est ce que j'ai donné à Yvonne.

Lon jeta la fiole d'élixir d'Yvonne au sol et l'écrasa sous son pied. Du liquide rouge coula sur la moquette pâle.

— Ça ne se fait pas, de laisser le gamin comme ça, dit-il.

— La police parviendra à déterminer que la balle ne venait pas de votre arme, ajoutai-je.

— Je sais, mais qu'est-ce que je suis censé faire ? Leur dire que Dare est le responsable ? Qui croiront-ils ? Je n'ai aucune preuve. Je n'ai aucune chance contre lui.

Les cornes de Lon disparurent. Son auréole enflammée reprit sa couleur vert et or habituelle et il lâcha Evan.

— Tu peux fuir, mais si Dare te rattrape, tu devras te débrouiller. Ne contacte plus Yvonne.

— Plus jamais.

Lon me tapota la main.

— Partons, dit-il à voix basse.

— Bonne chance, lançai-je à Evan.

Il émit un petit son, mais ne détourna pas les yeux du corps de Telly.

Une fois dehors, Lon se précipita dans le SUV, avant de rouler jusqu'au bout de la rue et de se garer.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je surveille la maison d'Evan. Je veux voir si quelqu'un nous a suivis. Je n'ai rien entendu quand j'étais transmuté, mais je veux être sûr.

Je scrutai les ombres au bout de la rue, cherchant à déceler le moindre mouvement.

— Il nous a envoyés chez Merrimoth pour qu'on trouve d'où provenait la fuite.

— Quoi ?

— Dare. Il a dit qu'il voulait qu'on découvre pourquoi le penchant de Merrimoth était amplifié, mais il le savait déjà. Il a peut-être réalisé que quelqu'un lui avait volé son élixir, quand il a entendu les rumeurs selon lesquelles le penchant de Merrimoth devenait démesuré. Mais quand il a entendu parler de ces crimes déments à Morella, il a su qu'il avait un plus gros problème. Ça expliquerait pourquoi il était si furieux, quand on n'a pas réussi à obtenir la moindre info de Merrimoth.

— Ensuite, il a entendu dire que ton bar avait été attaqué et il a deviné que tu te lancerais à la recherche des voleurs.

— La première fois que j'ai vu la voiture noire, c'était devant le Diablo Market. Et j'ai aussi aperçu quelqu'un à la course de voitures, quand j'ai pourchassé Noel sur le parking.

Lon avait les yeux levés par-dessus le volant.

— Il suivait déjà Hajo avant qu'on aille au parc de caravanes. Il t'avait sûrement filée jusqu'à son appartement.

— C'est nous qui avons mené Dare à Telly.

D'accord, Telly était un connard et j'avais toutes les raisons de le détester, mais c'était juste un gosse. Une sensation sombre et écœurante afflua en moi.

— Si ça n'avait pas été nous, ça aurait été quelqu'un d'autre, répondit Lon. Dare est un homme mesquin. Il est très porté sur la rétribution. En tuant Telly, il envoyait un message à Evan.

Dare. Ce connard arrogant n'avait fait que me pourrir la vie.

Il était le seul responsable de tout ça. Pour Merrimoth. Pour le braquage du Tambuku. Pour la blessure de Kar Yee. Pour la destruction que Telly avait laissée dans son sillage. À cet instant, je le blâmais même pour l'ivresse de Jupe, et pour m'avoir forcé la main s'agissant de ce que j'avais fait à Yvonne.

— Cady, dit Lon.

— Ne le défends pas, le prévins-je. Qu'en sera-t-il de nous ? S'il découvre qu'Evan a donné une fiole à Yvonne, est-ce qu'il décidera de t'envoyer un message en lui collant une balle dans la tête ?

— Non, il... je ne sais pas, admit-il. Dare n'est plus l'homme que j'ai connu. Je ne sais pas jusqu'où il serait prêt à aller pour protéger ses secrets, et je ne sais pas jusqu'où il irait pour punir ceux qui lui ont fait du tort.

— Il a déjà une dent contre moi. Il va peut-être essayer de m'éliminer comme Telly.

— Qu'il essaie, répliqua Lon en me prenant le bras. Je le tuerai moi-même avant que ça arrive.

— Pas si je le trouve en premier.

Il avait beau être riche et s'entourer de gardes du corps, qu'est-ce que ça pouvait faire, pour quelqu'un comme moi ?

— Cady, m'avertit Lon. Je perçois tes émotions, mais tu ne peux pas faire ce que tu penses.

— Pourquoi pas ? Qui d'autre peut l'arrêter ? La police ?

— On ne peut pas défoncer sa porte et le tuer. On ne vaudrait pas mieux que lui, si on faisait ça. Et on a aussi d'autres choses à prendre en compte.

— Comme quoi ?

— Comme Jupe. Telly n'avait que quelques années de plus que lui.

— Dare n'oserait jamais...

— Tu veux parier ? Comment savoir où sont ses limites ? Même s'il n'appuyait pas sur la gâchette lui-même, qu'est-ce qui l'empêche de provoquer un accident pendant que Jupe est à l'école ? Tu crois qu'un homme qui se moque de tuer un adolescent va hésiter à en tuer un autre ?

— Mais c'était le meilleur ami de ton père. Tu fais partie de la famille, pour lui.

— Tu es prête à jouer la vie de Jupe là-dessus ? Celle de M. et Mme Holiday ? Des Giovanni ?

Je le dévisageai dans la pénombre de la voiture pendant plusieurs secondes, puis je secouai la tête.

— Je suis responsable de la vie de trop de personnes, Cady, y compris la tienne. Je ne prendrai aucun risque avant d'avoir pris le temps de réfléchir à tout ça.

Je ne pouvais le contredire. Il avait raison. Mais tandis que nous retournions à la maison en silence, une autre partie de moi se demandait si notre prudence signifiait que Dare avait gagné. Encore.

Quand nous arrivâmes à la maison, j'eus un chassé-croisé téléphonique avec Kar Yee ; je lui laissai un message pour lui annoncer que j'avais des nouvelles concernant Telly. Elle m'en laissant un en retour pour me dire qu'elle passerait chez Lon demain après-midi, en rentrant de sa visite chez notre amie à la campagne.

Nous allâmes voir si Jupe allait bien. Il décuait de sa soirée avec Yvonne en ronflant. Nous renvoyâmes les Holiday chez elles et nous couchâmes. Je m'endormis en colère, songeant encore à Dare, mais je finis par rêver de quelque chose de bien pire.

J'étais couchée sur le dos dans un champ de fleurs sauvages guillerettes, rouges, jaunes et violettes. Une légère brise agitait l'herbe verte et les brins oscillaient autour de mes membres. Lon m'étreignait la main. Il était couché à côté de moi, les yeux fermés, et le vent agitait ses cheveux couleur miel.

Le ciel bleu éclatant commençait à s'assombrir, prenant une teinte céruléenne piquetée d'un gris morne. Quelque chose approchait... je ne le vis pas aussitôt, tandis qu'il se faufilait à travers le champ. La peur me submergea quand je regardai les hauts brins d'herbe s'incliner. Les fleurs

autour de nous s'affaîssèrent et se flétrirent. L'herbe verte se transforma en paille.

Quelque chose clochait.

Je secouai Lon, tentant de le réveiller, mais il continua à dormir.

Deux jambes apparurent dans l'herbe morte. Je les suivis des yeux. Le long visage de ma mère était baissé sur moi, un sourire narquois étirant ses lèvres.

Le ciel derrière elle continua à s'assombrir, mais ce n'était pas la nuit.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demandai-je. La lune n'est pas sortie, et je ne fais pas de magie. Tu ne peux pas me voir.

— La lune n'est pas visible ici, corrigea-t-elle, sa tunique blanche flottant sous la brise. Mais dans ton plan, il fait nuit.

— Mais je ne fais pas de magie.

— Ça ne fait aucune différence pour moi. Plus maintenant. Tant que la lune est visible, je peux pister ton Heka jusqu'ici.

— Où est-on ?

— Entre les plans.

— Menteuse, rétorquai-je. C'est un rêve.

Elle plissa les yeux.

— Moi, une menteuse ? Regarde-toi. C'est toi qui as la queue et la langue fourchue du serpent dans le jardin. La grande trompeuse, remplie de venin.

Langue fourchue. Je me souvenais m'être mordu la lèvre à la piste de course. Elle n'était pas encore totalement guérie.

Ma queue glissa le long de ma cuisse. Les rayures noires et blanches tournoyaient à mesure qu'elle grandissait, jusqu'à être plus longue que mes jambes. Ma mère l'observa avec attention, faisant un pas en arrière pour rester hors de sa portée.

— Qu'est-ce que je suis ? Qu'est-ce que tu as insufflé en moi ? murmurai-je.

— Eh bien, Sélène... tu n'aimes pas ta forme de serpent ? C'est la vraie toi, après tout. Et chaque nuit, tu te délesteras de ta peau humaine pour reprendre ta vraie nature, ma petite.

Je secouai la tête.

— Je ne suis pas à toi.

— Tu seras toujours à moi. J'ai invoqué des créatures que tu ne peux même pas imaginer, et j'ai piégé leur magie pour te créer dans mon ventre.

J'ai donné naissance à ton corps.

— Un pacte avec quoi ? Qu'est-ce que je suis ? Qu'est-ce que tu as créé ?

Au lieu de me répondre, elle contourna la question.

— Après tous mes efforts, comment m'as-tu remerciée ? Tu ne m'as causé que du malheur.

Elle murmura des mots qui ressemblaient à un sort, s'accroupit à mes pieds et plaqua cruellement ma queue au sol. Une douleur la traversa jusque dans mon dos. Je tentai de me dégager, mais j'étais paralysée. Elle m'avait fait quelque chose avec sa magie.

La terreur me submergea. Je tentai de regarder Lon : il dormait toujours.

Ma mère grogna à mes pieds, maintenant toujours ma queue au sol.

— Tu as vendu tes propres parents à un démon, dit-elle, la colère assombrissant ses yeux. Après nous avoir emportés dans l'Æthyr, Nivella a tué ton père. Elle l'a découpé en lambeaux comme un morceau de viande.

Elle se pencha vers moi.

— Tu n'en as donc rien à faire ? L'homme qui t'a élevée est mort.

— Non, je m'en moque, répondis-je froidement. Je suis contente qu'il soit mort. J'aimerais que tu le sois aussi.

Elle me grogna au visage.

— C'est de ta faute. Tu as le sang de ton père sur les mains. Tu t'en fiches peut-être, mais pas moi. C'était mon amant. Mon âme sœur. Ma raison de vivre.

— Pourquoi es-tu encore en vie, dans ce cas ?

— Je vis pour toi, maintenant, ma chérie. Pour toi seulement.

Elle rampa sur moi et me murmura à l'oreille :

— Et je veux récupérer ce qui m'appartient. Je t'ai créée, j'ai passé les vingt-cinq dernières années de ma vie à t'attendre. Et tu crois peut-être t'être échappée, mais ce n'est qu'une question de temps avant que je t'aie à nouveau sous mon contrôle. Et pour le prouver, je vais te prendre ce que tu m'as pris. Œil pour œil... cœur pour cœur.

Elle se redressa et lâcha ma queue. Je sentis quelque chose de froid dans ma main et baissai la tête. Je tenais un couteau. Qui ressemblait énormément à la dague cérémoniale dont elle s'était servie pour m'entailler la poitrine, dans ses efforts pour me sacrifier et voler mes pouvoirs de la lune.

— Ta forme humaine a trahi ton père. M’a trahie, moi, continua-t-elle. Mais ta vraie forme, à l’intérieur, ne le peut pas, parce qu’elle est liée à moi par ces règles anciennes. Nous sommes liées, toi et moi. Et ce lien ne va faire que se renforcer. Ce n’est qu’une question de temps.

Elle ferma les yeux et leva les mains vers le ciel. Des mots Æthyriques étrangers se déversèrent de sa bouche. Encore un sort.

Je tentai de m’éloigner, mais ne fus pas assez rapide. Le Heka me heurta de plein fouet comme un coup de poing dans le ventre. Mes membres trop lents semblaient plongés dans du sirop. Puis son chant cessa et elle me parla :

— Je t’ordonne de m’offrir un sacrifice. En guise de paiement pour la mort de ton père, tu vas tuer celui que tu aimes.

Je me redressai dans l’herbe morte, mais pas de mon plein gré. Elle me contrôlait. J’étais une marionnette dont elle tirait les ficelles pour me faire me rapprocher de Lon. J’appelai son nom, tentant de le prévenir, mais il ne se réveillait toujours pas. La dague à la main, je levai le bras bien haut et visai sa poitrine.

Ça ne pouvait pas être réel. C’était juste un rêve.

*Réveille-toi, réveille-toi, réveille-toi !* me répétais-je.

Et je réussis. Le champ grésilla et disparut. Ma mère aussi.

J’étais dans la chambre plongée dans la pénombre de Lon. La lueur de la lune se déversait sur les draps, illuminant le couteau de cuisine que je tenais dans les mains, à califourchon sur le corps endormi de Lon.

## Chapitre 29

La stupeur et l'horreur me paralysèrent un instant. Ce n'était pas un rêve.

C'était réel.

Lon grogna quand je descendis de lui. Puis il roula sur le flanc et se rendormit, totalement inconscient de ce qui venait de se passer.

J'étais passée en mode Enfant de la Lune. Tout était couvert d'un voile argenté. Je m'apprêtais à couper la connexion, à repousser ce pouvoir, quand j'eus un aperçu de moi-même dans le long miroir à côté du lit.

Je hoquetai. Puis je fis un pas tremblant en avant pour mieux voir.

C'était moi nue. C'était moi, mais sans être moi. Ma peau était couverte de minuscules écailles reptiliennes et iridescentes. La plupart étaient noires, même si c'était difficile à dire avec certitude, à cause de la vision argentée. Un motif réticulé commençait autour de mon visage, mon cou et mes épaules, là où le noir s'entrecoupait de blanc et de gris. Je me retournai pour regarder par-dessus mon épaule et vis que les motifs finissaient par se transformer en rayures noires et blanches dans mon dos... et sur ma queue.

La queue saillait en prolongement du bas de mon dos et faisait quelques centimètres de diamètre. Elle était couverte d'anneaux noirs et blancs, jusqu'au bout. À cet instant, elle était enroulée autour de ma cheville, collée contre ma jambe, me faisant ressembler à un chien la queue entre les jambes.

Mais ce n'était pas le plus stupéfiant. Ni les yeux argentés ou l'énorme auréole argentée et dansante. Rien de tout ça ne me surprenait. Lon m'en avait parlé.

Mais il n'avait pas évoqué les cornes.

Elles n'étaient pas en spirales. Il n'y en avait même pas deux. Une série de nervures débutaient sur mon front, juste au-dessus des yeux. Elles

formaient un large V à cet endroit, s'accroissant en taille et en longueur jusqu'à devenir des épines noires. Quelques centimètres au-dessus de la racine de mes cheveux, ces épines étaient remplacées par des cornes noires, qui s'incurvaient légèrement en arrière comme les crêtes d'un dragon. Trois cornes noires et brillantes se dressaient en petites rangées soignées de chaque côté de ma tête. Celles au sommet de mon crâne étaient les plus longues... elles devaient faire une soixantaine de centimètres.

Mes cheveux étaient dressés sur ma tête, retombant autour des cornes tandis que mon auréole tourbillonnait comme un furieux nuage d'orage.

Terrifiée par mon propre reflet, je repoussai mon pouvoir de la lune aussi loin que je pouvais. Le poids sur ma tête se modifia à mesure que les cornes se rétractaient. Les écailles disparurent, tout comme la queue.

*Merde, merde, merde.*

Je restai plantée près du lit, un léger tremblement secouant tout mon corps tandis que j'observais Lon. J'aurais pu le tuer. Le poignarder dans son sommeil. Je dépliai les doigts autour du manche de la lame. J'avais oublié que je la tenais. Ce n'était pas la dague cérémoniale de ma mère mais un couteau récupéré dans la cuisine de Lon. L'un de ses beaux couteaux hors de prix. Comment... m'étais-je levée en somnambule ? Ma mère avait-elle orchestré tout ça ?

Sa voix résonna dans ma tête, avec une clarté parfaite, comme si on s'était vraiment parlé. Et c'était peut-être le cas. Elle avait dit qu'on était dans un espace entre les plans. Je regardai le couteau. Ma main tremblait tellement que je faillis le laisser tomber.

C'était très grave. Je ne m'étais jamais sentie à ce point en perte de contrôle.

La poitrine se soulevant avec force et le pouls saccadé, je reculai du lit et me dirigeai vers la porte de la chambre. J'avais l'impression d'être une intruse dans ma propre maison. Celle de Lon. De Jupe. Bon Dieu, il dormait à deux portes d'ici. Et s'il m'avait vue... dans cet état-là ?

Pire encore. Et s'il n'était pas en sécurité, lui non plus ?

Réprimant un sanglot, je saisis mon peignoir accroché derrière la porte et me couvris, avant de fuir en silence au rez-de-chaussée, dans les ténèbres. Je me dirigeai droit vers la cuisine, où Lon laissait toujours une petite lumière allumée au-dessus de l'évier, comme une veilleuse. La bande magnétique qui maintenait ses couteaux en place était fixée au mur tout

proche. Sans surprise, un petit espace de la bande était vide, exactement à la place de ce couteau. Il les rangeait selon un ordre spécifique, raison pour laquelle il avait remarqué que j'avais pris l'épluche-légumes, le soir où j'avais invoqué Priya sur le toit de chez Kar Yee.

Je pressai la lame contre la bande jusqu'à ce qu'elle s'y accroche. Une nausée m'emplit l'estomac. J'eus à peine le temps de me pencher au-dessus de l'évier avant de me mettre à vomir... une, deux fois. Une troisième. Faible et malade, je fis couler l'eau pour tout nettoyer et penchai la tête pour boire directement au robinet. Je me rinçai la bouche. Bus encore. Je ne comprenais pas pourquoi je souffrais de nausée post-magie. Je n'avais pas fait de magie. Et puis, le pouvoir de la lune ne me rendait pas malade, contrairement à la magie alimentée par le Heka. C'était peut-être dû à la magie de ma mère.

J'attendis que la nausée se dissipe, songeant à mon reflet dans le miroir.

Ma vraie forme serpentine. C'était comme ça que ma mère l'avait appelée.

Je fis défiler dans ma tête la courte liste de déités ou créatures mythologiques associées à des serpents, mais aucune d'elles n'était directement associée à la magie. Et quel que soit l'être qui se baladait sous ma peau, c'était clairement un utilisateur de magie.

Un utilisateur de magie reptilien et semblable à un serpent.

Je revins vers le bas des escaliers, m'arrêtai et écoutai. Aucun mouvement à l'étage. La veste de Lon était accrochée à une patère dans le vestibule. Je l'enfilai et ouvris la baie vitrée menant au patio en silence.

Au loin, les vagues sombres du Pacifique s'écrasaient sur les rochers. L'orée des arbres dissimulait la lune. J'en étais soulagée, tout bien considéré. L'herbe humide fit remonter des frissons le long de mes jambes tandis que j'étais de la salive sur le sceau de mon gardien.

— Priya, viens à moi.

Sa ligne noire apparut au milieu de ma paume tandis qu'il chutait d'une fissure dans le ciel.

— Maîtresse, dit-il en repliant ses ailes dans son dos et en atterrissant dans l'herbe à quelques pas de là.

Il s'approcha et s'arrêta devant moi, son auréole sombre tourbillonnant autour de ses cheveux hirsutes.

— Que se passe-t-il ?

— Ma mère est venue me voir en rêve, cette nuit. Elle exerce un contrôle sur moi depuis l'Æthyr. Elle essaie de m'obliger à commettre des actes horribles. J'ai peur, Priya. Tu as découvert quelque chose de plus ?

— Où est ton amant ? Le Kerub.

— Lon est à l'intérieur, répondis-je avec un signe de tête vers la maison.

Je croisai les bras sur ma poitrine pour me protéger du vent mordant qui soufflait depuis l'océan.

— Il ne m'aime pas.

— C'est faux, assurai-je. Il veut me protéger, c'est tout. Il ne te déteste pas. Il t'est reconnaissant de m'aider dans l'Æthyr.

— Il a raison de vouloir te protéger, parce que tu es en danger.

— Dis-moi.

— Voilà ce que je sais : ta mère affirme avoir une emprise totale sur toi grâce à un lien indestructible entre vous. La magie dont elle s'est servie pour te concevoir est très ancienne. Elle est similaire au sort employé pour introduire des démons dans des corps humains.

— Pour créer les Terrestres ?

Il hocha la tête.

— Elle se vante de pouvoir encore te contrôler. Elle affirme que son emprise se renforce.

— C'est vrai.

— Je crois savoir pourquoi. Le sort dont elle s'est servi pour te concevoir est dégénéscent. Ton corps humain s'affaiblit avec l'âge, tandis que l'autre partie de toi se renforce. Plus elle devient puissante, plus elle a de contrôle sur toi, parce que le lien entre vous deux va se solidifier. Ta volonté va s'effriter.

— Elle peut me contrôler dans mon sommeil.

— Parce que tu es inconsciente et faible. Ta partie Enfant de la Lune se sert du pouvoir lunaire pour créer une connexion entre les plans. Quand tu es réveillée, tu peux invoquer ce pouvoir. Elle peut utiliser un sort pour ouvrir le même genre de connexion quand tu es affaiblie.

— Quand je dors.

— Quand tu dors, quand tu es épuisée. En état d'ébriété. Exaltée. À chaque fois que tu n'as plus le contrôle total de ta propre volonté.

Il tendit la paume pour me montrer les fils noirs qui nous reliaient.

— Sa connexion à toi est comme la nôtre, mais elle n'est que temporaire. Plus tu te transformeras en l'Enfant de la Lune, plus ce lien se raffermira. Et plus il deviendra permanent.

Je repliai les mains dans les longues manches du manteau de Lon et me mis à faire les cent pas.

— Mais seulement la nuit, hein ?

— Ce serait logique, puisque c'est un pouvoir lunaire, et comme tu me l'as dit, ça ne fonctionne pas de jour.

J'avais la gorge sèche.

— OK, alors je n'aurai qu'à dormir le jour, quand elle ne pourra pas s'introduire en moi. Je resterai vigilante durant la nuit. Et je n'utiliserai plus le pouvoir de la lune.

— Même si tu ne dors pas la nuit, tu auras encore des raisons de t'inquiéter, remarqua Priya en se plaçant devant moi et en rivant son regard au mien. Ceux que tu aimes et tes amis ne sont pas en sécurité. Elle peut lire dans tes pensées et tes émotions, quand elle est liée à toi.

Je le regardai en clignant des paupières. Il parlait d'expérience, hein ? Pouvait-il lire dans mes pensées et mes émotions à cet instant ?

— Elle peut sentir à qui tu tiens le plus, continua-t-il d'une voix plus douce, surtout si les pensées les plus fraîches dans ton esprit les concernent. Elle va chercher tes faiblesses et t'obligera à les détruire.

— Je ne peux pas fuir encore une fois, lâchai-je d'une voix désespérée. Je ne peux pas. J'ai une famille, maintenant. J'ai besoin d'eux. Ils ont besoin de moi.

— Tu ne devrais pas risquer leur vie pour ton confort. Tu dois les effacer de ton esprit. Partir aussi loin d'eux que tu peux.

— Pour faire quoi ? Attendre que ce truc au fond de moi soit complètement sous ses ordres ?

J'étais en train de lui hurler dessus. Ce n'était pas sa faute.

— Qu'est-ce que je suis ? demandai-je.

— Ils t'appellent Mère d'Ahriman.

— Mère des Démons, traduisis-je. C'est vraiment ce que je suis ? Un démon ? Je me suis vue, Priya. J'étais couverte d'écailles. J'ai une queue de serpent, et des cornes. Qu'est-ce que je suis ?

— Je ne sais pas. La « Mère d'Ahriman » n'est qu'un conte, dans l'Æthyr. Une légende. Une femme qui suscite la peur et le respect. Mais je

ne sais pas ce qu'elle est, au juste, ou de quel genre de créature il s'agit.

— Une déesse ? J'ai un dieu à l'intérieur de moi ? Ce genre de truc existe, dans l'Æthyr ?

— Pas dans l'Æthyr, mais peut-être dans un autre plan.

Mon ordre occulte croyait en une multitude de plans, dont la plupart n'avaient même pas de nom. L'Æthyr n'était que le plus proche de nous, métaphysiquement parlant.

Priya poussa un grand soupir par le nez.

— Mais à en croire les dires de ta mère, je pense que tu es quelque chose de totalement nouveau. Elle n'a pas insufflé l'esprit d'un vieux dieu en toi. Elle a œuvré comme un chirurgien, tissant différentes formes de magie pour créer un être nouveau.

Il me fallut quelques instants pour digérer ces mots.

— Alors je n'ai pas d'autre créature en moi ?

— Tu es quelque chose de nouveau, qui n'a jamais été vu.

Je fermai les yeux, désespérée.

— Je m'inquiète surtout pour ta sécurité immédiate, reprit Priya. Si ta part d'Enfant de la Lune se renforce et le contrôle de ta mère sur toi avec, tu dois trouver un moyen de l'empêcher de se développer. Ou de le détruire.

Je repensai à ce que j'avais vu quand j'avais fouillé dans le corps d'Yvonne.

— Si le sort employé pour me créer est le même que pour créer les Terrestres, c'est impossible. Les âmes démoniaques sont fusionnées aux corps humains. Je ne peux pas me débarrasser de ma part Enfant de la Lune à moins de me tuer.

Il m'attrapa fermement par les épaules.

— Tu n'es pas comme les Kerubs. Tu es quelque chose de totalement différent. Toute magie peut être défaite ou au moins amoindrie. Commence par le rituel qu'ont utilisé tes parents pour te concevoir et remonte le fil.

— Je ne connais pas le sort ! Personne dans mon ordre ne le connaît. Ils l'ont gardé secret. La seule autre personne au courant est morte. Il est perdu... envolé.

— Ils n'ont pas inventé ce rituel, remarqua Priya d'une voix douce. Ils ont dû le trouver quelque part. Va voir ton ordre. Remonte leur piste. Trouve le rituel. Quand tu l'auras, je suis certain que tu trouveras un moyen de défaire ce qui a été fait, ou au moins de trancher son lien avec toi.

Un désespoir grandissant me pesait sur les épaules. Je voulais que tout ça disparaisse. Je voulais retrouver la petite vie que je m'étais bâtie. Je voulais être moi.

Mais je ne savais plus qui j'étais.

— C'est impossible, murmurai-je.

— Rien n'est impossible, surtout pour toi. Tu trouveras une solution. Et je t'aiderai. Je serai ton éclaireur et je t'aiderai à protéger ceux que tu aimes. Le garçon démon qui est lié à toi, je sens votre connexion. Je peux apparaître devant lui comme je le fais avec toi. S'il est en danger, je traverserai le voile pour le protéger. Montre-lui mon sceau. Il peut m'appeler.

— Oh, Seigneur.

— Mais tu dois agir vite. Elle a affirmé en se vantant que sa connexion avec toi devrait être assez puissante dans quelques jours ou semaines.

— Assez puissante pour quoi ?

Le torse nu de Priya crépita.

— Non, non, non ! m'écriai-je. Ne me laisse pas. J'ai besoin de toi.

— Je ne peux pas rester.

— Et si elle te trouvait ? Elle te ferait du mal à toi aussi.

— Je suis prudent. Pour le moment, elle ne sait pas que je suis en vie ou que nous sommes à nouveau liés. J'ai un nouveau corps. Ça joue en ma faveur. Mais pas ici, et je dois partir.

Ses ailes se déployèrent, dissimulant la lueur de la lune. Tout ce que je voyais, maintenant, c'était ses deux yeux brillants et l'éclat argenté de ses dents.

— Ne dors que le jour. Ne baisse pas ta garde la nuit. Raffermiss tes émotions. Apprends à dissimuler tes pensées et à créer des mensonges dans ta tête ; si elle réussit à se lier de nouveau à toi, tu auras besoin de ce talent le temps de trouver le rituel de l'Enfant de la Lune.

— Priya !

— Tu as besoin d'une protection magique contre elle, insista-t-il. Va voir ton ordre. S'ils ne peuvent pas t'aider à résoudre le problème, leurs magiciens te protégeront le temps qu'on trouve une solution. Je reviendrai.

Sans un mot de plus, il disparut, se volatilissant sous mes yeux. Et me laissant toute seule.

Seule face à l'éventualité abyssale de repartir dans la clandestinité.

J'étais stupide de croire que je pourrais cesser de fuir.  
Je n'aurais jamais une vie normale. Tout ce que j'avais était perdu avant même que je le trouve.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chapitre 30

Je ne retournai pas me coucher cette nuit-là. Au lieu de ça, je parcourus la route sinueuse le long de la falaise de Lon, dépassant la cabane de M. et Mme Holiday pour rejoindre la plage. Foxglove eut la gentillesse de m'escorter. Je regardai son corps lisse de labrador explorer le sable jonché de bois flotté, assise sur les gros rochers où Lon et Jupe avaient construit un petit feu de camp, une fois. Et je réfléchis.

Encore et encore.

Je me souvenais que mes parents avaient parlé de vieux grimoires trouvés en France, qui contenaient le rituel utilisé pour me concevoir. Dieu seul savait où étaient passés ces bouquins, maintenant. Détruits, peut-être. Rapportés aux États-Unis ? Mon ordre occulte avait racheté la maison de mes parents en Floride, après que j'avais laissé Nivella les emmener dans l'Æthyr. Le Calife avait peut-être trouvé quelque chose qui pourrait m'être utile, dans cette maison.

Les chances semblaient si minces.

Mais que pouvais-je faire d'autre ? Rester assise à attendre de finir par blesser quelqu'un que j'aimais ?

Je songeai alors à Dare. Je ne pouvais pas fuir en Floride en laissant Lon et Jupe sans protection, alors que cet homme avait décidé de tuer tous ceux qui l'avaient regardé de travers.

Je ne pouvais pas rester. Je ne pouvais pas partir. Je ne savais pas quoi faire.

Je restai assise à réfléchir pendant des heures. Un peu avant l'aube, Foxglove remonta le sentier sur la plage vers la maison, avant de revenir quelques minutes plus tard accompagné de Lon. Je regardai son auréole enflammée onduler sur la plage sombre tandis qu'il approchait. Quand il me

rattrapa, il s'assit sur le rocher à côté de moi. Il ne me demanda pas pourquoi j'étais là. Il se contenta de me prendre dans ses bras et de dire :

— Montre-moi ce qui ne va pas et j'arrangerai tout.

Le jour se déploya peu à peu sur la plage. À peu près sûrs que j'étais désormais hors de portée des sales pattes de ma mère, Lon et moi repartîmes dans la maison. Nous n'avions pas réglé mon problème, mais au moins, Lon savait tout. J'étais épuisée et je savais que je devais m'obliger à me reposer dans la journée, si je voulais rester éveillée toute la nuit. J'avais regardé assez de films de Freddy Krueger avec Jupe pour savoir que ça vous revenait souvent en pleine face, quand on essayait de se priver de sommeil.

— Couche-toi et dors, dit Lon. Rose et Adella seront rentrées de l'hôpital dans quelques heures. Je dois travailler un peu, mais je monterai te réveiller à leur arrivée.

Je fouillai dans ma poche et lui tendit la potion médicinale que j'avais donnée à Jupe.

— S'il a la gueule de bois, donne-lui une autre dose de ça dans de l'eau. Ou de la glace pilée, s'il vomit.

Il m'embrassa sur le front.

— Je m'occupe de lui. Va dormir.

De manière assez incroyable, je finis par réussir à m'endormir.

Je me réveillai par moi-même vers quinze heures. Rose et Adella arrivèrent au moment où je sortais de la douche. M. et Mme Holiday allaient et venaient aussi dans la maison ; j'entendais M. Holiday taquiner Jupe dans le salon, en lui proposant des boissons anti gueule de bois dégoûtantes à base d'œufs crus.

La normalité n'avait jamais paru si belle.

Quand je rejoignis le groupe, j'appris qu'Yvonne sortirait de l'hôpital cet après-midi. Son traumatisme crânien n'était pas grave. Elle n'avait souffert d'aucun dégât permanent. Une partie de la culpabilité lancinante que je ressentais s'allégea. Rose et Adella comptaient ramener Yvonne à Portland avec elles. Elle resterait chez sa mère pendant quelques semaines. Tant que Rose portait la bague de Salomon, elle était immunisée au penchant d'Yvonne, ou ce qu'il en restait. J'allai lui parler seule à seule pendant que Lon aidait Adella à faire ses valises.

— Vous allez bien ? lui demandai-je. Vous avez besoin d'aide ?

Rose remonta ses lunettes sur son nez. La bague de Salomon entourait lâchement son index.

— On va aller chercher les vêtements d'Yvonne à l'hôtel, puis on la récupérera à l'hôpital en chemin vers l'aéroport de Morella.

— Le médecin pense que c'est sans danger pour elle, de prendre l'avion après le traumatisme crânien ?

— Mick l'a un peu soignée ce matin. Les scanners sont encourageants, il nous a donc donné le feu vert. Tu vas venir en ville avec nous ?

Yvonne était la dernière personne que j'avais envie de voir à cet instant.

— Sûrement pas. Ma collègue de travail doit passer et je dois me charger de certaines choses.

Elle hocha la tête.

— Je voulais te remercier pour ce que tu as fait. Lon m'a expliqué que tu t'étais mise en danger, en faisant ça à Yvonne. Je ne savais pas. Je ne te l'aurais jamais demandé, sinon.

Après ma discussion avec ma mère dans mon rêve, je me demandais si elle s'était liée à moi pendant mon opération métaphysique sur Yvonne, mais ce qui était fait était fait.

— J'espère juste que vous ne regrettez pas de m'avoir demandé ça.

— Pas une seconde, répondit-elle.

Elle me prit les mains. Ses doigts étaient fermes autour des miens.

— Je ne sais toujours pas si Yvonne peut être sauvée, mais tu as amélioré ses chances et je t'en serai toujours reconnaissante, quoi qu'il arrive. Si je peux faire quoi que ce soit en retour, n'hésite pas à me le dire. Parce que si tu fais partie de la famille de Lon, tu fais aussi partie de la mienne.

Si je n'avais pas passé la moitié de la nuit à verser des larmes, j'aurais pleuré. Mais je ne parvins qu'à articuler un « merci ». Mes premières impressions la concernant s'étaient évanouies. Je la voyais comme Lon la voyait, maintenant : forte, butée, belle et entièrement dévouée à sa famille. Elle était une bonne mère. Je l'aurais échangée avec la mienne sans une hésitation.

Jupe apparut sur le patio et rentra dans la maison par les portes coulissantes.

— Comment tu te sens ? l'interrogeai-je.

— Stupide.

Je lui souris.

— Quand est-ce qu'on part pour l'aéroport, Grand-mère ?

— Bientôt. On doit y être dans deux heures.

Ce qui ne me laissait pas beaucoup de temps... un peu plus d'une heure avant que le soleil se couche, et j'avais des trucs à faire. J'arrêtai Jupe alors qu'il s'apprêtait à monter à l'étage.

— Je peux te parler ? En privé.

Rose leva les mains.

— Ne vous inquiétez pas pour moi.

Je marmonnai un remerciement et emmenai Jupe vers la porte d'entrée.

— Tiens, dis-je, attrapant son blouson militaire vert sur le portemanteau en passant. Il fait froid.

Il l'enfila et nous parcourûmes l'allée, sous le ciel morne de l'après-midi. Je comptais nos pas au fur et à mesure.

— Tu es déjà largement hors de sa portée, si c'est ce qui t'inquiète, dit Jupe.

— Je voulais juste m'en assurer.

— C'est à propos d'hier soir ? demanda Jupe à voix basse.

Je secouai la tête, et le bruit d'une voiture attira notre attention vers le portail latéral.

— Zut. Kar Yee.

— Kar Yee ? répéta-t-il, mais son enthousiasme s'évanouit bientôt. Elle sait, pour hier soir ? Tu ne lui as rien dit, hein ?

— Je n'ai rien dit, ne t'en fais pas.

Elle accéléra sur la route latérale et se gara dans l'allée circulaire, derrière la voiture de location des Giovanni. Quand elle nous repéra, elle fit un signe de la main et se dirigea vers nous.

— Jolie piaule, mon futur petit ami. J'ai failli me perdre sur la montagne, en essayant de trouver ta route secrète.

Il afficha un sourire idiot.

— Je suis content que tu sois guérie.

— Moi aussi. Je suis comme neuve, répondit-elle en donnant une petite tape du doigt sur sa clavicule. Elle plongea la main dans sa poche de veste et en tira une enveloppe.

— C'est pour toi, dit-elle en la tendant à Jupe.

— Moi ?

— Des pass de cinéma, expliqua-t-elle avant même qu'il ait eu le temps de l'ouvrir. C'est pas grand-chose.

Elle avait l'air un peu embarrassée.

— Tu t'es donné du mal pour le site du Tambuku et j'ai vraiment aimé cette figurine d'opéra. C'était mignon. Tu es un bon garçon.

Jupe se mit à respirer un peu plus vite, bouche ouverte.

— Oh, bon sang. C'est cool. Merci.

— C'est pas grand-chose, répéta-t-elle. Qu'est-ce qui ne va pas, au fait ? Ton auréole a l'air malade.

La bouche de Jupe se tordit.

— Euh...

— Il a sûrement juste attrapé froid, intervins-je.

— Ouais, acquiesça-t-il en me lançant un regard reconnaissant. Ça doit être ça.

Elle hocha la tête, puis me fit un signe du menton.

— Tu as des nouvelles de ce Telly ?

J'hésitai.

— Tu veux que je parte ? me demanda Jupe. Je le ferai si tu veux, mais quoi qu'il arrive, je ne paniquerai pas. Papa a dit que vous aviez eu une nuit horrible.

— C'est vrai. Mais en fait, j'aimerais vous parler de quelque chose de plus important que ça, à tous les deux et ce moment est aussi bon qu'un autre.

Je pensais être à court de larmes, mais elles me montaient déjà aux yeux.

— Je dois vous confesser quelque chose d'important.

Jupe regarda Kar Yee, confuse. Elle haussa les épaules.

*Quand faut y aller...*

— C'est un secret que je vous ai caché.

Je regardai Jupe et précisai :

— Les seules personnes au courant sont ton père et deux ou trois autres personnes.

— Tu as tellement de secrets que ça devrait être intéressant, remarqua Kar Yee. Je suis tout ouïe.

Jupe repoussa les boucles devant son visage, un mouvement maladroit. Je le rendais nerveux. Bon sang, je me rendais nerveuse aussi. C'était tellement plus facile quand je l'avais dit à Lon. D'un autre côté, il m'avait

droguée pour m'inciter à cracher le morceau. J'aurais bien aimé pouvoir me droguer, à cet instant.

— Tu te souviens quand je t'ai dit que mes parents étaient des gens mauvais ? demandai-je à Jupe.

Il hocha la tête.

— Ils étaient bien pires que ta mère ne le sera jamais. Et je dois vous avouer qui ils étaient vraiment, à tous les deux.

— OK, acquiesça-t-il, clairement nerveux, maintenant.

Kar Yee aussi.

— Vous avez entendu parler des Meurtres du Refuge Noir ?

Jupe grimaça.

— Euh... quoi ? Oh ! s'exclama-t-il quand les souvenirs lui revinrent. Les tueurs en série. Des occultistes ont été assassinés dans des rituels satanistes, ou je ne sais plus quoi. Les Duvet, ou un truc comme ça.

— Les Duval. Enola et Alexander Duval.

— Ouais, lança Jupe, son visage s'illuminant. On a parlé d'eux aux infos il y a quelques mois. Ils étaient censés être morts, mais ils ont été vus sur une vidéo de surveillance, dans un parking souterrain.

— Oh, c'est vrai, acquiesça Kar Yee. Je vois de qui vous parlez. On ne parlait que de ces meurtres dans les émissions, à l'époque où on était à la fac.

J'attendis qu'ils rassemblent les pièces du puzzle.

— Non, lâcha Kar Yee, sa mâchoire se décrochant presque sous le choc.

Jupe remua d'un air inconfortable. Sa bouche se crispa en une ligne fine. Sa respiration accéléra à travers ses narines.

— Tes parents...

— Étaient des tueurs. Je ne le savais pas, à l'époque. Je les croyais innocents. On a feint notre mort et on s'est séparés. Je vis toute seule depuis mes dix-sept ans, sous le nom que vous connaissez.

Je tournai la tête vers Kar Yee.

— Je t'ai rencontrée environ un an après ces événements.

Elle ne dit rien. Elle se contenta de me regarder, figée.

— Je ne les ai revus que de rares fois, durant ces années-là. Et je croyais qu'ils avaient été piégés. Mais ensuite, ils ont été repérés sur cette vidéo de surveillance et ils sont repassés aux infos.

Je fis un signe du menton vers Jupe.

— C'est là que j'ai rencontré ton père.

— C'est pour ça qu'il t'aidait ? m'interrogea-t-il d'une voix tremblante.

À cet instant, j'eus encore envie de lui mentir. De lui dire que je plaisantais. Que tout allait bien et qu'il n'y avait aucune raison de s'alarmer. Mais je repoussai cet instinct et répondis :

— Oui. Je croyais qu'il pourrait m'aider à prouver leur innocence, mais au final, on a découvert qu'ils étaient bien coupables.

Kar Yee ne disait toujours rien. Jupe fourra les mains dans les poches de son jean.

— Arcadia Bell est un faux nom ?

— Un nom d'emprunt. Je l'utilise depuis mon adolescence.

— Quel est ton vrai nom ?

— C'est Cady, insistai-je, une larme brûlante coulant sur ma joue. Je n'ai pas envie que tu me considères comme qui que ce soit d'autre que Cady. Personne ne m'appelle plus par mon ancien nom. Je le déteste. J'aimerais pouvoir effacer tout ce qui a trait à mon ancienne vie.

Une légère brise fit voler ses boucles.

— Depuis combien de temps mon père est au courant ?

— Il l'était déjà avant que je vienne chez vous pour la première fois et te rencontre.

— Il savait et il t'a quand même laissée venir ici ?

Je hochai la tête.

— S'il t'a fait confiance alors qu'il te connaissait à peine, raisonna Jupe, alors c'est qu'il a senti que tu étais quelqu'un de bien.

— Je suppose.

— Tu m'as dit que tes parents étaient morts, à la fac, intervint Kar Yee. Et puis, il y a quelques mois, tu m'as annoncé qu'ils étaient morts quand tu étais allée à San Diego. Maintenant, tu prétends qu'ils ont simulé leur mort ?

— Je croyais vraiment qu'ils étaient morts, il y a quelques mois, assurai-je. Un démon Æthyrique puissant les a emmenés dans l'Æthyr. Je croyais pouvoir supposer qu'elle les avait tués tous les deux. Elle a bien tué mon père, mais ma mère est toujours en vie. Là-bas.

— En vie dans le plan démoniaque ? s'étonna Jupe.

— Oui. Et ce n'est pas tout, malheureusement.

Je leur racontai tout ce qui concernait mes pouvoirs d'Enfant de la Lune. Ce dont j'étais capable. La queue. Jupe écouta avec attention, les coudes pressés contre ses côtes et tous les muscles de sa mâchoire se contractant. Au début, Kar Yee conserva un silence indéchiffrable, mais à mesure que je parlais, elle eut l'air de plus en plus angoissée. Je ne me tus que lorsque j'eus tout dit. Puis j'attendis leur réaction.

Personne ne dit rien pendant un long moment.

Kar Yee avait les yeux rivés au sol, incapable de croiser mon regard.

— Tu m'as menti pendant toutes ces années. Je t'ai donné un million d'occasions de me dire la vérité et tu sautes au lit avec un mec et lui racontes tout ?

— Lon n'est pas juste « un mec », et...

— Je ne veux pas entendre tes excuses, s'exclama-t-elle en me regardant enfin dans les yeux. Je n'ai pas besoin de les entendre.

Ma poitrine se contracta.

— Je sais.

— Tu aurais pu me faire confiance. Pourquoi ne pas l'avoir fait ?

— Je suis désolée. C'était dur, pour moi, de faire confiance à qui que ce soit. Je croyais les protéger. Et moi aussi. Je croyais faire ce qu'il fallait.

Elle leva les mains au ciel et se mit à faire les cent pas.

— Tu vis sous un faux nom ? On partage un commerce ! Si tu as des ennuis avec la justice...

— J'ai été prudente.

— Je m'en fous, lâcha-t-elle, les larmes lui montant aux yeux.

Elle crispa les poings.

— Les partenaires ne se mentent pas. Si tu ne peux pas me faire assez confiance pour te confier à moi, alors tu ne devrais pas diriger une affaire avec moi.

— Kar Yee...

— Je n'ai pas envie de parler de ça maintenant.

Elle fit volte-face et retourna vers sa voiture.

— Reste, s'il te plaît, la rappelai-je. Il faut qu'on en parle.

— Non, il faut que j'aille au Tambuku, parce que l'une de nous doit le remettre en activité.

— Je viens avec toi.

— Pas la peine.

Elle monta dans sa voiture et claqua la portière.

Ça ne s'était pas bien passé du tout. Je ne m'attendais pas à ce que ce soit le cas, mais cela me blessa quand même. Et ce n'était pas terminé. Jupe était silencieux, les yeux fixés sur la poussière soulevée par les roues de Kar Yee quand elle s'éloigna. Quand il se tourna vers moi, il arborait une expression peinée. Il avait presque l'air sur le point de pleurer.

— S'il te plaît, n'aie pas peur de moi, dis-je. Je suis toujours la même. Je tiens toujours autant à toi qu'hier.

— Je n'ai pas peur, répondit-il.

Je hochai la tête, espérant que c'était vrai.

— Je t'assure, insista-t-il. Je suppose que je me sens comme Kar Yee. J'aurais aimé que tu me le dises plus tôt. Ça me vexe un peu, que tu ne l'aies pas fait. Tu aurais pu me faire confiance.

— Ce n'est pas ça. J'avais peur et... j'avais honte.

— Vraiment ?

Il réfléchit à ça un instant, puis reprit :

— Je suppose que je peux comprendre. C'est pour ça que je ne parlais jamais beaucoup de ma mère avant, eh bien... tout ce qui s'est passé à Noël, dit-il avec un geste de la main. Parfois, j'aimerais pouvoir effacer cette partie de ma vie, moi aussi.

— Au moins, ta mère fait des efforts. C'est quelqu'un de très triste, et d'égoïste. Je ne sais pas si elle ira mieux un jour, si elle arrêtera de commettre des erreurs stupides. Et je ne sais pas si tu devrais lui accorder d'autres chances...

— Je ne le ferai pas, affirma-t-il d'une voix ferme.

Je hochai la tête.

— C'est à toi de voir. Mais je crois que ce que j'essaie de dire, c'est que la situation est très différente avec ma mère. Elle est diabolique. Et très, très dangereuse. Elle est irrécupérable.

— Waouh.

Il se détourna du vent et donna un coup de pied dans les racines de cyprès noueuses qui dépassaient de la terre.

— C'est le plus gros secret qu'on m'ait jamais confié, remarqua-t-il d'un ton songeur.

— Je te fais confiance.

Il m'adressa un drôle de sourire, pincé, mais honnête. Comme s'il était surpris que je lui fasse confiance, content que je le fasse, mais toujours un peu sous le choc de toutes ces révélations.

Je poussai un long soupir et tournai les yeux vers la maison.

— Je dois te parler d'autre chose. Tu te souviens quand je t'ai parlé de mon gardien, Priya ?

Il hocha la tête.

— C'est l'un des sceaux sur ton bras.

Je tirai un morceau de papier de ma poche.

— Ce sceau-là. C'est son nom. Et vu qu'on est connectés par ce lien... expliquai-je avec un signe de tête vers sa hanche, où était tatoué mon sceau, Priya est ton gardien tout autant que le mien. Il ne peut rester sur Terre que quelques minutes d'affilée, mais si tu as des ennuis, tu peux l'appeler. Tu auras besoin de Heka, et tu n'en possèdes sûrement pas beaucoup. Tu peux essayer de cracher sur le sceau...

Il grimaça.

— Oh, je t'en prie, répliquai-je, m'efforçant d'émettre un petit rire. Je sais que tu adores tout ce qui est dégueu. Si le crachat ne marche pas, tu devras t'entailler et verser quelques gouttes de sang dessus. Mais fais d'abord une copie du sceau pour ne pas le perdre. Prends une photo avec ton téléphone, ou quelque chose comme ça.

— Je n'aurai qu'à faire ça pour que ton gardien arrive dans notre monde ?

— Tu n'auras qu'à dire « Priya, viens à moi » et il viendra. N'aie pas peur de lui. Il ressemble à un jeune homme, mais il a des ailes.

— Oh, merde ! Tu déconnes.

— Et il parle un peu bizarrement, mais tu ne devrais pas avoir de soucis. Ne l'appelle pas plus d'une fois tous les deux jours, environ. Il ne peut pas rester longtemps... juste quelques minutes, alors tu devras parler vite. Mais tu peux tout lui dire. Tu peux même lui demander de m'envoyer un message.

— Pourquoi j'aurais besoin qu'il fasse ça ?

Je fermai brièvement les yeux.

— Parce que je vais peut-être devoir partir.

— Comment ça ?

— Ma mère peut me contrôler. Ça empire. J'ai peur qu'elle m'oblige à faire quelque chose contre ma volonté, expliquai-je en tentant de ravalier la

boule qui s'était formée dans la gorge.

— Mais...

— Si je reste, je risque de mettre des gens en danger. Je suis sa marionnette. Quand je puise dans la magie de la lune, elle peut me contrôler.

— Alors, ne le fais pas. Papa dit que ce n'est pas parce que j'ai un penchant que je dois m'en servir. C'est pas la même chose ?

— Même si je ne l'utilise pas, elle peut m'atteindre pendant que je dors. Elle est dangereuse, Jupe. Tu es en danger en ma présence. Elle est folle et elle veut se venger de moi. Elle va tenter de te faire du mal.

Jupe refrénait ses larmes.

— Tu ne peux pas t'en aller. Où est-ce que tu irais ?

— Rejoindre mon ordre en Floride. Mon parrain pourra peut-être m'aider à retrouver le rituel utilisé par mes parents pour me rendre comme ça. Je pourrais peut-être m'en servir pour me réparer. Je ne sais pas.

— Combats-la, suggéra-t-il. Tu es forte. Tu peux la vaincre.

— Je n'en suis pas sûre, Jupe. Et je ne prendrai pas le risque de vous mettre en danger, toi et ton père.

— S'il te plaît, ne me laisse pas, supplia-t-il d'une voix rauque. S'il te plaît. Ne me laisse pas comme elle l'a fait.

Mon cœur se brisa en un millier de morceaux.

— Je ne fais pas ça parce que je ne tiens pas à toi. Je pars pour te protéger.

J'avais envie de lui promettre que je reviendrais... que je partirais en Floride une semaine, puis que je rentrerais et que le problème serait réglé. Mais je ne pouvais pas lui mentir. Pas alors que je venais de lui dire la vérité sur mes parents.

Il me dévisagea un moment, les yeux vitreux et douloureux.

— Il t'a acheté une bague de fiançailles, finit-il par lâcher.

Je me figeai.

— Quoi ? murmurai-je.

— C'est ça, le secret que j'ai dit à Kar Yee. C'est pour ça que Grand-mère t'a acceptée. Parce que papa va t'épouser et on va devenir une famille, et tu ne peux pas partir. Tu ne peux pas nous quitter.

Des larmes coulèrent sur mes joues.

— Jupe.

— Tu vas quand même partir en sachant ça ? Comment tu peux faire ça ?

— Je...

— Je ne te laisserai pas faire ! articula-t-il entre ses dents serrées.

Ses pupilles se mirent à osciller de droite à gauche comme un pendule. Il était en train d'utiliser son penchant de persuasion.

— Tu ne partiras pas. Tu vas rester ici. Tu ne partiras pas !

Je détournai la tête, une réaction instinctive, comme si ça pouvait suffire à parer son penchant. Il ne s'en était jamais servi sur moi. Je ne savais pas ce que je ressentirais. Mais je savais que j'aurais dû ressentir plus que ce... ce vide. Je levai les yeux vers lui. Ça n'avait pas marché. Je le lisais sur son visage, qui s'était décomposé.

C'est alors que je réalisai quelque chose. Il avait tenté de l'utiliser sur Lon. Sur Yvonne. Sur moi.

Le Dr Spendlove, le psychiatre Terrestre de Jupe, avait expliqué à Lon que la plupart des penchants du type de celui de Jupe avaient des restrictions, même s'il ne savait pas encore lesquels.

Je venais sûrement de le découvrir.

— Oh, Jupe, dis-je. Ton penchant ne fonctionne pas sur les personnes auxquelles tu tiens.

Il émit un son plein d'angoisse venu du fond de sa gorge.

— Je suis tellement désolée, dis-je en tendant la main pour le toucher.

Son visage se tordit et il poussa un grognement sonore et incohérent. Il était confus, frustré et blessé. Moi aussi. Et je ne savais pas comment arranger les choses pour lui comme pour moi.

Il bondit et me repoussa, fort. L'onde de choc se répercuta en moi et je reculai en trébuchant. Avant que j'aie pu me ressaisir, il partit en courant dans l'allée.

— Jupe ! l'appelai-je.

Mais il ne m'écouta pas. Il courut aussi vite qu'il le pouvait vers la maison. Le claquement de la porte d'entrée me fit l'effet d'une petite explosion.

Je m'effondrai, accroupie au pied du cyprès. Je ne pensais pas pouvoir souffrir plus qu'à cet instant.

## Chapitre 31

Jupe avait besoin de temps pour se calmer. Et lui et Lon devaient escorter les Giovanni à l'aéroport. Quand ce serait fait, Lon et moi nous étions mis d'accord pour discuter ensemble et élaborer un plan concernant Dare... et pour la Floride. Même si j'étais encore trop sous le choc pour l'envisager, j'allais aussi devoir lui annoncer que j'étais au courant pour la bague de fiançailles.

Pour l'instant, je m'inquiétais surtout pour Kar Yee. Je devais lui faire comprendre la situation, lui dire que j'étais désolée. Je me rendis donc au Tambuku.

Sur le trajet jusqu'à Morella, je gardai l'œil ouvert pour repérer la présence éventuelle de la voiture noire de Dare, pendant que mon cerveau jonglait avec toutes les infos emmêlées qu'il contenait, s'efforçant de prioriser toutes mes inquiétudes. Le cadavre de Telly. Dare. Ma mère. Ma forme serpentine. Les avertissements de Priya.

Jupe. Lon.

La bague de fiançailles.

Je cognai du poing sur le volant, hurlai toute seule et manquai de quitter la route. Je sanglotai. Hurlai encore. Par miracle, je parvins à me maîtriser assez pour éviter de mourir dans un accident catastrophique.

Une demi-heure plus tard, je me garai en dérapant sur une place de parking du Tambuku. Notre rue était plutôt calme. D'autres commerces étaient ouverts, mais il était seize heures quinze : pas l'heure la plus animée pour les restaurants et les bars, qui étaient plus nombreux que les autres commerces, dans cette rue. Je ne vis pas la voiture de Kar Yee, mais elle s'était sûrement garée dans le parking souterrain.

Tandis que les dernières traces de soleil s'étiraient sur le trottoir, je descendis les marches du Tambuku. La porte était fermée à clef. Je n'en fus

pas surprise. En général, on la verrouillait toujours quand on n'était pas ouverts, même si quelqu'un travaillait à l'intérieur.

— Kar Yee ? appelai-je.

Pas de lumière. J'allumai les luminaires en forme de flotteurs de pêche au-dessus du bar et scrutai la pièce. Les tabourets de bar, les tables hautes et les chaises avaient été empilés contre le mur en attendant que les triangles d'entrave couverts de peintures soient refaits. Je l'appelai à nouveau. Pas de réponse. Je commençai à me diriger vers le bureau ; à mi-chemin, je fis demi-tour pour aller verrouiller la porte d'entrée.

Quelqu'un était déjà en train de l'ouvrir.

Une tête chauve et brillante. Des lunettes. Une auréole bleue. Un costume coûteux. Un sbire à ses côtés.

Dare.

— Mademoiselle Bell, lança-t-il. Quel plaisir de vous revoir.

Il me fallut plusieurs secondes avant de retrouver l'usage de ma voix.

— J'en doute.

— Je passais dans le quartier.

— Tiens donc. Vous m'avez beaucoup suivie, ces derniers temps. Je suis flattée que vous trouviez mes allées et venues aussi fascinantes.

— Vous êtes toujours fascinante, ma chère. Je m'inquiétais pour votre sécurité, c'est tout.

— Si vous craignez pour ma sécurité autant que de celle du fils d'Evan, Telly, alors ne prenez pas cette peine.

— Ah, je vois. C'était regrettable, déplora-t-il en glissant les mains dans ses poches de pantalon. Pour être franc, je suis surpris que vous ne me remerciiez pas. Il a cambriolé ce bar, non ?

— J'essaie d'éviter de tuer des gosses parce qu'ils m'ont volé. Je croyais que c'était pareil pour vous. Vous m'avez demandé d'empêcher plusieurs enfants du Hellfire d'être sacrifiés dans ce rituel, le jour d'Halloween. Telly ne valait-il pas la peine d'être sauvé, lui ?

— En fait, non. Telly était une petite ordure dangereuse, qui a vendu quelque chose qui ne lui appartenait pas à la moitié des Terrestres de Morella.

— Vous ne saviez pas que c'était lui. C'est pour ça que vous nous avez envoyés voir Merrimoth ce soir-là.

— Si Merrimoth avait été mon seul Judas, j'aurais pu le punir. Les effets de l'élixir ne sont pas permanents, voyez-vous. Ils se dissipent au bout d'une semaine, environ. Mais quand des crimes étranges ont commencé à faire la une, j'ai compris que j'avais un plus gros problème sur les bras. Raison pour laquelle je vous ai envoyés chez Merrimoth... pour que vous l'entraviez pendant que Lon fouillerait dans sa tête. Si vous aviez fait ce que je vous avais demandé, on aurait pu cerner que le problème émanait d'Evan Johnson bien plus tôt.

— Mais vous auriez quand même tué son fils.

— Oh, j'ai aussi fait tuer Evan. Ce matin, près de Los Angeles.

*Seigneur !*

Dare sourit.

— Si vous fuyez, je vous retrouverai toujours. Souvenez-vous en bien, Mademoiselle Bell.

— C'est pour ça que vous êtes ici ? Pour me donner une leçon à coup de balle dans la tête, avec la brute qui vous accompagne ?

— Pas de balle. J'aimerais simplement passer un marché avec vous.

Dare fit un signe de tête vers son sbire, un homme d'âge moyen aux cheveux grisonnants et à la carrure imposante et carrée d'un garde du corps.

— Beryl ici présent est un Terrestre, comme vous pouvez le voir. Mais il possède un talent magique mineur, très semblable à celui de Lon. C'est lui qui va sceller notre marché. J'aimerais que vous me fassiez un serment magique, une fois qu'on se sera mis d'accord sur les termes.

Je n'aimais vraiment pas ça. Je devais me préparer, et vite. Si je réussissais à aller derrière le bar, je pourrais récupérer mon caducée. Peut-être qu'en les attirant dans l'un des triangles d'entrave n'ayant pas été recouverts de peinture, je réussirais à les piéger. Il y avait peu de chances pour qu'il soit assez stupide pour entrer volontairement dans un piège, mais je devais trouver quelque chose.

— Quel genre de marché ? m'enquis-je en reculant de deux pas.

Dare marmonna quelque chose à Beryl. Je n'aimais pas les voir conspirer ensemble.

— J'ai des informations qui vont vous intéresser. En retour, j'aimerais que vous me prêtiez allégeance. J'aimerais...

Il réfléchit à la meilleure manière d'exprimer sa pensée, puis reprit :

— Eh bien, j'aimerais vous adopter, d'une certaine manière. Devenir votre père symbolique.

J'éclatai de rire.

— Mon père ? Pourquoi diable est-ce que j'aurais envie de ça ?

— Soyons honnêtes... vous ne voudriez jamais. Mais vous serez prête à faire un compromis, pour mettre la main sur ce que je possède.

— J'en doute fort. Mais allez-y. Montrez-moi.

Dare indiqua du doigt la mallette dans la main de Beryl.

— C'est un document très important. Beryl peut-il vous l'apporter ? Il est désarmé. Pour prouver notre bonne foi, il va même marcher dans l'un de vos triangles d'entrave. N'hésitez pas à l'entraver quand vous voudrez.

J'hésitai. J'avais la sensation que c'était moi qui étais en train de me faire piéger, et pas ce Beryl.

Dare poussa un soupir théâtral.

— Si je voulais votre mort, j'aurais pu vous abattre aussitôt après avoir passé cette porte.

Beryl s'avança un peu plus dans le bar, une main levée en signe de reddition.

Ça risquait de me provoquer une décharge douloureuse, mais je pouvais l'entraver sans le caducée. Et sachant que ma vie était peut-être en danger, je n'avais rien contre une petite électrocution.

— Dites ce que vous avez à dire.

— Inutile d'être aussi hargneuse, Mademoiselle Bell, répondit Dare, avant de pousser un autre soupir forcé. Alors, par où commencer ? Peut-être par la première fois où vos parents ont tenté de pratiquer un rituel de conception qui s'avéra être un misérable échec ? À moins que vous connaissiez déjà l'histoire de votre frère ?

Mon cœur cessa de battre.

— Ah, vous ne connaissez donc pas Victor Duval ?

Beryl se rapprocha un peu plus, entrant dans le deuxième triangle d'entrave devant moi pendant que Dare continuait de parler.

— Apparemment, Victor était un produit endommagé. Il n'était pas très bien dans sa tête. Il aimait disséquer les chats du voisinage.

Je tressaillis. Ça ne pouvait pas être vrai. C'étaient des conneries. J'aurais entendu des rumeurs, quand je vivais encore avec mes parents. Après toutes

ces émissions, ces exposés et ces livres écrits à leur sujet... quelqu'un l'aurait découvert... n'est-ce pas ?

— Un garçon plutôt mignon, reprit Dare depuis la porte. Aux cheveux noirs, comme vous. Mais sans auréole argentée. Pas aussi doué pour la magie ; autrement dit, il n'était d'aucune utilité pour vos parents.

Je tournai les yeux vers Beryl, qui entraînait dans le triangle juste devant moi.

— Victor avait huit ans quand vos parents ont fait une croix sur leurs rêves et noyé le pauvre garçon. Je pense que c'était leur tout premier meurtre.

La stupeur me paralysa sur place.

— Les membres de leur ordre pensaient que c'était un accident. Votre mère a fait un discours passionné devant la congrégation, leur demandant de ne plus jamais prononcer son nom, parce que cela ne lui causait que du chagrin. C'était assez théâtral. Ils n'ont pas revendiqué le corps quand les autorités locales l'ont retrouvé. Elle a même détruit toutes les traces écrites de son existence... son certificat de naissance et le reste. La presse aurait sauté sur cette information juteuse, vous ne pensez pas ?

Ça ne pouvait pas être vrai. N'est-ce pas ? Pourquoi me racontait-il tout ça ?

— Mais votre mère a oublié quelques détails. Aimeriez-vous voir une photo de votre frère quand il était petit ? proposa Dare.

Mon estomac se noua.

Beryl entra dans le triangle d'entrave devant moi.

— N'approchez pas plus, dis-je.

Il s'arrêta et tendit la mallette à plat sur sa paume, avant d'ouvrir les fermoirs.

— Beryl, dit Dare. Peux-tu donner à Mademoiselle Bell ce dont nous avons discuté ?

C'était une drôle de façon de le dire.

La mallette s'ouvrit.

Je puisai dans le courant électrique au moment où Beryl plongeait la main dans la mallette. L'électricité me parcourut à toute vitesse, avant de ralentir. Je tirai plus fort, soudain paniquée à l'idée que mes capacités aient changé. Ma part d'Enfant de la Lune se renforçait peut-être, affaiblissant mes talents

magiques naturels au passage. Je n'aurais pas dû avoir autant de mal à puiser dans le courant.

Le regard de Beryl croisa le mien.

Ah.

Il est toujours plus difficile de puiser dans l'électricité quand quelqu'un d'autre faisait la même chose.

La mallette tomba au sol.

Elle était vide.

Beryl tenait un bâton en bois fluet à la main. Il fit un geste du poignet et il se déploya comme une aiguille en métal longue de plus d'un mètre. Il ressemblait désormais à une canne très fine... une sorte de bâton magique bizarre.

J'appelai le courant à moi. Vivement.

Mais c'était trop tard.

Il grogna quand l'électricité traversa la canne en crépitant, avant de jaillir au bout. Mais elle n'était pas pointée vers moi. Pourquoi ?

Ma poitrine se contracta. Mes muscles se tendirent. Une douleur me transperça. Je crispai la main au niveau de mon cœur et baissai les yeux au sol.

J'étais dans un triangle d'entrave désormais illuminé par du Heka blanc. Je m'approchai du bord. Dès que mon doigt de pied toucha la limite peinte, l'air crépita. Une force invisible me repoussa en arrière. Je reculai en trébuchant vers le côté opposé du triangle, puis poussai avec mes mains. Je reçus une décharge de Heka fortifié à l'électricité.

J'étais entravée !

J'étais entravée, j'étais entravée, j'étais entravée !

Je levai les yeux vers Beryl. Il sourit.

— Je te tiens.

Dare éclata de rire.

— Bon sang. Si vous pouviez voir votre tête. Vous ne savez vraiment pas ce que vous êtes. C'est ravissant. Personne n'a encore jamais essayé de vous entraver ? Je suis si heureux d'être votre premier. C'est ironique, sachant que vous avez été la première personne à m'entraver, dans ce même bar. Ce n'est pas très agréable, hein ? De se retrouver piégé comme un rat. Le poids que cela fait peser sur votre cœur est horrible. Mais vous êtes jeune... vous survivrez. Et j'ai prévu pire pour vous. Bien pire.

Il se retourna et ouvrit la porte d'entrée. Trois Terrestres baraqués en costumes entrèrent dans le bar.

— Beryl va vous marquer, leur dit-il.

Le triangle d'entrave était assez large pour contenir une table ; il devait faire environ un mètre cinquante de rayon. Je reculai aussi loin de Dare et ses hommes que possible. Je reçus une nouvelle décharge. Je poussai un cri de douleur.

— Oh, Mademoiselle Bell. La toute-puissante Enfant de la Lune a beau posséder tous les penchants ayant jamais existé...

*Quoi ?*

— ... tous les mythes Æthyriques s'accordent à dire qu'elle a deux faiblesses. D'abord, ses pouvoirs sont moins forts durant la journée. Et ensuite, elle est aussi sensible aux entraves standards que n'importe quel démon commun.

Un gémississement se coinça dans ma gorge. Ça ne pouvait pas être vrai. Il mentait encore. Je tendis la main à l'aveuglette et touchai la limite, criant de douleur quand je sentis l'entrave réagir.

— Je ne suis pas un démon !

— Mais vous n'êtes pas humaine non plus, n'est-ce pas ?

Quand je parvins à rouvrir les yeux, je vis que les hommes de main de Dare s'étaient rassemblés autour de Beryl, qui sortait une boîte en métal plate de sa poche de costume. Il dévissa le couvercle. Il y avait quelque chose de sombre à l'intérieur. Rouge sombre. Il enfonça son pouce dedans, comme s'il se préparait à donner ses empreintes, puis étala la substance sur le front de chacun des hommes.

J'avais déjà vu ça, dans les grottes du Hellfire. Quand Merrimoth avait jeté Lon dans le ring de combat avec un démon Æthyrique invoqué. Son front avait été marqué de la même manière.

Cela permettait à la personne d'entrer dans une entrave sans la briser.

Les trois hommes costauds levèrent les yeux vers moi, l'air menaçants.

Merde.

La voix de Dare s'éleva derrière eux.

— La rumeur se répand. Vous êtes la créature la plus convoitée dans les deux plans. Votre mère a beau revendiquer votre possession, elle n'est pas là. Moi, si. Et aux dernières nouvelles, vous étiez mon employée. Ma

propriété. Vous êtes sous mes ordres, que ça vous plaise ou non. Personne ne démissionne tant que je ne l'ai pas approuvé.

Il fit un pas de côté et s'appuya contre le bar, fourrant les mains dans ses poches de costume.

— Je possède une cage à démon portative très inventive dans mon fourgon, à l'arrière. Vous allez rentrer à la maison avec moi, ce soir.

— Allez vous faire foutre.

— Cependant, je veux que vous sachiez que je suis un homme de parole, continua-t-il en se passant une main sur la tête. Je ne reviendrai pas sur notre marché. Je vous dirai tout ce que je sais de votre frère décédé. Mais d'abord, laissez-moi vous montrer ce qui arrive à ceux qui me défient.

Les trois hommes marqués approchèrent de l'entrave.

Je me hérissai. Mon cerveau se vida de toute pensée. La panique s'infiltra dans mes membres et les transforma en gelée.

Je devais utiliser mon pouvoir de la lune. Je n'avais pas le choix. Mais quand je tentai de puiser dedans, l'entrave réagit. Une douleur me transperça la poitrine. Je hurlai.

J'étais piégée.

Entravée.

Je ne pouvais rien faire du tout.

Le premier homme tenta de passer un pied de l'autre côté de l'entrave. Puis il sourit et entra dans le triangle avec moi. Je tentai à nouveau d'invoquer mon pouvoir de la lune, dans l'espoir que l'entrave se soit assez affaiblie pour me le permettre. Mais je n'eus pas cette chance.

Son poing semblait aussi dur que du fer quand il heurta ma joue. La douleur fut vive et terrible.

Ils bondirent sur moi si vite. Trois énormes hommes dans un environnement si restreint. Je tentai de me défendre pendant une demi-seconde, mais ça ne servait à rien. L'un d'eux m'attrapa par les cheveux et me tordit violemment les bras derrière le dos. Le dernier m'asséna un coup de poing en plein visage. La douleur était surréaliste. Mes os craquèrent. Mon sang coula. Ils allaient me réduire le visage en bouillie... c'était peut-être déjà fait. Mon épaule se déboîta et mon bras s'engourdit.

Quelqu'un me frappa à l'estomac. Tout l'air s'échappa de mes poumons. Du sang s'accumula au fond de ma gorge. On me lâcha les bras et la

douleur dans mon épaule me transperça. Mes genoux flanchèrent et je m'écroulai au sol.

Mais ils ne s'arrêtèrent pas là.

Ils me donnèrent des coups de pied dans la poitrine. Mes côtes craquèrent.

Ils me frappèrent dans le dos jusqu'à ce qu'une douleur irradie dans toute ma colonne vertébrale.

Quelqu'un me marcha sur le pied. Ma cheville se brisa. Je le sentis à peine. Je ne sentais plus rien.

Je n'avais pas peur de mourir. J'étais presque heureuse à cette idée. Tout serait terminé. Je pourrais tout recommencer, ailleurs. Dans un autre plan. Un endroit où ma mère ne pourrait m'atteindre. Quelque part où Dare ne pourrait me toucher. Ma joue était pressée contre le plancher de bois du Tambuku. J'étais recroquevillée sur le flanc. Je ne voyais plus que d'un œil. Je fixai la lampe jusqu'à imaginer qu'il s'agissait d'un tunnel blanc prêt à m'aspirer et m'emporter loin d'ici.

La voix de Dare interrompit mes rêveries.

— Assez. Vous allez la tuer.

*Faites-le, s'il vous plaît.* J'avais envie de le dire à voix haute, mais un côté de ma mâchoire était brisé.

Je levai mon œil valide vers Dare. Il me souriait. Beryl était à ses côtés. Les hommes qui m'avaient battue respiraient fort. L'un d'eux secoua les doigts. Ses articulations étaient ensanglantées.

— Allez chercher le fourgon et ramenez la cage ici, ordonna Dare d'un ton absent.

L'air tressaillit soudain. Une forme noire ondula derrière sa tête. Les cheveux de Beryl voletèrent. D'énormes ailes noires battirent avec un son semblable à celui d'un drapeau dans le vent.

Tout le monde se retourna et leva la tête vers Priya. Son visage était dur, la mâchoire crispée. Il tendit le bras et heurta Dare en pleine poitrine. Le visage du vieux chef du Hellfire fut projeté sur le côté. Le corps argenté de Priya bondit en avant. Beryl et les hommes de main hurlèrent et reculèrent en trébuchant quand il atterrit devant eux.

En deux grandes enjambées, il posa son pied nu au bord de mon entrave. Le Heka pétilla et éclata. La terrible pression s'évanouit.

J'étais libre.

Libre, mais si brisée que je ne pouvais bouger.

Je n'en avais pas besoin, cependant.

Le pouvoir de la lune afflua en moi d'un seul coup, recouvrant la pièce d'un voile de lumière argentée.

Je n'étais pas un démon, mais je n'étais pas non plus humaine. J'étais entre les deux.

J'avais envie de dire à Priya de se placer derrière moi, mais j'étais incapable de parler. Ce n'était pas nécessaire, cependant, n'est-ce pas ? Je lui hurlai de reculer dans ma tête. Il déploya ses ailes et s'envola hors de vue. Mes cheveux furent soufflés en avant quand il atterrit derrière moi.

Rien de bon n'en ressortirait si je laissais Dare sortir d'ici vivant. Si je survivais, il me garderait enchaînée comme un chien et se servirait de moi pour Dieu savait quoi. Mais si je mourais, Lon et Jupe feraient des proies faciles. Soit Lon tuerait Dare et se retrouverait en prison, soit Dare ferait de leur vie un enfer... quelle que soit la vie qu'il les autoriserait à avoir. C'était quelqu'un d'affreux, un connard sadique possédant bien trop de pouvoir. Et c'était un assassin.

Un assassin en train de tirer une arme de sa veste, tout en me regardant d'un air meurtrier.

C'était tuer ou être tuée. Je n'avais plus le choix.

Je les marquai tous mentalement : Dare, Beryl, les trois hommes. Tandis que Dare hésitait, pointant d'abord l'arme sur moi, puis sur Priya derrière moi, je songeai à Merrimoth, ce soir-là, sur la plage, quand il avait projeté du feu sur Lon et moi. C'était ce que je voulais.

Le regard empli de rage de Dare croisa le mien. La panique que j'avais ressentie avant que ses hommes ne détruisent mon corps se reflétait désormais dans ses yeux. Et tandis que le pouvoir de la lune alimentait mon Heka, je dirigeai toute ma volonté dans un seul mot :

*Brûle.*

Des flammes orange et jaune illuminèrent la pièce. Elles tourbillonnèrent autour des cinq hommes. Des cris d'angoisse transpercèrent mes oreilles. La chaleur semblait provenir d'un four infernal. Elle allait peut-être me brûler aussi.

Quelqu'un tenta de fuir, peut-être Beryl, mais trébucha après avoir fait un pas.

L'odeur de chair brûlée emplît mes narines tandis que la peau de leur visage se mettait à fondre. Les hurlements s'interrompirent. Ils tombèrent tous au sol l'un après l'autre, tremblant comme des sacs de ciment humide tandis que le feu rugissait autour d'eux.

Dare fut le dernier à tomber. Son corps s'écroula devant moi. Je le regardai mourir, les flammes infernales léchant son corps. Je regardai ses yeux se dissoudre dans ses orbites. Ses os devenir noirs.

*Je t'ai eu.*

Avant que j'aie pu prendre plus que quelques inspirations douloureuses, les flammes s'éteignirent sur cinq piles de cendres noires. Des volutes de fumée s'élevaient dans l'air au-dessus d'elles.

Je les avais tous tués en l'espace de quelques secondes.

Mes cheveux voletèrent. Je levai mon œil valide, le détournant de la cendre et de la fumée. Priya s'était accroupi devant moi.

Je devinai à l'expression horrifiée de son visage que mon corps était dans un état lamentable, mais je ne ressentais plus la moindre douleur. Je ne ressentais plus rien. Il tendit sa main argentée et musclée vers moi, hésita et s'arrêta.

— Je vais aller chercher de l'aide, se contenta-t-il de dire.

## Chapitre 32

**D**es herbes hautes me chatouillaient la joue. J'ouvris les yeux et vis des fleurs sauvages se balancer sous la légère brise. Je tentai de lever la tête, mais j'étais incapable de bouger. Ni les doigts, ni les bras, ni les jambes. Je ne pouvais que regarder.

Je tournai les yeux sur le côté. De l'herbe. Lon ne dormait pas à côté de moi, cette fois. Je levai la tête et vis une traînée d'herbe noircie, ainsi qu'une robe blanche tournoyant sous la brise.

Ma mère se tenait à mes pieds.

— *Cassée. Ruinée*, marmonna-t-elle en français en secouant la tête. Tu t'es complètement détruite, hein ? Qu'est-ce que je suis censée faire d'un corps brisé ?

Je tentai de répondre, mais rien ne sortit de ma bouche.

— Tu as intérêt à te trouver un guérisseur très vite, ou je serai très mécontente, Sélène Aysul Duval. Pendant que tu fais ça, je vais trouver un meilleur moyen de me lier à toi. C'est la porte de derrière pour ainsi dire, mais je pense connaître quelqu'un qui pourra m'aider à trouver celle de devant. Je reviendrai quand tu pourras à nouveau m'être utile.

Elle se retourna et s'éloigna, traversant l'herbe noircie jusqu'à disparaître à ma vue. Je restai couchée au sol, les yeux levés vers le ciel. Je crus entendre des oiseaux, au loin. Mais quand le son s'amplifia, je réalisai qu'il s'agissait d'un bip.

Le son d'une machine.

De mon pouls qu'on mesurait.

L'herbe disparut. Le ciel bleu devint blanc. Je ne voyais que d'un œil. À peine entrouvert. J'avais tant de mal à le garder ouvert. Je sentis une odeur d'antiseptique et de plastique. Vis des corps remuer autour de moi. Ils

avaient l'air occupés. Leurs mouvements étaient vifs, empressés. L'un d'eux parlait à quelqu'un.

— ... une hanche, des côtes, les bras, une jambe, la mâchoire et les doigts cassés. Une hémorragie interne. Un traumatisme crânien. Elle a de la chance d'être encore en vie. J'aimerais que ça reste comme ça. Tu vas devoir sortir d'ici et me laisser travailler. Je ne peux pas risquer que des gens entrent et te voient comme ça.

Comme quoi ? Je parcourus la pièce du regard. Le docteur Mick. Il avait les yeux tournés vers un écran d'ordinateur. Un autre médecin était en train de me brancher à une autre machine. Je regardai sur le côté.

— Je suis là. Tu es en vie, dit Lon en se penchant vers moi, ses cornes s'enroulant en spirales autour de ses oreilles. Tout va bien. Mick va te soigner.

Mon cerveau était embrouillé. *Kar Yee... elle n'était pas au bar.*

— Elle va bien, assura-t-il d'une voix basse et grondante.

*Jupe ? Les Giovanni ?*

— Les Giovanni sont en chemin pour Portland. Jupe est dans la salle d'attente avec Kar Yee et les Holiday. Je ne voulais pas qu'il te voie comme ça.

Je baissai les yeux sur moi-même. Je ne vis que le sang qui imbibait le papier bleu dont on s'était servi pour me couvrir. Je relevai la tête vers Lon et me souvins de ce qui s'était passé au Tambuku, les événements défilant dans mon esprit à toute vitesse.

*J'ai tué Dare. Je les ai tous tués.*

Lon hocha la tête.

— Priya est venu voir Jupe. Il nous a tout raconté.

*Je ne m'en veux pas.*

— Moi non plus.

*Dare est mort. Merrimoth aussi. Je suppose qu'il n'y a plus de Hellfire Club. Soit ça, soit c'est toi qui en es le chef.*

Je ris en silence, me sentant un peu délirante. *C'est fou, hein ? Tu es le grand manitou, maintenant. Tous les autres sont morts.*

— C'est le cadet de mes soucis, répondit-il.

Il leva la main comme pour toucher mon visage, puis s'interrompit, les doigts au-dessus de ma joue.

*Ma mère va revenir. S'ils me soignent, dis-leur de m'attacher. De placer des sceaux anti-magie dans toute la chambre. Parce que je serai dangereuse, si elle me contrôle.*

— Oh, Cady, dit-il, sa voix se brisant.

— Tu dois partir, Lon, intervint Mick.

Je reconnaissais sa voix, maintenant.

Lon se pencha encore plus près.

— Je trouverai un moyen d'arrêter ta mère. Je ne sais pas comment, mais j'y arriverai.

*Je ne suis pas sûre qu'elle puisse être stoppée.*

— S'il existe un moyen...

— Lon, l'interrompit Mick avec fermeté. Allez, mon pote.

Je ne voulais pas qu'il s'en aille. *Je t'aime. Tu le sais, hein ?*

Il murmura quelques mots pleins d'angoisse que je ne compris pas, la respiration lourde comme s'il avait couru. Mick l'attira à l'écart. Ses cornes se rétractèrent tandis qu'il le poussait dehors. Deux infirmières prirent sa place. Mick leur donna des instructions, puis se plaça au-dessus de moi et se passa la main dans ses cheveux courts, qui avaient l'air plus roux que bruns, sous les lampes de la salle d'opération.

— Je sais que vous ne pouvez pas parler, mais je pense que vous pouvez m'entendre. Je vais devoir vous anesthésier.

Je clignai des paupières. C'était le mieux que je pouvais faire pour répondre.

L'auréole de Mick tournoyait, grande et bleue.

— Je voulais aussi vous prévenir de quelque chose avant qu'on commence. Je ne savais pas si Lon était au courant, raison pour laquelle je lui ai demandé de partir.

S'il était au courant de quoi ?

Mick baissa la voix et continua :

— Le bébé a survécu. Je ne comprends pas bien comment... vous souffrez de graves contusions et vous avez la hanche brisée. Mais je l'ai vu dans les analyses sanguines et je détecte le battement de son cœur grâce à mon penchant.

De quoi parlait-il ? Je le dévisageai, incapable de poser la question.

— Vous êtes enceinte d'environ sept semaines, je dirais. Peut-être huit.

Impossible... il était fou. Je ne pouvais pas être enceinte. Je prenais la pilule ! J'avais programmé une alarme sur mon téléphone pour me rappeler de la prendre. Il y avait la semaine où on ne la prenait pas et où la tablette vous donnait des pilules de sucre pour éviter que vous perdiez l'habitude de la prendre, mais il m'arrivait de sauter celles-là. Ce qui n'était pas grave, tant que je n'oubliais pas de reprendre avec les vraies pilules une semaine plus tard. Et je le faisais toujours. Enfin, sauf la semaine après Halloween, quand mon alarme de téléphone s'était mise à buguer. J'avais loupé quelques jours, mais quand je m'en étais souvenue, j'avais pris le double de pilules. OK, j'avais peut-être sauté plus de jours que je le croyais, mais Kar Yee m'avait dit que ça lui arrivait tout le temps, d'oublier et de les prendre en double ensuite, et que ce n'était pas si grave. Et puis, je la prenais régulièrement depuis lors, je ne pouvais donc pas être enceinte.

Je me souvenais d'avoir eu mes dernières règles. C'était... quand ?

Oh, bon Dieu.

C'était avant Halloween. Je levai les yeux vers Mick.

— Vous le saviez ? m'interrogea-t-il. Je pensais que oui, mais j'ai soudain des doutes. J'aimerais le savoir. On va faire venir un télépathe ici un peu plus tard, quelqu'un qui pourra lire vos pensées en plus d'en envoyer, contrairement à Lon.

Oh, Seigneur ! Ça ne pouvait pas être vrai. Je le saurais, si j'étais enceinte, non ? Je songeai à Jill, l'une des serveuses du Tambuku. Elle avait eu un bébé plus tôt dans l'année. Je tentai de me souvenir de l'époque où elle était enceinte. Elle était tout le temps fatiguée. Nauséuse. Elle vomissait. J'avais vomi aussi, mais pas le matin... juste après avoir pratiqué la magie, ce qui était normal. Après la visite de ma mère en rêve, cette première nuit. Mais ça pouvait très bien être lié à la magie qu'elle avait utilisée sur moi.

J'avais pleuré. Beaucoup. Jill pleurait beaucoup quand elle était enceinte.

Je me souvins de la remarque impolie de Hajo, affirmant que j'avais pris du poids. Mes seins étaient délicats. Peut-être même sensibles. Était-ce un symptôme ? Je ne savais pas !

Comment pouvais-je ne pas savoir ?

*Bip-bip, bip-bip.*

La machine devenait folle.

— Oh, là, votre pouls est trop élevé. Vous devez vous calmer. Votre corps est... j'ai beaucoup de boulot. Je vais amener un deuxième guérisseur qui travaille ici. On va faire notre possible, mais je ne peux pas tout soigner en une fois. On va peut-être devoir vous garder sous sédatifs pendant quelques jours, le temps de pratiquer quelques soins supplémentaires. Je ferai tout mon possible pour sauver le bébé. Je voulais juste que vous le sachiez.

*Bip-bip, bip-bip.*

Non, non, non ! C'était impossible. Je ne pouvais pas être enceinte. Je songeai à ce que les hommes de Dare m'avaient fait subir. Ils m'avaient donné des coups de pied dans le ventre. Dans le dos. Ils m'avaient brisé les os. Oh, Seigneur. Des larmes obscurcirent ma vision.

Oh, bon Dieu... ma mère était-elle au courant de ça ? Elle n'avait rien dit. Elle ne savait peut-être pas. *Oh, je vous en supplie, faites qu'elle ne sache pas.* Lon n'était pas au courant non plus.

— Elle fait une hémorragie. On ne peut pas attendre plus longtemps.

Attendez... une hémorragie à quel endroit ? Que se passait-il ? Étais-je en train de perdre le bébé ?

— Je l'anesthésie.

Mieux valait peut-être que je le perde. J'étais un monstre. Lon était un démon. Qu'allions-nous créer ensemble ? Un être contre-nature ?

Ou quelque chose de beau ?

Je n'étais au courant de son existence que depuis une minute. Soudain, j'avais la sensation que c'était la chose la plus importante au monde. Plus encore que le fait d'avoir tué Dare. Que les plans diaboliques de ma mère. Que la nécessité de fuir en Floride.

Quel que soit cet être, nous l'avions créé ensemble, Lon et moi. Et je le voulais.

Je devais le dire à Mick, d'une manière ou d'une autre. Il fallait qu'il le sauve.

— Elle est presque endormie, dit-il tandis que mes yeux se fermaient. Commençons.

# Remerciements

**S**ans Laura Bradford, mon agent dévoué, Arcadia n'aurait jamais pu exister. Je lui serai toujours reconnaissante pour sa ténacité, ses conseils précieux et son cœur généreux.

Adam Wilson, mon nouvel éditeur chez Pocket, a affronté des chiens sauvages dans les allées sombres de la Thaïlande. *Badass*, hein ? Ses remarques passionnées ont aidé à rendre ce roman plus solide. Julia Fincher a elle aussi apporté sa pierre à l'édifice : ses corrections étaient pointues, judicieuses et fermes, tout à fait ce dont j'avais besoin. (Je la surnommais Julia la Merveilleuse en secret). Un grand merci aux membres de l'équipe Pocket : Sarah Wright, Mandy Keifetz, Anne Cherry et toutes les autres personnes œuvrant dans les coulisses. Un grand bravo à Tony Mauro pour avoir conçu la plus belle couverture d'Arcadia à ce jour.

Mon époux est un génie. Il est aussi la patience incarnée. Non seulement il tolère ma mauvaise humeur, mais il m'aide aussi calmement dans mes réflexions concernant les incohérences dans mon histoire, tout en écoutant mes folles divagations paranoïaques d'écrivaine.

La communauté du livre en ligne s'est montrée très généreuse avec moi : les blogueurs, les commentateurs, les lecteurs et les auteurs. Sans leur soutien et le bouche-à-oreille enthousiaste qu'ils ont créé, je ne serais rien. Et pour finir, merci à tous ceux qui ont pris le temps d'écrire des lettres d'amour à Cady, Lon et Jupe. Longue vie à la Fiancée de Frankenstein, aux moustaches de pirate et aux adolescents geeks !

## ZOOM sur l'auteur

### Jenn Bennett



Jenn Bennett est l'auteure de plus d'une douzaine de romans, dont les young adult *Alex, peut-être* (Hugo roman), *Serious Moonlight*, *Starry Eyes* et *The Lady Rogue*. Elle écrit aussi des romances, de l'urban fantasy et de la fantasy pour adultes. Ses livres, qui ont tous reçu d'excellentes critiques, ont été nommés au Goodreads Choice Award et comptent parmi les meilleurs ouvrages répertoriés par Kirkus et Publishers Weekly.

En plus d'être écrivain, elle est aussi artiste en peinture. Elle est née en Allemagne, a vécu aux États-Unis et a beaucoup voyagé en Europe, en Chine, à Taiwan et à Hong Kong. Elle vit actuellement près d'Atlanta avec son mari et ses deux chiens.

(crédit photo : Heidi Darbo)

Vous aimerez aussi :



## ZOOM sur la maison d'édition



Les Éditions Alter Real c'est un coup de foudre littéraire entre des auteurs, des lecteurs et la team éditoriale !

Cette Maison d'édition à compte d'éditeur publie des romans en numérique et en papier, elle possède 3 collections :

- Imaginaire (Urban Fantasy, SFFF, romance paranormale),
- Real Love (Romance à suspense, YA, New Adult, Feel Good)
- Real Suspense (Thriller, Polar, Cozy Mystery)

Pour en savoir plus :

<https://boutique-alter-real.com>

<https://www.facebook.com/editionsAlterReal>

<https://www.instagram.com/alterrealeditions/?hl=fr>



Copyright France © Éditions Alter Real 2023  
www.editions-alter-real.com

Dépôt légal : février 2022  
Imprimé en France.

ALTER REAL (SARL PROVEXIM) bénéficie du soutien de la Région Centre-Val de Loire, de l'État (DRAC Centre-Val de Loire) et de Ciclic dans le cadre de l'aide aux entreprises d'édition imprimée ou numérique.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (article L. 122-4 du Code de la propriété intellectuelle). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)*